

# CHOIX DE SERMONS

DE LA JEUNESSE

# DE BOSSUET

**ÉDITION CRITIQUE**

DONNÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
AVEC LES VARIANTES DU TEXTE,
DES FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE, DES NOTICES, DES NOTES

et classée pour la première fois dans l'ordre des dates

PAR

E. GANDAR

PROFESSEUR SUPPLÉANT D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS



# CHOIX DE SERMONS

DE LA

# JEUNESSE DE BOSSUET

DU MÊME AUTEUR :

**BOSSUET ORATEUR**

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES SERMONS DE LA JEUNESSE DE BOSSUET

(1643-1662)

Ouvrage couronné par l'Académie française

1 vol. in-8°. Prix. 7 fr. 50

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier, Capiomont fils aîné et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

# CHOIX DE SERMONS

DE LA JEUNESSE

# DE BOSSUET

**ÉDITION CRITIQUE**

DONNÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
AVEC LES VARIANTES DU TEXTE,
DES FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE, DES NOTICES, DES NOTES

et classée pour la première fois dans l'ordre des dates

PAR

**E. GANDAR**

PROFESSEUR SUPPLÉANT D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1867

# AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Il existe un grand nombre de recueils de *Sermons choisis* de Bossuet; quelques-uns sont en possession de l'estime publique, et je dirai volontiers que, par des raisons diverses, ils la méritent. Et pourtant j'en ai fait un autre, qui m'a coûté assez de peine. A quoi bon? m'a-t-on demandé, et ce travail était-il bien nécessaire? Je dois compte au lecteur des motifs qui me l'ont fait entreprendre.

Le texte donné par les éditeurs de Versailles[1] a fait autorité pendant trente ans pour les sermons comme pour les autres ouvrages de Bossuet. Les prêtres savants et modestes qui se cachaient sous ce nom, ne manquaient assurément ni de sens critique, ni de méthode, ni de patience; la confiance qu'ils inspirèrent était légitime, elle fut longtemps sans réserve, et personne ne songeait à se demander s'ils avaient constamment tenu à la lettre, dans toutes les parties de cette volumineuse collection, leur promesse si explicite de donner « Bossuet, tout Bossuet, rien que Bossuet[2]. »

1. *Œuvres de Bossuet, évêque de Meaux, revues sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes.* Versailles, Lebel, 1815, 43 vol. in-8.

2. *Preface* imprimée en tête du premier volume, p. xx.

Le célèbre rapport de M. Cousin : *Sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*[1], jeta quelque trouble dans les esprits : il fallut bien se demander, pour les éditions les plus autorisées de nos classiques, si elles reproduisaient fidèlement le texte original, surtout lorsqu'il s'agissait d'œuvres que l'auteur n'avait pas destinées à l'impression et auxquelles il n'avait pas mis la dernière main. A ce titre, les *Sermons* de Bossuet, publiés soixante-huit ans après sa mort[2], sur des brouillons qu'il avait eu le temps d'oublier lui-même[3], œuvre inachevée et posthume, comme les *Pensées* de Pascal, réclamaient aussi l'attention de la critique.

L'abbé Vaillant, dont l'ardente parole de M. Cousin avait enflammé le zèle, entreprit la comparaison des textes imprimés avec les manuscrits autographes conservés à la Bibliothèque impériale[4], et bientôt dans une thèse soutenue devant la Faculté des Lettres de Paris en 1851, il affirma résolûment, d'abord, que les éditeurs de Versailles n'avaient, pour les sermons, rectifié que très-peu de chose dans le texte donné en 1772 par Dom Déforis, et en second lieu, que Dom Déforis lui-même, dans cette première édition dont toutes les autres n'étaient que la reproduction plus ou moins fidèle, avait manqué de goût et de fidélité[5]. Des exemples nombreux,

1. *Journal des Savants* (avril-novembre 1842).

2. *Œuvres de messire Jacques-Bénigne Bossuet* .. nouvelle édition, enrichie d'un grand nombre d'ouvrages de l'illustre auteur, non encore imprimés. Paris, Boudet, t. IV, V, VI (1772) et VII (1778).

3. Presque tous les sermons ont été écrits de 1652 à 1669. Bossuet est mort en 1704.

4. *Manuscrits français*, n. 12821-25 (t. XI-XV des *Manuscrits de Bossuet*).

5. *Études sur les Sermons de Bossuet, d'après les manuscrits*. Paris, Plon frères, in-8, 1851. Voy. p. 3 et 256.

frappants, donnaient crédit à des griefs dont le jeune critique n'avait cru devoir atténuer la rigueur par aucune restriction.

Une mort prématurée n'a pas permis à l'abbé Vaillant de donner l'édition des sermons qu'annonçait sa thèse. C'est M. Lachat qui a mené à fin cette laborieuse entreprise[1]. Mais comment savoir par soi-même les mérites et les défauts d'un travail de cette nature? Les meilleurs juges se récusent volontiers en pareil cas, et c'est la prévention trop souvent qui distribue l'éloge et le blâme. M. Lachat lui-même a placé en tête des *Sermons* de Bossuet des *Remarques historiques* où il traite bien durement au fond, plus durement encore dans la forme, le bénédictin qui en a donné la première édition. A tout instant et de toutes manières, D. Déforis se serait grossièrement trompé; il va sans dire que ses méprises auront été réparées de point en point. De là, pour un lecteur accoutumé à réfléchir deux questions graves : que faut-il penser des reproches du nouvel éditeur et de ses promesses? Cet impitoyable redresseur de torts n'a-t-il pas dépassé la mesure en blâmant les autres, et ne mérite-t-il luimême que des louanges?

Il s'est trouvé que j'avais d'avance entre les mains une partie des pièces du procès. Les sermons de Bossuet ont depuis longtemps une place sur nos programmes universitaires; j'en avais commenté plusieurs à l'École normale; j'en avais fait expliquer d'autres dans les examens de la Sorbonne; et depuis plusieurs années, au jour le

1. *Œuvres complètes de Bossuet*, publiées d'après les imprimés et les manuscrits, purgées des interpolations et rendues à leur intégrité. Paris, Vivès, in-8, t. VIII-XI, 1862-64.

jour, je m'étais fait une règle de m'assurer, même pour une citation faite en chaire, de la fidélité du texte imprimé. Les résultats très-divers de ces épreuves souvent répétées m'avaient habitué à peser exactement, sur chacun des points en litige, le pour et le contre; c'est ainsi que j'ai pu, dans un livre où j'essayais de retracer l'histoire très-peu connue des sermons de Bossuet[1], faire sans aucune passion la part de chaque éditeur, remettre en lumière quelques-uns des titres de D. Déforis à la reconnaissance publique, dire en quoi l'édition de M. Lachat vaut mieux que la sienne et que toutes les autres, mais avertir en même temps des défauts plus ou moins graves qui malheureusement ne permettaient pas de la considérer comme une édition définitive.

L'intérêt des études classiques exigeait pourtant qu'on eût le plus tôt possible entre les mains, pour quelques sermons d'abord, sinon pour tous, un texte authentique; et c'est le motif qui m'a déterminé à faire imprimer ceux que j'avais collationnés un à un pour mon propre usage. Mais j'ai pensé qu'il serait utile de saisir cette occasion pour en finir avec les incertitudes semées par la contradiction des témoignages et pour faire nettement comprendre à tout le monde de quoi il s'agit, quelle était la tâche à remplir, ce qui est fait, ce qu'il reste à faire.

De là un nouveau travail, minutieux, aride, qui ne sera pas sans quelque ennui, même pour les lecteurs; car il se résume en un millier de notes très-sèches, qui devaient donner à plusieurs endroits de ce livre un air de pédantisme scolastique. J'en demande pardon aux dé-

1. Voy. l'*Introduction* placée en tête de mes *Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet*. Paris, Didier, 1866, in-8.

licats : ce n'est pas pour eux que j'ai pris soin d'indiquer toutes les différences de mon texte avec le texte de Déforis ou celui des éditeurs de Versailles, ou celui de M. Lachat, de multiplier les variantes et les renvois au manuscrit. Qu'ils détournent les yeux de ces détails, rebutants de leur nature, je le sais, mais indispensables pour cette fois, comme ces restes d'échafaudages que l'œil est impatient de voir disparaître, mais qui ont fait la solidité de l'édifice. Il suffira de parcourir avec un peu d'attention le bas des pages pour se faire une conviction : ce n'est plus tel ou tel critique qui porte son jugement sur les éditeurs des sermons de Bossuet ; ce sont les faits mêmes qui les accusent ou qui les défendent, et j'ai mis chacun en mesure de prononcer sur leur compte et sur le mien sans trop d'efforts et en pleine connaissance de cause.

Faisons d'abord amende honorable à Dom Déforis. Et je ne parlerai point ici de sa vie, ni de sa mort ; je n'insisterai même pas sur ce qu'il y avait d'injuste à triompher des moindres fautes où a pu tomber celui qui a tiré de l'oubli deux cents discours de Bossuet, égarés, perdus de vue et menacés d'une destruction prochaine. Ne tenons plus aucun compte de ces circonstances faites pour désarmer les sévérités de la critique, écartons toute prévention favorable : il s'agit uniquement d'apprécier la méthode suivie par l'éditeur des sermons et les mérites de son travail.

Les torts de Déforis sauteront aux yeux : ils sont très-graves ; dirai-je qu'ils sont nombreux ? A vraiment parler, c'est toujours le même. Il n'ose pas imprimer toutes les redites qui lui sont venues entre les mains, et pour-

tant il ne voudrait rien perdre de ce que Bossuet a écrit. Pour tout concilier, Déforis recourt avec trop de candeur à un expédient singulier. A-t-il sur le même sujet deux sermons qui se ressemblent? En ce cas, le plus récent devait avoir la préférence, et ordinairement c'est le plus court; car presque toujours Bossuet, en se corrigeant, abrége. Déforis n'en juge pas comme Bossuet : des deux rédactions, il choisit d'instinct la plus ancienne, précisément parce qu'elle est prolixe; puis il l'allonge encore et il y jette la confusion, en y insérant de force les parties du second discours qui offrent quelque différence. Dans l'application de ce déplorable système, Déforis est conséquent; il mêle ainsi dans un discours deux discours distincts, ou un discours entier et des fragments d'époque différente, ou le brouillon et la mise au net, ou les variantes de la même phrase et quelquefois une phrase barrée avec la phrase qui la remplace.

Il a été facile d'accumuler les exemples de ces interpolations, et ce n'est pas un médiocre honneur pour l'abbé Vaillant de les avoir dénoncées, ni pour M. Lachat de les avoir fait disparaître en grande partie. Mais pourquoi ne pas dire que les sermons défigurés ainsi par le premier éditeur ne formaient en somme que le petit nombre dans son immense recueil, et que, pour vingt discours dont le texte avait été corrompu dans l'ensemble ou dans les détails, il y en avait cent que Déforis avait soigneusement imprimés tels qu'il les avait lus dans les manuscrits autographes?

Si Déforis a manqué de fidélité sur un point, il l'a fait par exception, et, pour ainsi dire, sans le savoir. Car il se piquait, au contraire, d'une fidélité scrupuleuse. C'était le

penchant de sa nature, courageuse et opiniâtre; formé d'ailleurs par la forte discipline des bénédictins, il en avait gardé les maximes, l'esprit de suite et une infatigable persévérance dans les recherches, le respect de la lettre dans la restitution et l'interprétation des textes. Les manuscrits des sermons ne sont pas toujours faciles à déchiffrer : que de fautes de lecture on eût pu faire, dans les sermons de la jeunesse, parce que l'écriture en est mauvaise; dans ceux de l'âge mûr, parce que la rédaction en est confuse! Les bénédictins nous ont épargné cette épreuve; aux endroits les plus épineux, lorsqu'on est arrêté par quelque difficulté extraordinaire, on peut recourir à leur copie avec confiance : ce qu'on désespérait de lire, on le lit avec leur aide; presque toujours, on le lit comme eux; et il faut être bien rigoureux ou bien prévenu pour ne pas rendre hommage à ce labeur où ils n'ont pas déployé moins de sagacité que de patience.

La copie offrait donc en général, à très-peu de chose près, une reproduction exacte de la minute originale: le texte imprimé reproduit la copie presque sans changement. Mérite rare (qu'on ne l'oublie point) dans tous les temps, mais plus rare que jamais à l'époque où a vécu Déforis. Les puristes faisaient la loi; on relevait partout des taches, on se piquait d'améliorer les textes. C'est à peine si les vers de Racine échappaient aux coups de crayon; les comédiens faisaient corriger ceux de Corneille; on comptait les négligences échappées à Bossuet dans les *Oraisons funèbres*. Qu'allait-on penser des sermons publiés d'après les notes de l'orateur et presque tous antérieurs à ses discours imprimés? L'abbé

Maury n'aurait pas balancé : il aurait mis à part le *linge sale*[1]. A la bonne heure : et je crois sans difficulté que le recueil des sermons aurait trouvé plus d'admirateurs s'il avait été réduit de moitié et composé seulement des discours les plus achevés. Mais sous quelle forme aurait-on donné même ces discours ou ces morceaux choisis? Par un excès de zèle pour la gloire de Bossuet, on l'aurait abrégé, amplifié, embelli; on lui aurait appris toutes les délicatesses du beau langage; et les habiles seraient aujourd'hui fort en peine de démêler dans ces chefs-d'œuvre équivoques, la part de Bossuet, la part de Maury, celle du génie qui s'abandonne à l'inspiration, celle du bel esprit qui s'amuse à semer sur des pensées graves les fleurs de la rhétorique.

Il fallait un bénédictin, de peu d'esprit, de peu de goût, sans aucune souplesse dans le caractère, mais très-attaché à ses principes, capable de braver toutes les disgrâces plutôt que de rien céder là où il avait engagé sa conscience, il fallait, dis-je, cet homme étrange, dont l'entêtement a si fort scandalisé l'abbé Maury, pour tenir bon malgré les entraînements de l'exemple et pour refuser de mettre Bossuet à la mode du jour. Déforis l'a vraiment laissé parler comme il parlait, sans effacer, même dans les ébauches tracées au collége de Navarre ou à Metz et à la veille des *Provinciales*, ni les expressions surannées, ni les irrégularités apparentes, ni les familiarités hardies qui devaient rebuter La Harpe, et, sur la foi de Dussault, Chateaubriand. Le succès du recueil en a été compromis dès l'origine : nous qui cherchons dans

1. Voy. sur Maury et son *Discours préliminaire*, l'*Introduction* de mes *Études critiques*, p. XI-XIV et XXIV.

l'étude des textes autre chose que le seul plaisir de l'oreille, ne nous plaignons pas d'un entêtement qui permettait de retrouver, dans la plupart des sermons de Bossuet, son véritable langage et une expression tout à fait fidèle de son génie.

Les éditeurs de Versailles peuvent être mis dorénavent hors de cause : ils se sont bien doutés que le texte de Déforis avait besoin d'être revu ; mais la tâche leur aura paru ingrate ou du moins trop lourde. Car leur travail s'est borné en somme à donner des titres à quelques sermons, à résumer les sommaires, à vérifier les renvois aux livres saints et aux ouvrages des Pères de l'Église, enfin à supprimer complètement les variantes qui chargeaient le bas des pages. Quant au texte même, le très-petit nombre et la nature des changements qu'ils y ont faits, prouvent de la façon la plus évidente qu'ils avaient à peine jeté les yeux sur les manuscrits.

On verra que M. Lachat les a consultés et qu'il en a tiré des corrections pour chacun des discours reproduits dans ce volume. Quelques-unes de ces corrections sont considérables, et la plupart sont judicieuses : je ne puis pas les approuver toutes. En général, les règles que M. Lachat s'est posées ne sont pas assez constantes; sur certains points, je les trouve trop absolues. Il supprime d'abord en principe (et s'il fait exception, c'est par mégarde), tout ce que Déforis a mis du sien dans le texte des sermons. Quelques-unes de ces additions étaient au moins innocentes; il en est de nécessaires, qui entrent bien dans la pensée de Bossuet et qui aident à le comprendre; le meilleur parti eût donc été de choisir, et, par exemple, pour les citations de l'Écriture et des Pères,

de supprimer la traduction proposée par l'éditeur là ou la paraphrase de Bossuet en tient lieu, de la garder là où il est à peu près certain que le prédicateur l'aura donnée en chaire. Dans le même esprit, Déforis ajoute aux phrases restées incomplètes ce qu'il faut pour qu'elles aient un sens précis et clair : parfois il se trompe, en pensant qu'un simple complément grammatical suffit là où une note de forme elliptique indique la place, non d'une phrase, mais de tout un développement. Mais souvent aussi sa glose est très-convenable et mérite d'être conservée. Et en ce cas, il suffisait de convenir avec le lecteur d'un signe pour prévenir toute méprise et montrer à qui appartient chaque mot du texte imprimé.

M. Lachat pousse plus loin ses rigueurs et rejette très-volontiers dans les notes les passages que Bossuet lui-même ajoute après coup sur les marges ou quelquefois entre les lignes; il est vrai que plusieurs de ces additions (que l'éditeur a tort d'appeler indifféremment des additions marginales), ne sauraient être insérées dans le texte sans en rompre la suite; mais la plupart y prennent sans aucun effort la place qui leur était évidemment destinée; ce n'est donc pas Déforis, c'est Bossuet qui les y a mises, et elles doivent y être maintenues.

Je dirai plus : il y a même des corrections qui me paraissent légitimes. Bossuet écrivait souvent très-vite, et ne prenait pas toujours la peine de relire ; aussi trouve-t-on dans son texte des inadvertances manifestes : notons-les, si elles peuvent être instructives, mais n'hésitons pas à les corriger. Assez souvent, par exemple, il échappe à Bossuet, dans ses citations, de légères inexac-

titudes. Le fait vaut la peine qu'on le signale ; il prouve que l'orateur, nourri des textes sacrés, cite de souvenir ; mais M. Lachat a tort certainement de reproduire ces fautes de mémoire, et M. de Meaux n'aurait pas compris qu'on imprimât un seul verset de l'Écriture, un seul passage de saint Augustin, sans les avoir vérifiés avec grand soin ; Déforis l'a fait et Déforis avait raison.

Du reste, si la méthode suivie par M. Lachat est incertaine ou si sa révision offre des inégalités, il me sera facile plus qu'à personne d'en donner l'explication et l'excuse. C'est qu'il faudrait (je le dis par expérience) cinq ou six années d'un travail assidu pour dépouiller scrupuleusement les seuls manuscrits de la Bibliothèque impériale. Le loisir aura manqué à M. Lachat pour procéder avec cette circonspection. C'est pourquoi il lui arrive de ne pas apercevoir des fautes très-graves, et de celles précisément auxquelles il faisait la guerre avec le plus de vivacité ; quelquefois aussi, il se presse trop de redresser Déforis et se trompe lui-même là où Déforis ne s'est pas trompé ; et si, par hasard, une interpolation qu'il a corrigée ou une petite découverte dont il est assez heureux pour enrichir son édition, le met en demeure de publier un texte pour la première fois, on s'aperçoit bientôt qu'il lit vite et ne lit pas aussi sûrement qu'un bénédictin.

La collation des trois éditions dont je viens de parler n'a été dans la suite de mon travail qu'un incident : c'est sur les manuscrits autographes que j'ai d'abord fixé le texte des sermons que je publie, et que j'en ai revu ensuite toutes les épreuves. Il en est plusieurs pour lesquels je n'ai eu à restituer qu'un petit nombre de détails ; mais dans une restitution de texte il ne faut pas craindre

d'être minutieux, et les détails mêmes ont quelquefois de l'importance. Il en est d'autres où la correction portait sur la liaison des idées et sur la suite du développement.

Que faut-il faire des passages que Bossuet écrit après coup sur la marge, au bas des pages, entre les lignes, sur des feuillets intercalés, et souvent sans aucun signe de renvoi ? Alors même que des renvois explicites nous font connaître plus clairement l'intention de l'orateur, quel est le caractère de ces fragments et comment doivent-ils être insérés dans le texte? Y prennent-ils leur place tout simplement entre deux phrases, sans faire double emploi, sans rompre l'enchaînement du discours? ou remplacent-ils quelque partie de la rédaction primitive que Bossuet a négligé d'effacer ? Autant de problèmes, souvent très-délicats, et quelquefois même impossibles à résoudre. J'y ai trouvé la principale difficulté, mais aussi, je dois le dire, le principal intérêt de mes recherches ; sur ce point, il me sera permis de croire que je me suis trompé moins souvent que mes devanciers, et que ce commerce assidu avec Bossuet m'a fait entrer plus avant dans les secrètes habitudes de son travail et dans le tour propre de son esprit.

On verra que, même dans les discours où M. Lachat avait signalé et corrigé en partie les interpolations de D. Déforis, j'en ai relevé plusieurs qui lui avaient échappé, et qui ne sont pas sans importance. Ainsi dans les sermons *sur la Loi de Dieu, sur l'Éminente dignité des pauvres, sur les Démons, pour la Purification de la Sainte Vierge, sur l'Impénitence finale.*

J'ai fait plus pour le sermon *sur l'Ambition*, où les éditeurs avaient confondu trois rédactions différentes, dont la

première et la troisième n'auront pris une forme que dans cette édition. Je puis dire qu'on y lira également pour la première fois les sermons *sur la Haine de la Vérité*, pour lesquels on avait, par une méprise très-étrange, mêlé un premier brouillon avec une rédaction définitive, et noué ensemble le commencement de chacun de ces deux discours avec la fin de l'autre.

Une difficulté très-grande aussi dans certains cas, c'est de savoir ce qu'on doit faire des passages que Bossuet a soulignés en relisant son manuscrit. Il est évident que Bossuet se propose d'y revenir, mais à quel titre et de quelle façon? Son dessein n'est pas toujours le même: tantôt il signale à sa propre attention ce qui est bon, ce qu'il pourra bien redire en chaire sans y rien changer; souvent, au contraire, il note en passant les parties de son discours qu'il lui paraissait nécessaire ou de sacrifier dans leur ensemble, ou de reprendre dans les détails. Il y faut regarder de près pour démêler sûrement l'intention de l'orateur, et réfléchir avant d'affirmer que les passages soulignés sont des passages que Bossuet condamne. Pour ceux qu'il condamne en effet, la règle devrait être de les supprimer. Malheureusement cela n'est pas toujours possible; la suppression romprait le sens; et alors on est réduit à deviner pourquoi Bossuet désapprouve ce qu'il avait écrit, sans pouvoir y substituer la rédaction nouvelle qu'il aura improvisée en chaire, mais qu'il n'a pas pris le temps de jeter sur le papier.

Il m'est resté quelquefois des doutes sur la décision que j'avais prise, mais j'en avertis le lecteur, et si l'exemple en vaut la peine, j'entre dans quelques détails sur la raison de mon embarras. Je me suis interdit absolument

toute restitution par conjecture. Lorsque j'ai dû insérer dans le texte un mot qui ne se trouve pas dans le manuscrit, quel que soit ce mot, je l'ai mis *entre des crochets*. S'il remplace un autre mot échappé à la plume de Bossuet par un défaut de mémoire ou par une évidente inadvertance, j'ai tenu à indiquer en note la version du manuscrit. Quelquefois ces minuties m'ont semblé à moi-même inutiles et importunes. Mais il fallait couper court à toute incertitude sur la valeur d'une reproduction qui doit être scrupuleusement fidèle, alors même que, par exception, elle cesserait d'être servilement littérale.

J'ai donné à part, entre le corps du discours et les notes les *Variantes* du texte, de telle façon qu'on puisse aisément y recourir ou les négliger. Il est bon qu'on sache précisément quelle est la nature de ces variantes et ce qui en fait l'intérêt. Bossuet n'approuvait pas la méthode d'apprendre un discours par cœur et de le réciter en chaire mot pour mot. Il entendait bien parler lui-même non de souvenir, mais d'inspiration, et ce qu'il écrivait avait seulement pour objet de le rendre plus maître de sa pensée et des termes propres à l'exprimer. Se présentait-il à son esprit plusieurs façons de rendre la même idée? Quelquefois il rejetait celles qui s'étaient présentées d'abord, parce qu'il les jugeait insuffisantes. Souvent, et bien qu'il préférât l'une ou l'autre, il les gardait sans en effacer aucune, mettant ainsi en réserve un choix de synonymes qui pouvait servir la liberté de l'improvisation.

La comparaison de ces variantes peut devenir une étude de langue ou de style. Je les ai reproduites avec soin comme le texte, mais sans avertir des différences

qu'on relèvera peut-être aussi sous ce rapport entre mon édition et les éditions antérieures; il me suffira d'en donner ici l'explication. Ni Déforis, ni M. Lachat ne paraissent avoir sur ce point des idées bien arrêtées. Quelquefois, ils conservent à titre de variantes des expressions que Bossuet a condamnées : c'est aller trop loin. Parmi les expressions que Bossuet conserve, ils font à leur gré la part du texte et celle des notes : Déforis, mis en demeure de choisir entre deux rédactions différentes, n'en a pas toujours le courage, il garde l'une et l'autre; M. Lachat choisit au hasard. Il m'a semblé juste de donner la préférence à l'expression qui s'est trouvée la dernière sous la plume de l'orateur. Aurait-il pris la peine de l'écrire s'il avait jugé meilleure une des autres? J'ai donc invariablement écarté celles-ci, qu'on trouvera dans les notes, rangées, lorsqu'il y en a plus d'une, dans un ordre analogue, en remontant de la plus récente à la plus ancienne.

Les longues variantes imprimées à la suite de quelques discours ne sont pas non plus sans intérêt. Les unes servent à expliquer les méprises des éditeurs et donnent la clef des interpolations qui font la principale différence du texte qu'ils ont donné avec celui que j'imprime. D'autres nous font suivre tous les progrès du travail de Bossuet; à le voir faire, il semble qu'on apprenne de lui familièrement quelques-uns des secrets de l'art de penser, de composer et d'écrire. Ces *Compléments* ne sont pas faits pour être lus plus d'une fois, ni par tout le monde; et je suis d'avis qu'il ne faudrait pas les conserver tout entiers, ni surtout les multiplier dans une édition complète des sermons de Bossuet. Ils auraient un double in-

convénient : d'abord celui d'allonger outre mesure un recueil déjà très-long ; puis l'inconvénient plus grave de rappeler trop souvent, et quelquefois hors de propos, que les sermons de Bossuet sont de pures esquisses ou des compositions inachevées.

Toutefois, s'il paraît nécessaire qu'une édition définitive, faite pour des gens du monde et pour des écoliers plutôt que pour le petit nombre des esprits critiques, laisse oublier la confusion des manuscrits, il ne sera pas inutile qu'on puisse, à l'occasion, et pour quelques-uns de ces discours de Bossuet, se faire une idée exacte de la façon dont il les a écrits et de la forme sous laquelle ils nous sont parvenus.

Que les scrupuleux se rassurent : Bossuet n'est pas de ceux qui puissent craindre qu'on les surprenne dans le silence du cabinet, et qu'on suive à la dérobée, sur un brouillon qu'ils ne montraient pas, les incertitudes et les progrès laborieux de leur pensée. Peu d'écrivains, je le sais, même parmi les plus illustres, sortiraient à leur honneur d'une telle épreuve. Chez les uns, on serait surpris de la sécheresse du premier trait : l'ébauche d'une œuvre puissante semblait trahir ou la médiocrité du génie ou l'indigence de l'inspiration. Ailleurs, dans le travail qui donne à l'esquisse une forme achevée, que d'inégalités ! que de tâtonnements ! Là, c'est un goût trop raffiné qui veut sortir à tout prix du naturel ; ici, un insatiable désir de plaire qui sacrifie à des effets étudiés la sincérité de la pensée et la simplicité de l'expression.

Dans les manuscrits des sermons, on est tour à tour frappé de trois choses qui mettent Bossuet hors de pair : d'abord la fécondité naturelle de son génie, qui semble

le dispenser de tout effort; les faits et les arguments s'offrent d'eux-mêmes à l'esprit, les mots se pressent sur les lèvres; dès que l'orateur paraît, il n'a pour surpasser les autres qu'à suivre l'élan qui l'emporte; pour se surpasser lui-même, il n'aura qu'à laisser les années modérer cette séve qui monte et déborde avec l'exubérance de la jeunesse.

Mais Bossuet ne connaît pas l'ivresse des succès faciles; au moment même où l'admiration des autres éclate, il se recueille et s'interroge; aucun des discours que l'on vient d'applaudir ne trouve grâce à ses yeux: il refait le sermon *sur la Providence*, le sermon *sur l'Honneur du Monde*, le sermon *sur la Parole de Dieu;* il refera les sermons *sur l'Ambition, sur la Charité fraternelle.* Il pousse la sévérité pour lui-même à ce point qu'on se récrie, et que les éditeurs cèdent à la tentation de maintenir dans son texte et de lui rendre, pour ainsi dire, ce qu'il avait sacrifié. Dans le sermon *sur l'Impénitence finale*, il traçait une peinture du Jugement. « Ah! s'écrie-t-il, que vous « jetterez de cris superflus! Ah! que vous soupirerez « amèrement après tant d'années perdues! Vainement, « inutilement; il n'y a plus de temps pour vous; vous « êtes au séjour de l'éternité. *Voyez qu'il n'y a plus de so-« leil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, « les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur « lui-même qui commence de mesurer toutes choses par sa pro-« pre infinité.* » Bossuet refait ce morceau, et néglige de reprendre cette vive et saisissante image de la contrée où le soleil ne compte plus les années, et où l'infini est la mesure de toutes choses. Dans le sermon *sur la Mort*, il disait : « *Je suis emporté si rapidement qu'il me semble que*

« *tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet,* « *messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés et que* « *nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin,* « *chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin,* « *parce que chacun marche insensiblement à la dernière sépa-* « *ration.* » Ce beau passage a été barré sans pitié. On est d'abord surpris de telles rigueurs : en cherche-t-on les motifs? Ce sont des scrupules où la conscience du prédicateur a sa part comme le discernement de l'écrivain ; à mesure qu'il avance dans sa carrière, il se fait une idée plus juste de la perfection, une idée plus haute de ses devoirs. Un goût plus sûr efface les dernières imperfections qui déparaient son discours ; un sentiment plus délicat des obligations attachées à son ministère sacrifie les ornements qui ne faisaient honneur qu'à la parole et ne servaient qu'à la gloire de l'orateur.

Ces longs efforts pour « enseigner saintement et fidèlement la vérité » portent leurs fruits ; et bientôt, parmi ces discours que Bossuet jette sur le papier, avant de monter en chaire, il en est plusieurs auxquels rien ne manque pour obtenir tous les suffrages. Voici la dernière surprise: c'est que Bossuet n'a pas montré plus de sollicitude pour ceux-là que pour les autres. Chacun des sermons qu'il prononçait en chaire était une des actions sérieuses de sa vie ; il ne négligeait rien pour que sa parole fût efficace, mais il ne la destinait qu'à ceux qui l'ont entendue. C'était à eux d'en profiter ; et alors le devoir de l'orateur était rempli : il aurait craint de céder à une ambition toute profane s'il avait songé à en perpétuer le souvenir. Quelques instants auraient suffi pour mettre à ces discours la dernière main, Bossuet ne l'a pas fait. Lorsqu'il eut cessé d'y recourir pour

son propre usage, il en était si peu occupé, qu'un secrétaire, demeuré vingt ans à son service et qui a classé ses papiers, a parlé des cartons où les sermons étaient enfermés sans pouvoir dire exactement ce qu'ils contenaient[1]. Et toutes ces liasses furent portées pêle-mêle de Meaux à Troyes, de Troyes à Metz[2]; elles allaient disparaître, quand on les remit entre les mains fidèles de D. Déforis: en les laissant retomber dans un éternel oubli, l'évêque de Troyes et les petits-neveux de Bossuet ne faisaient, sans y prendre garde, que remplir son intention.

C'est le dernier trait qui achève de mettre en relief un grand caractère : que de leçons dans ces manuscrits, où l'on voit combien la nature avait été prodigue envers Bossuet, tout ce qu'il a exigé de lui-même, et, au milieu de tant d'efforts pour atteindre à la perfection, un tel oubli de sa propre gloire ! Non, les ouvrages les plus parfaits que Bossuet a publiés ne font pas plus d'honneur à sa mémoire que ces brouillons sauvés par miracle où nous avons pu suivre d'année en année le développement de son esprit et le progrès de son éloquence.

Pour suivre ce progrès d'une façon plus précise et plus certaine, il était indispensable de ranger enfin les sermons dans l'ordre des dates. C'est une cause que je me flatte d'avoir gagnée dans mes *Études critiques*, et l'exemple que je donne dans ce volume sera suivi désormais, j'ose le croire. Il suffira d'une double table pour concilier avec ce classement l'ordre liturgique adopté par les

1. Ledieu, *Mémoires touchant messire J.-B. Bossuet, évêque de Meaux*. Paris, Didier, 1856, p. 118.

2. Voyez cette histoire dans la *Préface* placée en tête des *Sermons* par D. Déforis et dans l'*Introduction* de mes *Études critiques*.

bénédictins; et même au point de vue des lectures pieuses, les sermons d'une station auront certainement gagné à se suivre comme ils se sont succédé dans la chaire sans que l'on trouve entre les sermons du dimanche de la Passion et du dimanche des Rameaux, par exemple, un second et un troisième sermon pour le cinquième dimanche qui appartiennent à une station plus récente ou plus ancienne. En revanche, l'ordre chronologique nous rend avec l'histoire du génie oratoire de Bossuet un des chapitres les plus curieux des variations de la langue française au milieu du dix-septième siècle.

Seulement, était-il possible de retrouver la suite des sermons? On en doutait lorsque l'abbé Vaillant dressa pour la première fois une liste qui offrait encore bien des lacunes, des conjectures assez arbitraires et un certain nombre d'erreurs formelles. Mais les savantes recherches de M. Floquet ont singulièrement éclairci cette question si compliquée et si obscure, en mettant hors de doute la date de tous les sermons qui renfermaient des allusions précises aux conjonctures présentes, ou qui avaient laissé quelques traces dans l'histoire du temps.

Les sermons classés par M. Floquet sont en grand nombre; ils aident à classer les autres. J'ai commencé par prendre là mes points de repère; des indices de toute nature recueillis dans les manuscrits, la comparaison attentive des procédés de composition, des formes du style, de la langue et de l'orthographe, celle de l'écriture enfin, m'ont permis de remplir bien des lacunes, et particulièrement de reconstituer dans leur ensemble tous les Carêmes.

Je n'aurais point désespéré d'assigner une date, au moins approximative, à tous les sermons, si tous les ser-

mons faisaient partie du recueil de la Bibliothèque impériale. Les *fac-simile* que je publie pourront aider à reconnaître, fût-ce en Belgique ou en Irlande, les sermons trop nombreux que le hasard a dispersés, et à vérifier les conjectures dont ils ont été l'objet.

Ce volume suffira du reste pour fixer la méthode à suivre ; on verra que j'ai adopté pour quelques sermons les dates indiquées par l'abbé Vaillant et confirmées par M. Floquet. C'est à M. Floquet que je dois les dates importantes du premier sermon *sur la Providence*, des sermons *sur la Dignité des pauvres*, et *sur l'Honneur du Monde*, du premier sermon prêché par Bossuet devant Louis XIV. J'ai rectifié ou complété le travail de mes devanciers en déterminant d'une façon précise et certaine le caractère et l'origine de la *Méditation sur la brièveté de la vie*, en fixant l'année et le jour où furent prêchés le sermon *sur la Parole de Dieu*, les deux sermons *sur la Haine de la Vérité*, les trois sermons *sur l'Ambition*, les sermons prêchés au Louvre *sur la Providence* et *sur la Mort*.

On parcourt ainsi l'œuvre du sermonnaire depuis ses dernières études au collége de Navarre jusqu'à la fin du Carême du Louvre, qui mérite de faire époque, non-seulement dans sa vie, mais dans l'histoire des lettres françaises. Autant que le permettait un cadre aussi restreint, je me suis attaché à n'omettre aucun des moments décisifs de cette carrière si remplie, aucun des aspects de ce talent dont on a peut-être trop méconnu la diversité. Le dogme y devait avoir sa place à côté de la morale; on passe par une gradation insensible du siége de Jérusalem, où flamboie l'épée menaçante de l'ange exterminateur, à la paraphrase de la parabole du Bon Pasteur où respirent

la mansuétude et toutes les tendresses de l'Évangile. Les sermons prêchés à Metz ou aux Minimes portent le signe de la jeunesse; les derniers sermons prêchés au Louvre sont les œuvres achevées de l'âge mûr. J'ai donc pu m'arrêter à ce terme, qui est aussi celui de mes *Études critiques*. Il faudrait un second volume, à peu près pareil à celui-ci, pour accompagner Bossuet du Louvre à Saint-Germain, de Versailles à Meaux, et suivre à travers toutes les vicissitudes cette éloquence qui grandit et qui se renouvelle incessamment jusqu'à la fin. Mais si je n'ai rempli que l'une des deux moitiés de la tâche, le lecteur peut croire que c'était la plus ardue. Les difficultés sont moins grandes à mesure que l'on avance, et du moment que l'éducation de l'orateur est terminée, l'attention pourrait ne s'arrêter plus que sur des chefs-d'œuvre.

---

# EXPLICATION DES SIGNES ET ABRÉVIATIONS

**1° DANS LE TEXTE.**

Les *lettres italiques* placées entre parenthèses : (*a*) (*b*), etc., renvoient aux *Variantes*.

Les *astérisques* * indiquent les *corrections* d'une époque postérieure à la composition du discours.

Les *chiffres* 1, 2, 3, etc., renvoient aux *notes*.

**2° DANS LES VARIANTES.**

Les Variantes imprimées par exception en *italiques*, faisaient partie du texte primitif et n'ont été remplacées que par des corrections d'une époque postérieure.

Les *lettres capitales* A, B, etc., renvoient au *Complément des Variantes* imprimé à la suite du discours.

**3° DANS LES NOTES.**

Ms. : renvoie aux *manuscrits* de Bossuet conservés à la Bibliothèque impériale, et plus particulièrement aux tomes XI-XV, qui contiennent les sermons. Les chiffres romains indiquent le volume. Les chiffres arabes indiquent le feuillet (f.) ou la page (p.). La pagination seule appartient à Bossuet.

Déf. : renvoie à l'édition in-4° des *Œuvres de Bossuet* donnée à Paris chez Boudet, par les Bénédictins Blancs-Manteaux, sous la direction de *Dom Jean-Pierre Déforis*, et dont les tomes IV, V, VI (publiés en 1772) et le tome VII (publié en 1778) contenaient les sermons.

Vers. : désigne l'édition donnée à *Versailles*, chez Lebel, en 1815, sous la direction de l'abbé Hémey d'Auberive.

Viv. : désigne l'édition donnée à Paris, chez *Vivès*, par M. Lachat. Les tomes VIII-XI, qui contiennent les sermons, ont paru de 1862 à 1864.

Éd. : indique les versions données à la fois par les *trois éditions précédentes*.

Pour les renvois à l'Écriture et aux ouvrages des Pères de l'Église, comme pour les autres indications bibliographiques, j'ai suivi l'usage.

# SERMONS CHOISIS

DE

# BOSSUET

## DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE[1]

### MÉDITATION

(Vers 1649)

### NOTICE

*De la Brièveté de la Vie:* tel est le titre[2] de ce morceau dans le manuscrit original (T. XII, f. 370). Bossuet l'avait sous les yeux lorsqu'il composa, en 1662, le sermon *sur la Mort*, où il en a repris l'idée et quelquefois aussi les expressions. Il était naturel que Dom Déforis imprimât à la suite de ce sermon, comme une sorte d'appendice, des pages écrites sur le même sujet et qu'il avait trouvées sous la même enveloppe.

Ce n'est pas un *fragment*, comme il le dit, et comme, après lui, tous les éditeurs l'ont répété; l'absence de toute forme oratoire avertit sans peine que ce n'est pas non plus un sermon, mais une *Méditation* ou une *Élévation*, pour emprunter à l'évêque de Meaux deux titres qu'il a consacrés plus tard par ses *Méditations sur l'Évangile* et ses *Élévations sur les Mystères*.

Il y en avait apparemment plusieurs de même sorte sur un

1. Ms., t. XII, f. 370, 371. — Déf., t. V, p. 465-468. (Cf. Vers., XII, 702-706; Viv., IX, 372-375.) — 2. Éd.: *Fragment sur la Brièveté de la Vie et le Néant de l'Homme.* Les derniers mots ne sont pas seulement une glose inutile, mais un contre-sens, aussi bien que le mot *fragment*.

petit cahier que Bossuet aura déchiré et détruit, après en avoir détaché les deux feuillets dont il avait dessein de se servir. On lit, en tête de la page où celle-ci commence, vingt et une lignes qui justifient ma conjecture, et qu'il m'a paru convenable de reproduire, d'autant plus qu'elles étaient encore *inédites* et d'ailleurs assez difficiles à déchiffrer :

« ..... qui fait l'union, *vinculum perfectionis*[1]. De sorte que je ne suis que comme ces membres qui pendent et ne sont plus rien au corps qu'un fardeau inutile. Il n'y a que la foi et l'espérance qui me demeurent ; encore sont-elles mortes, car elles n'ont leur vie que par la charité. Mais au moins je tiens au corps par elles, comme par quelques petites fibres. Ce sont les semences de la vie : qui les fomentera, ces semences ? Qui leur donnera la chaleur vitale ? Il faut en prier aujourd'hui la Mère de Dieu. Voici ma résolution et ma prière :

« Mère de mon Dieu, c'est dans vos chastes entrailles que le Verbe a pris sa nouvelle vie ; je vous prie, par ce sang pur et virginal que vous lui avez donné pour la recevoir, que je puisse par votre intercession recouvrer la vie nouvelle qui m'a été communiquée par le Verbe. Et d'autant que cette vie nouvelle, qui réside principalement en lui, se répand de lui immédiatement sur vous comme à la partie qui a le plus d'union avec lui, et que, y entrant toute pure et avec abondance, elle se peut de là répandre sur les autres par votre moyen[2], souffrez que j'aie recours à votre intercession et que je vous prie de faire en sorte auprès de votre Fils qu'il anime ce reste de vie spirituelle que le péché m'a laissé malgré sa malice, par la grâce de Dieu, et que je puisse ensuite vivre A JÉSUS ET JÉSUS EN MOI. Et cela pour jamais. »

Ces méditations pourraient bien être, à l'exception d'un Précis de sermon *sur le Péché d'habitude*[3], ce que nous avons de plus ancien dans les œuvres de Bossuet. L'écriture du manuscrit appartient certainement à la première jeunesse de

1. *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Coloss.*, III, 14.
2. Tout dans ce passage, le tour pénible de la phrase, aussi bien que l'écriture, l'orthographe et certains détails de l'expression, confirmerait au besoin la date que j'assigne au fragment dont il fait partie.
3. Ms., XII, f. 110. Cf. Jacquinet, *Prédicateurs du dix-septième siècle*, p. 255-256, et mes *Études critiques*, p. 7-9.

l'orateur et rappelle en particulier le *Panégyrique de saint Gorgon*, dont je crois avoir fixé la date au 9 septembre 1649[1]. On remarquera, vers la fin, ces mots : « Je louerai Dieu de m'avoir *retiré ici* pour songer à la pénitence. » Ils font supposer que les deux morceaux furent écrits pendant une retraite passée ailleurs qu'au collége de Navarre, peut-être à Langres, lorsque Bossuet, né dans ce diocèse, alla y recevoir le sous-diaconat (21 septembre 1648)[2], peut-être à Metz, dans le court intervalle qui aurait séparé le jour où il prononça le *Panégyrique de saint Gorgon* en présence de l'évêque d'Auguste, de celui où il fut ordonné diacre par ce prélat (21 septembre 1649). Bossuet avait alors vingt-deux ans.

La prière qu'on vient de lire autorise à croire que rien dans les autres méditations du petit cahier, pas plus que dans les premiers sermons composés pendant le séjour de Bossuet à Navarre, n'approchait de la méditation *sur la Brièveté de la Vie*, ni pour la force de la pensée, ni pour la profondeur du sentiment, ni pour la beauté du style. Il paraîtra remarquable que le jeune écrivain se soit tout d'abord surpassé lui-même en agitant au fond de sa conscience, dans le recueillement et l'effusion de la prière, cette grande pensée de la mort et de l'éternité qui devait remplir les *Oraisons funèbres*.

Le texte donné par D. Déforis est bon, et tous les éditeurs l'ont reproduit, sans y rien changer; à l'exception du titre, j'y ai changé très-peu de chose.

---

## DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui nous[3] semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on

1. *Études critiques*, p. 25-40.
2. Floquet, t. I, p. 123.
3. ÉD. : *vous*. Cette faute de lecture est une suite de la prévention qui a fait prendre cette méditation pour un fragment de discours.

mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraitra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'aie[1] été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; et tous[2] enfin se viendront confondre[3] dans le néant.

Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi*[4].

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu

1. Éd. : *j'ai*. Bossuet emploie le subjonctif, plus logique, en même temps que plus conforme aux habitudes de la langue latine.
2. Éd. : *spectacle; tous*.
3. Éd. : *viendront se confondre*.
4. I *Cor.*, VII, 31.

quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, « j'ai échappé la mort ». J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin, il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents, il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues, et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré[1] longtemps, un flot le pousse contre un écucil, et le brise; il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? Voyons à quoi tout cela se réduit : qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clair-semé dans[2] ma vie? c'est comme des

1. Dans le sens du radical latin, *durare*, se soutenir, endurer.
2. Bossuet avait d'abord écrit : *sur*. Il l'a effacé.

clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance[1]; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie : que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelque contentement[2] ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude? et, s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il? des plaisirs licites[3] : un souvenir inutile; des illicites : un regret, une obligation à l'enfer, ou à pénitence, etc. Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre; ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres, je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi.

Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi,

1. Ed. : *quelques distances.*

2. Ici de même Bossuet emploie le singulier, et le singulier est aussi logique dans cette phrase que le pluriel dans la phrase suivante.

3. Ed. : *mais que m'en reste-t-il des plaisirs illicites?* En me rapprochant de la ponctuation du manuscrit, je rends la phrase correcte et plus claire.

elles dépendent de Dieu devant que[1] du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors; ce que j'y aurai mis, je le trouverai. Ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous[2] l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire : « Ils sont passés, je n'y songerai plus; » ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grand'chose[3] que cette vie? et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant[4], à la mort. En cette pensée : « J'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin[5] à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense, » je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices, avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

1. C'est-à-dire : avant que de dépendre du temps.
2. Formule toute scolastique.
3. Éd. : *si grande chose.*
4. Quatre mots ajoutés après coup.
5. Tout ce qui suit est écrit sur les marges; c'est la dernière page du cahier, l'espace manque, et Bossuet, pour exprimer sa pensée, choisit la forme la plus succincte.

# SUR LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU[1]

## SERMON

POUR LE IX[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(Prêché à Metz, vers 1653)

### NOTICE

Ce sermon est du petit nombre de ceux qui ont dans le manuscrit un titre : *Siége de Jérusalem* (T. XIV, f. 226). Mais ce titre, mis après coup sur l'enveloppe, ne se rapporte qu'au second point du discours. Celui des éditeurs de Versailles est plus exact et je l'ai conservé en l'abrégeant[2].

L'Évangile du jour prouve que le sermon a été composé pour le neuvième dimanche après la Pentecôte. La façon dont le prédicateur parle des Juifs, de ces « restes de leur naufrage » que « nous voyons, disait-il, à nos yeux » et que « Dieu a jetés... à nos portes, » prouve qu'il a été prêché à Metz[3]. Il a dû l'être vers les premiers temps de la résidence de Bossuet dans cette ville[4]. Cela résulte clairement des allusions que fait l'orateur aux désolations de la guerre aggravées par des trahisons récentes : « La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère,

1. Ms., t. XIV, f. 231-252 (42 pages numérotées, pet. in-4°). — Déf., t. V, p. 585-612. (Cf. Vers., XIV, 286-325; Viv., X, 400-427.) — Voy. mes *Etudes critiques*, liv. I, chap. II.
2. Vers. : *de Dieu envers les pécheurs.*
3. Floquet, t. I, p. 272-274.
4. Vaillant, *Études*, p. 42-43; Floquet, I, 261-262.

achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir *se fortifier par son secours... Et nous, au contraire...* Ah ! fidèles, n'achevons pas; *épargnons un peu notre honte...* » Bossuet pouvait s'exprimer avec cette véhémence au temps où l'*Assemblée des Trois-Ordres* l'envoyait à Stenay, non loin de Rocroy, pour négocier le prix d'une sauvegarde que la ville de Metz n'obtenait pas sans peine du prince de Condé, alors allié des Espagnols [1].

La date est confirmée par l'aspect du manuscrit : quarante-deux pages d'une écriture rapide et très-confuse, sur des feuillets détachés ou sur de *petits cahiers*. Elle le serait au besoin par l'orthographe, par les formes du style [2], par le caractère général de la composition, où les défauts ne sont pas moins sensibles que les beautés. Quelques années plus tard, Bossuet aurait été un peu moins prodigue de latinismes, d'expressions familières, de tours surannés; il aurait abrégé son exorde, mis dans la proposition et dans le premier point de son discours moins de scolastique; modéré, dans le second point, les intempérances de sa logique et la dureté de son langage.

On trouve dans le manuscrit, sous la même enveloppe, trois pièces d'époque différente :

D'abord (f. 226), un sommaire écrit par Bossuet vers le moment où il préparait son Carême du Louvre (février 1662) [3];

Puis (f. 227-8), quatre pages de notes qui ont servi à la composition du discours : ce sont des extraits de Tertullien et de Josèphe, ceux-ci, comme les autres, en latin, et tirés de l'ancienne version attribuée à Rufin;

Enfin, les quatre pages qui suivent (f. 229-30) sont également remplies de citations latines, tirées des Livres III, V, VII de Josèphe, avec des renvois à Tacite, à Suétone, à Hégésippe, à Lactance, et les indications suivantes jetées en français sur les marges : « Josèphe connaît les anciennes prophéties. — Il

1. *Registres de l'Assemblée des Trois-Ordres* (mai-septembre 1853); Floquet, I, 246-253.

2. Vaillant, *ibid.*

3. Voyez les raisons que j'ai données à l'appui de cette conjecture dans mes *Études critiques*, p. 392-393.

connaît la ruine prochaine de Jérusalem par Daniel.—Tite veut sauver le temple (répété deux fois). — Tite ne peut sauver le temple. — Jour fatal (deux fois). — Faux prophètes après la ville brûlée. — Prodiges : la voix dans le sanctuaire ; le paysan. — La prophétie de Jacob. — Le temple. — Rage contre les Romains. — Tite à Dieu. » Il est facile de reconnaître dans ces deux feuillets l'écriture de l'évêque de Condom, et les textes qui ont servi à la composition des chapitres XXI-XXIV de la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle.* On ne sera donc pas surpris de retrouver dans ces chapitres le souvenir des Juifs de Metz, et plus d'une idée, plus d'une expression, empruntée à notre sermon.

Le texte donné par Déforis est bon; les éditeurs de Versailles n'y ont relevé qu'une inadvertance dans les renvois à l'Écriture, et, pour le reste, il se sont bornés à supprimer les variantes ; M. Lachat a fait un petit nombre de corrections, que je n'ai pas toutes acceptées ; j'en ai fait plusieurs, mais dont une seule a quelque importance.

Voici le sommaire écrit par Bossuet sur l'enveloppe du manuscrit ; il a été publié pour la première fois par M. Lachat[1] :

« Justice de Dieu : suite de sa bonté. — Quelle elle est. Tertullien.

[1er point] « *Deus ex initio bonus*[2]. Justice de Dieu : Quelle. *Non habemus pontificem qui non possit compati...*

[2e point]. « Deux règnes : par miséricorde et par justice.

« Jérusalem ruinée. *Deuteron.* XXVIII.

« Vengeance sur les Juifs : exemplaire pour les chrétiens. »

1. Ms., XIV, 226. Viv., X, 400.
2. *Deus a primordio tantum bonus.* Tertull., *Advers. Marcion.*, II, 11.

## SUR LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU

*Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.*

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce tien jour[1], ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux. Luc, XIX [41].

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix[2] au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général : de même le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie; et sachant très-bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères, et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long

1. C'est ainsi que Bossuet traduit, d'une façon toute littérale. Déforis a mis cette forme plus française : *en ce jour qui t'est donné*. La variante est d'autant plus aisée à justifier qu'elle est de Bossuet lui-même, qui dit, dans l'avant-propos de notre discours : « Ah ! si tu avais reconnu, du moins *en ces jours qui te sont donnés* pour faire pénitence... » Bossuet a de nouveau corrigé cette version (*Hist. univ.*, II, 21) : « Ha ! dit-il, ville infortunée, si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est encore donné » pour te repentir, « ce qui te pourrait apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps, etc. »

2. C'est-à-dire : fixé d'avance.

de la montagne des Olives, sitôt qu'il put découvrir cette florissante cité[1], il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple, la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié; puis repassant en son esprit jusques à[2] quel point cette ville devait être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes; et, touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes: « Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables[3], que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang : ah! si tu reconnaissais (*a*) du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême (*b*) le malheur de ne point suivre [mes commandements!] Mais, hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble,

VAR. (*a*) Avais reconnu. — (*b*) Grand.

1. ÉD. : *cette cité*.
2. ÉD. : *jusqu'à*. Et ainsi dans toute la suite du discours.
3. *Ps.*, LXXXVI, 3.

parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée. »

[AVE.]

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante que celle qu'enseignaient autrefois les Marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Église. Ils s'étaient figuré la Divinité d'une étrange sorte : car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvait s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu, ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous ouîtes jamais[1] parler d'une pareille folie : ils établirent deux dieux, deux premiers principes; dont l'un qui n'avait pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignait tellement d'être incommode à qui [que] ce fût, qu'il ne voulait pas même faire de la peine aux méchants, et par ce moyen (a) laissait régner (b) le vice à son aise : d'où vient que Tertullian[2] le nomme « un dieu sous l'empire duquel les péchés « se réjouissaient : » *Sub quo delicta gauderent*[3].

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avait point d'autre plaisir que de tremper, disaient-ils, ses mains dans le sang et tâchait de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance : à quoi ils ajoutaient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisait un Christ (c) à sa

VAR. (a) Ainsi. — (b) Triompher. — (c) Messie.

1. ÉD. : si vous *auriez jamais entendu*
2. ÉD. : *Tertullien*. Bossuet gardait, ainsi que Corneille, la forme latine.
3. *Advers. Marcion.*, II, 13.

mode, et formé selon son génie; de sorte que Notre-Seigneur, qui était le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devait être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes, je m'étonnerais, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque, enflé des sciences humaines et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullian, au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « Il est vrai que, dans l'origine des choses, Dieu n'avait « que de la bonté; et jamais il n'aurait fait aucun mal à « ses créatures, s'il n'y avait été forcé par leur ingrati- « tude : » *Deus a primordio tantum bonus* [1]. Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde; mais en ce temps il ne l'occupait qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avait produites : il lui faisait décider la querelle des éléments, elle leur assignait leur place; elle prononçait entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisait le partage entre toutes les créatures qui étaient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle était l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. « Mais depuis que la malice s'est élevée, dit Ter- « tullian [2], depuis que cette bonté infinie, qui ne devait

1. *Advers. Marcion.*, II, 11. Bossuet cite de mémoire et met : *Deus ab initio.*
2. *Ibid.*, 13.

« avoir que des adorateurs, a trouvé des adversaires : » *At enim ut*[1] *malum postea erupit, atque inde jam cœpit bonitas Dei cum adversario agere;* « la justice divine a été « obligée de prendre un bien autre emploi[2]... » Il a fallu qu'elle vengeât cette bonté méprisée; que du moins elle la fît craindre à ceux qui seraient assez aveugles pour ne l'aimer pas ... « Par conséquent, tu t'abuses, « Marcion, de commettre ainsi la justice avec la bonté, « comme si elle lui était opposée : au contraire, elle « agit pour elle, elle fait ses affaires, elle défend ses « intérêts : » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est,* dit Tertullien[3]. Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père touchant la miséricorde et la justice : ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le Sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'évangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem; et, considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : « Ah ! si tu savais, s'écrie-t-il, ce qui « t'est présenté pour la paix ! » Mais, hélas ! tu es aveuglée. *Si cognovisses*[4] : qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de

1. Bossuet a mis : *ex quo.*
2. Tertull., *ibid.* : « *Aliud quoque negotium eadem illa justitia Dei nacta est.* »
3. *Ibid.* Ces mots : *dit Tertullien*, que M. Lachat a rétablis d'après le manuscrit, sont nécessaires : Bossuet revient au texte; les quatre lignes qui précèdent (depuis ces mots : *il a fallu qu'elle se vengeât,* jusqu'à ceux-ci : *pour ne l'aimer pas*) et même le mouvement : *tu t'abuses, Marcion,...* étaient plutôt un souvenir et une glose qu'une citation.
4. *Luc.*, XIX, 42.

s'interrompre elle-même. « Ah ! si tu savais, » dit mon Maître : puis, arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paraître une véritable tendresse; ou plutôt, si nous l'entendons, ce « Si tu savais, » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit : « Ah ! plût à Dieu que tu susses ! » C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudrait, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton Pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem, trop heureuse, hélas ! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvait permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces, et : « Viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis. » Pour quelle raison ? « Parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. » C'est la cause[1] de leurs misères : par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur; que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine[2].

1. Ed. : *C'est là la cause*. Bossuet avait écrit d'abord : C'est *là le* sujet. Il reprend : C'est la cause. *Là* est effacé.

2. Tous les éditeurs ajoutent en cet endroit la phrase suivante : « Sachez, ô fidèles, qu'étant, comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous héritons des promesses

Ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes : il invite et menace, il embrasse et rejette; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc aujourd'hui, pour[1] l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté; Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Écoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache; et après vous écouterez les terribles rugissements de ce lion victorieux, né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

[PREMIER POINT.]

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullian. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire[2]. Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente; car, pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or notre Dieu, chrétiens, a-t-il

et des menaces de ce premier peuple. » Ils n'ont pas pris garde aux indications du manuscrit. Bossuet n'effaçait point cette phrase, mais il la transportait à la fin du second point de son discours, où elle se retrouve, en effet, avec quelques changements. V. p. 45.

1. Éd. : *par*.

2. Dans le sens de « nous faire du bien, » comme en latin : *Nobis bene facere*.

rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien : étant bon, abondant, plein de richesse infinie[1] par sa condition naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa propre bonté, sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullian dit fort à propos, que « la bonté est la première, parce qu'elle est « selon la nature : » *Prior bonitas, secundum naturam;* « et que la sévérité suit après, parce qu'il lui faut une « cause : » *Severitas posterior, secundum causam*[2]; comme s'il disait : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons : encore ne les cherche [-t-]elle pas, nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très-bien le même Tertullian, « ce « que Dieu est bon, c'est du sien et de son propre fonds; « ce qu'il est juste, c'est du nôtre : » *De suo optimus, de nostro justus*[3]. L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé : celui-là pro-

1. Ed. : *richesses infinies.* Le singulier est plus logique : la richesse de Dieu ne se divise pas.

2. *Advers. Marcion.*, II, 11. Bossuet a interverti les deux premiers mots.

3. *De Resurr. carn.*, 14.

cède entièrement du dedans; celui-ci, d'une cause étrangère. Or, il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullian, que, « dans l'origine des choses, Dieu n'a pu « faire paraître que de la bonté : » *Deus a primordio*[1] *tantum bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : Le Sauveur Jésus, chrétiens, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, qu'est-il venu faire au monde? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul[2]? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand ouvrier? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines Épîtres; et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentiments de son Père : c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi, nous expliquant le sujet de sa mission en saint Jean, chapitre III[3] : « Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde, « dit-il[4], afin de juger le monde; mais afin de sauver « le monde. »

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que son Père « avait remis tout son jugement en ses mains[5]? » et ses

1. Bossuet écrit pour la seconde fois : *ab initio.*
2. *Philipp.*, III, 21.
3. Indication rétablie par M. Lachat. Elle devait l'être.
4. *Joan.*, III, 17.
5. *Ibid.*, V, 22. Bossuet a d'abord écrit : *ès mains de son Fils.*

apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son ascension triomphante, que « Dieu l'avait établi juge des vivants et des morts[1] ? » « Néanmoins, dit-il [2], je ne suis pas envoyé pour juger le monde... Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étais venu présenter ! Je ne paraissais sur la terre que pour leur bien faire; mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de juge à ma première commission. » Ainsi sa première qualité est celle de sauveur; celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire, et d'autant [qu'il] ne l'a acceptée que comme à regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père : de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles; et [en] attendant[3], il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui ; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur intercesseur auprès de son Père. Enfin telle est sa charge, et telle sa fonction : il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Cornélius[4] (aux *Actes*, X) : « Jésus de Nazareth, dit-il, homme « approuvé de Dieu, qui passait bienfaisant et guéris- « sant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo*[5]. O Dieu ! les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur ! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par

1. *Act.*, x, 42.
2. *Joan.*, xii, 47.
3. Éd. : *En attendant.*
4. Déf. Vers. : *Corneille.*
5. *Act.*, x, 38.

ses pas que par ses victoires[1]. Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, [que] parcourir les provinces par des victoires? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche : *Pertransiit benefaciendo.* Ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait, qui se trouvaient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusques au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié? Ah! que je suis ravi, quand je vois dans son Évangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion! il y en [a] mille beaux endroits dans les Évangiles. La première grâce qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

1. Plin. Secund.; *Paneg.* XIV : *Cum orbem terrarum non pedibus magis quam laudibus peragrares.*

Que ne ressentons [-nous] du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse! Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères; mais Dieu et la nature ont inséré dans nos âmes je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frères, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons [pas] dépouillé toute sorte d'humanité (a). Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer (b) que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur? je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion. C'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime, dit-il, mieux[1], « la miséricorde que le sacrifice[2]. » C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre, et, par les mains des pauvres, dans lesquelles vous la consignez, la fait[3] monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez

VAR. (a) Au nom de Dieu, faisons voir aux pauvres que leurs misères nous touchent. — (b) Songent-ils bien.

1. ÉD. : *mieux, dit-il.*
2. *Matth.*, IX, 13.
3. ÉD. : *elle la fait.*

véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai, chrétiens : ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison, prise de l'épître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelque-une[1] de ses créatures, les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine; mais, certes, il n'avait que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur, ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait, chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante épître aux Hébreux : *Non angelos apprehendit; sed semen Abrahæ apprehendit*[2] : « Il n'a pas pris la nature angélique; mais il a voulu « prendre, » servons-nous des mots de l'auteur, « il a « voulu appréhender la nature humaine. » La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean Chrysostome[3] ! Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine : elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur : qu'a[-t-]il fait? Il a couru après d'une course précipitée, « sautant les montagnes[4], » c'est-à-dire les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques : « il « a couru, comme un géant, à grands pas et démesurés, »

1. Ed. : *quelques-unes*.
2. *Hebr.*, II, 16.
3. *In Epist. ad Hebr. Homil.*, v, 1.
4. *Cant.*, II, 8.

passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[1]. Là, il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'âme : *Semen Abrahæ apprehendit.* Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire, pour nous autres hommes, une si grande tendresse, « qu'il a voulu en tout point se « rendre semblable à eux : » *Debuit per omnia fratribus similari*[2]. Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris, non un corps céleste, comme disaient les Marcionites ; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les Manichéens ; quoi donc ? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem*[3], dit le grand apôtre aux Hébreux ; et cela pour quelle raison ? *Ut misericors fieret*[4] : « afin d'être miséricordieux, » poursuit le même saint Paul.

Eh quoi donc, le fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, était-il sans miséricorde ? Non, certes : mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective ; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur ; et partant le fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Écriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas [que] cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature (*a*) humaine ; « parce qu'il voulait ressentir une réelle « et véritable pitié : » *Ut misericors fieret.* Si donc il vou-

VAR. (*a*) Chair.

1. *Ps.*, XVIII, 6.
2. *Hebr.*, II, 17.
3. *Ibid.*, 14. Bossuet a écrit : *communicavit.*
4. *Ibid.*, 17.

lait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions; ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères : enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre Pontife : « Ah! nous n'avons pas un « pontife, dit-il[1], qui soit insensible à nos maux : » *Non habemus* [*pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris*] : pour quelle raison? « Parcequ'il a passé par « toutes sortes d'épreuves : » *Tentatum per omnia.*

Vous le savez, chrétiens : parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre, que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions (*a*), dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait

VAR (*a*) Affligées des mêmes infortunes.

1. *Hebr.*, IV, 15.

éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois[1]: dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage; je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres, nécessiteux[2], malades, oppressés, enfin, généralement, misérables, quels que vous soyez: Jésus, mon Pontife, n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort : il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué? *Tentatum per omnia.* Il a tout pris jusques aux moindres choses, « tout jusques aux plus grandes « infirmités, si vous en exceptez le péché; » *Absque peccato*[3] : encore connaît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché : « il a daigné por- « ter les nôtres à la croix sur ses épaules innocentes : » *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum*[4]. On dirait « qu'il s'est voulu rendre en quelque sorte sem- « blable aux pécheurs (a) : » *In similitudinem carnis peccati*, dit saint Paul[5], afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre évangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car

VAR. (a) Il s'est rendu, autant qu'il s'est pu faire, semblable aux..

1. Dix mots ajoutés après coup.
2. ED. : *ô pauvres nécessiteux.*
3. *Hebr.*, IV, 15.
4. I *Petr.*, II, 24.
5. *Rom.*, VIII, 3.

si l'Apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de Pontife, selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon Pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix : « mais « à présent il est entré au sanctuaire par la vertu de son « sang, afin de paraître pour nous devant la face de « Dieu[1], » et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc Pontife et Sacrificateur à jamais ; c'est la doctrine du même apôtre : ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur Jésus pleure encore mes péchés, « il gémit et soupire pour nous : » *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis*[2]. Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité : il a encore pitié de nous ; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage ; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas ; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur : si nous avions besoin de larmes, il en donnerait.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance ; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement, dans quels désespoirs ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes ? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si

1. *Hebr.*, IX, 12, 24.
2. *In Levit. Hom.*, VII, 2. Le renvoi est de Bossuet, qui cite encore de mémoire. Le texte porte : *Salvator meus luget etiam nunc peccata mea. Salvator meus lætari non potest, donec ego in iniquitate permaneo.*

précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance; enfin, quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions : je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face? et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne se sent point coupable « en soi-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas « justifié devant vous : » *Nihil mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum*[1]; que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife, Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous[2] qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, « un homme « de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum, et scientem infirmitatem*[3]. Vous savez en

1. I *Cor.*, IV, 4.
2. Bossuet continuait d'abord ainsi : *tant que je vous verrai...* Les deux lignes qui suivent sont ajoutées après coup. Je crois les avoir replacées où il convient.
3. *Is.*, LIII, 3.

effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. « L'esprit « est fort, disiez-vous; mais la chair est infirme[1] : » cela me rend très-certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins; confiance aveugle et téméraire, qui, ajoutant l'audace au crime et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles! une si détestable manie[2] : car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens; et sur cette considération, entrons, avec l'aide de Dieu, dans notre seconde partie.

[SECOND POINT.]

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Écritures savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les

1. *Matth.*, XXVI, 41.
2. Le mot a ici toute la force de son acception primitive : *déraison, folie.*

hommes seront[1] ses sujets. Or, encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur, si est-ce[2] néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous : puisque d'observer sa loi, c'est la moindre de nos pensées. Et toutefois, comme il serait très-injuste qu'à cause de notre malice, le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qui lui est si bien dû ; lorsque par nos rébellions il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes.

Il y en a sur lesquels il règne par ses propres charmes[3], par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la force de ses vérités : ce sont les justes, ses bien-aimés : et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume XLIV[4] : « Allez, « ô le plus beau des hommes, avec cette (*a*) grâce et « cette beauté qui vous est si naturelle ; allez-vous-en, « dit-il, combattre et régner : » *Specie tua et pulchritudine tua*[5]. Que cet empire est doux, chrétiens ! et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux

VAR. (*a*) Votre.

1. ÉD. : *soient*.
2. Forme vieillie qui signifie : *cependant — toujours est-il que*.
3. ÉD. : *par ses charmes*. Le mot *propre*, très-difficile à lire, aura paru aussi difficile à comprendre. Je le restitue et l'explique en opposant aux *attraits de la grâce de J.-C.*, *à l'équité de sa loi*, les *charmes de sa personne*.
4. Déf. : *au Psaume*. M. Lachat rétablit avec raison le chiffre. Bossuet avait mis par erreur XL.
5. *Ps.*, XLIV, 5.

qui refuseront une domination si juste et si agréable? Aussi le Fils de Dieu régnera sur eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas supportable : il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne [qu']il faut entendre le psaume II, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : « Vous les régirez, ô mon Fils, avec un sceptre « de fer, et vous les romprez tout ainsi qu'un vaisseau « d'argile : » *Reges eos in virga ferrea, et sicut vas figuli confringes eos*[1]. Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'était un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde; il voulait régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent : de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente, rapportée en saint Luc; dans laquelle il se dépeint soi-même sous la figure d'un roi (*a*) qui, s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui ; et, pour vous le faire court, voici la sen-

VAR. (*a*) Comme un roi.

1. *Ps.*, II, 9 —Puis Bossuet indique trois autres versets de l'Écriture : *Donec ponam inimicos* [*tuos scabellum pedum tuorum*]. — *Dominus regnavit.* — *Irascantur populi*, que D. Déforis complète et traduit en renvoyant aux *Ps.* CIX, 2, XCVI, 1, XCVIII, 1.

tence qu'il leur prononce : « Pour mes ennemis, dit-il[1], « qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on « me les amène, et qu'on les égorge en ma présence : » où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentais dans ma première partie. Là, il ne pouvait voir un misérable qu'il n'en eût pitié : ici, il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre évangile : et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem, je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine : et comme vous avez reconnu, dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur, j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, était sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvait disputer en beauté avec celles qui étaient les plus renommées dans tout l'Orient ; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé

1. *Luc.*, XIX, 12 seqq.

beaucoup de différentes fortunes : mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle était la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avait longtemps qu'elle se rendait de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souillait ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attirait sur sa tête un déluge de sang innocent qui se grossissait[1] tous les jours; jusques à tant que ses iniquités étant montées jusques au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avait résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel, il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasian[2] et Tite, que déjà il avait destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils!

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée soit plutôt arrivé par un événement fortuit, que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire plusieurs centaines d'années[3] avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties; elle est couchée au Deutéronome, chapitre XXVIII : « Israël, dit Moïse, si tu résistes « jamais aux volontés de ton Dieu, il amènera sur toi, « des extrémités de la terre, une nation inconnue, dont

1. Ed. : *qui grossissait.*
2. Ed. : *Vespasien.*
3. Ed. : *six à sept cents ans.* C'est une glose de Déforis. Une main étrangère avait écrit entre les lignes *13 à 14 cents ans.*

« tu ne pourras entendre la langue[1]; » c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce : ce sont les propres mots de Moïse.

Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons, par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étaient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvait entretenir un commerce assez ordinaire : mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparaient! Rome à l'Occident, Jérusalem, à son égard, presque[2] dans les confins de l'Orient : c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Aussi les Romains s'étaient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connaissaient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi qu'une « aigle volante : » *In similitudinem aquilæ volantis.* Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnaître le symbole de l'empire romain, qui portait dans ses étendards un[3] aigle aux ailes déployées? Passons outre. « Une na- « tion audacieuse, continue Moïse[4] » (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéraient à leur égard comme des esclaves?), « qui ne respectera point tes vieillards, et « n'aura point de pitié de tes enfants. » Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem,

1. *Deut.*, XXVIII, 49.
2. ÉD. : *jusque*.
3. ÉD. : *une*. Bossuet à quatre lignes d'intervalle dit indifféremment *une* aigle et *un* aigle.
4. *Deut.*, XXVIII, 50.

sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus? « Ce peuple, dit Moïse, t'assiégera dans toutes tes places : » et il paraît par l'histoire qu'il n'y en eut[1] aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siége. Et enfin « ils porteront par terre tes hautes et superbes murailles qui te rendaient insolente : » *Destruentur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam*[2]. Ne dirait-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « ces tours « de si admirable structure, qu'il n'y avait rien de semblable dans tout l'univers, » selon que le rapporte Josèphe[3] ? et tout cela toutefois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses et de celles que j'ai à vous dire, « il n'y resta pas aucun vestige que cette ville eût « jamais été[4]. »

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il fallait accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il ne demeu« rerait pas pierre sur pierre dans l'enceinte d'une si « grande ville : » *Non relinquent in te lapidem super lapidem*[5]. C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis à fin[6] cette fameuse

1. Ed. : *a eu.*
2. *Deutéron.*, XXVIII, 52.
3. *De Bell. Judaic.*, VI, 6 (al. V, 4, 3).
4. *Ibid.*, VI, 18 (al. VII, I, 1) : Totum ambitum civitatis ita complanavere diruentes, ut qui ad eam accessissent, *habitatam aliquando esse vix crederent.*
5. *Luc.*, XIX, 44.
6. Ed. : *mis fin à.*

expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que, quand on le congratulait d'une conquête si glorieuse : « Non, non, « disait-il, ce n'est pas moi qui ai dompté les Juifs; je « n'ai fait que prêter mon bras à Dieu, qui était irrité « contre eux[1]. » Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la vie d'Apollonius Tyaneus. Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusques à ses ennemis?

Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout[2] entières; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains : non [que] les Romains, je l'avoue, ne soient (a) de beaucoup trop forts pour toi; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais, s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leurs portes, et je vois dans la ville trois ou quatre[3] factions contraires

VAR. (a) Les Romains, je l'avoue, sont.

1. *Philost. Apol. Tyan. Vit.*, VI, 14.
2. Déf. : *toutes entières*. C'est ainsi que Bossuet a écrit.
3. « Trois ou quatre factions contraires, » et plus haut : « deux ou

qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement; mais unies (*a*) toutefois par[1] la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe[2], qu'ils se nourrissaient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnaient de nouvelles forces. Toutefois, messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très-certaine! à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient (*b*) dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressait si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer; et ils se disputaient encore les armes à la main à qui commanderait dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries, et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de morts[3].

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement.

VAR. (*a*) Associés..... pour. — (*b*) Donnaient.

trois troupes de Juifs séditieux... » Ce ne sont point là des termes vagues ni surtout contradictoires. On voit dans Josèphe, *De Bell. Judaic.*, lib. V et VI, quelles furent les vicissitudes de ces factions qui s'étaient enfermées dans Jérusalem, et comment leur nombre a varié.

1. Déf. : *pour.*

2. *De Bell. Judaic.*, lib. VI, 10 [al. lib. V, cap. VIII, n° 2]. La version latine que Bossuet a eue sous les yeux portait : « Oppidanis vero, qui pugnaces erant, spiritus crevit... Adhuc enim malis publicis alebantur et sanguinem civitatis bibebant. » Bossuet, par exception, affaiblit le texte.

3. Résumé énergique des longs récits de Josèphe, notamment des chap. VIII, XII, XIII, du livre V.

dont ils sont encore menacés dans mon[1] vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentia*[2] *et furore mentis*[3] : « Je vous frapperai de folie et d'aliénation « d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère[4], achève de se désoler par ses divisions intestines[5]. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire[6]... Ah ! fidèles, n'achevons pas ; épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes ; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles ; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville : voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains, non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme et le père contre les enfants ; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi rongés.

1. Var. : *le*.
2. Ms. : *dementia*.
3. *Deut.*, XXVIII, 28.
4. La France, engagée dans la Guerre de Trente ans, de 1635 à 1648, était restée en guerre avec l'Espagne, qui n'avait pas voulu signer les traités de Westphalie.
5. Les guerres de la Fronde, dont les suites se prolongèrent, ainsi que la guerre contre l'Espagne, jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659.
6. Allusion à la trahison récente du prince de Condé et de plusieurs des chefs de la seconde Fronde, qui venaient de se joindre aux Espagnols.

Que dis-je pour du pain? ils eussent [été] trop heureux : pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience[1] : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait un enfant dans le berceau (ô mères, détournez vos oreilles!), eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger[2]. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois : « Je te « réduirai à une telle extrémité de famine, que tu man- « geras le fruit de ton ventre : » *Comedes fructum uteri tui*[3].

Et, à la vérité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine, entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans

1. *De Bell. Judaic.*, VI, 17 (al. lib. VI, cap. XIII, n° 7). Voici les détails devant lesquels Bossuet, d'ailleurs très-hardi, recule par respect pour ses auditeurs et pour la langue : ..... Ad hoc necessitatis fuisse compulsos ut cloacas rimarentur, boumque veterem fimum alimentum haberent; stercusque collectum, quod ne visui quidem tolerabile fuerat, cibus erat.

2 *Ibid.*, VII, VIII (al. lib. VI, cap. III, n° 4).

3. *Deut.*, XXVIII, 53.

une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine[1]; et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée[2]. C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avait de monde renfermé dans cette ville : car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la Pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers, l'armée romaine survint tout à coup et forma le siége, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'était pas seulement les habitants de Jérusalem; c'était tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice : et cela dans le temps de Pâques, la principale de leurs solennités ; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en

1. *Luc.*, xv, 14.
2. *Ibid.*, xvi, 24.

« deuil : » *Convertam festivitates vestras in luctum*[1]. Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'était dans le temps de Pâques que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez leur change[2], ô Seigneur ! et dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles, il la prendra plutôt pour une prison que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs, qui savaient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il ? il prend une étrange résolution, et jusques alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts ; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque que « je ne sais quelle ardeur « céleste saisit tout à coup l'esprit des soldats[3], » de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes en-

1. *Amos.*, VIII. 10. Ms. : *dies vestros festos in planctum.*
2. Ed. : *le change.*
3. *De Bell. Judaic.*, VI, XIII (al. liv. V, chap. XII, n° 2) : Divinus autem quidam impetus militibus incidit ; ambitumque partiti, non solum rectores inter se, verum ipsi etiam ordines certabant... Totum autem opus triduo constructum erat, ut id quidem dignum mensibus videretur, celeritas vero fide careret.

nemis, comme mon maître te l'a prédit quarante ans auparavant! « O Jérusalem, te voilà pressée de tous côtés; « ils t'ont mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts « et de forts[1] : » ce sont les mots de mon texte; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir; et la prodigieuse quantité de morts qui gisaient dans leur rue[2], sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort.

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde : comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avait encore recours aux illusions de ses enchanteurs[3]. Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances, il les laisse séduire par mille folles prétentions; ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations : il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui ; « le ciel « après cela devient de fer sur leur tête : » *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum*[4]; il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

1. *Luc.*, XIX, 43.
2. ÉD. : *leurs rues*. Le singulier est très-facile à comprendre : chacun dans sa rue.
3. *Exod.*, VII, VIII. Déf. : *Num.*, faute d'impression corrigée par les éditeurs de Versailles. Je cite le fait, comme une exception.
4. *Levit.*, XXVI, 19. Ms. : *desuper ferreum*.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés : Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes; elle voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place, dans le siége d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, il[1] les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats; cette comparaison vous fait horreur : tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes[2] leur avaient, il y avait si longtemps, prononcés, il les a épandus[3] çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu, sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable sans être plaint de qui que ce soit; devenu, dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non; à Dieu ne plaise

1. Ed. : *elle. Il* se comprend très-bien.
2. Viv. : *leurs prophètes.*
3. Déf. Vers. : *répandus.*

que j'oublie jusques à ce point la gravité de cette chaire ! mais j'ai cru que, mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. Donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution ? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties (et il y en a une infinité d'autres qui ne pouvaient[1] pas être expliquées dans un seul discours), vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains : cela s'est fait à la face du monde ; Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long ; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir ; mais, certes, ce nous serait une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paraisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande : c'est pour la rendre exemplaire ; et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssait le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre

1. Éd. : *peuvent*.

que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs, puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes[1] : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres[2].

Quand nous ne verrions dans le peuple juif qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce serait assez pour nous faire craindre la même [punition], particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui fait[3] la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'Apôtre[4] : nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons; puisque, étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur ! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne sont[5] les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur : et toi, penses-tu le connaître? Je te dis en un mot, avec l'apôtre saint

1. *A nos yeux, à nos portes :* allusion directe aux Juifs qui habitaient Metz.

2. M. Lachat a eu raison de supprimer la phrase suivante, que Déforis avait conservée dans le texte, bien qu'elle soit effacée dans le manuscrit : « *La main de Dieu est sur nous trop visiblement pour ne le pas reconnaître; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence.* »

3. Ed. : *qui est.*

4. I *Cor.*, x, 6, 11.

5. Ed. : *que ne le sont.*

Jean, que « qui pèche ne le connaît pas, et ne sait qui il[1] « est : » *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum*[2]. Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur; oui, de bouche : tu te moques de lui; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle? Par les œuvres : voilà le langage du cœur; voilà ce qui fait connaître ses intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas; seulement tu en sais assez pour être damné davantage : comme les Juifs, dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs! qui foulez aux pieds le sang de son testament, que vous faites pis que de le crucifier; que, s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices? Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes les Écritures, si cela n'est vrai : elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché; par conséquent, il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus : je vais[3] avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne; je le prévoyais bien; mais je ne m'en dédis pourtant pas;

1. Ms. : *qu'il*. C'est une méprise.
2. I *Joan*, III, 6.
3. Ed. : *je m'en vais*.

au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullian remarque très-bien[1] « que ce « temps leur était donné pour en faire pénitence : » il avait donc dessein de leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé, dans le sang qu'ils avaient violemment épandu[2], la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusques où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-[t]-il encore quelque temps : peut-être; mais, ô Dieu! qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin, tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa ven-

1. *Advers. Marcion.*, III, 23.
2. Ed. : *répandu*.

geance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, il[1] sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu! que deviendrons-nous? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler : il ne restera plus en nous pierre sur pierre; tout ira en désordre, en confusion, et en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée : j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté, la miséricorde qui vous invite, d'autre part, la justice qui vous[2] effraie; c'est à vous à choisir, chrétiens : et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que nous ne prenions[3] le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature : mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner, et à moi, de meilleurs conseils!

1. Déf. Vers. : *Dieu, tout au contraire, sait.*
2. Ici finit la page 42e et dernière du manuscrit. Il faut chercher la suite dans quatre lignes très-serrées, presque illisibles, écrites au dernier moment en bas de la page 1 (t. XIV, f. 231).
3. Ed. : *Vous ne preniez.* Bossuet se met de part dans ce danger de mal choisir.

# SUR LA LOI DE DIEU[1]

## SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

(à Metz, de 1653 à 1656).

### NOTICE

Le Sermon *sur la Loi de Dieu* a été prêché au moins deux fois. Le manuscrit nous offre d'abord sur trois feuillets (t. XI, f. 423-425, pet. in-fol.) un exorde complet, très-long, et le commencement d'un premier point barré après coup[2]. Puis, sur des feuillets d'un autre format (f. 426-441, gr. in-4°), les trois points d'un discours complet, auquel se rattache un avant-propos (f. 421) écrit après tout le reste. L'orateur a-t-il été seulement interrompu dans la préparation de son sermon? l'a-t-il repris, à quelques jours d'intervalle, d'une main plus ferme, avec plus de recueillement?

La comparaison de l'écriture et les formes mêmes de l'amplification, juvénile, diffuse et toute pleine du souvenir mal digéré d'une Épître de saint Cyprien[3], me feraient croire que l'exorde appartient, comme les Sermons *sur le Caractère des*

1. Ms., t. XI, 416-441. Déf., t. IV, 572-600 (Cf. Vers. XII, 52-91; Viv., VIII, 463-490).
2. Vingt-trois lignes dont l'écriture est absolument la même que celle de l'exorde, et qui, par les formes du style et de l'orthographe, ne diffèrent pas beaucoup du corps du discours.
3. Cf. mes *Études critiques*, liv. I, chap. III.

*Deux Alliances*[1], ou *sur Jésus-Christ objet de scandale*[2], aux premiers temps du séjour de Bossuet à Metz. Le corps du discours aurait été refait, à Metz aussi, mais deux ou trois ans plus tard, peut-être en 1656, et avant l'ouverture d'une station de Carême[3] où Bossuet semble avoir prêché le plus ancien des deux sermons *sur les Démons*[4].

Le prédicateur reprit son discours encore une fois, à Paris, dans un *entretien particulier* adressé à des religieuses, peut-être aux Carmélites, selon la conjecture de l'abbé Vaillant[5] et de M. Floquet[6], adoptée par M. Lachat[7]; peut-être aux Filles de la Providence ou aux Bénédictines du Val-de-Grâce. Bossuet refit alors l'avant-propos et le commencement de l'exorde, qu'il abrégea de plus de moitié (f. 419, 420).

Pour le reste, il se contenta de relire son manuscrit, barrant les passages qu'il se proposait de refaire en chaire, soulignant, au contraire, ceux qui lui paraissaient dignes d'être conservés sans changement. Il n'a jeté sur le papier qu'une phrase et un développement de quelques lignes, avec des renvois au troisième point de la rédaction primitive (f. 420).

Cette révision a été faite de 1659 à 1661, mais en 1661 au plus tard, car le sommaire écrit par Bossuet avant la Quinquagésime de 1662 tient compte des passages refaits en vue du troisième point.

D. Déforis a reproduit assez exactement le corps du discours; il avait aussi publié a part le second avant-propos, qui ne ressemblait guère au premier. En revanche, il avait cru pouvoir fondre ensemble les deux rédactions de l'exorde proprement dit, trop peu différentes, pensait-il, pour ne pas faire double emploi, et dont pourtant il ne voulait rien laisser perdre. Il prit donc pour cadre la plus ancienne, et y intercala des lambeaux de la seconde, oubliant, par une méprise assez étrange,

1. Ms., t. XI, f. 357 sqq.
2. *Ibid.*, 148-162.
3. *Ibid.*, 421 : « Sermon pour les jours du Carnaval. Prêché *avant le Carême*. »
4. *Ibid.*, t. XII, 41-59.
5. *Études*, p. 77.
6. T. II, p. 130.
7. T. VIII, p. 463.

que celle-ci, dans la pensée de Bossuet, n'avait d'autre objet que d'abréger la première.

L'interpolation, signalée par l'abbé Vaillant dans un curieux tableau qui fait suite à la page 16 de ses *Études*, a été corrigée par M. Lachat. J'ai de même imprimé à part les fragments de la seconde rédaction, que les éditeurs ont insérés dans le troisième point du Sermon. Le manuscrit nous apprend bien à quel endroit Bossuet se proposait d'en faire emploi ; mais il ne nous apprend pas ce que l'orateur aurait supprimé ou changé pour les faire entrer dans le texte primitif : en les y insérant tels qu'ils sont et de force, pour ainsi dire, on ne pouvait que rompre la suite et les proportions du développement.

Voici le sommaire écrit par Bossuet[1]; il est *inédit* :

« *Cogitavi vias meas.*

[Exorde.] « Diversité d'actions parmi les hommes. Animaux plus uniformes.

« Occupations serviles ou vaines, ou folles, ou criminelles.

« Un guide pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos pour mes inconstances.

[1er point.] « Ignorance humaine. Nous ne savons ce qui nous est propre.

« *Consilium meum justificationes tuæ*[2]. — *Intellectum dat parvulis.* — *Super senes intellexi.*

« Hasard conduit les affaires.

« Aller à Jésus-Christ pour être enseignés.

[2e point.] « *Ordinatione tua perseverat dies... Nisi quod lex tua...* Beau d'être gouverné par la sagesse de Dieu.

[3e point.] « Trouble de la vie. Espérance trompeuse. Repos en Dieu.

[Péroraison.] « Carnaval.

[2e rédaction.] « La nature a donné des bornes : aux enfants, la faiblesse ; aux hommes, la raison. Le méchant : *robustus puer.* — *Posse quod velis... Velle quod oportet.*

« Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent.

1. Ms., f. 417.
2. On retrouvera ces textes dans la suite du discours. Celui-ci n'est cité par Bossuet que dans le 3e point.

« Vraie philosophie : celle de Jésus-Christ. »

On voit avec quelle précipitation et de quelle façon irrégulière ces sommaires ont été écrits : l'avant-dernière ligne n'est pas le résumé d'un développement, c'est la reproduction textuelle d'une phrase isolée qui appartient à la seconde rédaction. Les mots qui suivent sont un retour sur la première, et fixent, pour terminer, l'attention de l'orateur lui-même sur le point essentiel de son discours.

---

## SUR LA LOI DE DIEU

*Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.*

J'ai étudié [1] mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages.

Ps. CXVIII, 59.

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours, puisque, en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pouvons [2], par des prières publiques et par la parole divine. Mais, comme, durant ce temps, les hommes ensevelis dans [3] la bonne chère (*a*) semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu (*b*), puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui, avec le

VAR. (*a*) Leurs délices brutales. — (*b*) Leur Créateur.

1. La traduction du texte se trouve après l'*Ave*, en tête de l'exorde proprement dit (f. 423).
2. ÉD. : *pourrons.*
3. ÉD. : *le vin, la bonne chère, les délices brutales.* Les derniers mots sont une variante : les premiers ont été effacés par Bossuet.

prophète David, les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume CXVIII, où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu : « J'ai étudié mes voies. » Fidèles, rendez-vous attentifs à une délibération de cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse, a eu à se défendre de puissantes inimitiés ; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats; il a eu à gouverner un puissant État, où il avait à s'établir (a) contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur ; enfin, durant un règne fort long, jusques à[1] ses dernières années, il lui a fallu soutenir l'embarras, non-seulement d'une cour factieuse, et de sa propre maison toujours agitée de cabales, mais encore de cruelles guerres et civiles et étrangères. Toutefois, si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissants de nous-mêmes, d'autant que (b) les choses[2] sont de conséquence, d'autant plus nous avons besoin de l'assistance divine : adressons-nous, mes frères, avec une ferveur extraordinaire, au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise, par sa bonté, nous remplir de son Esprit Saint aux prières de la sainte Vierge.

VAR. (a) Où il fallait qu'il s'établit. — (b) Plus les choses

1. Viv. : *jusqu'à.*
2. Ed. : *d'autant plus que.*

[AVE]

Dans cette importante délibération (a)[1], chrétiens, je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre[2] la terre et les mers, et tout ce qui [se] fait dans le monde[3]. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus[4]. Élevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je[5] vous rapporter une pareille variété de coutumes et d'inclinations? Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent[6]. O Dieu

VAR. (a) Consultation.

1. Déf. ajoute : *où il s'agit de déterminer du point capital de la vie, et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme.* C'est une interpolation. Voyez, à la suite de ce sermon, le second exorde composé par Bossuet.

2. Déf. Vers. : *découvre d'une même vue.* Suite de la même interpolation.

3. Déf. Vers. : substituent à ce membre de phrase un développement emprunté au second exorde : *tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage.*

4. *Ad Donat.* Ep. I.

5. Éd. : *Certes, c'est une chose impossible.* La phrase est effacée dans le manuscrit.

6. Déf. Vers. : *la guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits?* Cf. le second exorde.

éternel ! quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe aux affaires publiques; les autres, dans leurs boutiques, débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit: si l'expérience ne me (a) la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer (b) que l'invention (c) humaine fût si abondante.

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart (d) que[1] d'un bois fragile, osent se commettre[2] à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas ? que de divers

VAR. (a) Nous. — (b) Il serait impossible de concevoir. — (c) L'imagination. — (d) Défense.

1. Ellipse logique et dont on peut regretter l'usage : sans autre rempart que celui d'un bois fragile.
2. Expression tirée directement du latin : *se committere, se confier.*

spectacles ! que de durs exercices ! que de différentes observations ! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes[1] ? Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents : tout leur contentement est dans le tumulte des armées[2]; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre (*a*). D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie ; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots, pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu : ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence (*b*); il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente; il y occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps[3]. Et d'autres (*c*) qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils

VAR. (*a*) Dans la guerre ou bien à la chasse, qui semble en être une image. — (*b*) A laquelle il occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps. — (*c*) Celui-ci passe....

1. Ici Déforis intercale encore cette phrase du 2e exorde : *Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante.*

2. Ed. : *armes.*

3. Ce membre de phrase se trouve deux fois de suite dans le manuscrit : trace évidente de la précipitation du travail. D. Déforis supprime la seconde rédaction comme une redite. C'est celle-là que je conserve, en renvoyant la première, selon ma règle, aux variantes.

se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-ci [1] est possédé de folles amours, celui-là [2] de haines cruelles et d'inimitiés implacables; et cet autre, de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres sont plus retenus et aiment mieux [3] le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a sa manie et ses [4] inclinations différentes. Les mœurs sont plus dissemblables que les visages, chacun veut être fol à sa fantaisie [5], la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il naît [6] de diverses pensées [7] de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près, mes frères [8], ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

A cette étonnante diversité je demeure surpris (*a*) et comme hors de moi [9]; je me regarde, je me considère : que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas :* « [J'étudie mes voies.] » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou

VAR. (*a*) Tout stupide.

1. Déf. Vers. : *celui-là.*
2. Déf. Vers. : *celui-ci.*
3. Ed. : *Et les autres*, plus retenus, *se plaisent dans.*
4. Viv. : *la manie de ses.*
5. Déf. Vers. :.... d'une vie privée; *l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles? Chacun veut être fou à sa fantaisie; les inclinations* sont plus dissemblables que les visages, *et* la mer...
6. Ed. : *qu'il ne naît.*
7. Déf. Vers. : *de pensées différentes.*
8. Mots omis par Déf. et Vers.
9. Déf. Vers. : *dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations*, je *reste interdit et confus.*

être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient, dans les choses humaines, une telle inégalité et[1] une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on raconte[2] de si grandes merveilles[3]? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus divine[4], et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme; je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composèr. « Tout y est vanité et affliction d'es« prit, » disait le plus sage des hommes[5]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue (*a*) qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas*. Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans ce doute, je découvre un nouveau genre d'hommes que Dieu disperse[6] de çà et de là dans le monde, qui mettent tous leurs soins à former leur vie sur l'équité de la loi divine : ce sont les justes et les gens de bien[7]. Leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées; mais le nombre en est si petit, qu'à peine paraissent-ils sur la terre[8]. Davantage, pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans[9] le grand crédit;

VAR. (*a*) A mes yeux.

1. Déf. : *ou plutôt*.
2. Déf. Vers. : *dit*.
3. Déf. Vers. : *choses*.
4. Ed. : *sublime*.
5. *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas, et afflictio spiritus. Eccl.*, I, 14.
6. Ed. : *o dispersés*.
7. Déf. Vers. : dans ce doute, *Dieu me montre sa loi et ses témoignages; il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet*, leur conduite...
8. Déf. Vers. : *dans le monde*.
9. Déf. Vers. : dans *les grandes places, dans le...*

il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté : ceux[1] qui les maltraitent et qui les[2] oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me rejette[3] dans de nouvelles perplexités. Suivrai-[je] le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui se satisfont du témoignage de leurs consciences[4]?

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici la réflexion que je fais[5] : Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage[6] : c'est le voyage de cette vie où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environné de toutes parts de (*a*) précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle, qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance; ma volonté est extrêmement déréglée: il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis pres-

VAR. (*a*) Au milieu de.

1. Déf. Vers. : *souvent même ceux....*
2. Déf. Vers. : *et les.*
3. Ed. : *jette.*
4. Déf. met *conscience* au singulier, et répète à cet endroit le texte : *Cogitavi vias meas*, qu'il avait omis trois lignes plus haut.
5. Déf. Vers.: *ce qui decide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond*. C'est une variante.
6. Déf. Vers. : *dont presque toutes les routes me sont inconnues.*

que toujours en désordre par la véhémence de mes passions, et par la violente précipitation de mes mouvements; il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité : c'est la seconde chose dont j'ai besoin.

Et enfin (*a*), voici la troisième : mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance, et l'autre par le déréglement, toute mon âme en est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse [1]. De sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité; un guide (*b*) pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances.

Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires :

VAR. (*a*) Cette ignorance de l'entendement et ce déréglement de la volonté me jettent dans un autre malheur. C'est une inquiétude continuelle qui résulte..... La phrase est inachevée, mais Bossuet ne l'efface pas. — (*b*) Une lumière.

1. Les éditeurs conservent la phrase suivante, qui fait double emploi et aurait dû tout au plus être conservée parmi les variantes, puisque Bossuet en a effacé les premiers mots : *je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partant mon espérance est trompée* (Var. : *frustrée*), *parce que je ne trouve rien qui me satisfasse. De là l'inégalité de ma vie, qui, n'ayant point de conduite arrêtée* (Var. : *ferme*), *est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs. Je les ai manquées ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne suis pas parvenu au but que je m'étais proposé ; elles m'ont manqué, lorsque, ayant obtenu ce que je voulais, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchais. De sorte que...* Bossuet a senti le besoin d'abréger aussi ce passage.

ô Dieu ! où les trouverai-je ? *Cogitavi vias meas.* La prudence humaine est toujours chancelante; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme ; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la vérité, et la vie[1]. » Je suis la voie assurée qui vous conduis sans incertitude; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle; je suis la [vraie][2] vie de vos âmes, qui leur donne un repos sans trouble (*a*). Pourquoi délibérer davantage? Loin de moi, [doutes et inquié]tudes; loin de moi, fâcheuses irrésolutions : « J'ai étudié mes voies, et enfin « j'ai tourné mes pas, » ô Seigneur ! « du côté de vos témoignages : » *Cogitavi vias meas, et converti pedes [meos in testimonia tua.]* C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire; mais je ne craindrai pas de vous assurer que, ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

[PREMIER POINT]

« Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu ! que vous en

VAR. (*a*) Qui les fait vivre dans la douleur d'une [parfaite] tranquillité.

1. *Joan.*, XIV, 6.
2. Il faut suppléer par conjecture à quelques mots qui manquent dans le manuscrit, parce que le feuillet est déchiré.

« faites état et que vous en avez souvenance? » dit le prophète David[1]. Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons point[2] quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes indissolubles[3]. Bien que ces connaissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée: « Qu'est-il nécessaire, dit-il, que l'homme « s'étudie à des choses qui surpassent sa capacité, puis« qu'il ne sait pas même ce qui lui est convenable durant « le pèlerinage de cette vie? » *Quid necesse est homini majora se quærere; cum ignoret quid conducat sibi [in vita sua] numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra præterit*[4]? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abimes les choses que la nature y avait cachées, nous

1. *Quid est homo, quod memor es ejus? aut filius hominis, quoniam visitas eum? Ps.*, VIII, 5. (Cf. *Ibid.*, XLIII, 3 : *Domine, quid est homo, quia innotuisti ei? Aut filius hominis quia reputas eum?*)
2. Ed. : *pas*. C'est la variante.
3. Vers. Viv. : *insolubles*.
4. *Eccl.*, VII, 1.

pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies, et de peser par une véritable prudence comment il doit composer ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'Ecclésiaste en ces deux petits mots si sensés : « Les yeux du sage sont en sa tête : » *Sapientis oculi in capite ejus*[1]. Quelle étrange façon de parler, les yeux du sage sont en sa tête! Mais il a voulu nous faire entendre que, de même que la nature a mis la vue comme un guide fidèle dans la place la plus éminente de notre corps, afin de veiller à notre conduite et de découvrir de loin les obstacles qui la pourraient traverser, ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre âme, pour adresser nos pas à la bonne voie, et considérer aux environs les empêchements qui nous en détournent (*a*).

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du sage, si est-ce[2] toutefois, chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'importance, nous le négligeons tout à fait dans le point capital de la vie. Étrange aveuglement de l'homme! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement; nous nous piquons d'employer

*Var.* (*a*) Ce qui nous en peut détourner.

1. *Eccl.*, II, 14.
2. Toujours est-il que.

la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches : il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune; l'ambition, et la vengeance[1], et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses! combien est-elle froide et languissante! combien trouble-t-elle le présent par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables : et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatants, car pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour cela les plus accompagnés de raison (*a*). La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? n'y avons-nous [pas] plutôt été engagés par une chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous

VAR. (*a*) Les plus raisonnables.

1. ÉD. : *les vengeances*.

nos desseins? Et dans les choses même es-quelles (*a*)[1] nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme? quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée (*b*) par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô Philosophie! que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveu-

VAR. (*a*) Dans lesquelles. — (*b*) Modérée — ralentie.

1. ÉD. : *dans lesquelles*. Les éd. ont préféré la variante. Il peut n'être pas sans intérêt de voir que, vers 1656, Bossuet revenait de préférence à la forme qui allait tomber en désuétude.

« gle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans « le précipice[1]. » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre Philosophie? que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? on y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse : quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences (a) il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. *Nobis invicem videmur insanire:* « Nous nous semblons insensés les uns aux autres, » disait autrefois saint Jérôme[2].

Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si

VAR. (a) Disputes.

1. *Matth.*, XV, 14.
2. *Epist.*, XXVIII, *ad Asell.*

calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance à peu près[1] en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses! dites-nous : n'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, « n'avez-vous point reconnu où réside « l'intelligence, et dans quelles bienheureuses provinces « la sagesse s'est retirée? » *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ*[2]*?* Certes, « elle s'est cachée des « yeux de tous les vivants; les oiseaux mêmes du ciel, » c'est-à-dire, les esprits élevés, « n'ont pu découvrir ses « vestiges : » *Abscondita est ab oculis omnium viventium; volucres quoque cœli latet*[3]. « La mort et la corruption, » c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépite vieillesse, qui, courbée par les ans, semble déjà regarder sa fosse, « la « mort donc et la corruption nous ont dit : » Enfin, après de longues enquêtes et plusieurs rudes expériences, « nous « en avons ouï quelque bruit confus, » mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus [nostris] audivimus famam ejus*[4].

Donc, ô Sagesse incompréhensible, agité de cette tempête de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre mi-

1. « Au chap. XXVIII, » ajoute le manuscrit. C'est le commencement du chapitre que Bossuet résume ici.
2. *Unde igitur sapientia.* — *Job*, XXVIII, 20.
3. *Ibid.*, 21.
4. *Ibid.*, 22.

séricorde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes qui conduisait Israël, votre peuple, dans une telle étendue de terres seules, incultes[1] et inhabitées (a); ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances : elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*[2].

« Je m'étais résolu, dit le Sage, de me retirer entière« ment des plaisirs, afin de m'adonner sérieusement à « l'étude de la sagesse, jusqu'à tant que[3] je visse avec « évidence ce qui est utile aux enfants des hommes[4] : « mais, poursuit ce sage prince, j'ai reconnu que pour « cette recherche notre vie n'est pas assez longue[5]. » Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès, et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connaissances que nous recherchons, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence ; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu on y est savant dès le premier jour. Craignez Dieu : je vous ai tout dit ; c'est un abrégé de doctrine, qui « donne de l'enten« dement à l'enfance la plus imbécile (b) : » *Intellectum*

VAR. (a) Qui, dans une telle étendue..... conduisait Israël, votre peuple. — (b) Impuissante.

1. Viv. : *tout incultes. Seules* est en surcharge. C'est le mot latin qui veut dire : *désertes*.
2. *Ps.*, CXVIII, 105.
3. ED. : *jusqu'au temps que*.
4. *Eccl.*, II, 3.
5. Bossuet cite de mémoire, et, par exception, dénature le texte : e Sage conclut, non que la vie est trop courte pour cette recherche, mais que cette recherche est vaine comme tout le reste : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi, et nihil permanere sub sole.* — *Ibid.*, 11.

*dat parvulis*[1]. C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés, durant mes jeunes années, avec de puissants ennemis, avec de vieux et rusés courtisans; mais j'ai été plus avisé qu'eux; je me suis ri des raffinements de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandements de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi*[2].

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissants génies; ils ne savent tous ce qu'ils font: ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise? L'événement des choses est ordinairement si extravagant (*a*), et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne voir pas[3] qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer (*b*), dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers frères, la seule et véritable science est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah! quelle consolation à une âme de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer! sans cela nos affaires iraient au hasard et à l'aventure: car ce serait une folle persuasion de croire que nous puissions prendre si justement nos mesures,

VAR. (*a*) Bizarre. — (*b*) De sorte que.

1. *Ps.*, CXVIII, 130. — Viv. : *impuissante.*
2. *Ibid.*, 100. Bossuet écrit : *testimonia.*
3. Vers. : *pour ne pas voir.*

que nous fassions tomber les événements au point précis que nous souhaitons; les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemencer la terre et pour moissonner; et néanmoins, dit le Sage, que je ne me lasse point de vous alléguer en cette matière[1] : « Qui prendrait garde au vent de si près, jamais il ne « sèmerait; et qui considérerait les nues, attendant tou- « jours que le temps lui vînt entièrement à souhait, ja- « mais il ne recueillerait ses moissons : » *Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquàm metet*[2]. Il veut dire, par cet exemple, que[3] c'est un abus de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement. N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfants de Dieu! Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il serait indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune; et puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger le succès[4] des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses.

Et ne me dites pas qu'elle passe votre portée : ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière? elle est, pour ainsi dire, coulée dans les Écritures divines, d'où les prédicateurs la

1. Vers. Viv. : *de vous alléguer cette matière.*
2. *Eccl.*, XI, 4. Le manuscrit renvoie aux *Prov.*
3. Ed. : *que les affaires du monde sont de telle nature, que souvent elles se gâtent par trop de précaution.* Deux lignes effacées par Bossuet.
4. Ed. : *les vues des affaires.* Ces mots n'ont pas de sens.

tirent pour vous la prêcher; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux parfaits[1], a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfants. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous? Nous ne pouvions trouver la voie assurée à cause de nos erreurs; « la voie même est venue à nous : » *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin[2]; car le Sauveur Jésus est la voie. C'est cet excellent Précepteur que nous promettait Isaïe : « Tes oreilles entendront, dit-il, la voix de celui « qui, marchant derrière toi, t'avertira de tes voies[3], « et tes yeux verront ton Précepteur : » *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum*[4]. O ineffable miséricorde! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfants ignorants de toutes choses; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur.

Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme! O souveraine autorité! ô incomparable douceur! Un maître a tout gagné quand il peut si bien tempérer les choses, qu'on l'aime et qu'on le respecte : je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus familier et plus libre[5], il a bien voulu se faire homme. Je me défierais d'une prudence, et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci trop expo-

1. C'est-à-dire à ceux qui sont dans toute la vigueur de l'âge.
2. *Serm.* CXLI, n° 4.
3. *Is.*, XXX, 20.
4. *Ibid.*, 21.
5. Déf. Vers. : *plus libre et plus familier.*

sée au mépris (*a*)[1] : » *Tam illa falli*[2] *facilis, quam ista contemni*, dit Tertullian[3]. Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle. Laissez votre Platon avec sa divine éloquence, laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnement[4], laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions : la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultait aux misères du genre humain par une raillerie arrogante; cet autre les déplorait par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage; ceux qu'il instruit, il les porte : ah! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée; mais il la rapporte sur ses épaules, parce que « errant deçà et delà, elle s'était extrêmement tra- « vaillée : » *multum enim errando laboraverat*, dit Tertullian[5]. Pourrons-nous hésiter, ayant un tel Maître?

Au reste, il n'est point de ces maîtres (*b*) délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté; et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils

VAR. (*a*) Semble trop méprisable. — (*b*) Docteurs.

1. Les dix mots qui précèdent appartiennent à la seconde rédaction.
2. Ms. : *labi*.
3. *Apol.*, 45. ED. : Tertullien.
4. ED. : *raisonnements*. Ce pluriel est une faute de langue.
5. *De pœnit.*, n° 8.

ont avancées. Ses saints enseignements n'étaient qu'un tableau de sa vie. Il prouvait beaucoup plus par ses actions que par ses paroles : il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodait ses instructions à notre faiblesse; mais il fallait qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses; sur le point de nos mœurs, il ne nous a point laissé de questions indécises[1]. Je vous vois éperdus[2] et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve (*a*) il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus; afin de vous tirer hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers frères; nous serions entièrement insensés, si, ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrais rencontrer de la certitude : j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'était une manifeste folie de la chercher ailleurs

VAR. (*a*) Torrent.

1. Phrases dont les éditeurs ont altéré le sens par une mauvaise ponctuation.
2. Var. : *perdus*.

que dans vos témoignages irrépréhensibles; et ainsi par votre assistance j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas :* d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances; mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer mes désordres. C'est la seconde partie.

### SECOND POINT

Il était impossible que l'ignorance profonde qui règne dans les choses humaines ne précipitât nos affections dans un étrange déréglement : car de même que le pilote, à qui les tempêtes et l'obscurité ont ôté (*a*) le jugement tout ensemble avec les étoiles qui le conduisaient, abandonne le gouvernail et laisse voguer le vaisseau (*b*) au gré des vents et des ondes (*c*); ainsi les hommes par leurs erreurs ayant perdu les véritables principes par lesquels ils se devaient gouverner, ils se sont laissé emporter à leurs fantaisies : chacun s'est fait des idoles de ses désirs, et par là les règles des mœurs ont été entièrement perverties. Combien voyons-nous de personnes qui voudraient que l'on nous laissât vivre chacun comme nous l'entendrions, que l'on nous eût défaits de tant de lois incommodes! c'est ainsi qu'ils appellent les saintes institutions de la loi divine : et si nous n'osons pas peut-être en parler si ouvertement, au moins ne vivons-nous pas (*d*) d'autre sorte que si nous étions imbus de cette créance. Notre règle, quoi que nous puissions dire, est de suivre nos passions; ou si nous les réprimons quelquefois, c'est par d'autres plus violentes, et en cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le

VAR. (*a*) Fait perdre. — (*b*) Navire. — (*c*) Eaux. — (*d*) Certainement nous ne vivons pas.

choix de bonnes et vertueuses inclinations; ce n'est pas là l'air du monde, ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous, je ne sais comment, par des mouvements indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle, chose certainement qui n'est que trop véritable; quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin, nous croyons avoir bien pris nos mesures : c'est ce que nous appelons une conduite réglée, tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien, comme, dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires, il y en a beaucoup qui se contrarient, les faire céder au temps et aux occurrences présentes, par exemple, quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune, c'est aller adroitement à ses fins, c'est avoir la science du monde et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal, et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations, c'est à quoi personne ne pense.

O pauvres mortels abusés! Eh Dieu! qui nous a jetés[1] dans de si fausses persuasions? Et comment ne voyons-nous pas « qu'étant d'une race divine, » comme dit l'apôtre saint Paul[2], il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires? Car s'il est vrai ce que nos pères ont dit contre les sectateurs d'Épicure et l'école des libertins, que de même que cet univers est régi par une Providence éternelle, ainsi les actions humaines, quelque extravagance qui nous y paraisse, sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie; n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles

1. Les onze lignes qui suivent sont barrées dans le manuscrit (f. 434). Bossuet, toutefois, ne les a pas remplacées, et elles sont utiles pour lier ce qui précède et ce qui suit.

2. *Act.*, XVII, 28.

soient composées? Et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons, l'expérience du moins ne devrait-elle pas nous avoir appris, qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicieux à nous-mêmes, la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter, mais de les savoir modérer? Eh Dieu! que serait-ce des choses humaines, si chacun suivait ses désirs? D'où vient que les Néron, les Caligula et ces autres monstres du genre humain, se sont laissé aller à des actions si brutales et si furieuses? n'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu? pour nous faire voir, chrétiens, qu'il n'y a point d'animal plus farouche ni plus indomptable que l'homme, quand il se laisse dominer à ses passions. Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables : et d'autant que nous avons tous la même raison, et qu'étant d'une même nature, il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin, il s'ensuit de là, par nécessité, que ces règles que nous poserons doivent être communes à tous les hommes. Or vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre[1] paraît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent aux choses externes. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement de ce discours, et je le répète à présent pour en tirer d'autres con-

1. Tout ce qui suit (soixante-huit lignes) a été barré après coup dans le manuscrit. Bossuet se proposait évidemment d'abréger en chaire cette partie du second point, comme on va le voir abréger l'exorde sur le papier. Au contraire, il souligne (f. 436-37) de longs passages qu'il lui paraissait convenable de conserver.

séquences; mais ne m'obligez pas, chrétiens, de rentrer encore une fois dans le particulier de nos actions, pour vous faire voir cette vérité trop constante[1]. Que chacun s'examine soi-même, et il reconnaîtra manifestement qu'il n'agit que par des motifs tirés purement de dehors; et toutefois la première chose que la règle doit faire en nos âmes, c'est de nous ramener en nous-mêmes. Vous avez fait, dites-vous, une grande affaire, vous avez trouvé le moyen d'amasser beaucoup de richesses, vous êtes entré dans les bonnes grâces d'une personne considérable qui vous peut rendre de grands services; et je veux encore supposer, si vous le voulez, que vous vous soyez rendu maître de tout le monde : votre âme n'en est pas en meilleure assiette; vos mœurs n'en sont pas pour cela ni plus innocentes, ni mieux ordonnées. « Je ne suis « point dans l'intrigue, dit le grave Tertullian, dans le « docte livre *de Pallio ;* on ne me voit [pas] m'empresser « près la personne des grands; je n'assiége ni leurs « portes, ni leur passage ; je ne me romps point l'estomac « à crier au milieu d'un barreau; je ne vas ni aux mar- « chés, ni aux places publiques; j'ai assez à travailler en « moi-même; c'est là ma grande et ma seule affaire : » *In me unicum negotium mihi est*[2]. C'est qu'il pensait bien sérieusement à régler son intérieur; et le premier effet, comme je disais, de cette résolution, c'est de nous rappeler en nous-mêmes[3].

Mais s'il ne faut autre chose, l'orgueil, toujours empressé, se présentera aussitôt à nos yeux. Voyez cet orgueilleux, comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts; l'orgueil le fait

1. C'est-à-dire *certaine*, au sens du mot latin *constat*.
2. *De Pall.*, n° 5.
3. Redite qui explique la sévérité de Bossuet pour cette partie de son discours.

rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude? Nous voulons, disaient-ils, vaquer à nous-mêmes; et certes, ils disaient vrai; c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter[1] de leurs beaux et agréables raisonnements, à se former à leur fantaisie une image de vertu de laquelle ils faisaient leur idole. Ils ne reconnaissaient pas comme il faut ce grand Dieu, duquel toutes leurs lumières étaient découlées : superbes et arrogants qu'ils étaient, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du déréglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si longtemps dissipée? ce sera sans doute la loi de Dieu par l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant : elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde divine; et ainsi elle nous abaisse sous la loi de Dieu; elle nous assujettit à sa volonté, qui est la règle souveraine de notre vie.

« Dieu a fait l'homme droit, » dit l'Ecclésiaste[2]; et voici en quoi le docte saint Augustin reconnaît cette rectitude. La rectitude, et la juste règle, et l'ordre, sont inséparables : or, chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent lui (*a*)

VAR. (*a*) Dominer sur elle.

1. Dans le sens du latin *gaudere*, en jouir, y trouver *son contentement*.

2. *Eccl.*, VII, 30.

dominer[1] par leur naturelle condition : c'est en cela[2] que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, « de régir ses « inférieurs, et d'être lui-même régi par la puissance su- « prême : » *Regi a superiore, regere inferiorem*[3]. De même donc que la règle des mouvements inférieurs c'est la juste et saine raison, ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même[4] : et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité[5] raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité, qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit au Psaume XVIII[6], que « les jugements « de Dieu sont vrais et justifiés par eux-mêmes : » vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disait : Les juge-

1. Éd. : *dominer sur elle*. Variante insérée dans le texte. Bossuet a préféré dire *lui dominer*, comme on dit encore *lui commander*.

2. Le sens voudrait : *en ceci*.

3. *In Ps.*, CXLV, n° 5. Déforis observe que S. Augustin avait dit : *hærere superiori*. La traduction de Bossuet ne permet pas ici de rétablir le texte.

4. Bossuet ajoutait d'abord : « Je n'insiste pas beaucoup sur ces vérités, parce qu'elles sont connues. » C'est le même scrupule, poussé plus loin, qui l'aura déterminé dans la suite à barrer tout le développement qui précède. Pour aller plus droit au but, il supprimait un lieu commun.

5. Dans le sens de *mesure, modus in rebus*.

6. Rejeté par Déforis du texte dans les notes.

ments des hommes peuvent bien quelquefois être véritables; mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités créées doivent être nécessairement conférées à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugements de Dieu, dit le saint prophète, « ils sont vrais d'une vérité propre et « essentielle; et c'est pour cette raison qu'ils sont jus- « tifiés par eux-mêmes : » *Vera, justificata in semetipsa*[1]. De sorte que, la volonté divine [qui] préside à cet univers étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les âmes pieuses. Cet homme toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi, au psaume XVIII : « Les cieux, dit ce grand person- « nage, racontent la gloire de Dieu[2]. » Puis, ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. « La loi de Dieu, dit-il, est immaculée, les « témoignages de Dieu sont fidèles[3]; » et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume CXVIII : « Votre vérité, dit-il, ô Seigneur! « est établie éternellement dans les cieux; votre main « a fondé la terre, et elle demeure toujours immo- « bile : c'est en suivant votre ordre (*a*), que les jours

VAR. (*a*) Par votre ordre.

1. *Ps.*, XVIII, 10.
2. *Ibid.*, 1.
3. *Ibid.*, 8.

« se succèdent les uns aux autres avec des révolutions « si constantes; et toutes choses, Seigneur, servent « à vos décrets éternels[1]. » Et puis il ajoute aussitôt : « N'était que votre loi a occupé toute ma pensée, cent « fois j'aurais manqué de courage parmi tant de diverses « afflictions[2] dont ma vie a été tourmentée[3]. » Fidèles, que veut-il dire[4]? quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi! Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes? Ou bien ne vous semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Élevez vos yeux, ô enfants d'Adam, hommes faits à l'image de Dieu; contemplez cette belle structure du monde; voyez cet accord et cette harmonie : y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis et que tout se régit par ses mouvements. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre (*a*) : de là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures mêmes corporelles[5] reçoivent tant d'ornements, à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu, combien grande sera la beauté des natures intelligentes, lorsqu'elles seront

VAR. (*a*) Qu'en bel ordre.

1. *Ps.*, CXVIII, 89, 90, 91.
2. Phrase qu'il faut ressaisir sous des ratures. Bossuet avait d'abord écrit : je serais péri parmi tant d'afflictions et tant de traverses.
3. *Ps.*, CXVIII, 92.
4. Toute cette paraphrase des Psaumes est soulignée dans le manuscrit : ce qui veut dire, en cet endroit, que l'orateur, après quelques années d'intervalle, la jugeait digne d'être conservée.
5. ED. : *les créatures, même corporelles*. Bossuet entend bien dire : *les créatures corporelles elles-mêmes*. La différence ne porte pas seulement sur l'orthographe.

réglées par ses ordonnances! Consultez toutes les créatures du monde : si elles avaient de la voix, elles publieraient hautement qu'elles se trouvent très-bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible, et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout leur éclat; et n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfants de Dieu, que votre Père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude, si, plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils. C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel! chrétiens, quand il faudra paraître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion, lorsqu'on nous reprochera, devant les saints anges, que, Dieu nous ayant donné une âme d'une nature immortelle afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvements selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent, que, plutôt que de[1] travailler en cette âme ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée? O folie! ô indignité! ô juste et inévitable reproche! ah! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop longtemps mon âme s'est égarée

1. Déf. Vers. : *plutôt de.*

parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies, dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi, du moins à ce carême qui nous touche de près : j'étudierai mes voies ; je chercherai la règle sur laquelle je me dois former ; et comme il ne peut y en avoir d'autre que vos saints et justes commandements, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages : c'est ma dernière et irrévocable résolution, que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante ; c'est elle qui me fera trouver le repos, où je viens de rencontrer le bon ordre, et où je trouvais tout à l'heure la vérité et la certitude ; et pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où (*a*) je m'en vais finir ce discours.

## TROISIÈME POINT

Je ne pense pas, chrétiens, après les belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Écritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnements, pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer ici, par une méthode facile et intelligible (*b*), la doctrine que, par la miséricorde de Dieu, nous avons aujourd'hui expliquée ; cette vérité paraîtra dans son évidence [1].

VAR. (*a*) C'est par là que. — (*b*) Appliquons seulement ici.

1. ED. : *et faisons, pour l'édification de cette audience, paraître cette vérité...* La confusion du manuscrit oblige à lire dans la pensée de Bossuet. Voici ma leçon : l'orateur écrit d'abord : « Appliquons seulement ici la doctrine que par la miséricorde de Dieu nous vous avons expliquée. Cette vérité paraîtra dans son évidence. » Il veut remplacer cette dernière proposition, et met : « Faisons avec une méthode facile, pour l'édification de cette audience... » Puis il s'interrompt et fait porter sa correction sur le début de la phrase : « Contentons-nous d'appliquer ici par une méthode facile et intelligible » Déforis, qui

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament; cela vous promet un prochain repos: et comment donc notre âme ne jouirait-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que, les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnements, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvements, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille, et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disait : « Les justices de Dieu sont droites et réjouissent le « cœur[1]. » Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! on ne sait si on fait bien ou mal : on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis; et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans

ne l'entend pas ainsi, tombe dans un double inconvénient : pour restituer par conjecture une seule phrase, il y ajoute et il en retranche quelque chose. La phrase a, j'en conviens, très-peu d'importance, mais la question de méthode en a davantage.

1. *Ps.*, XVIII, 9.

limitation, parce que, quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot, on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien : et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien ? quelle douceur et quelle tranquillité à une âme ! Il vous appartient, ô grand Dieu ! en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage! c'est là le partage de vos enfants, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout à fait de vous; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. O que cette loi est désirable[1] ! ô que cette parole est douce! « Elle est plus douce que le miel à ma « bouche[2], disait le prophète David; elle est plus dési- « rable que tous les trésors[3]. » Et considérez, en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source : « Votre serviteur, ô mon « Dieu ! observe vos commandements, chante amoureu- « sement le Psalmiste; il y a une grande récompense à « les observer: » *In custodiendis illis retributio multa*[4]. « Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin; mais « en cela même que l'on les observe, la rétribution

1. Bossuet écrivait un peu plus haut : *imagine*, au lieu d'image; il écrit ici : *désidérable* (*desiderabilia super aurum*, dit le Psalmiste); ces inadvertances sont nombreuses dans les manuscrits de sa jeunesse, et contribuent à montrer combien les formes latines étaient familières à son esprit.
2. *Ps.*, CXVIII, 103.
3. *Ibid.*, XVIII, 11.
4. *Ibid.*, 12.

« y est grande, parce que la douceur y est sans « égale [1]. »

Mes frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie : il ne gouverne point les États, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques : vous diriez qu'il ne fasse rien en ce monde ; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres ; ces hauts et sublimes raisonnements peut-être passeront sa portée : sa conduite nous paraît vulgaire, et cependant, si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins ; sa conduite, appuyée sur la parole de Dieu, est plus ferme que le ciel et la terre, et plutôt tout le monde sera renversé, qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités ; il chante sincèrement avec le Psalmiste : « Mon conseil, ce sont vos témoignages : » *Consilium meum justificationes tuæ* [2] ; ou bien, comme dit saint Jérôme : *Amici mei justificationes tuæ* : « Vos témoignages, ce sont mes amis. » Ceux que nous croyons nos meilleurs amis nous trompent très-souvent, ou par infidélité, ou par ignorance : l'homme de bien, dans ses doutes, consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu ; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire (*a*) et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis ! par là il se rira de la perfidie qui règne dans

VAR. (*a*) La vérité.

1. *In Ps.*, XVIII, *Enarr.*, I, 12.
2. *Ps.*, CXVIII, 24.

les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience : Avez-vous tout ce que vous demandez ? n'avez-vous aucune prétention en ce monde ? Il n'y a peut-être[1] personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, dit l'apôtre saint Jacques[2], « attend le fruit de la terre : » sa vie est une espérance continuelle, il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même. Il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet, nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos maux et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie (a). Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance; l'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance, et jusques au dernier soupir. c'est l'espérance qui nous fait vivre : et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très-manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde, où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien ! Grâces à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouis-

VAR. (a) Pour charmer nos inquiétudes.

1. *Peut-être* est une surcharge. Bossuet n'adoucit qu'après réflexion ce qu'il y avait dans son affirmation de catégorique et d'absolu.
2. *Jac*, v, 7.

sance de la vie présente ; mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde : dites-moi, en vérité, chrétiens, avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit[1] ? Nous prenons tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux ; et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et, par conséquent, ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés : ou nous les manquons (*a*), ou elles nous manquent (*b*); nous les[2] manquons (*c*) lorsque nous ne pouvons pas (*d*) parvenir au but que nous prétendions ; elles nous ont manqué (*e*), lorsque, ayant obtenu ce que nous voulons, nous n'y trouvons pas ce que nous cherchons ; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare ? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos ? pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude ? Ah ! voici, mes frères, ce qui nous trompe ; je vous demande, s'il vous plaît, encore

VAR. (*a*) Avons manquées. — (*b*) Ont manqué. — (*c*) Avons manquées. — (*d*) N'avons pas pu. — (*e*) Manquent.

1. Déf. continue : « Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent ; [le dégoût suit bientôt la jouissance. Ainsi...] » Voyez à la suite du discours les *fragments d'une seconde rédaction*.
2. Trente-quatre mots omis par les éditeurs.

un moment d'audience : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur ; et ainsi, notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah ! ne m'ôtez point cette erreur agréable ; elle m'abuse, mais elle me contente ; c'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais, que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable[1].

Jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable ; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de misère, c'est « d'aimer les choses mauvaises ; et le comble de malheur, « c'est de les avoir : » *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores*[2]. Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs traits ; il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il [pas] d'autant plus à plaindre, que plus il y ressent de délices[3] ?

Quoi ! je verrai durant ces trois jours des hommes tout

1. Ici les éditeurs (M. Lachat, comme les éditeurs de Versailles, et ceux-ci comme Déforis) intercalent un long fragment qui appartient à une seconde rédaction du discours, et qu'il est impossible d'insérer dans la première. D'ailleurs il se rapporte au second point. Voy. p. 96.

2. *In Ps.*, xxvi, *Enarr.*, n. 7.

3. Ed. : *qu'il y ressent plus de délices*. Le manuscrit donne une forme plus ancienne, qui n'est encore qu'une forme latine.

de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde une vie plus brutale que les bêtes brutes; et vous voulez que je die[1] qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons morceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage, et de leurs cris confus, et de leur joie dissolue? Eh! cependant, quelle indignité que, si près des jours de retraite, la dissolution paraisse si triomphante! L'Église, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissements mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos dérèglements; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence; elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons conseils! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfants! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres; pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne; et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes et qui méritaient d'être ôtés du rôle[2] des autres jours! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûne mal observés. Mes frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils[3] en occupent l'entrée pour faire de

1. Éd. : *dise*. Mais Bossuet se sert encore de la vieille forme, qui a eu cours au milieu du dix-septième siècle.

2. Un *rôle* est une liste, une énumération.

3. *Ils* se rapporte à ces *jours infâmes* que Bossuet vient de maudire; il avait d'abord écrit : *elles*, qui se rapportait naturellement à *la licence et la volupté*.

la débauche un chemin à la piété? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais, sitôt après s'être rassasiés des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir.

Vous donc, âmes chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine, demeurez toujours dans sa crainte : qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Étudiez vos voies avec le Prophète : tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu; sans doute vous y trouverez et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre pour être consommé dans lè ciel. *Amen.*

---

# FRAGMENTS

D'UNE SECONDE RÉDACTION DU MÊME SERMON[1]

(A Paris, vers 1661).

---

*Cogitari vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.*

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages.

Ps. CXVIII [59].

[AVANT-PROPOS]

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugements, ou de nous égarer dans notre conduite, l'expérience nous fait connaître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire; c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué et les suites et les circonstances; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il se voit[2] ordinairement que nous

1. Ms., t. XI, f. 419; Déf., IV, 601: *Autre exorde du même sermon.* (Cf. Vers. XII, 92; Viv., VIII, 491.)
2. ED : *il arrive.* Variante insérée dans le texte.

errons de çà et de là, plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts, et[1] il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoccupations étrangères, il a médité sérieusement où il devait porter ses inclinations : *Cogitavi vias meas.* Voilà une délibération bien posée; après quoi, je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti, et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu : *Et converti pedes meos in testimonia tua.* Si tous les hommes délibéraient aussi soigneusement que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes sœurs, qu'ils prendraient fort facilement une résolution semblable : et étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier[2] que vous avez désiré de moi contenterait vos pieux désirs, si je recherchais les raisons sur lesquelles David a pu appuyer cette résolution si bien digérée.

[EXORDE]

Dans cette consultation importante[3], où il s'agit de déterminer du point capital de la vie et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens[4], je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, ignorant des choses humaines, je découvre d'une même vue tous les emplois,

1. Moi supprimé par Déf. et Vers.
2. Bossuet écrit d'abord : *familier*, et il l'efface.
3. Ms., t. XI, f. 419-420; Vaillant, *Etudes*, p. 16; Viv., VIII, 492.
4. Viv. : *de l'homme chrétien*. C'est une faute d'impression.

tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant[1] ce laborieux pèlerinage. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! et qui pourrait ne s'étonner pas d'une diversité si prodigieuse? La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits! Mais si de là je descends[2] au détail (a), si je regarde de près les secrets ressorts qui font mouvoir les inclinations, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété (b) bien plus étonnante. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse et l'autre dépense; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres, plus retenus, se plaisent dans le repos de la vie privée; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues; et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles. Chacun veut être fol[3] à sa fantaisie, les inclinations sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît[4] de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupa-

VAR. (a) Passe de bien loin l'imagination : surcharge qui indique la pensée de l'orateur, sans former une phrase complète. — (b) Multitude, — diversité.

1. Viv. : *dans.*
2. Viv. : *si je descends.*
3. Viv. : *fou.*
4. Viv. : *qu'il ne naît.*

tions, je reste interdit et confus, je me regarde, je me considère : que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas.* Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme. D'où vient dans les choses humaines une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; « tout y est vanité et affliction d'esprit, » disait le plus sage des hommes[1]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas;* je cherche, je médite, j'étudie mes voies, et pendant que je suis dans ce doute[2], Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées. Mais le nombre en est si petit qu'à peine paraissent-ils dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans les grandes places; souvent même ceux qui les oppriment vont dans le monde la tête levée au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges. Et c'est ce qui me rejette[3] dans de nouvelles perplexités; suivrai-je le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.*

1. *Eccles.*, I, 14.
2. Viv. : *dans le doute.*
3. Viv. : *jette.*

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond : je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire, et, nonobstant cette incertitude, je suis engagé nécessairement à un long et périlleux[1] voyage : c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues. Aveugle que je suis, que ferai-je si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire, mais je n'ai pas[2]...

... Guide notre ignorance[3], règle nos désordres, fixe l'instabilité de nos mouvements.

---

NOTES POUR LE SECOND ET LE TROISIÈME POINT

*Posse*[4] *quod volumus*[5]. Enfants robustes[6] : ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfants. Les enfants

1. Var. : *pénible*.
2. Bossuet s'arrête et renvoie à la page 4 du manuscrit. Voy. plus haut, p. 59, l. 2 .
3. Ms., f. 420. C'est une variante ou un résumé de la division qui termine l'exorde.
4. Ms., f. 420, avec un renvoi à la page 22 (f. 440), c'est-à-dire au commencement du second point. Intercalé par les éditeurs dans le troisième à la suite de ces mots : *condition déplorable*. Voy. p. 89, note 1. Ce passage est précédé de vingt-deux lignes empruntées au traité de saint Augustin : *sur la Trinité*.
5. S. Aug., *De Trinit.*, XIII, 17. Il faut, pour suivre la pensée de Bossuet, se reporter au texte de saint Augustin, qu'il vient de transcrire : *Ut beati simus, id [non] est prius eligendum posse quod volumus, ut pravi homines faciunt, sed velle quod oportet.* — Ed. : *Beatum faciunt... duæ res, bene velle et posse quod velis.* [« *Deux choses nous rendent heureux, bien vouloir et pouvoir ce qu'on veut. Or, à ce compte, pouvons-nous appeler heureux ceux qui mettent leur félicité dans des biens iniques ou pernicieux?*] *Enfants robustes....*
6. Ce sont les méchants, *pravi homines*, que Bossuet, d'après saint Augustin, compare à des enfants robustes.

veulent violemment ce qu'ils veulent; s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu et tout le corps en action[1]. Ils ne regardent pas s'il est[2] à autrui; c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer. Ils s'imaginent que tout est à eux; ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible : ils ne songent qu'à se satisfaire. Il n'importe que cet acier coupe; c'est assez qu'il brille à leurs yeux.

C'est ainsi que les méchants... Ils[3] veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice. Enfants inconsidérés : avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne (*a*) des bornes : aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. La faiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardents; ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer[4]...

*Posse quod velis... Velle quod oportet* [Pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut] : l'un dépend des conjonctures tirées du dehors (*b*); l'autre fait la bonne constitution du dedans (*c*). Pouvoir ce qu'on veut peut convenir aux plus méchants; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilége (*d*) inséparable des gens de bien[5].

VAR. (*a*) a. — (*b*) Dépend du hasard. — (*c*) Est un effet de la raison. — (*d*) L'ouvrage.

1. ED. : *en action : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri :* variante du manuscrit dont on a fait, en l'insérant dans le texte, un pléonasme.
2. *S'il est :* qui? l'objet qu'ils désirent.
3. ED. : *que les méchants veulent.*
4. ED. : *parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux.* C'est une glose.
5. ED. : [*l'un*] *dépend des conjectures tirées du dehors;* [*l'autre*] *fait la bonne constitution du dedans.* Phrases que j'ai pu mettre à la place que Bossuet leur destinait sans y ajouter aucun complément.

Les hommes[1] acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent.

1. Phrase intercalée par Déforis, et non sans peine, à la p. 88, l. 5. Elle est reproduite textuellement vers la fin du sommaire : ce n'est donc pas une simple phrase dont on puisse trouver la place dans la suite du discours, mais l'indication d'un développement nouveau que l'orateur se proposait d'improviser dans la chaire. Le tour elliptique et la forme négligée de ces notes jetées en courant sur le papier nous font entrer dans le secret du travail de Bossuet.

# SUR LA PROVIDENCE

## SERMONS

Prêchés en 1656 et en 1662

### NOTICE

Les éditeurs ont donné ce titre, non sans raison, à deux sermons de Bossuet : l'un, qui se rapporte au troisième dimanche après Pâques [1] et n'a pour titre, dans le manuscrit, que les premiers mots du texte : *Mundus gaudebit* [2]; l'autre, qui se rapporte à la seconde semaine du Carême [3], et dont le texte commence par ces mots : *Fili, recordare.*

I

Le *Mundus gaudebit* a été prêché dans la patrie de Bossuet, c'est-à-dire à Dijon. Quel pouvait être le personnage illustre auquel l'orateur adresse un compliment à la fin de son avant-propos, sinon le grand Condé, qui a été comme on sait, gouverneur de la province de Bourgogne, et, dans tous les temps, le protecteur de Bossuet et de sa famille ? Dom Déforis n'a point balancé à mettre en tête du sermon [4] ces mots, répétés par les éditeurs de Versailles : *Prêché à Dijon devant M. le*

1. Ms., t. XIV, f. 122 : *Domin. 3 post Pascha.*
2. *Ibid.*, 119. Cf. 133, v°, l. 17.
3. *Ibid.*, t. XII, f. 177 : *2 sem.*
4. *OEuvres de Bossuet*, t. VI, p. 382.

*Prince*; et l'abbé Vaillant a pensé [1] qu'un sermon prêché à Dijon devant le prince de Condé et à l'époque d'un jubilé [2], devait avoir été prêché en 1668.

Si plausible que fût ce système, M. Floquet n'a pas pu l'admettre [3]; et, d'abord, un examen plus attentif du texte lui a permis de relever dans le compliment adressé à ce grand personnage que le manuscrit ne nomme pas, un certain nombre d'expressions qui, si ce personnage avait été le prince de Condé, manqueraient ou de précision ou de justesse, et démentiraient par conséquent d'une façon trop sensible tout ce que l'on sait du tour d'esprit de Bossuet et des habitudes de son langage. Au contraire, il est facile de reconnaître, en lisant le commentaire très-instructif de l'historien de Bossuet, que chacune des expressions de l'orateur rendait sa pensée avec la dernière exactitude, lorsqu'il les adressait au duc Bernard d'Épernon, qui fut, lui aussi, gouverneur de Bourgogne, en un temps où le prince de Condé servait dans les armées espagnoles, et qui fit à Dijon, le 8 mai 1656, l'entrée solennelle que le prédicateur annonce pour le lendemain. Comme il y eut aussi un jubilé en 1656 [4] et que le 7 mai, veille de l'entrée du duc d'Épernon, répond précisément à ce troisième dimanche après Pâques, auquel renvoie l'indication formelle du manuscrit, la conclusion de M. Floquet paraît aussi décisive qu'elle était nouvelle.

Il était, du reste, bien difficile de croire, en étudiant les deux manuscrits et les deux discours, que le *Mundus gaudebit* fût postérieur au *Fili, recordare*. On les lira l'un après l'autre dans cette édition, où je les ai réunis, malgré la différence des dates, pour rendre la comparaison plus facile, et l'on verra aisément quel est celui qui porte les signes de la maturité [5].

Je n'ai eu que peu de fautes à relever dans le corps du dis-

1. *Études*, p. 122-3.
2. Voy. la péroraison du discours, p. 133.
3. *Études sur la vie de Bossuet*, t. I, p. 379-391.
4. Il reste à expliquer comment Bossuet *annonce* le 7 mai à Dijon un jubilé qui avait été célébré à Paris du 20 au 25 mars. (Voy. la *Muse historique* de Loret et la *Gazette de France*.)
5. On trouvera cette comparaison indiquée dans mes *Études critiques*, liv. I, chap. v.

cours. Mais j'ai rétabli à la fin, comme un appendice, un passage écrit après coup sur une feuille blanche [1], et que les éditeurs ont intercalé jusqu'à présent dans l'ébauche d'un autre discours composé sur le même texte [2]. Il est vrai qu'ils y étaient autorisés par ce renvoi de Bossuet: Voyez *Mundus autem gaudebit*, page dernière [3]. Mais si le renvoi autorisait Déforis à reprendre ce développement pour un nouveau discours auquel il convient, il prouve surtout qu'il fallait lui laisser, comme je le fais, sa place dans le discours auquel il a tout d'abord appartenu.

Le sommaire du discours prêché à Dijon est d'une longueur inaccoutumée: ce qui prouve que l'orateur attachait quelque importance à son ouvrage, et probablement aussi qu'il se préparait à revenir prochainement sur le même sujet, en se faisant à lui-même plus d'un emprunt. Quelques lignes de ce sommaire renvoient, du reste, à un autre discours, qui se trouvait sous la même enveloppe; je les donnerai à part et en note, pour éviter toute confusion:

« *Mundus* [4] *gaudebit*. Pourquoi les méchants heureux [5].

[Avant-propos]. « Vanité de la joie. *Risum reputavi errorem*. « Tristesse chrétienne. *Tristes eritis*. — *Ave*.

[Exorde]. « Libertins: ne veulent point de providence. « Stoïciens: qui disent que le sage est lui-même sa félicité.

I[er] POINT. « Quelques gens de bien heureux.

« Les vices plus heureux, et pourquoi.

« Vertu. Sa médiocrité peu agissante.

« Tout est réglé. *Ergo, a fortiori*, l'homme qui est son image [6].

1. Ms., f. 128 (p. 14).
2. Il est donné (à tort, je crois) sous ce titre : « *Abrégé d'un sermon pour le troisième dimanche après Pâques*. »
3. Ms., t. XIV, f. 132 (p. 4).
4. Ms., f. 119. — Viv., t. IX, p. 161.
5. Titre de l'autre sermon : « Zizanies. Mélange. » Et plus loin, à la fin du sommaire : « Plainte sur le mélange des deux cités. Jésus au milieu de la gloire. — Raison de cela. Ésaü jouira quelque temps de son aînesse; mais Jacob l'emportera et sera le véritable supplantateur, etc. — Dieu sauve ses élus parmi le mélange, et prend plaisir à voir reluire sa grâce au milieu de l'impiété, comme les enfants dans la fournaise, etc. »
6. L'image de ce Dieu qui a réglé tout le reste.

« Il faut regarder par un certain point. Comparaison.

« Discernement réservé au jugement général.

« En attendant, l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux durant l'hiver[1]. Comparaison.

« Attendre la résurrection.

« Dieu ne précipite pas ses conseils, parce que la précipitation, c'est le propre de la faiblesse, qui dépend des occasions. Tertullien, *Apologie*.

« La sagesse n'est pas à faire promptement les choses, mais à les faire dans le temps.

« Biens purs et biens mêlés: purs, pour le siècle à venir, où se fera la séparation; mêlés, pour celui-ci, où tout est dans le mélange. *Vini meri plenus mixto.*

« Patience de Dieu: prouve la sévérité de son jugement.

« Prospérité des impies: est une peine. *Imaginem illorum ad nihilum rediges.*

2e POINT. « Trois sources[2] de douleurs.

« Toutes médicinales.

« Appétits de malades: ne doivent pas être rassasiés.

« Utile de troubler les pécheurs dans leurs plaisirs.

« Ancre: Espérance. Comparaison.

« Puisque la vertu combat, donc elle sera un jour paisible, parce qu'on ne fait la guerre que pour la paix.

« Bons: ne sont pas confondus avec les méchants, quoique souffrant mêmes choses. *Vicibus disposita res est.*

« Herbe rampante, oses-tu, durant l'hiver, te comparer à l'arbre fruitier, parce que tu conserves ta verdure? »

## II

Le *Fili, recordare* (qu'il me sera maintenant permis d'appeler le second sermon *sur la Providence*), a été prêché à la Cour[3], et en présence du roi[4]. Il appartiendrait, s'il faut en croire

1. Bossuet écrit si vite qu'il avait mis : *durant le printemps*. La correction, faite à la sanguine, est du temps où il reprit le texte de son premier discours pour en composer un autre.

2. Var. : *sortes*.

3. Voy. l'exorde.

4. 2e point : « Le monarque qui nous honore de son audience. »

l'abbé Vaillant [1], M. Floquet [2], M. Lachat [3], au Carême prêché par Bossuet en 1666, dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye. L'abbé Vaillant appuie sa conjecture sur cette raison que le sermon a été prêché le jeudi de la dernière semaine de Carême, et que, ce jour-là même, en 1662, Bossuet prononçait au Louvre le sermon *sur l'Impénitence finale*. Mais toute cette argumentation repose sur une assertion erronée des premiers éditeurs, et les indications très-précises du manuscrit m'ont permis d'affirmer [4] que les deux sermons n'ont été prêchés ni l'un ni l'autre un jeudi [5]; que, par conséquent, rien n'empêche de les rapporter à la même station, et qu'en effet le sermon *sur l'Impénitence finale* a été prêché au Louvre le second dimanche de Carême, et le sermon *sur la Providence* au milieu de la même semaine, le mercredi 8 ou [6] le vendredi 10 mars 1662.

Les sermons prêchés au Louvre sont en général très-faciles à lire, et n'ont subi que peu d'interpolations; mais le manuscrit du sermon *sur la Providence* donne pour le premier point deux brouillons successifs, que les éditeurs ont mêlés dans quelques passages sans beaucoup de critique. J'échapperai à la tentation d'en faire autant en donnant à la fin du discours, comme *complément des variantes*, la première rédaction de l'orateur, reproduite dans son intégrité, bien qu'elle soit barrée en grande partie. On pourra la rapprocher de la seconde, qui est le texte même du discours, et voir, par cet exemple, quelle est, chez Bossuet, la fécondité du premier jet, et avec quelle facilité il se condamne lui-même et se corrige.

1. *Etudes*, p. 122-23.
2. T. II, p. 490.
3. T. IX, p. 161.
4. Dans mes *Études critiques*, p. 396.
5. La *Gazette de France* nous apprend qu'en 1662 le stationnaire prêchait au Louvre le dimanche, le mercredi et le vendredi. Pour la seconde semaine en particulier, la *Gazette* mentionne expressément les sermons des 5, 8 et 10 mars.
6. On lit dans le ms. (t. XII, p. 179), en tête de l'exorde : 2 *m.* (deuxième mercredi), mais l'indication est barrée; de même, on ne sait s'il faut lire sur l'enveloppe du sermon (*ibid.*, 177) un 2 ou un 3, à la suite de l'indication très-nette : 2 *sem.* (deuxième semaine, second ou troisième sermon).

# SUR LA PROVIDENCE

## SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES[1]

Prêché à Dijon devant le duc d'Épernon, gouverneur de la province, le 7 mai 1656

*Mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.

JOAN., XVI, 20.

De toutes les passions qui nous troublent, je ne crains point, fidèles, de vous assurer que la plus pleine d'illusion c'est la joie, bien qu'elle soit la plus désirée; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que lorsqu'il a dit dans l'Ecclésiaste qu'il réputait le ris une erreur, et que la joie était une tromperie : *Risum reputavi errorem*[2]. Et la raison, c'est, si je ne me trompe, que, depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a voulu retirer à lui tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre dans l'innocence des commencements : il l'a, dis-je, voulu

1. Ms., t. XIV, f. 121-128; Déf., t. VI, p. 382-403. (Cf. Vers., t. XIV, p. 25-54; Viv., t. X, p. 217-239.)
2. *Eccl.*, II, 2.

retirer à lui, pour le[1] rendre un jour à ses bienheureux; et que la petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris n'est pas capable de satisfaire une âme dont les désirs ne sont point finis[2], et qui ne se peut[3] jamais reposer qu'en Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans notre évangile que Jésus (a) laisse la joie au monde comme un présent[4] qu'il estime peu: *Mundus gaudebit*[5]; et que le partage de ses enfants, c'est une salutaire tristesse qui ne veut point être consolée par les plaisirs que le monde cherche, *vos autem contristabimini.*

Mais encore que le sujet de mon évangile m'oblige aujourd'hui à vous faire voir la vanité des réjouissances[6] du monde, ne vous persuadez pas, chrétiens, que je veuille par là tempérer la joie de la belle journée que nous attendons[7]. Je sais bien que Tertullien a dit autrefois que la licence ordinairement épiait le temps des réjouissances publiques, et qu'elle n'en trouvait point qui lui fût plus propre: *Est omnis publicæ lætitiæ*[8] *luxuria captatrix*[9]; mais celle que nous verrons bientôt éclater, est si raisonnable et si bien fondée, que l'Église même y veut prendre part, qu'elle y mêlera ses actions de grâces, dont cette chapelle royale[10] résonnera toute: et d'ailleurs

VAR. (a) *Dieu.*

1. Ms. Viv.: *la.*
2. C'est-à-dire: sont infinis.
3. Viv.: *ne peut.*
4. Viv.: *bienfait.*
5. Déf. ajoute la traduction, très-inutile en cet endroit.
6. Le mot désigne ici tout ce dont le monde se réjouit. Il est pris, quatre lignes plus bas, dans le sens restreint qu'il a gardé.
7. C'est le lendemain (lundi 8 mai 1656) que devait avoir lieu l'entrée solennelle et triomphale du duc d'Épernon dans la capitale de son gouvernement.
8. Ms.: *lætitiæ publicæ.*
9. *De corona.*
10. La Sainte-Chapelle de Dijon, ducale autrefois, royale depuis la

il est impossible que cette joie ne soit infiniment juste, venant d'un principe de reconnaissance.

Et certainement, Monseigneur, quelques grands préparatifs que l'on fasse pour recevoir (a) demain Votre Altesse[1], son entrée n'aura rien de plus magnifique, rien de plus grand ni de plus glorieux que les vœux et la reconnaissance publique de tous les ordres de cette province, que votre haute générosité a comblée de biens, et à qui votre main armée (b) a donné la paix que votre autorité lui conserve[2]. Le plus digne emploi d'un grand prince, c'est de sauver les pays entiers et de montrer, comme Votre Altesse, l'éminence de sa dignité par l'étendue de ses influences[3]. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre sang illustre, mêlé si souvent dans celui des rois (c)[4]. Toutes ces obligations si universellement répandues, ce sont, Monseigneur, autant de colonnes que vous érigez à votre gloire dans les cœurs des hommes, colonnes augustes et majestueuses, et plus durables que tous les marbres; oui, plus fermes et plus durables que tous les marbres. Autrefois de pareils bienfaits vous ont dressé de pareilles marques dans cette ville illustre et fameuse que l'Empire nous a

VAR. (a) Honorer. — (b) Épée. — (c) De tant de races souveraines et couronnées.

réunion de la Bourgogne à la France, et où devait être chanté le lendemain un *Te Deum*.

1. *Altesse* est le mot qui convient dans un compliment adressé au duc d'Épernon. L'orateur aurait traité le prince de Condé d'*Altesse sérénissime*.

2. Allusion aux succès remportés par le duc d'Épernon sur les rebelles, et particulièrement à la réduction du château de Dijon, d'où ils bombardaient la ville (décembre 1650), à celle de Seurre, qui leur servait de quartier général (juin 1653). V. Floquet, *Études*, I, 383.

3. Image empruntée à l'astrologie.

4. Le sang du prince de Condé était le sang même des rois. Celui des ducs d'Épernon était mêlé, en effet, au sang de plusieurs maisons royales. Floquet, *ibid*, p. 382.

rendue et qui a été (*a*) si longtemps heureuse sous votre conduite[1]. Elles durent et dureront à jamais dans les affections de ces peuples, qu'un si long temps n'a pas altérées[2]. Que de trophées de cette nature s'était élevés en Guyenne[3] votre âme si grande et si bienfaisante! L'envie n'a jamais pu les abattre: elle les a peut-être couverts pour un temps[4]; mais enfin tout le monde a ouvert les yeux, et l'éclat solide de votre vertu a dissipé l'illusion de quelques années[5]. Tant il est vrai, Monsigneur, qu'une puissance si peu limitée et qui ne s'occupe, comme la vôtre, qu'à faire du bien, laisse des impressions immortelles. Mais je ne prétends pas ici prévenir les doctes et éloquentes harangues par lesquelles Votre Altesse sera célébrée. Je dois ma voix au Sauveur des âmes et aux vérités de son évangile, et il me suffit d'avoir dit ce mot pour me joindre aux acclamations du public et témoigner la part que je prends aux avantages de ma patrie[6]. Écoutons maintenant parler Jésus-Christ; après que[7], etc.

VAR. (*a*) La célèbre ville de Metz, qui a été.

1. Il s'agit de la ville de Metz, que l'Empire avait, en effet, rendue à la France par les traités de Cateau-Cambrésis (1559) et de Westphalie (1648). Le duc d'Épernon avait succédé à son père dans le gouvernement de la ville de Metz.

2. Témoignage flatteur dans la bouche de Bossuet, grand archidiacre de la cathédrale de Metz et membre de l'assemblée des Trois-Ordres qui administrait cette ville.

3. Là, comme à Metz, le duc d'Épernon avait succédé à son père en qualité de gouverneur. Il y avait rendu des services; mais Bossuet voit les choses d'un peu loin, lorsqu'il donne à entendre que le duc avait gagné en Guyenne les affections des peuples.

4. Victime de l'inimitié personnelle du cardinal de Richelieu, et, par ses ordres, condamné à mort, le duc d'Épernon avait dû se réfugier en Angleterre.

5. Condamné en 1639, le duc d'Épernon fut réhabilité en 1643.

6. La ville de Dijon, où l'on sait que Bossuet était né.

7. Il est facile de compléter la phrase : Après que nous aurons im-

[AVE]

Ce que dit Tertullien est très-véritable : « que les hom-« mes sont accoutumés, il y a longtemps, à manquer au « respect qu'ils doivent à Dieu » et à traiter peu révéremment les choses sacrées : *Semper humana gens male de Deo meruit*[1]. Car outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire et lui a voulu donner des égaux, l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de (*a*) quelque blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observée[2] par cet œil toujours veillant de la Providence divine; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte (*b*), sans retenue et sans discipline.

VAR. (*a*) Déshonoré par. — (*b*) Règle.

ploré le secours d'en haut (ou : demandé la grâce du Saint-Esprit) par l'intercession de la sainte Vierge.

1. *Apolog.*, 40.
2. Vers. Viv. : *observés*.

Telle était la doctrine des Épicuriens, laquelle, toute brutale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments; et ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée de la (a) distribution des biens et des maux telle qu'elle est représentée dans notre évangile. « Le monde se réjouira, dit le Fils de Dieu; et vous, « mes disciples, vous serez tristes [1]. » Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Le monde, les amateurs des biens périssables, les ennemis de Dieu seront dans la joie: encore ce désordre est-il supportable; mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, vous serez dans l'affliction et [2] dans la tristesse. C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la Providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

Ah! fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphème, et comment défendrons-nous contre les impies les vérités que nous adorons (b)? Écouterons-nous les amis de Job qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il était affligé, et que sa vertu était fausse, parce qu'elle était exercée? « Quand est-ce que l'on a vu, di« saient-ils, que les gens de bien fussent maltraités (c)? « cela ne se peut, cela ne se peut [3]. » Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs, ni des hypocrites; ce sont mes disciples les plus fidèles, ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme l'exemple le plus achevé d'une bonne vie [4]. « Ceux-là, dit Jésus, seront affligés, » *vos au-*

*Var.* (a) Avait. —(b) L'adorable vérité de notre Évangile.— (c) La vertu maltraitée et les gens de bien affligés?

1. *Joan*, XVI, 20.
2. Omis par les éditeurs.
3. *Job*, IV, 7.
4. Vers.: *d'une vie bonne*.

*tem* [*contristabimini*] : voilà qui paraît bien étrange, et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante : écoutez comme parlaient certains philosophes, que le monde appelait les stoïciens. Ils disaient avec les amis de Job : C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé. Mais ils le[1] prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toutes sortes de maux ; quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels. Mais, ô maximes vainement[2] pompeuses ! ô insensibilité affectée ! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte parce qu'elle est dure, et généreuse, parce qu'elle est enflée ! que ces principes sont opposés à la modeste simplicité (*a*) du Sauveur des âmes, qui, considérant dans notre évangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés, *vos autem contristabimini;* et partant leurs douleurs seront effectives.

Plus nous avançons, chrétiens, plus les difficultés nous paraissent grandes. Mais voulez-vous voir[3] en un mot (*b*) le dernier effort de la philosophie impuissante, afin que, reconnaissant l'inutilité de tous les remèdes humains[4], nous recourions avec plus de foi à l'évangile du Sauveur des âmes? Sénèque a fait un traité exprès pour défendre

VAR. (*a*) Doctrine modeste.— (*b*) Voyons encore le dernier effort.

1. ÉD. : *ils se prenaient*. Ce qui n'a aucun sens.
2. ÉD. : *vraiment*.
3. Déf. Vers. : *Voyons encore en un mot*. — Viv. : *Voyons encore le dernier effort*.
4. Déf. Vers. : *de tous les remèdes*.

la cause de la Providence et [1] fortifier le juste souffrant; où, après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé: « Que veux-tu que je fasse? dit-il; je n'ai pu te « retirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage contre « toutes choses: » *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi*[2]. Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu ! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance? C'est ainsi que réussit la philosophie quand elle se mêle de faire parler cette majesté souveraine, et de pénétrer ses secrets.

Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse; écoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture; cherchons aux innocents affligés des consolations plus solides dans l'évangile de cette journée. Mais, afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnements à trois chefs tirés des paroles du Sauveur des âmes, que j'ai alléguées pour mon texte. « Le monde, dit-il, se réjouira, et vous, « ô justes, vous serez tristes, mais votre tristesse sera « changée en joie. » Le monde se réjouira; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit « que le monde passe[3]. » *Mundus autem gaudebit*. « Vous, « ô justes, vous serez tristes; » mais c'est votre Médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume : et [4] donc elle vous sera salutaire, *vos autem contris-*

1. Omis par Déf. et Vers.
2. *De Provid.*, VI. Ms., Viv. :... *potui subducere te istis omnibus... animum adversus...*
3. I *Joan.*, II, 17.
4. Omis par Déf. et Vers.

*tabimini*. Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine il vous présente de l'autre main la douceur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût et remplit votre âme de plaisirs célestes : « votre tristesse, dit-il, sera changée en joie, » *tristitia vestra vertetur in gaudium*.

Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée ; c'est la première vérité de notre évangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler, et reconnais dans la douleur qui te presse l'opération du Médecin qui te guérit, *vos autem contristabimini :* c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité, *tristitia vestra [vertetur in gaudium;]* c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, chrétiens, toute l'économie de cet entretien, et le sujet du saint évangile que l'Église a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus ; cette matière est essentielle, allons à la substance des choses avec le secours de la grâce.

[PREMIER POINT]

Pour entrer d'abord en matière, je commence mon raisonnement par cette proposition infaillible, qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des

choses humaines, et toutefois qu'il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente[1].

Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, il m'est aisé (*a*) de le faire voir par ce raisonnement invincible. Plus les choses touchent de près à la Providence et à la sagesse divine, plus la disposition en doit être belle : or, dans toutes les parties de cet univers, Dieu n'a rien de plus cher que l'homme qu'il a fait à sa ressemblance ; rien par conséquent n'est mieux ordonné que ce qui touche cette créature chérie, et si avantagée par son Créateur. Et si nous admirons tous les jours tant d'art, tant de justesse, tant d'économie dans les astres, dans les éléments, dans toutes les natures inanimées, à plus forte raison doit-on dire qu'il y a un ordre admirable dans ce qui regarde les hommes. Il y a donc certainement beaucoup d'ordre ; et toutefois il faut reconnaître (*b*) qu'il n'y a rien qui paraisse moins (*c*). Au contraire[2], plus nous pénétrons dans la conduite des choses humaines, dans les événements des affaires, plus nous sommes contraints d'avouer qu'il y a beaucoup de désordre.

Ce serait une insolence inouïe, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône ; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes : il y a eu des hommes extraordinaires que la vertu a portés au plus grand éclat, et la malice n'est pas si universelle que l'innocence n'ait été souvent couronnée. Mais, chrétiens, ne nous flattons pas ; avouons,

Var. (*a*) C'est ce qu'il m'est aisé. — (*b*) Confesser. — (*c*) Il y a beaucoup de confusion.

1. Un renvoi de Bossuet (f. 123, v°, l. 8) avertit de chercher la suite au milieu de la page suivante (f. 124, l. 19).

2. Un signe du ms. (l. 29) nous fait revenir à la page précédente (l. 8).

à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente: c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force, les affaires veulent être emportées par la violence: il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa faible et impuissante médiocrité? je dis, faible et impuissante, dans l'esprit des hommes : elle est trop sévère et trop composée. C'est pourquoi le divin Psalmiste après avoir décrit au *Psaume* x [1] le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du Juste : « Et le Juste, dit-il, qu'a-t-il fait? » *Justus autem, quid fecit*[2]*?* Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas; et il n'agit pas, en effet, selon l'opinion des mondains, qui ne connaissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui.

Et certes l'expérience nous apprend assez que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte; mais l'intérêt, la passion, la vengeance, c'est ce qui agite (*a*) puissamment les ressorts de l'âme : et en un mot le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs, les histoires saintes et pro-

VAR. (*a*) Remue.

1. Omis par Déf. et Vers.
2. *Ps.*, x, 4.

fanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies, c'est-à-dire, l'iniquité triomphante[1]. Quelle confusion plus étrange ! David même s'en scandalise; et il avoue dans le psaume LXXII, que sa constance devient chancelante, « quand il considère la paix des pécheurs, » *pacem peccatorum videns*[2] *:* tant ce désordre est épouvantable ; et cependant (*a*) nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines. Comment démêlerons-nous ces obscurités, et[3] comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes? comment prouverons-nous un tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible ?

J'apprends[4] du Sage, dans l'Ecclésiaste[5], que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le jugement. Regardez les choses humaines dans leur propre suite, tout y est confus et mêlé; mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel; vous y voyez reluire un ordre admirable. Le monde comparé[6] à ces tableaux qui sont comme un jeu de l'op-

VAR. (*a*) Toutefois.

1. Ici quatre lignes effacées, où Bossuet énumérait des exemples : Caïn, Esaü, Nabuchodonosor, Néron.

2. *Ps.*, LXXII, 3.

3. Omis par M. Lachat, qui fait des cinq mots qui suivent une variante.

4. C'est ici que la suite du texte se renoue après les dix lignes que Bossuet a jugé plus convenable de reporter plus haut. J'ai supprimé les trois lignes précédentes, que les éditeurs conservent : « *Accordons par une doctrine solide ces contrariétés apparentes, et montrons à l'homme de bien qu'il ne doit pas envier les prospérités de ce monde qui se réjouit.* » Il est sensible qu'elles font double emploi, bien que Bossuet ait négligé de les barrer.

5. *Eccl.*, III, 17.

6. Les treize lignes qui suivent, ajoutées en surcharge en tête de la page 7 du manuscrit, y ont pris après coup la place d'une paraphrase de l'Ecclésiaste. Ce n'est qu'une esquisse, et la première phrase n'a même pas de verbe.

tique, dont la figure est assez étrange; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes et un mélange confus de couleurs : mais sitôt que celui qui sait le secret vous le fait considérer par le point de vue ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette peinture confuse, aussitôt, les lignes se ramassant, cette confusion se démêle, et vous produit une image bien proportionnée[1]. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue, je n'y aperçois que désordre; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière, et éclaircissons par les Écritures la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plait, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes Lettres par un acte de séparation. « On mettra, dit-on, les mauvais à part; on les tirera du milieu des justes[2] : » et enfin tout l'Évangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge et la qualité nécessaire du jugement; de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général : que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies, donc, en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs: « Ah! la terre les devrait engloutir; ah! le ciel se devrait éclater en foudre. » Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissait ici tous les réprouvés,

1. Voyez la même comparaison reprise dans le *Deuxième sermon*, p. 138.
2. *Matth.*, XIII, 48, 49.

la peine les discernerait d'avec les bons : or l'heure du discernement n'est pas arrivée, cela est réservé pour le jugement ; ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels, parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. « Ne « vois-tu pas, dit saint Augustin[1], que pendant l'hiver « l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux ? ils « sont tous deux sans fruits et sans feuilles. Quand est-ce « qu'on les pourra discerner ? Ce sera lorsque le prin- « temps viendra renouveler la nature, et que cette ver- « dure agréable fera paraître dans toutes les branches « la vie que la racine tenait enfermée. » Ainsi ne t'impatiente pas, ô homme de bien ! laisse passer l'hiver de ce siècle, où toutes choses sont confondues ; contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus, c'est-à-dire si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, tenteraient d'arracher (a)[2] ces mauvaises herbes : c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le Père de famille ne le permet pas : « Attendez, dit-il, la moisson[3], » c'est-à-dire la fin du siècle où toutes choses seront démêlées ; alors[4] on fera le discernement : et « ce sera le temps de chaque chose, » selon la parole de l'Ecclésiaste[5].

Var. (a) Voudraient arracher.

1. *In Ps.*, CXLVIII, n° 16.
2. Ed. : *voudraient arracher*. C'est la variante.
3. *Matth.*, XIII, 30.
4. Viv. : *à la fin du siècle ; alors*.
5. *Eccl.*, III, 17.

Ces excellents principes étant établis, je ne me contente plus de vous dire que ce que Dieu tarde à punir les crimes, ce qu'il les laisse souvent prospérer, n'a rien de contraire à sa providence; je passe outre maintenant et je dis que c'est un effet visible de sa providence: car la sagesse ne consiste pas à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Cette sagesse profonde de Dieu ne se gouverne pas par les préjugés ni par les fantaisies des enfants des hommes, mais selon l'ordre immuable (*a*) des temps et des lieux, qu'elle a éternellement (*b*) disposé. « C'est pourquoi, dit Tertullien, « (voici des paroles précieuses), Dieu ayant remis le ju« gement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discer« nement, qui en est une condition nécessaire.[1] » *Qui semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem, quæ est conditio judicii ante sæculi finem. Æqualis est, interim, super omne hominum genus, et indulgens, et increpans; communia voluit esse et commoda profanis et incommoda suis*[2]. Remarquez cette excellente parole: il ne précipite pas le discernement. Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite précipitée cause aussi de la précipitation à ceux qui les cherchent. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui sait que rien ne peut échapper ses mains, il ne précipite pas ses con-

VAR. (*a*) Certain. — (*b*) Immuablement... pour l'éternité.

1. Déforis continue : *En attendant, il se montre également à tous miséricordieux et sévère, et il a voulu que les étrangers eussent part aux biens, et que les siens eussent aussi part aux maux.* C'est la traduction des trois lignes que Bossuet va transcrire encore, mais sans en tenir compte. On serait plus tenté de les retrancher que de les traduire. Cf., p. 111.
2. *Apolog.*, 41.

seils (a); jamais il ne prévient le temps résolu, il ne s'impatiente pas : il se rit des prospérités de ses ennemis; « parce que, dit le roi-prophète, il sait bien où il les « attend : il voit de loin le jour qu'il leur a marqué pour « en prendre une rigoureuse vengeance, » *quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[1]. Mais (b), en attendant ce grand jour, voyez comme il distribue les biens et les maux avec une équité merveilleuse, tirée de la nature même des uns et des autres.

Je distingue deux sortes de biens et de maux. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal qui peut tourner en bien par la patience, comme la santé est un bien qui peut dégénérer (c) en mal, en favorisant la débauche : c'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, selon l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain, qui jamais ne peut être mal, comme la félicité éternelle; et[2] il y a aussi certains maux extrêmes, qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, comme les supplices des réprouvés. Cette distinction (d) étant supposée, je dis que ces biens et ces maux suprêmes, si je puis parler de la sorte, appartiennent au discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies; et que ces biens et ces maux mêlés se distribuent avec équité dans le mélange des choses présentes.

Car il fallait que la Providence destinât certains biens aux justes, où les méchants n'eussent point de part; et

VAR. (a) Ouvrage. — (b) Mais voyez comme, en attendant cette dernière journée, Dieu...:. — (c) Être changé. — (d) Division.

1. *Ps.*, XXXVI. 13.
2. Omis par Déf. et Vers.

de même qu'elle préparât aux méchants des peines, dont les bons ne fussent jamais tourmentés. De là vient ce discernement éternel qui se fera dans le jugement. Et, avant ce temps limité, tout ce qu'il y a de biens et de maux devait être commun aux uns et aux autres, c'est-à-dire à l'impie aussi bien qu'au juste; parce que les élus et les réprouvés étant en quelque façon confondus durant tout le cours de ce siècle, la justice et la miséricorde divine sont aussi par conséquent tempérées. C'est ce qui fait dire au prophète que « le calice qui est dans « les mains de Dieu est plein de vin pur et de vin mêlé, « *calix in manu Domini* [*vini meri plenus mixto*[1]]. » Ce passage est très-remarquable, et nous y voyons bien représentée toute l'économie de la Providence. Il y a premièrement le « vin pur, » c'est-à-dire la joie céleste, qui n'est altérée par aucun mélange de mal : c'est une joie toute pure, *vini meri*. Il y a aussi le mélange; et c'est ce que ce siècle doit boire, ainsi que nous l'avons expliqué, parce qu'il n'y a que des biens et des maux mêlés, *plenus mixto*. Et enfin il y a la lie, *Fœx ejus non est exinanita;* et c'est ce que boiront les pécheurs, *bibent omnes* [*peccatores*[2]]. Ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs éternellement séparés des justes, ils boiront toute la lie, toute l'amertume de la vengeance divine.

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère (*a*) qui vous poursuit : car si dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups, où en serez-vous, misérables, si vous êtes

VAR. (*a*) Vengeance.

1. *Ps.*, LXXIV, 9.
2. *Ibid.*

un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu, comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous instruisant non-seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes! Et certes, s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que toute sa colère serait épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusques sur les trônes, c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante[1].

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis : je dis, à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flamme éternelle[2]. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes; elles ne connaîtront pas seulement mon nom adorable, elles serviront les idoles; tou-

1. Déforis et les éditeurs de Versailles, sans doute pour éviter la répétition, continuent : *Si personne ne prospérait que les justes, les hommes, étant ordinairement attachés aux biens, ne serviraient Dieu que pour les prospérités temporelles, et le service que nous lui rendrions, au lieu de nous rendre religieux, nous ferait avares; au lieu de nous faire désirer le ciel, nous captiverait dans les biens mortels.* Si ces lignes, écrites après coup entre les lignes et rejetées par M. Lachat dans les notes, devaient être insérées dans le texte, elles ne pourraient l'être que plus haut, après la phrase : *Et vous, admirez, ô enfants de Dieu.* Placées où elles sont, dans le texte de Déforis, elles rompent d'une manière trop sensible la suite naturelle du développement.

2. Éd. : *flammes éternelles.*

tefois elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toutes sortes de prospérités temporelles : et le peuple qui me révère sera relégué en Judée, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien, ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Église par toute sorte de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la Divinité : ils seront les maîtres de l'univers ; Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis.

Ah ! qu'il est bien vrai, ô Seigneur (a), que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies[1] ! O vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit ! Ouvrons les yeux à cette lumière ; laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe, et le monde passe ; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle : viendra le temps du discernement. « Vous la dissiperez, ô Seigneur, comme un songe de « ceux qui s'éveillent ; et, pour confondre vos ennemis, « vous détruirez leur image en votre cité, » *in civitate tua imaginem [ipsorum ad nihilum rediges*[2]]. Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image? C'est-à-dire : vous détruirez leur félicité qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité ; vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité, *in civitate tua*,

VAR. (a) O voies de Dieu bien contraires aux voies des hommes !

1. *Is.*, LV, 8.
2. *Ps.*, LXXII, 20.

c'est-à-dire devant vos élus, afin que l'arrogance des enfants des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle, recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs ; apprends à mépriser les biens apparents, qui, bien loin de nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède[1], cette paix, ce repos que nous admirons, « qui, selon l'expression du pro« phète, fait sortir l'iniquité de leur graisse, » *prodiit quasi ex adipe* [*iniquitas eorum*[2]], qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort : c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur : leur amassant ainsi un trésor de haïne dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin : *Nihil est infelicius felicitate peccantium, qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut*[3] *hostis interior roboratur*[4] : « Il n'est rien de plus misérable que la féli« cité des pécheurs, qui entretient une impunité qui tient « lieu de peine et fortifie cet ennemi domestique, je « veux dire, la volonté déréglée, » en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par là, chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède ? Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de

1. C'est-à-dire : leur réussit ; dans le sens que le substantif dérivé du même radical a conservé.
2. *Ps.*, LXXII, 7.
3. Ms. : *quasi.*
4. *Ep.*, CXXXVIII, *ad Marcell.*, n° 14.

bien qu'il doit considérer sans envie les enfants du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

[DEUXIÈME POINT]

Donc, fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connaissons premièrement quelle est leur nature, et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons.

Premièrement, on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons ; car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'âme est travaillée par ce mouvement.

Mais on l'afflige beaucoup davantage quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient : « parce « que, dit saint Augustin[1], quand elle possède ce qu'elle « aimait, comme les honneurs, les richesses, elle se « l'attache à elle-même par la joie qu'elle a de l'avoir ; « elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler « de la sorte ; cela devient comme une partie de nous-« mêmes, et, pour dire le mot de saint Augustin, comme « un membre de notre cœur : » de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit ; il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre.

1. *De Lib. Arbit.*, I, XV, 33.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux, mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente, et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes : n'avoir pas ce que nous aimons, le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre évangile? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui, voyant un homme qui a ce qu'il veut, s'écrie, avec un grand applaudissement, qu'il est heureux, qu'il est fortuné. Il a ce qu'il veut : est-il pas heureux? Il est vrai, le monde le dit; mais l'Évangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut : et de même la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité, c'est[1] la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine: à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. Comparez maintenant ces deux choses: n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misérable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez? Mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors; au contraire, quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un déréglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune, il se peut faire que l'intérieur n'en soit pas troublé; le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans, il s'ensuit que celui-là est plus malheureux qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès: parce qu'il est plus déréglé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux: Délivrez-moi; mais où il y a du désordre et ensuite du péché: Ah! guérissez-moi, s'écrie-t-il; c'est qu'il y a du déréglement, et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très-évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit; mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride, et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie

1. Déf. Vers.: *est*.

de ces appétits de malade, qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels ? n'est-ce pas un appétit de malade, que de courir après les plaisirs, et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle ? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes lettres : que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. « Qui est-ce, disait ce peuple « brutal, qui nous donnera de la chair ? nous ne pou- « vons plus souffrir cette manne[1]. » Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre[2], qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disait : Il les livre entre les mains des bourreaux, ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes (*a*) tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux : donc c'est un effet de miséricorde, de nous contrarier souvent dans nos appétits, d'appauvrir nos convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent ; et le vrai remède de nos maladies, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non

VAR. (*a*) Nous nous nourrissons.

1. *Num.*, XI, 4, 6. *Ps.*, LXXVII, 21, 27, 31.
2. *Rom.*, I, 24.

pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini*, [« pour vous, vous serez dans la tristesse »] en n'ayant pas ce que vous aimez : c'est la première peine qui nous [1] est utile.

Mais, fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait des nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement ; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil : on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses πλουτιάζοντες [2] « tombent dans les lacets, » *incidunt in laqueum* [3]. C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand : aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces richesses « étaient fortement attachées aux fibres de l'âme, et « combien il s'écartait de la droite voie par cet attache- « ment excessif (*a*). » *Quantum* [*hæc*] *amando peccaverint* [4], *perdendo senserunt*, dit saint Augustin [5]. Il verra combien

VAR. : (*a*) Vicieux.

1. ÉD. : *vous*.
2. Mot grec omis par les éditeurs. Il n'est pas sans intérêt de voir Bossuet commencer à consulter les différentes versions de l'Écriture.
3. I *Tim.*, VI, 9.
4. MS. : *deliquerint*.
5. *De Civit. Dei*, lib. I, cap. X

ces richesses pouvaient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres, il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pèlerinage laborieux et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, *vos autem*[1]. Cette convoitise qui vous rend malades demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils « excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font, par « l'utilité qu'ils vous apportent, » *emolumento curationis offensam sui excusant*[2].

Mais admirez la bonté de notre Sauveur, qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre

1. Déf. Vers. omettent le texte.
2. *De Pœnit.*, n° 18.

au-dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? c'est une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or il n'est rien de plus solide (*a*) que cette espérance, appuyée sur la (*b*) parole qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre évangile. Attestée, premièrement, par la joie du siècle : car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez à ce qu'il prépare à ses serviteurs; si tel est le contentement des captifs, quelle sera la félicité des enfants? Attestée, en second lieu, par la tristesse des justes : car si tel est le plaisir de Dieu (*c*), que durant tout le cours de la vie présente la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent; si, d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix, donc cette vertu, qu'on met à l'épreuve, enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui l'a fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul[1] (*d*), que « la souffrance produit « l'épreuve; » si lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi : console-toi, ô juste souffrant! puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever, et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'Apôtre, ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt après que « l'épreuve produit « l'espérance[2]. »

Mais quelle parole pourrait exprimer quelle est la force de cette espérance? C'est elle qui nous fait trouver un

VAR. (*a*) De mieux établi. — (*b*) Cette. — (*c*) Si c'est une maxime établie. — (*d*) Du divin apôtre.

1. *Rom.*, v, 3.
2. *Ibid.*, 4.

port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle notre ancre[1] : et de même que l'ancre empêche que la[2] navire ne soit emportée, et, quoiqu'elle soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre (*a*) [3] les vagues dont elle est battue : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes (*b*), consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent ; et quand la terre tremblerait jusqu'aux fondements, quand le ciel se mêlerait (*c*) avec les enfers, quand toute la nature serait renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que notre tristesse sera changée en joie sera éternellement immuable ; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. « Le Seigneur sait ceux qui sont à lui[4] ; » et « son œil veille toujours sur les justes[5]. » Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille ; « le même mouvement, dit saint Augustin[6], fait « exhaler la puanteur de la boue et la bonne senteur des « parfums ; » et le vin n'est pas confondu avec le marc,

Var. (*a*) Parmi. — (*b*) Fidèles. — (*c*) Se confondrait.

1. *Heb.*, VI, 19.
2. Ed. : *le navire*. Bossuet met *navire* au féminin, comme *nef*, en souvenir du latin *navis*.
3. Viv. : *parmi*. C'est la variante.
4. II *Tim.*, II, 19.
5. *Ps.*, XXXIII, 16.
6. *De Civit. Dei*, lib. I, cap. VIII.

quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consument les méchants, purifient les justes. Que si quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons-leur avec le grand saint Augustin[1] : « O « herbe rampante, oserais-tu te comparer à l'arbre[2] fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous le prétexte qu'il « perd sa verdure durant cette froide saison, et que tu « conserves la tienne? Viendra l'ardeur du grand jugement qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience « aura cultivés. »

Méditons, méditons, fidèles, cette grande et terrible vicissitude : le monde se réjouira, et vous serez tristes, mais votre tristesse[3] tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel. Ah ! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde. Quand les enfants du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. « Pourquoi m'invitent-ils? dit Tertullien : je ne veux « point de part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus « de la mienne[4]. » Il y a une vicissitude de biens et de maux ; on y va par tour : il y a[5] une loi établie, que nous expérimenterons tour à tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop délicat de vouloir

1. *In Ps.*, XLVIII, *Serm.* II, n. 3, 4
2. Page très-serrée dans le manuscrit. Bossuet écrit si vite qu'il met « *l'herbe* » au lieu de *l'arbre*, et ne corrige pas.
3. Suivez dans le manuscrit à la marge.
4. *De Spect.*, n° 28.
5. Ms., f. 128, p. 14.

trouver du plaisir partout : il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant qu'il n'est pas avec Jésus-Christ. Si j'ai quelque affection pour ce divin Maître, il faut que je le suive en tous lieux ; et avant que de me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, fidèles, les sentiments avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet : car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle.

---

Il y a des maux [1] qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là, nous les devons supporter ; ceux-ci, nous les devons modérer ; le premier, par la patience et par le courage ; le second, par la tempérance, par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui flattent, parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance. Le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus* [2], *alia quæ per continentiam refrenamus* [3].

*In usus justitiæ peccati pœna conversa est* [4].

1. Fragment écrit à la suite du discours, f. 128 (p. 14). Il se rapporte évidemment au second point, mais sans qu'on puisse l'y insérer.
2. Ms. : *ferimus*.
3. S. Aug., *Cont. Julian.*, v, 22. Ms. : *temperantiam continemus*.
4. S. Aug., *De Civit. Dei*, xiii, 4.

---

# SUR LA PROVIDENCE[1]

## DEUXIÈME SERMON

PRÊCHÉ AU LOUVRE, UN DES JOURS DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

(Mars 1662)

*Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus[2] similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*

Mon fils, souviens-toi que tu as reçu du bien en ta vie, et que Lazare n'y a reçu que du mal; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et toi dans les tourments[3].

Luc., xvi, 25.

Nous lisons dans l'Histoire sainte[4] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places (*a*) du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux

VAR. (*a*) Toutes celles.

1. Ms., t. XII, f. 176-193; Déf., t. V, p. 242-259 : *Premier Sermon pour le jeudi*, etc. (Cf. Vers., XII, 399-421; Viv., xi, 161-175.)
2. Ms. : *et Lazarus.*
3. La traduction du texte ne se trouve, par exception, ni en tête de l'avant-propos, ni en tête de l'exorde proprement dit. J'en ai pris la première partie dans la suite du discours, et j'ai dû suppléer au reste.
4. III *Reg.*, xv, 17-22.

grands châteaux forts (a)[1] par lesquels il fortifia sa frontière. Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre (b) la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre (c) les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains (d). Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit [en] rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi (e) immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines (f) de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond après que nous aurions imploré [les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Sainte Vierge.]

[AVE]

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze,

VAR. (a) Deux citadelles. — (b) Pour détruire — pour combattre. — (c) Contre. — (d) Détruisons leurs remparts superbes. — (e) Conduite. — (f) Démolitions.

1. ÉD.: *deux grands châteaux.*

contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur, Θεοῦ τρυφήν[1]. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2]; [« Dieu vit que la lumière était bonne ; » ] qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, et l'avait trouvé « parfaitement beau : » *Et erant valde bona*[3] ; enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature,

1. *Orat.*, XXXIV. Les deux mots grecs, omis, mal à propos, par Déforis, ont été rétablis par M. Lachat.
2. *Gen.*, I, 4.
3. *Ibid.*, 31.

et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent (a) la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde ! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire, et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à gouverner [1], il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux Princes [2] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre (b); c'est-à dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le Prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure; et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle

VAR. (a) Troublent. — (b) Pour savoir se laisser conduire par ordre.

1. ÉD. : *bien gouverner*.
2. *Deut.*, XXXIV, 9.

rapidité de la fortune (a), mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si étrange (b)[1] incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes; et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain (c), en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde : et c'est tout le sujet de ce discours.

## PREMIER POINT

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux[2], que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder (d) par un certain endroit (e), aussitôt, toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments

VAR. (a) Quoique la dispensation des biens et des maux semble s'y faire au hasard et à l'aventure. — (b) Prodigieuse. — (c) Notre médiocrité. — (d) Vous les fait considérer. — (e) Par un certain point.

1. ÉD. : *prodigieuse*. Il est vrai que le mot *étrange* a été repris par Bossuet un peu plus haut.

2. Voy. le premier sermon *sur la Providence*, p. 115.

et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme (*a*) humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous « le soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinaire« ment, ni la course aux plus vites (*b*), ni les affaires aux « plus sages (*c*), ni la guerre aux plus courageux; mais « que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les em« plois (*d*)[1] : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus*[2]. « J'ai vu, dit le « même Ecclésiaste, que toutes choses arrivent égale« ment à l'homme de bien et au méchant, à celui qui « sacrifie et à celui qui blasphème: » *Quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt*[3]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit, au contraire, l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point

VAR. (*a*) Figure. — (*b*) Aux plus diligents. — (*c*) Aux plus avisés. — (*d*) Mais que le hasard et l'occasion, qui règle tous les prétendants, dominent partout.

1. ÉD. : *qui règle tous les prétendants*. Variante introduite dans le texte.
2. *Eccl.*, IX, 11.
3. *Ibid.*, 2, 3.

d'ordre: « il dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune: ***Dixit insipiens*** [*in corde suo:* ***Non est Deus***[1]]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'im- « piété en la place du jugement, et l'iniquité dans le « rang (*a*) que devait tenir (*b*) la justice: » ***Vidi*** [***sub sole***] ***in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem***[2]; c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait (*c*) les choses humaines sans conduite et sans jugement (*d*)? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en « mon cœur: Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce « sera le temps de toutes choses (*e*). » ***Et dixi*** [***in corde meo***]***: Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit***[3].

VAR. (*a*) En la place. — (*b*) Voy., à la suite du discours, *le complément des Variantes*. A. — (*c*) Laissait errer. — (*d*) Au hasard et à la fortune. — (*e*) De chaque chose.

1. *Ps.*, LII, 1.
2. *Eccl.*, III, 16.
3. *Ibid.*, 17.

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit (*a*) : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'état de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra, par un dernier jugement, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque « chose, » *et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, [chapitre] VI, et [en saint] Luc, [chapitre] XII, dont je vais vous donner une paraphrase[1]. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers.

VAR. (*a*) Un ordre admirable.

1. Addition marginale que M. Lachat place après la phrase suivante.

Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels: elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur: elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent (*a*) des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa Providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1]? [« N'êtes-vous pas « beaucoup plus qu'eux? »]

Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et

VAR. (*a*) Durent...

1. *Matth.*, VI, 26.

que la peine ne poursuit pas (*a*) d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, conçus[1], dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse (*b*) si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini (*c*) se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants (*d*)! *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[2]. Il ne serait pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité, et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus esto*[3].

Si (*e*) nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera

VAR. (*a*) Ne serre pas — ne suit pas. — (*b*) De sa sagesse. — (*c*) Que l'éternel. — (*d*) Garde aux criminels. — (*e*) Voy. au *Complément*, B.

1. ÉD. : *formés et conçus*. Deux mots soulignés, c'est-à-dire effacés.
2. S. Aug., *In Ps.*, CXI, n° 8. — Ms. : 88.
3. *Ibid.*

complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à « la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement, « qui en est une condition nécessaire, et il se montre[1] « presque égal en attendant sur toute la nature hu-« maine. » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem*[2]. N'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ah! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fols[3] et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens (*a*), que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement: pour les autres, il sait où il les attend; et (*b*) le jour est marqué pour les (*c*) punir[4] : *quoniam prospicit*

VAR. (*a*) Il se contente que... — (*b*) Et il ne s'émeut pas de leurs reproches. — (*c*) Pour les confondre.

1. Ici, les éditeurs intervertissent la traduction et le texte, et conservent des lambeaux de la première rédaction, que j'ai rejetée au *Complément des Variantes*. B.

2. *Apol.*, n° 41.

3. Déf. Vers. : *fous.*

4. ED. : *il ne s'émeut pas de leurs reproches.*

*quod veniet dies ejus*[1] [« parce qu'il voit que son jour doit « venir bientôt »].

Mais cependant, direz-vous (*a*), Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux. Il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience! la santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent (*b*) de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet [pas] que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes : c'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres[2].

VAR. (*a*) Voy. le *Complément*, C., p. 158, l. 19. — (*b*) Qui tiennent de...

1. *Ps.*, XXXVI, 13.
2. ÉD. : *Cette distinction étant supposée... décision dernière et irrévocable.* Seize lignes empruntées à une première rédaction (*Compl. des Variantes*, C), et mal à propos intercalées dans la seconde, où elles font double emploi.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*. Il y a premièrement le vin pur, *vini meri;* il y a secondement le vin mêlé, *plenus mixto;* enfin il y a la lie, *verumtamen fæx ejus non exinanita*[1]. Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est[2] tempéré d'aucune douceur? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs[3] pour les attendre (*a*): qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent. Mais ces temps de mélange finiront: Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux : venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ*[4]. Voilà, messieurs, ce discernement qui

VAR. (*a*) Où il faut exercer les bons et supporter les méchants.

1. *Ps.*, LXXIV, 9.
2. Var. : *n'est jamais.*
3. Var. : *les méchants.*
4. *Ps.*, *ibid.*

démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes, que vos voies sont « justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! « Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô roi des « siècles[1] ! » qui n'admirerait votre providence? qui ne craindrait vos jugements ? Ah ! vraiment, « l'homme in- « sensé n'entend pas ces choses, et le fol ne les connaît « pas : » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*[2]. « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se « trompe : » *Hæc cogitaverunt et erraverunt*[3]; car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main; et votre prophète a prédit que « ce serait seule- « ment au dernier jour qu'on entendrait le mystère de « votre conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus*[4].

Mais alors il sera bien tard (*a*)[5] pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, messieurs, l'heure destinée, assistons en esprit au dernier jour; et du marchepied (*b*) de ce tribunal, devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de

VAR. (*a*) Trop. — (*b*) Du pied.

1. *Apoc.*, xv, 3, 4.
2. *Ps.*, xci, 6.
3. *Sap.*, ii, 21. Ms. : *consideraverunt.*
4. *Jerem.*, xxiii, 20.
5. Viv. : *trop tard.*

l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance : les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable (*a*). Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement (*b*). Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe[1]. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être; cet état est violent, et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie. « et Lazare aussi a reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir[2] durant les temps de mélange, où Dieu préparait un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvait pas (*c*) être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, *nunc autem*, une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà, messieurs, le conseil

VAR. (*a*) Terrible. — (*b*) De douter de la sévérité de son jugement. — (*c*) Ne peut pas.

1. ÉD. : *Elles n'ont pas encore leur temps arrêté.* Phrase reprise de la première rédaction. (*Var.*, C.)
2. Ms., f. 189, p. 15. Voy. au *Complément des Variantes* (C) la reproduction du f. 183.

de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

## SECOND POINT

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfants : ***Aliud [est] solatium captivorum, aliud gaudium liberorum***[1], ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne

1. *S. Aug. in Ps.*, CXXXVI, n° 5. Déf. Vers. : *La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons, ou pour dire...* Addition marginale qu'il ne paraît pas possible d'insérer dans le texte, où elle fait double emploi avec ce qui suit.

les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin[1].

Et certainement, chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine (*a*), en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles ; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien (*b*), soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées; et que je considère d'ailleurs que tout déclaré (*c*) qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance: ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente (*d*) ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance. Non, non, messieurs, je ne m'oublie pas; non, non, je n'ignore pas (*e*) combien

VAR. (*a*) En Judée. — (*b*) De J.-C. et de son Église. — (*c*) Furieux — frémissant. — (*d*) Qu'en vérité il fait peu d'état de toute cette pompe qui nous éblouit. — (*e*) Je sais.

1. *In Ps.*, LXXII, n° 14.

grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience[1]; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier (a) à sa conduite (b) une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains (c) pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes*[2].

Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose; mais elle fait encore un plus grand effet : c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, chrétiens? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne. Il y a cette différence remarquable (d) entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres : le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle, qui enferme dans un même ordre et les

VAR. (a) En confiant. — (b) A ses soins. — (c) Monarques. — (d) Mémorable.

1. La *Gazette de France* ne mentionne la présence de Louis XIV ni au sermon du mercredi 8, ni à celui du vendredi 10 mars. Qu'il y ait assisté ou non, Bossuet compose son sermon comme si le roi devait l'entendre.

2. S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XXIV.

parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance (a)[1]. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement; mais, pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du Prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée (b), il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet; ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble (c) ses desseins : au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins, parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre, à l'accomplissement de son salut : et son salut est sa grande affaire; c'est là que (d) se réduisent toutes ses pensées : ***Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum***[2].

S'appliquant de cette sorte à la Providence, si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec sou-

VAR. (a) Par leur contrariété et leur discordance. — (b) Par le moyen de ce ministre. — (c) Contrarie. — (d) A laquelle se réduisent.

1. ÉD. : *et leur contrariété.*
2. *Rom.*, VIII, 28.

mission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance[1], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez pas[2], petit trou- « peau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner « un royaume[3]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien ; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin[4], vient laver ses mains dans leur sang ; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec

1. *Rom.*, v. 4.
2. Éd. : *point*.
3. *Luc*, XII, 32.
4. *In Ps.*, LVII, n° 21.

foi comme une voix céleste qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison ? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te dessèchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses : et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour ; tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées ? Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les « puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés « puissamment : » *Potentes potenter tormenta patientur* [1]. C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde. une malheureuse primauté de peines à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. *Confidimus autem de* [*vobis meliora* [2]]. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses. » Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise

1. *Sap.*, VI, 7.
2. *Hebr.*, VI, 9.

à Dieu, secourable aux pauvres. Si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel[1], et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

---

## COMPLÉMENT DES VARIANTES

### A

...la justice[2], c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, et (*a*) même l'iniquité sur (*b*) le trône où la seule justice doit être placée. Sans doute, cette place qu'occupe le crime est assez auguste et assez éminente (*c*). Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? Que Dieu abandonnait les choses humaines (*d*)? Au contraire, ajoute-t-il aussitôt après, c'est cela même qui me fait dire en mon (*e*) cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de chaque chose (*f*). *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes. Il découvre dans le genre humain une extrême confusion, puisque, n'y ayant rien de plus ennemi que la justice et l'iniquité, celle-ci occupe si souvent la place de l'autre et laisse (*g*) la vertu méprisée. D'ailleurs il voit éclater (*h*) une si divine sagesse (*i*) dans tout le reste du monde que rien ne lui

VAR. (*a*) Ou. — (*b*) Dans. — (*c*) C'était, ce me semble, monter assez haut. — (*d*) Que les affaires humaines étaient sans conduite et sans jugement. — (*e*) Dit ce sage Prince, aussitôt : « J'ai dit... » — (*f*) De toutes choses. — Chaque chose aura son temps. — (*g*) Laissait. — (*h*) Voyait reluire. — (*i*) Tant d'ordre.

1. ÉD. : *dont nous parle* [*l'Évangile*]. Phrase inachevée et soulignée, c'est-à-dire condamnée deux fois par Bossuet.

2. Ms., f. 182, au verso. Voyez la seconde rédaction, page 140, à partir de la ligne 15 (Ms., f. 181).

paraissait plus extravagant que de croire que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit (a) la seule qu'il laissât errer sans conduite au gré du hasard et de la fortune. Ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il attend avec patience ce jour bienheureux dans lequel Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues; et alors, dit ce sage prince, ce sera le temps de toutes choses. *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux... (V. p. 141) ... *et cum illo æternus eris.*

B

Voilà donc le mystère [1] du conseil de Dieu, voilà cette grande maxime d'état de la Politique du ciel. Dieu nous a formés dans le temps pour nous faire passer à l'Éternité. Ainsi pour nous tenir toujours en attente et dans un dessein de passage, il nous introduit dans le monde où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, où il laisse quelque désordre apparent, pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. L'ordre que nous y voyons, il faut l'admirer; celui que nous ne voyons pas, il faut l'attendre, et nous écrier avec le Sage ce que je ne me lasse point de vous dire, ce que vous ne devez point vous lasser d'entendre : « Donc Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de chaque chose. *Et tempus...*

Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent. Le mauvais riche, quoique criminel, jouit encore de quelque repos. Cet état est violent et ne peut pas durer longtemps. Ni la peine, ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être toujours (b). Mais attendez encore un mo-

VAR. (a) Fût (effacé). — (b) A jamais.

1. Ms., 183-84 (p. 8, 9, 10). Voyez plus haut, p. 113 : *Var.* (e).

ment et les choses se démêleront d'elles-mêmes; Lazare et le mauvais riche iront tous deux à la maison de leur éternité, et alors quel étrange changement et quel nouvel ordre de choses! « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » *Fili, recepisti...*

Sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. Mais Dieu avait ses raisons tirées d'une sagesse profonde. C'était encore le temps de souffrir les criminels pour les inviter à se repentir; c'était le temps d'éprouver les justes pour les exercer par la souffrance. Mais maintenant, poursuit Abraham, *nunc autem*, maintenant dans ce grand jour de l'éternité, maintenant que la mort nous ayant tirés de la loi des changements et des temps, vous êtes enfin arrivés tous deux à l'état de la consistance, *nunc autem*, une autre disposition va se (*a*) commencer, et la peine ne sera plus séparée du coupable qui l'a méritée ni la consolation (*b*) refusée au juste qui l'a fidèlement attendue (*c*). *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*

C'est ainsi que la confusion de la vie présente se débrouillera clairement dans la vie future. Ce mystère[1] est caché, messieurs, mais il se découvrira en son temps. Il ne fait point encore paraître le discernement entre les bons et les impies, parce qu'il a choisi un jour où il veut le faire paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre en (*d*) sera complet. C'est ce qui fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire : *Quod semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem.* Il se montre presque égal sur toute la nature humaine ; et les biens et les maux qu'il envoie en attendant sur la terre sont communs à ses ennemis et à ses enfants. « *Æqualis est interim super omne hominum genus et indulgens et increpans, communia voluit esse et commoda profanis et incommoda suis.* Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car[2]...

VAR. (*a*) Se va. — (*b*) Et la consolation éternelle ne manquera plus à l'homme de bien. — (*c*) Espérée. — (*d*) Des uns et des autres.

1. Tout ce qui suit n'est pas barré à la marge, mais devrait l'être.
2. Voyez la suite : « n'avez-vous pas remarqué.... » p. 144, l. 7.

C

Mais de peur que[1] vous ne croyiez que, devant le terme de ce dernier jour où les choses seront démêlées, elles aillent, en attendant, en quelque désordre, admirez encore un autre secret de la Providence divine, et voyez comme elle dispense les biens et les maux (a) avec une équité admirable fondée sur la nature des uns et des autres.

Il y a donc deux sortes de biens et de maux : il y a les biens et les maux mêlés, qui peuvent en quelque sorte changer de nature (b) : par exemple, la maladie est un mal qui peut tourner en bien par la patience, comme la santé est un bien qui peut être changé en mal, en favorisant la débauche. C'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, suivant l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain qui jamais ne peut être mal, comme la félicité éternelle ; et il y a aussi certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, comme les supplices des réprouvés.

Après cela, chrétiens (c), il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans ce mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin, que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchants n'eussent point de part; et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés. C'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants

VAR. (a) Admirez la sage dispensation qu'elle fait des biens et des maux. — (b) Qui dépendent de l'usage que nous en faisons. — (c) Cette distinction étant supposée.

1. Ms., f. 184, 185, 188, 190 (p. 10-15). Voyez plus haut, p. 145, l. 3. *Var.* (a). C'est la fin du second point.

sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tint les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Ah ! que le saint et divin Psalmiste a célébré (a) divinement sur sa lyre cette belle distinction de biens et de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini*... Il y a : 1° le vin pur, *vini meri;* il y a : 2° le vin mêlé, *plenus mixto.* Enfin, il y a la lie, *fæx ejus non est exinantia.* Que signifie ce vin pur, sinon la joie de l'éternité qui n'est altérée par aucun mal? Que veut dire cette lie, sinon le supplice des réprouvés, qui n'est jamais tempéré d'aucune douceur? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux, que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le Prophète a chantée ! Mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Ici, durant le temps du mérite, les biens et les maux mêlés dont les sages savent profiter pendant que les méchants en abusent. Mais ces temps de mélange finiront : venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; vous boirez toute l'amertume de la vengeance divine. *Bibent omnes peccatores terræ.*

« O que vos œuvres sont grandes! que vos voies sont justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant! Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô Roi des siècles![1] » Qui n'admirerait votre Providence! qui ne craindrait vos jugements! Ah! vraiment, « l'homme insensé n'entend point ces choses, et le fol ne les connaît pas. » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.* « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se trompe. » *Hæc consideraverunt et erraverunt.* Car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît toute la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main,

VAR. (a) Chanté.

1. *Apoc.*, XV, 3, 4.

et votre Prophète a prédit que « ce serait seulement dans le dernier jour qu'on entendrait clairement le mystère de votre conseil. » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus*[1].

Mais comme alors il sera trop tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire, prévenons l'heure destinée par une pieuse méditation, mettons-nous en esprit dans ce dernier jour, et, du pied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des libertins qui s'endurcissaient (*a*) dans le crime, en voyant d'autres méchants impunis! Eux-mêmes s'étonneront comment au contraire ils ne voyaient pas que cette impunité les avertissait de la sévérité de ce dernier jour. Car encore que Dieu ait fait voir dans la vie présente presque à tous les siècles des exemples de sa juste vengeance, je ne crains point de le dire, que ces châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne nous doivent pas sembler si terribles que l'impunité de tous les autres. Si Dieu n'avait épargné aucun criminel, cette erreur (*b*) aurait quelque excuse, de n'avoir pas (*c*) attendu un autre discernement plus terrible. Maintenant que nous sommes instruits par sa parole, et de plus avertis par sa patience, convaincus par les choses mêmes et par l'ordre de tous ses desseins, quel sera notre aveuglement (*d*), si nous ne demeurons persuadés qu'un conseil supérieur et éternel préside aux affaires humaines: que s'il nous paraît quelque désordre dans la vie présente, c'est afin de nous tenir en attente de la vie future; et qu'enfin, puisque nous sommes si bien gouvernés par la sagesse divine, ce doit être notre unique application de prendre des sentiments dignes d'une si haute conduite.

VAR. (*a*) Qui s'affermissaient. . — (*b*) Notre aveuglement. — (*c*) Si nous n'avions pas. — (*d*) Quelle sera notre folie.

1. *Jerem.*, XXIII, 20.

# SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES

DANS L'ÉGLISE

## SERMON[1]

POUR LA SEPTUAGÉSIME

Prêché à Paris, aux Filles de la Providence
(février 1659)

### NOTICE

Je n'hésite pas à croire, sur la foi de M. Floquet[2], que la maison « chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées, » désignée dans la péroraison de ce discours, était le *séminaire des Filles de la Providence*, inauguré en 1652, près du Val-de-Grâce, par les soins de M[me] de Polaillon (Marie Lumagne) et de saint Vincent de Paul. C'était la maison-mère d'un *Asile de la Propagation de la foi*, inauguré d'abord à Metz vers 1640, mais reconstitué et agrandi en 1657, dont Bossuet était le supérieur depuis plusieurs années[3].

Il est ainsi permis de croire que Bossuet prêcha aux *Filles de la Providence*, dès son arrivée à Paris[4], un sermon de cha-

1. Ms., t. XI, f. 379-388; Déf., t. IV, p. 536-550 (Cf. Vers., XII, 1-22; Viv., VIII, 425-439). Voy. mes *Etudes critiques*, liv. II, chap. I.
2. *Etudes*, t. II, p. 1-6.
3. *Ibid.*, t. I, liv. III et V.
4. La septuagésime tombait en 1659, le 9 février : le sermon aurait donc été prononcé, au plus tard, le samedi 15. Or l'on sait que, le 4, Bossuet signait encore, à Metz, le procès-verbal de l'Assemblée des Trois-Ordres. (*Ibid.*, p. 555.)

rité qui avait pu lui être demandé avant son départ de Metz par les religieuses et par M. Vincent, dont on sait que l'archidiacre de la cathédrale de Metz aimait à seconder les efforts en toutes choses. Le sermon *sur l'Eminente dignité des pauvres* aurait donc inauguré la brillante carrière que le prédicateur allait fournir désormais dans les chaires de la capitale (1659-1669).

L'aspect du manuscrit[1] et le caractère même de la composition semblent confirmer sur ce point la conjecture de M. Floquet. Bossuet avait d'abord jeté sur quatre feuillets de même format[2], couverts dans tous les sens jusqu'à la marge, le texte d'un *entretien* très-court et très-simple. Il aura senti le besoin de revenir sur ce travail et d'ajouter quelque chose à ses raisons, pour les rendre plus persuasives, mais sans changer le caractère d'une exhortation où les formes du style sont restées austères comme le fond de la doctrine.

Le corps du discours avait pu être composé d'avance ; les additions ont été écrites à la dernière heure et très-vite sur le premier papier venu[3] : par exemple, sur le feuillet blanc de deux lettres que Bossuet venait de recevoir au Doyenné de Saint-Thomas-du-Louvre[4]. Elles se rapportent à chacun des trois points, avec des renvois plus ou moins clairs, et sans que Bossuet ait toujours effacé les parties de sa première rédaction auxquelles il les substituait.

Ce qu'il n'a point effacé méritait d'être conservé ; mais les éditeurs ne sont pas entrés, je le crois, dans la pensée de l'orateur, en les intercalant dans le texte ; pour éviter toute confusion, je restitue ces passages dans leur intégrité, mais à la suite du sermon, comme le complément naturel des variantes.

Le manuscrit ne donne pas le sommaire de ce discours.

1. On y reconnaît les grandes feuilles et la grande écriture du carême des Minimes (1660), et on peut affirmer, tout au moins, que le discours a été écrit de 1659 à 1661.

2. Ms., t. XI, f. 379, 386, 387, 388.

3. *Ibid.*, f. 380-385.

4. *Ibid.*, f. 380 : « *à Monsieur, Monsieur l'abbé de Bossuet, à Paris;* » f. 381 : « *Monsieur, Monsieur Bossuet, grand archidiacre en la cathédrale de Metz, à Paris.* » La lettre était adressée d'abord à Metz : léger indice, mais qui pourrait s'ajouter aux preuves fournies par M. Floquet.

M. Lachat a publié pour la première fois[1] trois belles pages, d'un tour serré et rapide, qui me paraissent en être le résumé substantiel plutôt que l'esquisse.

---

## SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE

*Erunt novissimi primi, et primi novissimi.*

[Les derniers[2] seront les premiers, et les premiers seront les derniers.]

(Matth., xx, 16.)

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seraient[3] les derniers et que les derniers seraient les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avait méprisés, rempliront (*a*) les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures : toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé (*b*) dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits (*c*) dans l'institution

VAR. (*a*) Occuperont. — (*b*) Comme ébauché. — (*c*) Un commencement.

1. T. VIII, p. 440-442 : « *Abrégé d'un sermon pour le dimanche de la septuagésime.* »

2. Bossuet n'a point écrit la traduction du verset de saint Matthieu. En revanche, il donne ensuite et il traduit un verset des Psaumes : « *Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.* — Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres. » (*Ps.* LXXI, 23). Le prédicateur aura hésité entre les deux textes en commençant son discours; mais on voit, dès la fin de l'exorde, qu'il s'était décidé pour le premier. Aussi n'ai-je conservé que celui-là. L'autre se retrouve en tête de l'*Abrégé de sermon* publié par M. Lachat (t. VIII, p. 440).

3. ÉD. : *seront.*

de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ, son instituteur, est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi : de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle, et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement[1], dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs : dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Église et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches et ne semblent nés que pour les servir : au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à la condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Église de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les « derniers : » puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Église; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités

1. Bossuet met en surcharge cette indication : « Partage des riches : l'honneur, l'autorité, la faveur; l'honneur leur donne la préséance; l'autorité leur donne le commandement; la faveur leur donne les priviléges. Avantages [qui] leur sont ôtés dans l'Église. »

certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres : c'est-à-dire, honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

[PREMIER POINT.]

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit[1] composée que de riches, l'autre n'ait (a)[2] que des pauvres dans son enceinte ; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent : mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres[3]; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle serait (b) sans force et sans fondement assuré. L'abondance, ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu (c) cultivée (d); les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis,

VAR. (a) N'a. — (b) N'aurait ni force ni. — (c) Mal. — (d) Inculte et abandonnée.

1. Viv. : *n'est*. Mot que Bossuet a effacé.
2. Viv. : *n'a*.
3. *De div. et paup. Hom.* XI.

tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et n'épargnant pas les sueurs, elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette idée (a)[1] pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement [2], nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville qui fût véritablement la ville des pauvres : cette ville, c'est la sainte Église; et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Église dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Écriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être un peu extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable; et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs,

Var. (a) Pensée.

1. Éd. : *pensée*.
2. Voyez, à la suite du discours (*complément des variantes*, A) des fragments d'une première rédaction de cette partie du discours. Pour le texte, il faut prendre les feuillets intercalés 380-382.

qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Église, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Église est cachée et intérieure : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*[1]. « Dieu « te donne, disait Isaac à son fils Jacob[2], la rosée du ciel « et la graisse de la terre ! » C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que, dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs[3] héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est bien aisé de comprendre que, les richesses et l'abondance étant le partage de la Synagogue ; dans sa propre institution elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église : dans les promesses de l'Évangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels l'on attirait ces grossiers ou l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix; et, par ce merveilleux changement, les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers (*a*); parce que les riches, qui étaient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église, et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons, qu'il serait trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que dans le vieux

VAR. (*a*) Renvoyés dans les derniers.

1. *Ps.* XLIV, 14.
2. *Genes.*, XXVII, 39.
3. Ms. : *les*.

Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la Synagogue, son épouse, eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque (*a*) de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, voulant, dit-il, « remplir sa mai- « son, » *ut impleatur domus mea*[1], ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables ? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez- « vous-en, dit-il, dans les coins des rues, *Exi cito*, et « amenez-moi promptement, « qui ? » les pauvres et les in- « firmes : « qui encore ? » les aveugles et les impotents : » *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc*[2]. C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire, la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les « pauvres de Dieu : » *pauperes tuos*[3]. Pourquoi les pauvres de Dieu ? il les nomme ainsi en esprit, parce que (*b*)

VAR. (*a*) Et porter le caractère. — (*b*) Parce qu'il les adopte.

1. *Luc*, XIV. 23.
2. *Ibid.*, 21.
3. *Ps.* LXVI, 2.

dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me*[1]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser? « O « pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous ap- « partient le royaume de Dieu[2]! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin apôtre, qu'il n'y a « pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y « a pas plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles; « mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus mé- « prisable[3] : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ !

Et de là[4] nous devons entendre qu'il ne suffit pas de

1. *Luc*, IV, 18.
2. *Ibid.*, VI, 20.
3. I *Cor.*, I, 26-28.
4. Trois lignes omises par les éditeurs, qui les remplacent par un long développement pris dans le premier brouillon. Cf. VAR. A.

les plaindre, ni même de les assister, mais que nous devons concevoir pour eux de grands sentiments de respect. Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, [il] leur parle en ces termes : « Je vous conjure, « mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la « charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos « prières auprès de Dieu, afin que les saints qui sont en « Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire. » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[1]. Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement! Il ne dit pas : l'aumône que j'ai à lui faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner; mais : le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour (*a*) faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la misère (*b*)[2], ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne (*c*)[3], par la manière et les circons-

VAR. (*a*) Quoi? faut-il tant de précaution pour...—(*b*) Nécessité. — (*c*) D'en relever le prix.

1. *Rom.*, XV, 30, 31. Au bas de la page, Bossuet donne aussi le dernier verset de saint Paul en grec.

2. ED. : *la nécessité*.

3. VIV. : *un certain art d'en relever le prix par la manière de l'offrir.*

tances (a)[1]. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister ; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Église. En cette qualité glorieuse, il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio [accepta fiat in Jerusalem sanctis]*.

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques ; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez (b) sérieusement, en la charité de Notre-Seigneur, que, si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

[SECOND POINT [2].]

C'est la seconde vérité (c) que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai

VAR. (a) Par la manière de l'offrir. — (b) Pesez. — (c) Proposition.

1. Déf. Vers. : *la manière et les circonstances de l'offrir.*
2. Ms., f. 383.

déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti (a) jusques à [1] la croix, il est bien aisé de juger (b), messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi [2]! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion[3]. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il

VAR. : (a) Avec la profonde humiliation de ce Dieu pauvre. — (b) Il est bien visible.

1. Vers. Viv. : *jusqu'à*.
2. ÉD. : *sinon pour*.
3. Bossuet est revenu sur ces idées dans une note écrite à la suite du second point, f. 384, p. 10, 11 : « Dieu n'a besoin de rien. Il veut avoir besoin des riches. Deux motifs : pour la majesté de son culte, pour la nécessité de ses pauvres. Premier besoin pour l'ancien [Testament] : il fallait, pour les sacrifices, dépeupler les troupeaux de ce qu'il y a de plus gras, donner, pour parer son tabernacle, ce qu'il y avait de plus somptueux. Maintenant, dans la nouvelle alliance, il n'y a plus besoin de cette pompe : il a pris d'autres besoins pour les pauvres, etc. »

voulait de la pompe dans son service : mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres (*a*).

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico*[1] : « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus (*b*) n'a besoin de rien selon sa puissance ; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un « grand mystère que j'ai à vous dire ; » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus (*c*) innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus (*d*), tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Dans cette considération[2], il est le plus pauvre de tous les pauvres (*e*). Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif; là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies ; il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées : pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres, parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes, et « qu'il n'y a que Jésus-Christ qui « pâtisse dans toute l'universalité des misérables » : *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[3]. Ce sont donc les besoins pressants de ses

VAR. (*a*) Pour servir les pauvres. — (*b*) Il. — (*c*) Cet innocent. — (*d*) L'oblige encore. — (*e*) Regardez en cette vue, le Sauveur Jésus, et vous le trouverez non-seulement pauvre, mais le plus pauvre.

1. I *Cor.*, XV, 51.
2. ÉD. : douze mots omis.
3. *Salvian. adv. Avar.*, lib. IV, n. 4.

pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux ? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte: mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté : les riches [1] étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avait tant de serviteurs et une si nombreuse famille [2], prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table [3]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver les pauvres, ne se sou-

1. Ed. : *oui, les riches.*
2. Ici se termine (f. 384) la nouvelle rédaction que Bossuet a faite de la première partie de son sermon. On reprend l'autre ms., f. 387.
3. *Genes.*, XVIII, 2, 8.

« vient plus qu'il est maître, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur: *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit*[1]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église: il considère déjà Jésus-Christ en eux; il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres, et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir *(a)*.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service « que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec « eux une partie du fardeau qui les accable[2]. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux « les uns des autres: » *Alter alterius onera portate*[3]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau: qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées *(b)*? Mais encore que les riches marchent à leur aise et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel [est] le fardeau des pauvres? c'est le besoin. Quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le fardeau « des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas

VAR. *(a)* De servir les pauvres. — *(b)* Chargées, abattues.

1. *Serm.*, CXXI, *de Div. et Lazaro.*
2. *De Verb. Apost. Serm.* CLXIV, n. 9.
3. *Gal.*, VI, 2.

« ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus « qu'il ne faut: » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus [quam opus est] habere*[1]. Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non-seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et pendant que le temps le permet (*a*), pratiquons ce conseil de saint Paul: *Alter alterius onera portate:* « Portez vos fardeaux « les uns les autres. » Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit: mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge; lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse (*b*), il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les « charges deviennent égales: » *ut fiat æqualitas,* dit saint Paul[2]. Car quelle injustice, mes frères, que les pau-

VAR. (*a*) Maintenant qu'il est temps. — (*b*) Serre.

1. *Ubi supra.*
2. II *Cor.*, VIII, 14.

vres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire[1], c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle (a) abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors (b) que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes ? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères (c), dans cette pensée (d) : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme : au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part (e) à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

Var. (a) Si grande. — (b) Les faveurs. — (c) Messieurs. — (d) Ce sentiment. — (e) Communiquant.

1. Ces mots : *contre la Providence divine*, et l'apostrophe familière : *Seigneur, permettez-moi de le dire*, sont ajoutés après coup.

[TROISIÈME POINT.]

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé[1] de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires : et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit (*a*), ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et

VAR. (*a*) Et ce qui nous rend ses semblables.

1. Il faut ici quitter la première rédaction (Ms., f. 388. *Complément des Variantes* : B), pour un feuillet intercalé (f. 385, p. 13, 14).

indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandit ses faveurs sur ses compagnons de fortune. Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres (a) tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent.

Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches ! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis, [divitibus*[1] !] « Malheur à vous, riches ! » Qui ne tremblerait à cette sentence? Qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance (b). Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, « par aumônes : » *Peccata tua eleemosynis redime*[2]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux ; *Beati misericordes*[3] : [« Heureux ceux qui sont miséricordieux. »] Enfin, voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pau-

VAR. (a) Il les gratifie de. — (b) Votre seule espérance.

1. *Luc*, VI, 24.
2. *Dan.*, IV, 24.
3. *Matth.*, V, 7.

vres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis « qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels[1]. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains ; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament ; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile[2]. Ah ! pour détourner (*a*) ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté ; entrez en commerce avec les pauvres ; donnez, et vous recevrez : donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles ; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges[3].

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté, et la nécessité de la secourir. Après quoi, il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[4] ! « Heureux celui qui entend sur l'indigent et « sur le pauvre ! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair : mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée

VAR. (*a*) Éviter.

1. *Luc*, XVI, 9.
2. Déf. Vers. : *Væ vobis divitibus ! « Malheur à vous riches, car vous avez reçu votre consolation. »* Voyez la première rédaction, p. 185, l. 26.
3. Ici finit le feuillet intercalé, et le texte reprend au verso du f. 388, lig. 6.
4. *Ps.* XL, 1.

par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, il[1] soulage la misère du pauvre; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles (a) entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison,

VAR. (a) Personnes.

1. Omis par les éditeurs.

prenez connaissance de ses besoins; et si vous n'êtes[1] touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

---

## COMPLEMENT DES VARIANTES

### A[2]

..... Nous savons que cette ville des pauvres (a), selon la police du monde, ne peut être qu'une fiction (b) agréable. Il n'est pas donné (c) aux choses humaines de pouvoir se soutenir dans (d) une égalité si mesurée ; les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : si bien que la police du monde unit toujours dans un même tout le riche et le pauvre, et en compose (e) le corps de la société civile. La politique du ciel agit par d'autres principes. Chrétiens, le pourrez-vous croire si je vous le dis, recevrez-vous cette doctrine ? Jésus-Christ est venu bâtir sur la terre une ville spirituelle, c'est-à-dire la sainte Église,

VAR. (a) La distinction de ces deux villes. — (b) Idée. — (c) N'appartient pas. — (d) Par. — (e) Compose de cet assemblage.

1. Viv. : *si vous n'êtes pas.*
2. Suite de la première rédaction du premier point. Voyez p. 166. (Ms., f. 379).

et dans (a) le premier dessein, dans le premier plan de cette ville, elle ne doit contenir que des pauvres [1].....

..... Que si vous voulez encore[2] passer plus avant, voyez que ce que Jésus avait projeté, les apôtres l'ont accompli par son ordre dans la fondation de l'Église. En ce temps, les pauvres y entraient en foule; eux seuls remplissaient la maison de Dieu, et c'est ce qui fait dire à l'apôtre: Il n'y a pas plusieurs riches en Jésus-Christ; il n'y a pas plusieurs nobles; il n'y a pas plusieurs puissants; mais Dieu expressément a voulu choisir ce qui était le plus méprisable. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'assemblée des fidèles était une assemblée de pauvres? et si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté. Tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ [2].

Je pourrais encore, mes Frères[3], établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes par lesquelles vous reconnaîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle (b) a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ et que son père a choisis pour être les citoyens de son Église (c). C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale : Écoutez, nous dit-il, mes très-chers frères. *Audite, fratres mei dilectissimi* [4]. Sans doute il a dessein

VAR. (a) Selon. — (b) Ville mystique. — (c) Et qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux.

1. La suite est barrée, et le haut de la page est déchiré dans le manuscrit.
2. Ms., f. 386, v°.
3. Tout ce qui suit jusqu'à ces mots : « *honorez leur condition. Je sais qu'ils sont le rebut du monde* » a été intercalé dans le texte par D. Déforis. p. 540 (Cf. Vers., p. 8; Viv., p. 430).
4. *Jac.*, II, 5.

de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe (a) d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de Notre-Seigneur? Mais entendons ce qu'il veut nous dire; voici ses propres paroles: « N'est-il pas vrai que Dieu a choisi les pauvres afin qu'ils fussent riches dans la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et après cela, poursuit-il, vous osez mépriser les pauvres! » Cet apôtre, comme vous voyez, vous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi et les héritiers de son royaume. N'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Église avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que concluronsnous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Église. Chrétiens, rendez-leur respect et honorez leur condition.

Je sais[2] qu'ils sont le rebut du monde, mais ils sont les premiers-nés de l'Église. Ils n'ont point de part aux honneurs du siècle, mais la grâce les a appelés à ceux du royaume céleste. Ils n'ont point de retraite sur la terre, mais Dieu a bâti pour eux sa sainte cité, c'est-à-dire sa sainte Église où ils tiennent les premiers rangs, et où les riches ne sont reçus que pour les servir.

B[3]

Qui doute que les priviléges ne leur appartiennent? En

Var. (a) Par la voix.

1. *Jac.*, II, 5, 6.
2. La suite est barrée dans le manuscrit. Mais j'ai voulu aller jusqu'à la fin du premier point.
3. M., f. 188. Commencement du troisième point, première rédaction : Bossuet l'a remplacée sans la barrer. Cf. p. 178, l. 8.

effet le divin Sauveur a promis le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent; et je ne m'en étonne pas. Car étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune. Qu'on ne méprise plus la pauvreté. J'avoue qu'elle était dans la lie du peuple et que le monde la traitait de roturière (*a*), mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance, et il met (*b*) les pauvres de tous les priviléges de son royaume. Les riches par conséquent n'y ont nulle part, et s'ils veulent avoir les grâces, il faut qu'ils les reçoivent par les mains des pauvres. Voulez-vous la rémission des péchés? Le Saint-Esprit vous renvoie aux pauvres : rachetez vos iniquités par aumônes. Voulez-vous la miséricorde? Vous l'aurez, dit le Fils de Dieu, pourvu que vous la fassiez à mes pauvres : *Beati misericordes*. Voulez-vous entrer au royaume? La porte, dit Jésus-Christ, vous sera ouverte pourvu que les pauvres vous introduisent. Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains, et les riches n'y peuvent entrer si les pauvres ne les y reçoivent. Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament, et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile. *Væ vobis divitibus!* « Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre consolation. » Pour éviter ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté[1]...

VAR. (*a*) Qu'on ne la traite plus de roturière. — (*b*) Il gratifie.

1. La suite comme dans la seconde rédaction, p. 180, l. 15.

# SUR LES DÉMONS

## SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

Prêché a Paris dans l'église des Minimes de la place Royale (15 février 1660)

### NOTICE

Nous avons de Bossuet deux sermons *sur les Démons*, prêchés l'un et l'autre le premier dimanche de Carême, mais à quelques années d'intervalle[1], ainsi qu'on en peut juger d'après le seul aspect du manuscrit. Le plus ancien[2] paraît avoir été écrit à Metz vers 1656. L'autre a été prêché aux Minimes de la place Royale pour l'ouverture du Carême de 1660, le premier que Bossuet ait prêché dans la capitale.

Sur ce point, les preuves abondent: c'est d'abord une indication formelle placée par l'orateur lui-même sur l'enveloppe du sermon[3]; puis l'analogie évidente de ce discours pour le format du papier et le caractère de l'écriture avec les autres discours qui appartiennent à la station prêchée aux Minimes[4];

1. Ms., t. XII, f. 61-68, gr. in-fol.— Déf., t. V, p. 99-118 : *second sermon pour le premier dimanche de carême* (Cf., Vers., t. XII, 195-223; Viv., IX, 19-39). — Voyez mes *Études critiques*, liv. II, ch. I.

2. Ms., XII, 35-59. Ed. : *Premier sermon pour le premier dimanche de carême*.

3. L'enveloppe était commune aux deux sermons *sur les Démons*. Mais l'écriture prouve que la note (*Car. Min.* I, Ms., t. XII, f. 35) se rapporte à celui qui nous occupe.

4. Voyez mes *Études critiques*, p. 295-298.

enfin la péroraison, où Bossuet fait l'allusion la plus directe à la paix des Pyrénées, signée, à la vérité, en 1659, mais qui ne put être solennellement promulguée à Paris que le samedi 14 février de l'année suivante[1].

Cette péroraison a été refaite à la dernière heure ; il n'est pas sans intérêt de savoir que Bossuet avait prêché la veille aux *Filles nouvelles catholiques*, et, ce jour-là même, aux *Hommes convertis à la foi*, deux très-beaux sermons *sur la charité fraternelle* et *sur l'Église*[2]. On voit qu'il était alors dans la plénitude de sa force, soutenu et quelquefois emporté par l'ardeur de la jeunesse.

Les premiers éditeurs font au sujet de notre sermon un aveu naïf et qui mérite d'être rapporté : « Ce sermon, disent-ils, est, quant au fond, le même que le précédent : nous eussions *bien désiré pouvoir ne faire des deux qu'un seul sermon*, en ajoutant au premier ce que le second renferme de plus. Mais, après y avoir travaillé assez longtemps, la *difficulté du succès* et la *crainte de gâter les deux pièces*, nous ont déterminés à les donner séparément *telles que l'auteur les a produites.* » C'est vraiment une heureuse fortune qu'ils n'aient pas réussi à faire autrement. La note se termine par cette observation très-judicieuse : « Quoiqu'elles se ressemblent en bien des choses, elles ont cependant des caractères propres. Les tours y sont souvent très-différents ; l'un développe ce que l'autre n'a fait quelquefois qu'ébaucher, et contient des morceaux considérables qui ne se trouvent pas dans le précédent. D'ailleurs on aime à voir comment un écrivain du génie de M. Bossuet sait retoucher sa matière et diversifier ses idées[3]. »

La note des Bénédictins aura paru aux éditeurs de Versailles utile, mais trop longue ; en l'abrégeant, ils y ont glissé, sans le vouloir apparemment, une équivoque : « Ce sermon, disent-ils à leur tour, est au fond le même que le précédent. D. Déforis *a tenté, mais sans succès, de les fondre ensemble.* Quoiqu'ils

1. *Gazette de France*; Vaillant, *Études*, p. 74-77; Floquet, t. II, p. 39-42.

2. Sermons *pour le vendredi, pour le samedi après les Cendres.* — *Liste des prédicateurs*, 1660; Floquet, t. II, p. 62-67.

3. *Œuvres de Bossuet*, t. V. (Paris, 1772), p. 99.

se ressemblent beaucoup, chacun néanmoins a son caractère propre, des tours souvent très-différents; l'un développe ce qui n'est qu'ébauché dans l'autre, et d'ailleurs celui-ci contient des morceaux considérables qui ne se trouvent point dans le premier. *Nous les donnons donc tous deux tels que Bossuet les a composés*[1].» On peut y être trompé et croire que D. Déforis a persévéré dans une entreprise où il ne devait pas réussir, et que les éditeurs de Versailles, — car ils signent la note, — sont les premiers qui aient donné séparément les deux sermons, et « tels que l'auteur les a produits. »

Coupons court à la méprise et faisons amende honorable à D. Déforis. Le sermon *sur les Démons* a été donné tout d'abord avec une fidélité scrupuleuse, à l'exception toutefois d'une interpolation que j'ai corrigée, et qui avait échappé jusqu'à présent à tous les éditeurs.

Je donne ici le sommaire de Bossuet placé dans le recueil de la Bibliothèque impériale et imprimé par M. Lachat en tête de l'autre sermon *sur les Démons:* c'est bien à celui-ci qu'il se rapporte. La confusion est d'autant plus excusable que le sommaire n'indique pas de pagination, et que le plan des deux discours offre peu de différence. Il suffirait pourtant d'un renvoi au livre de Tertullien *contre les Valentiniens,* pour décider la question, puisque l'on trouve dans le second sermon une comparaison tirée de ce traité qui ne se trouvait pas dans le premier.

« *Premier point*[2]. — Ce qui est donné pour ornement aux natures intelligentes leur tourne en supplice. Opération cachée de la main de Dieu.

« *Second point.* — Envie: espèce d'orgueil, mais qui va à ses fins par des voies cachées, parce que c'est un orgueil lâche et timide. L'orgueil naturellement se découvre, parce qu'il fait le généreux.

« Jalousie des anges. Pharaon, *Ézéchiel,* XXXII. Moyens imperceptibles du malin esprit. *Tertullien.* Comparaison du serpent: *Tertullien* [*adv.*] *Valent.*

1. Vers., t. XII, p. 195.
2. Ms., t. XII, f. 35. — Viv., t. IX, p. 1.

« Indépendance du diable. *Saint Chrysostome.* Exemples.
« *Troisième point.* — Nos vices plus à craindre que le diable. Exemple de Saül. Envie ».

---

## SUR LES DÉMONS

*Ductus est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo.*

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté du diable.

Matth., IV, 1.

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfants et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avait créés; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division (*a*)[1] au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, que, nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas que de (*b*)[2]. leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel, si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits

VAR. (*a*) Une noire envie dans le cœur. — (*b*) Qu'au milieu de tant de faiblesses qui nous environnent, notre condition leur fait envie.

1. Viv. : *une noire envie dans le cœur.*
2. Vers., Viv. : *pas de.*

malfaisants, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut, en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant (*a*) de telle importance, je ne puis douter du secours d'en haut (*b*) dans une entreprise si salutaire. Oui, mes frères, le Saint-Esprit descendra sur nous; Marie nous assistera par ses prières; et, s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours.

[AVE]

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilants, et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que, comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif[1], de là vient qu'il nous enseigne, dans son Écriture, que « notre vie est une milice[2], » et que comme nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes : *Sobrii estote et vigilate*[3] [« Soyez sobres, et veillez. »] L'évangile de ce jour nous fait bien connaître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable; c'est-à-dire notre capitaine qui descend au champ de bataille pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles. *Ductus* [*est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo.*]

Ne croyez pas, mes frères, que nous devions être spec-

VAR. (*a*) Lequel étant. — (*b*) Du secours du ciel...

1. Ed. : *Et qui tient l'esprit le plus occupé*. Effacé par Bossuet.
2. *Job*, VII, 1.
3. I *Petr.*, V. 8.

tateurs oisifs de ce combat admirable : nous sommes engagés bien avant dans cette querelle, et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre (a) par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnaître ces ennemis qui marchent contre nous si résolûment. Si nous sommes soigneux de les observer dans l'évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, messieurs, contre le Fils de Dieu même, ils tentent de le mettre à leurs pieds : peut-on voir une audace plus emportée (b)? ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : est-ce pas une force terrible? S'ils sont forts et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : *Dic ut lapides isti panes fiant :* [« Dites que ces pierres deviennent des pains; »] et ils tâchent de le porter à la vaine gloire, après une action d'une patience héroïque : n'était-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée?

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre, dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et

VAR. (a) Qu'afin que nous entendions .. — (b) Une plus grande insolence?

néanmoins ce même évangile, qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre; puisque nous voyons clairement et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà, mes frères, en peu de mots, ce que nous apprend l'Évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance: si vous observez de plus près leur marche, vous reconnaîtrez aisément leurs ruses et leurs détours; et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits; et qu'étant encore tremblants et effrayés de leur déroute, il est très-facile de les mettre en fuite (*a*). C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà, en peu de paroles[1], le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

[PREMIER POINT]

Pour vous faire entendre, messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours serait infini, si j'allais rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très-utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-

VAR. (*a*) Il n'est rien de plus facile que de les vaincre et les mettre en fuite.

1. ÉD. : *de mots*

ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et[1], en effet, mes frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable : mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, que Dieu avait créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse qu'elles pouvaient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul, c'est ce qui est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer*[2]*?* O Lucifer, astre brillant qui luisais dans le ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudainement? Quelle est la cause de ta chute? Qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvait y avoir ni erreur parmi tant de connaissances (*a*), ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière? Cependant, mes frères, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnaissons seulement qu'en vérité être créature, c'est bien peu de chose.

VAR. (*a*) De lumières.

1. Omis par Déf. et Vers.
2. *Isa.*, XIV, 12.

Tirés du néant, et c'est assez dire : de là, messieurs, il est arrivé que les premiers des anges (a) se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu, et, ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est suivi un changement si épouvantable ? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes frères, et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la faiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas ! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses ; nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables ; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites (b) ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie ? est-ce enchantement ? est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte ? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles défigurés (c) si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfants ils sont devenus ennemis irréconciliables ; et étant ministres immortels des volontés divines (d), ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes.

VAR. (a) Que les anges rebelles. — (b) Des esprits si parfaits. — (c) Changés. — (d) Et de ministres immortels des volontés immuables de Dieu.

Quelle vengeance ! quel changement ! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas ! n'est-ce pas être bien aveugles ? Mais revenons à notre sujet, et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [paroles :] « Revêtez-vous, dit-il, des armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à combattre la chair ni le sang, » ni aucune force visible : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus*[1] ; « mais contre des principautés et des puissances, et des malices spirituelles : » *spiritualia nequitiæ*. Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle ? c'est à cause que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire, ces ennemis invisibles, qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit ; c'est-à-dire, tout y est force, tout y est vigueur : ils sont de la nature de ceux dont il est écrit « qu'ils portent le monde[2]. » Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut, ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens ; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin : c'est

1. *Ephes.*, VI, 12.
2. *Job*, IX, 13.

que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente (*a*), ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia sua superbia sibi placuerunt, Dei justitia sibi donarentur*[1]. De cette sorte, ces anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connaissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servait d'ornement, cela même leur tournera en supplice par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent (*b*), messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se sont jetés « sur moi : » *Irruerunt in me fortes*[2]; par où saint Augustin entend les démons[3]. Jésus-Christ appelle Satan « le fort armé : » *fortis armatus*[4]. Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire (*c*) sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances : *fortis armatus*. Ailleurs il le

VAR. (*a*) N'est ni dans leur nature... — (*b*) Ainsi. — (*c*) Qui est.

1. *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XV.
2. *Ps.*, LVIII, 4.
3. *In Ps.* LVIII *Enarr.*, I, n. 6.
4. *Luc.*, XI, 21.

nomme « le prince du monde : » *princeps hujus mundi*[1]; et saint Paul, « gouverneur du monde : » *rectores mundi*[2]. Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais magistrats et les princes « naturels du siècle : » *Dæmones magistratus sunt sæculi*[3]. Satan n'est pas seulement le prince (*a*), le magistrat et le gouverneur du siècle; mais, pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il « en est le dieu : » *deus hujus sæculi*[4]. En effet, il fait le dieu sur la terre, il affecte d'imiter (*b*) le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire (*c*) comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son Maître; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien[5], et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur; enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans*[6].

Telle est la puissance de notre ennemi; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien

VAR. (*a*) N'en est pas seulement le prince. — (*b*) Il imite. — (*c*) Il ne peut faire.

1. *Joan.*, XII, 31.
2. *Ephes.*, VI, 12.
3. *De idolol.*, n. 18.
4. II *Cor.*, IV, 4.
5. *De idolol.*, n. 4.
6. Tertull., *ad Uxor.*, n. 8.

saint Thomas[1], sont très-arrêtés dans leurs entreprises : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que, par de secondes réflexions, nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes, les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses[2] circonstances; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit tout appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « C'est un ennemi qui « ne dort jamais, jamais il ne laisse sa malice oisive : » *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit :* quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation : *Tunc plurimum accenditur, dum extinguitur*[3] : « Quand « son feu semble tout à fait éteint, c'est alors qu'il se « rallume (*a*) avec plus de force. » Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins[4] par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu; s'il se roidit contre lui[5], bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles, que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse?

Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense.

VAR. (*a*) Quand il semble tout à fait éteint, c'est alors que son feu s'allume.

1. *Part.* I. *Quæst.* LVIII, art. 3.
2. Ms. : *toutes leurs.*
3. Tertull., *De Pœnit.*, n. 7. — Ms. : *Cum extinguitur.*
4. Éd. : Quatre mots omis.
5. Éd. : *avec une telle opiniâtreté.* Mots que Bossuet a négligé d'effacer après les avoir reportés en surcharge un peu plus haut.

Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre évangile? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. « Il le laisse, dit l'Écriture, jusqu'à un autre temps : » [*Recessit ab illo*][1] *usque ad tempus*[2]; surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre ; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses anges, qui pourrait assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous moments la vie chrétienne? Et nous nous endormons!... Je ne m'étonne pas si nous vivons (*a*) sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses piéges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

### SECOND POINT

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet, saint Thomas remarque[3] que le superbe entreprend hautement les choses, et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il (*b*) veut contrefaire le courageux, qui a

VAR. (*a*) Nous sommes. — (*b*) Et cela, parce que — à cause que, dit le grand docteur.

1. Ms. : *Dimisit eum.*
2. *Luc.*, IV, 13.
3. IIa IIæ *Quæst.*, LV, art. 8.

coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il serait donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « lui qui est le prince de tous les superbes, » comme l'appelle l'Écriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiæ*[1], si cette même Écriture ne nous apprenait que c'est un superbe envieux, *Invidia diaboli*[2], et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même (*a*), ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongeant éternellement le cœur de Satan[3], et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il serait long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait, messieurs, que cet insolent, qui avait osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « plein de « rage et de désespoir ? » *Habens iram magnam*[4]. Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie (*b*) qui revient à un

VAR. (*a*) De soi-même. — (*b*) Cette joie maligne.

1. *Job*, XLI, 25.
2. *Sap.*, II, 24.
3. Déf. Vers. : *et de ses malheureux complices.* Effacé dans le manuscrit.
4. *Apocal.*, XII, 12.

méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant, des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvaient, tout le monde dans leur crime[1]. De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ézéchiel sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte? Spectacle épouvantable! Tout autour de lui sont des morts meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa « multitude: là est tombé Élam et tout le peuple qui le « suivait: là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du « Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les « autres qui sont nommés, multitude immense, nombre « innombrable: » ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang: « Pharaon est au milieu qui « voit tout ce carnage, et qui se console de ses pertes, « et de toute sa multitude tuée par le glaive; Pharaon « et toute son armée; » Satan et tous ses complices: *Vidit eos Pharao, et consolatus est super [universa]*[2] *multitudine sua quæ interfecta est gladio; Pharao, et omnis exercitus ejus*[3].

— Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls: çà, çà, voici des compagnons. O justice divine (*a*)! tu as voulu des supplices, en voilà; soûle ta vengeance, voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avait voulu égaler à nous, les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité nous plaît: plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire!

VAR. (*a*) O Dieu.

1. Viv.: *ruine*.
2. Ms.: *Omni*.
3. *Ezech.*, XXXII, 22-3.

Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent (*a*) ! Il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels ; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. — Ah ! quelle rage pour ces superbes ! — Mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main ! ah ! que nous allons faire de siéges vacants ! et qu'il y en aura parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges ! — Puis, se tournant aux saints anges (*b*) : — Eh bien ! vous en avez de votre côté? est-ce que nous sommes seuls ! vous semblons-nous mal accompagnés au milieu de tant de peuples et de nations ? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes frères, d'entendre parler si longtemps ces blasphémateurs ? Voyez leur rage, voyez leur envie, et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, « c'est tout leur ouvrage : » *Operatio eorum est hominis eversio*[1]. Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu ? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme, qui est son image ; ils mettent en pièces cette image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est, mes frères, cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre ; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imper-

VAR. (*a*) Qui l'ont souffert. — (*b*) Du côté des saints anges.

1. Tertull., *Apolog.*, n. 22.

ceptible à nos sens : il inspire son venin dans le cœur; ou, pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent : c'est ainsi que l'Écriture l'appelle[1]; et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Abscondat se itaque serpens, totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus, torqueat :* « Il se cache autant « qu'il peut, il resserre en lui-même par mille dé« tours sa prudence malicieuse : » c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne « craint rien tant que de paraître : quand il montre la « tête, il cache la queue; il ne se remue jamais tout en« tier, mais il se développe par plis tortueux, bête enne« mie du jour et de la clarté : » *Alte habitet, in cæca detrudatur, per anfractus seriem suam evolvat, tortuose procedat, nec semel totus, lucifuga bestia*[2].

C'est Satan, c'est Satan, messieurs, qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier : il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste : il rampe quand il est loin, et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, mes chers frères, crie le grand apôtre saint Paul, « prenez garde que vous « ne soyez trompés [par] Satan (*a*); car nous n'ignorons « pas ses pensées : » *Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus*[3]. Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées; nous savons que sa malice est ingénieuse; que son esprit inventif, raffiné par un

VAR. (*a*) Que Satan ne vous trompe.

1. *Apoc.*, XII, 9.
2. *Advers. Valent.*, n. 3.
3. II *Cor.*, II, 11.

long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés et par des machines imprévues. Ah! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité, il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostome : *Multo, multo utitur condescensu ut nos ad mala præcipitet*[1]. « Il use, dit-il, avec nous d'une « grande condescendance. » Que veut dire cette parole? Dieu se rabaisse... Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : car que « désire ce vieil « adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes inno« centes [2], » et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. — Ah! ce ne sera, dit-il, qu'un regard; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. — Prenez garde, le serpent s'avance; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en

1. *Hom.*, LXXXVII, *in Matth.* Les éditeurs reproduisent sans raison la phrase de saint Chrysostome qui précède celle-ci.
2. S. August., *in Ps.* XXXIX, n. 1.

veines, et se répand par tout le corps. — Il faut l'avoir, il faut la gagner. — C'est un adultère. — N'importe. — Eh bien! je la possède. Est-ce pas assez? — Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure! Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie. — David, David, le malheureux David! et qui ne sait pas son histoire? Judas[1] et l'avarice : « [Inspirons-lui] le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible! Allons par degrés : qu'il le vole premièrement; après, qu'il le vende. Voilà l'appât; il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir. — Mes chers frères, éveillez-vous, et ne vous laissez pas séduire à Satan; car vous êtes bien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées : *non enim ignoramus cogitationes ejus*[2]. C'est pourquoi il vous est aisé de le vaincre : c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

### TROISIÈME POINT

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette dernière partie[3] ce que j'ai établi dans les deux autres. Car après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut maintenant vous dire au contraire qu'il est faible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses si ce n'est en vous disant, chrétiens, qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très-faible et impuissant pour les courageux? En effet, nous voyons, dans les saintes

1. Def. Vers. : *Judas : Inspirons-lui*, etc. — Viv. : *Judas et l'avarice : il y a donné.* — Esquisse difficile à ressaisir à cause des surcharges.
2. II *Cor.*, II, 11.
3. Déf. Vers. : *cette partie.*

Lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt faible (*a*), tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous; e'est un serpent qui rampe par terre, et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. « Il tourne autour de vous « pour vous dévorer; » voilà qui est terrible : *Circuit quærens* [*quem devoret*[1]]. « Mais résistez-lui seulement, et « il se mettra en fuite : » *Resistite diabolo, et fugiet a vobis*[2]. Écoutez eomme il parle à notre Sauveur; e'est une remarque de saint Basile de Séleueie : *Quid mihi et tibi est, Jesu, Fili Dei Altissimi*[3]. « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus Fils de Dieu? » Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître[4]; mais il ne soutiendra pas longtemps sa[5] fierté. « Et je te prie, dit-il, ne me « tourmente pas : » *Obsecro te, ne me torqueas. Venisti ante tempus torquere nos*[6]. Voyez comme il tremble sous les eoups de fouet. Que si j'avais assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paraître terrible, il me serait aisé de vous y montrer des marques visibles de faiblesse.

Il est vrai qu'il a ses forees entières; mais eelui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâehe la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exereer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin;

VAR. (*a*) Impuissant.

1. *Petr.*, v, 8.
2. *Jac.*, IV, 7.
3. *Luc.*, VIII, 28.
4. S. Basil. Seleuc., *Orat.*, XXIII.
5. Ms. : *de sa.*
6. *Matth.*, VIII, 29.

mais saint Augustin nous apprend que ce commandement (*a*) lui tient lieu de peine : *Pœna enim ejus est ut in potestate habeat eos qui Dei præcepta contemnunt*[1]. Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte, puisqu'avec cette intelligence qui le rend superbe et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie ? et, tout impuissants que nous sommes, il désespère de nous pouvoir vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise : de laquelle, certes, messieurs, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que de l'éviter, « pourvu que nous marchions en « plein jour comme des enfants de lumière : » *Ut filii lucis ambulate*[2]?

Que si vous voulez savoir sa faiblesse, non plus, messieurs, par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique : voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux gentils que toutes leurs divinités sont des esprits malfaisants (*b*), et pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. *Edatur* [*hic*] *aliquis sub tribunalibus vestris, quem dæmone agi constet*[3] : O juges! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole : qu'on me produise devant vos tribunaux ; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde ;

VAR. (*a*) Cet empire. — (*b*) Des démons.

1. *De Genes. cont. Manich.*, lib. II, n. 26.
2. *Ephes.*, v, 8.
3. *Apol.*, n. 23.

« qu'on y produise un homme qui soit notoirement pos-
« sédé du démon; » je dis notoirement possédé, et que la chose soit très-constante : *quem dæmone agi constet :* alors que l'on fasse venir quelque fidèle, je ne demande pas qu'on fasse un grand choix; que l'on prenne le premier venu, « pourvu seulement qu'il soit chrétien : » *jussus a quolibet christiano :* si en présence de ce chrétien il n'est contraint non-seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est et d'avouer sa tromperie, « n'osant mentir à un chrétien, » *christiano mentiri non audentes* (messieurs, remarquez ces paroles); « là même, « là même, sans plus différer, sans aucune nouvelle pro-
« cédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura « pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire: » *ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite.*

O joie, ô ravissement des fidèles, d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenait l'innocence! Quoi donc! cet esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien; *christiano mentiri non audentes!* Devant un chrétien ce front de fer s'amollit; forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne se rirait donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de faiblesse sous une apparence si fière? Non, non, mes frères, ne le craignons pas : Jésus, notre capitaine, l'a mis en déroute; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre; ce sont nos vices et nos passions, plus dangereuses que les démons même. Bel exemple de l'Écriture : Saül possédé

du malin esprit; David le chassait au son de sa lyre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de Dieu, qu'il faisait perpétuellement résonner dessus. Chose étrange, messieurs! pendant que le démon se retirait, Saül devenait plus furieux : il tâche de percer David de sa lance[1]; tant il est véritable qu'il y a quelque chose en nous qui est pire que le démon même, qui nous tente de plus près et qui nous jette dans un combat plus dangereux! Chrétiens, « c'est la convoitise qui nous tente, dit saint Jac« ques[2], et qui nous attire. » Ah! modérons-la par le jeûne, châtions-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

O jeûne, tu es la terreur des démons; tu es la nourriture de l'âme, tu lui donnes le goût des plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions : ô jeûne, médecine salutaire contre les déréglements[3] de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire! Loin de nous, mes frères, de tels sentiments : jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours, retirons-nous des conversations et des divertissements mondains; modérons nos ris et nos jeux, faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Évangile qui retentit de toutes parts dans les chaires : c'est le son de cet Évangile qui fait trembler les démons...[4]

1. I *Reg.*, XVI, 23; XIX, 10.
2. *Jac.*, I, 14.
3. Éd. : *le déréglement.*
4. Ms. : *etc. Curiosité.* Toute cette fin n'est qu'une esquisse. On trouve encore au bas de la page cette note (Déf., p. 101) : « Il semble qu'il soit grossier : Jette-toi de haut à bas, adore-moi, je te donnerai tous les royaumes. Transporté extraordinairement : vraisemblable qu'il serait soutenu de même, que celui qui pouvait en un moment mettre toutes les monarchies devant les yeux, pouvait aussi les donner. Puis-

Sanctifions le jeûne par l'oraison; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles.

Assez de bals[1], assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes frères, une grande joie[2] que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devait point être accueillie par une joie dissolue : il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage (a)? Que notre grande reine[3] ait travaillé à la paix de toute sa force, quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas : car que lui pouvait inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie? Nous savons, nous savons, il y a longtemps, [qu']elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère; elle a toujours pensé des pensées de paix. Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer de voir[4] notre jeune monarque[5], toujours auguste, s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage,

VAR. (a) C'est un coup de la main de Dieu.

sance sur le corps et le mouvement, sur l'imagination et l'esprit : combien plus sur les humeurs!

1. Ms., f. 61-62, in-4. Cette péroraison a été écrite à la dernière heure sur une feuille détachée. Le discours préparé d'avance se terminait d'abord ainsi : « Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et, « au lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, nous « irons remplir dans le ciel les places que leur désertion a laissées vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom [du Père, et « du Fils, et du Saint-Esprit.] Amen. »

2. La paix signée aux Pyrénées le 7 novembre 1659, promulguée à Paris le samedi 14 février 1660.

3. La reine mère Anne d'Autriche.

4. C'est-à-dire : d'être surpris (*admirari*) en voyant.

5. Louis XIV, alors âgé de vingt-deux ans.

pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes; et se plaire davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment.

Qui ne bénirait ce grand roi? Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse!... Parlons, parlons et ne craignons pas. Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges : mais se taire en cette rencontre, ce ne serait pas être retenu, mais en quelque sorte envieux de la félicité publique... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuples, qu'on se réjouisse! et s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on célèbre hautement ce sage ministre[1] qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'État et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire (a) : à Dieu ne plaise! Je suis Français et chrétien : je sens, je sens le bonheur public; et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Église que de l'État.

Mes frères, c'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste. C'est nous, c'est nous, mes frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est au sacrificateur du Très-Haut à sonner de la trompette de-

VAR. (a) Je ne demande pas qu'on le rapporte.

1. Le cardinal de Mazarin, si odieux au temps de la Fronde, qu'on avait laissé rentrer en France par lassitude, et auquel il était juste de pardonner bien des torts pour l'habileté avec laquelle il avait négocié les traités de Westphalie (1648) et celui des Pyrénées (1659).

vant le peuple, et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon*[1] : « Vive le roi, vive le roi, vive Salomon le pacifique ! » Qu'il vive, Seigneur, ce grand monarque ; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait aimer la gloire de la paix, plutôt que celle des conquêtes (*a*), qu'il jouisse longtemps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée ; qu'il ne voie jamais son État troublé, ni sa maison divisée ; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité (*b*) de ses peuples soit inviolable, inébranlable ; et enfin, pour retenir longtemps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

VAR. (*a*) Préférer le titre de pacifique à celui de victorieux et de conquérant. — (*b*) L'obéissance.

1. III *Reg.*, I, 39.

# SUR L'HONNEUR DU MONDE[1]

## SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Prêché à Paris, dans l'église des Minimes de la place Royale, le 21 mars 1660.

### NOTICE

Bossuet nous apprend lui-même[2] que le sermon *sur l'Honneur du monde* a été prononcé devant le prince de Condé, peu de temps après sa rentrée en France, qui fut une des suites de la paix des Pyrénées. Le cardinal de Bausset avait, sans autre raison, placé la scène à Dijon, en 1659[3]. Il oubliait que le sermon se rapporte au dimanche des Rameaux et que le prince, autorisé à quitter Bruxelles par un traité signé le 7 novembre 1659, n'a pu entendre Bossuet prêcher le jour des Rameaux que l'année suivante, comme l'a très-justement observé l'abbé Vaillant[4]. Le fait ne s'est pas, non plus, passé à Dijon, mais à Paris, dans l'église des Minimes de la place Royale, où nous savons déjà que Bossuet prêchait, cette

1. Ms., t. XIII, f. 179-185 (12 p. gr. in-fol.). Déf., t. VI, p. 62-85 : *Premier sermon pour le dimanche des Rameaux*. (Cf. Vers. XIII, 281-313; Viv., IX, 572-594). — Voyez mes *Etudes critiques*, liv. II, chap. II.
2. Voyez le complément imprimé à la suite du discours.
3. *Histoire de Bossuet*, II, 5.
4. *Etudes*, p. 70.

année-là, son premier Carême. Sur ce point, la démonstration de M. Floquet[1] est péremptoire; elle est d'ailleurs pleinement confirmée par une note autographe placée en tête du manuscrit, et de laquelle il résulte que le sermon *sur l'Honneur du monde* a été prêché aux Minimes, le sixième dimanche de Carême[2], c'est-à-dire le 21 mars 1660.

Si beau que soit ce discours, un des chefs-d'œuvre de la jeunesse de Bossuet, le manuscrit nous prouve qu'il a été composé très-vite et sans aucun effort : c'est une véritable improvisation que l'orateur jetait sur le papier. On comprend qu'il n'ait éprouvé aucun embarras en voyant tout à coup entrer dans l'église le prince de Condé, sur lequel il ne comptait pas, et que les paroles ne lui aient pas manqué pour ajouter sur l'heure à son exorde et à sa péroraison le compliment qu'exigeait l'usage. La tâche était d'ailleurs facile et douce pour Bossuet : plus que personne, il était attaché à la personne du grand Condé, jaloux de sa gloire; les éloges qu'il lui prodigue, les conseils qu'il ose y mêler, les vœux qu'il fait pour le prince, pour son fils et pour la France, tout venait à ses lèvres de l'abondance du cœur.

On comprend aussi que l'orateur ait tenu à consacrer le souvenir de cette journée par une note qu'on ne devait retrouver, d'ailleurs, comme le discours, qu'après sa mort. La note paraît n'avoir été écrite qu'un an ou deux ans plus tard[3], vers le temps où Bossuet fit la revue de ses discours et en rédigea les sommaires.

Plus tard encore, Bossuet revint au sermon *sur l'Honneur du monde*, et on trouve dans le texte, entre les lignes, un certain nombre de corrections où l'on reconnaît tout d'abord sa main, mais une écriture qui n'est plus celle du Carême de 1660. Je crois pouvoir assigner à cette révision une date précise. En effet, Bossuet a prêché à Paris cinq Carêmes; pour chacun des quatre Carêmes des Minimes, des Carmélites, du Louvre et de Saint-Germain-en-Laye, nous avons le sermon

1. T. II, p. 42-53.
2. Ms., t. XIII, f. 177 : *Car. Min., 6 dim.*
3. Ms., f. 187, 188 (trois pages in-4°) : « *Le jour que M. le Prince me vint entendre...* »

du jour des Rameaux[1] : le sermon *sur l'Honneur du monde*, prêché une seconde fois, par exception, n'a pu l'être qu'en 1665 et à Saint-Thomas du Louvre.

Ces corrections faites après un intervalle de cinq années, ont quelque intérêt pour ceux qui se plaisent à étudier les transformations de la langue ou à suivre les progrès de l'éloquence de Bossuet. Je n'ai pas dû les mettre à part, mais je les ai signalées dans le texte[2] en ayant soin de distinguer aussi, parmi les variantes[3], celles qui faisaient partie du texte dans la rédaction primitive. Une substitution facile permettra ainsi au lecteur de reprendre, s'il lui plaît, tout d'une suite, le sermon tel que Bossuet l'avait composé en 1660.

Pour le sommaire de ce discours, nous n'avons pas l'autographe de Bossuet ; la copie, qui en tient lieu, est assez récente ; néanmoins je la crois exacte et n'hésite pas à la reproduire, ainsi que l'a fait M. Lachat :

« *Exorde.* — Honneur du monde[4] : Statue de Nabuchodonosor.

« *Premier point.* — Vertu. Modestie de la vertu chrétienne.

« Désirer les louanges, les craindre : Péril. *Saint Augustin.*

« Ne rechercher pas la gloire ; ne l'accepter pas. Évangile.

« On se rend indigne des louanges en les recherchant avec empressement.

« *Deuxième point.* — Vertu du monde : Quelle. Vertu de la cour, à l'intérêt près. *Saint Chrysostome.* Exemples : Saül, Jéhu.

« Le monde se connaît peu en vertu. Flatterie.

« *Troisième point.* — Cœur de Dieu. *Ezéchiel.*

« Il sied bien à Dieu d'être rempli de soi-même.

« L'amour de soi-même restreint les créatures.

1. Ce sont les sermons *Sur l'Honneur du monde* (1660) ; *Sur les Souffrances* (1661) ; *Sur les Devoirs des rois* (1662) ; *Sur la Justice* (1666) : il se trouve que, par hasard, Dom Déforis, et, après lui, tous les éditeurs ont rangé ces quatre sermons *pour le dimanche des Rameaux* dans l'ordre des dates.

2. Par des astérisques : le texte de 1665 est compris entre l'astérisque et la lettre qui renvoie à la variante.

3. Ces variantes, d'un ordre à part, sont imprimées en italiques.

4. Ms., f. 178 ; Viv., t. IX, p. 572.

« L'amour de soi-même étend, pour ainsi dire, le Créateur, parce que son être est de se communiquer : Bonté.

« Bizarrerie des jugements humains en Jésus-Christ.

« Jésus-Christ condamne les jugements humains par une nouvelle manière en [se] laissant juger.

« Pour détruire l'orgueil de l'homme qui se fait Dieu, Dieu se fait homme véritablement. »

---

## SUR L'HONNEUR DU MONDE

*Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée plein de bonté et de douceur.

Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde[1], il n'y a rien de si éclatant (*a*) qu'un jour de triomphe : et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome (*b*) marchaient au Capitole avec tant de gloire (*c*), que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento*[2]. Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : « C'était là[3], dit Tertullien, le plus grand sujet de leur

VAR. (*a*) Rome, dans toute sa grandeur, n'avait rien de plus magnifique. — (*b*) Ces illustres triomphateurs. — (*c*) Pompe.

1. Cherchez l'avant-propos dans le manuscrit, au verso du feuillet 185. Il a été écrit, après le discours, sur un bas de la page, resté blanc et retourné.
2. Ms. Viv. : *memento te.*
3. Écrit au crayon et après coup. Les cinq lignes qui suivent sont également une addition.

« joie (*a*), de se voir environnés de tant de gloire, que « l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient mortels. » *Hoc magis gaudet tanta se gloria coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria*[1].

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le malheureux (*b*)[2] équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir (*c*) qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos (*d*), chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce roi d'Israël « monté, disent-ils, sur « une ânesse : » *Sedens super asinam*[3]. Ah! chrétiens (*e*)[4], qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne (*f*)[5]?

Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ces cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : et[6] les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie (*g*), font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer (*h*) cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la mo-

Var. (*a*) Le plus grand sujet de leur joie, c'était, dit Tertullien — (*b*) Pauvre. — (*c*) De lui crier. — (*d*) J'ai plutôt envie. — (*e*) Messieurs. — (*f*) Royaume. — (*g*) Effacée. — (*h*) Honorer.

1. *Apol.*, n. 33.
2. Éd. : *le pauvre*. La correction écrite au crayon est presque effacée.
3. *Zach.*, ix, 9; *Matth.*, xxi, 5.
4. Éd. : *Messieurs*.
5. Déf. Vers. : *royaume*.
6. Omis par Déf. et Vers..

destie et aux abaissements glorieux (a) de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave.*

Aujourd'hui que [1] notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion * ignominieuse [2], je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons tout d'un coup changée (b) [3] en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, ***altitudine cubitorum sexaginta,*** parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture [4], ***Fecit statuam auream,*** parce que rien ne semble ni * plus riche ni plus précieux (c). « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue : » ***Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream*** [5]; tout le monde sacrifie à

VAR. : (a) A la glorieuse bassesse. — (b) Bientôt changée. — (c) *Plus éclatant.*

1. Ms., f. 179.
2. *Ignominieuse*, ainsi que plus bas *ignominie* sont deux surcharges. Il est probable que Bossuet aura choisi pour le mot une des deux places, et ne l'aura pas répété.
3. Ed. : *bientôt changée tout d'un coup.*
4. *Dan.*, III, 1.
5. *Ibid.*, 7.

l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois (*a*), et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas là les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe (*b*) idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent : je veux faire tomber sur cette idole le[1] foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme (*c*) des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est* inévitable (*d*). Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître : comme ils ont tous été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? je vous le vais[2] dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

VAR. (*a*) Flûtes. — (*b*) Cette grande. — (*c*) Vieille chimère. — (*d*) *Bien assurée.*

1. Viv. : *la foudre.*
2. Déf. Vers. : *je vais vous le dire.*

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre; secondement, de déguiser le vice et de lui donner du crédit; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains !

[PREMIER POINT]

Donc, mes frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean Chrysostome, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. C'est dans l'homélie[1] XVII sur la divine Épître aux Romains, que[2] ce grand prédicateur nous apprend que *la vertu (a) qui aime les louanges et la vaine gloire ressemble à une femme[3] qui* s'abandonne (b) à tous les passants : ce sont les propres termes de ce saint évêque[4], encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles : tâchons néanmoins d'en-

VAR. (a) *Celui.* — (b) *A une femme impudique qui se prostitue.*

1. Bossuet garde la forme grecque et latine : *homilie.*
2. Commencement de phrase supprimé par Déf. et Vers.
3. ED. : *femme impudique.* Le dernier mot est supprimé par Bossuet, qui avait écrit d'abord : *à une femme impudique qui se prostitue*, et met ensuite : *à une femme qui s'abandonne.* Il respecte de plus en plus la retenue de notre langue et les bienséances de la chaire.
4. *Hom.*, XVII, *in Epist. ad Rom.*, n. 4.

tendre son sens et de pénétrer sa pensée*. Car c'est une chose remarquable (*a*)[1] que la pudeur et la modestie ne *s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes (*b*), mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une* personne honnête et bien élevée (*c*) rougit * d'une parole immodeste (*d*), un homme sage et modéré rougit * de ses propres louangés (*e*); en l'une et en l'autre de ces rencontres, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front[2]. Et d'où vient cela, chrétiens, sinon par un sentiment que la *raison (*f*) nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges[3]?

Toutefois il faut aller encore plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne, car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils

VAR. (*a*) *Pour cela, je vous prie de considérer.*— (*b*) *Ne combattent pas seulement l'impudicité.* (Barré.)— (*c*) *Une fille bien élevée.* (Id.)— (*d*) *Déshonnête.* (Id.)— (*e*) *Des louanges excessives.* (Id.) — (*f*) *La nature.* (Id.)

1. ÉD. : *Pour cela, je vous prie de considérer.* C'est la variante ou plutôt la première rédaction.

2. Déf. Vers. : *on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence.* Effacé par Bossuet, qui efface du même coup, par inadvertance, les cinq premiers mots de la phrase suivante.

3. Déf. Vers. : *C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions, comme s'il y avait du déshonneur dans l'honneur même et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean Chrysostome une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.*

de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez pas de peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis [coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez bien garde « de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes, « pour en être regardés.] Ne va point prier dans les coins « des rues, afin que les hommes te voient; retire-toi dans « ton cabinet, ferme la porte sur toi, et prie en secret « devant ton Père. » *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito*[2]. « Ne sonne pas de « la trompette pour donner l'aumône; je ne t'ordonne « pas seulement de la cacher devant les hommes (*a*); « mais lorsque la droite la distribue, que la gauche, s'il « se peut, ne le sache pas. » *Te autem faciente eleemosinam, nesciat sinistra tua [quid faciat dextera tua*[3].]

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean Chrysostome[4], toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? mystère signifie un secret sacré. Autrefois quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étaient pas du corps de l'Église, qui n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes : vous le savez, vous qui avez lu les homélies des saints Pères. Ils étaient avec les fidèles, pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice : le diacre mettait dehors les catéchumènes et fermait la porte de l'église. Pourquoi? C'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous (*b*) prier? fermez votre

VAR. (*a*) Aux hommes. — (*b*) Veux-tu

1. *Matth.*, VI, 1.
2. *Ibid.*, 6.
3. *Ibid.*, 3.
4. *Homil. in Matth.*, XIX, n. 3; LXXI, n. 4.

porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous ? « oignez votre face[1] de peur qu'il (a) ne paraisse que vous « jeûniez : » *Unge caput tuum, et faciem tuam* [*lava*[2] :] c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Évangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique[3], élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées : elle garde le logis, et travaille[4] sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *videt in abscondito*[5]; qui lui destine un époux : c'est Jésus-Christ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur, et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas, en attendant, qu'elle se laisse gâter par celles des hommes[6]. C'est pourquoi elle fuit leurs compagnies[7], elle aime son

VAR. (*a*) Et qu'il.

1. Déf. ajoute : *et lavez votre visage*. Il complétait le texte, et a cru devoir compléter aussi la traduction. Mais c'est au bas de cette page (f. 180, p. 3) que Bossuet met cette note significative : *Abreger*; là où il sentait la nécessité d'abréger, n'allongeons pas.

2. *Matth.*, VI, 17.

3. Bossuet a dû abréger cette comparaison (Cf. le sermon *Sur l'Honneur*, prêché en 1666), ou le début du premier point, puisqu'elle y était indiquée déjà.

4. ÉD. : *sous la conduite, sous les yeux*. Les trois premiers mots sont le commencement d'un membre de phrase que Bossuet aura négligé de barrer, comme ce qui suit : *sous la conduite de sa mère, la grâce divine*. Il a condamné l'antithèse; je crois qu'il aurait supprimé aussi le pléonasme.

5. *Matth.*, VI, 18.

6. ÉD. : *ni cajoler par leurs douceurs*. Le membre de phrase appartient à la première rédaction. Plus tard, Bossuet souligne, c'est dire ici qu'il condamne une expression qui lui aura paru sans doute trop familière et d'une familiarité profane.

7. ÉD. : *leur compagnie*.

secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père céleste : » *Glorificent Patrem*[1]. Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostome[2], vient, messieurs[3], corrompre cette bonne éducation; elle entreprend de prostituer sa pudeur; au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cumque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat :* elle lui enseigne (*a*) à se farder, à se contrefaire, pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette fille si sage est sollicitée par « cette impudente à des amours déshonnêtes : » *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur.* Vive Dieu! infâme[4], cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié! voilà le crime que je vous défère : jugez aujourd'hui la vaine gloire; condamnez aujourd'hui l'honneur du monde, qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges : jugez, jugez, ô Seigneur! et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

VAR. (*a*) Montre.

1. *Matth.*, v, 16.
2. *Hom.* LXXI, *in Matth.*, n. 3.
3. ED. : *vient corrompre.*
4. Souligné encore par Bossuet, après coup.

Et pour vous, mes chers frères, vous qui, écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous, au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes, pour en être vus et admirés. *Attendite*, dit-il; remarquez ces termes : « Prenez garde. » Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement : il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu, pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite* : « Prenez garde. » Ah! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes! Étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres; et, par conséquent, qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables!

Saint Augustin, messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne : « Il est très-perni« cieux, [nous dit-il,] de mal vivre; de bien vivre main« tenant et ne vouloir pas que ceux qui nous voient nous « en louent, c'est se déclarer leur ennemi : parce que les « choses humaines ne sont jamais en un état plus pi« toyable, que lorsque la bonne vie n'est pas estimée; » [*Siquidem non*] *recte vivere*, [*perniciosum est : recte autem vivere et nolle laudari, quid est aliud quam inimicum esse rebus humanis, quæ utique tanto sunt miseriores, quanto minus placet recta via hominum* [1]?] Jusques ici[2], messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles. « Donc, dit ce grand docteur, si les hommes

1. *De Serm. Domin. in mont.*, lib. II, n. 1.
2. Var. : *jusqu'ici*.

« ne vous louent pas quand vous faites bien, ils sont « dans une grande erreur; et s'ils vous louent, vous êtes « vous-même dans un grand péril : » *Si ergo inter quos vivis*[1] *te recte viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo*[2]. Vous êtes en effet dans un grand péril : parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant : mais vous êtes encore dans un grand péril, parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore la charité de vos frères (*a*)[3] vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est là qu'est le grand péril, en ce que, devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes! *Attendite :* « Prenez garde » à vous! ô justes, voici votre péril; prenez garde que, dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde (*b*) ne vous plaisent trop et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

VAR. (*a*) L'amour du prochain. — (*b*) Des hommes.

1. Ms. : *recte vivis.*
2. *De Serm. Dom. in mont.*, lib. II, n. 1.
3. ED. : *l'amour du prochain.*

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole ; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit saint Augustin, de se « passer des louanges, quand on les refuse ; mais qu'il « est difficile de ne s'y plaire pas, quand on les donne ! » *Et si cuiquam facile est laude carere, dum*[1] *denegatur, difficile est ea non delectari, cum offertur*[2]. Lorsque les louanges[3] se présentent comme d'elles-mêmes, et que, venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées, mes frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât !

Mais peut-être que vous croyez (*a*)[4] que ce n'est pas aussi un si grand crime que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens ? que me dites-vous ? quoi ! vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu ? Si vous n'en avez pas cru l'Évangile, au moins croyez-en le monde même. Ne voyez-vous pas, par expérience. qu'il refuse[5] les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur ? Pourquoi cela, messieurs, si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges n'aime pas assez la vertu ; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir, ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise ? Ainsi l'empressement

VAR. (*a*) Me direz.

1. Ms., : *cum*.
2. *Epist.*, XXII, n. 8.
3. Ms. f. 182.
4. ED. : *que vous me direz*.
5. ED. : *qu'on refuse*.

qu'il a pour l'honneur fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur (*a*). Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte : ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges ; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes frères, doit aller plus loin ; c'est une vérité de l'Évangile. Le Fils de Dieu lui apprend que, bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis ; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de (*b*) nous dire : Je ne recherche (*c*) pas la gloire des hommes : mais il dit (*d*) : « Je ne reçois pas la gloire des hommes : » *Claritatem* [*ab hominibus non accipio* [1].] Et si vous trouvez peut-être[2] que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant : *Clarifica me tu, Pater* [3] : « O Père, que ce soit vous qui me glorifiiez ; » que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis* [4] ? « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire « les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui « est de Dieu seul ? » Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

VAR. (*a*) Et on croit être bien fondé de lui refuser l'honneur. — (*b*) Jésus, notre modèle et notre exemplaire, ne s'est pas contenté de. — (*c*) Demande. — (*d*) Il a dit.

1. *Joan.*, v, 41.
2. Ms. f. 182 (p. 6).
3. *Joan.* xv, 5.
4. *Ibid.*, v, 44.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : Celle-ci (*a*) doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne. — Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère ! Quoi ! il faut, au milieu des louanges, étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement ! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens; mais comment le refuser quand on nous le donne ? — Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. — Mais puis-je m'empêcher de la recevoir ? puis-je contraindre la langue de ceux (*b*) qui veulent parler en ma faveur ? — Laissons-les discourir à leur fantaisie; mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio.* Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes; c'est-à-dire, je ne la reçois pas en payement, je ne me repais pas de cette fumée. *Clarifica me tu, Pater* : « Que ce soit « vous, ô Père céleste, [qui me glorifiiez.] » Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu; tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense. Je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point (*c*) tes fausses douceurs; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur* [*anima mea; audiant mansueti et lætentur* [1] .] « Mon âme « sera louée en Notre-Seigneur; que les gens de bien

VAR. (*a*) C'est-à-dire : celle-là. — (*b*) Des hommes. — (*c*) Je n'écoute point.

1. *Ps.*, XXXIII, 3.

« l'entendent, et s'en réjouissent. » Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation ; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : [c'est ma] seconde partie.

### SECOND POINT

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux ; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas[1], vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons ; puisque, se proposant l'honneur pour leur but (a)[2], il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même et jugez quel égarement (b). La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux ; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas (c) le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux (d) ! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé ? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement ? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

VAR. (a) Leur fin dernière. — (b) Déréglement. — (c) Et ce n'est pas. — (d) De plus excellent.

1. IIª IIæ *Quæst.*, LIII, art. 6.
2. Déf., Vers. : *leur but et leur fin dernière.*

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte ; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut (a) : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées ; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes ; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices? ce sont des vices plus spécieux ; il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer (b) le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme ; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes ; d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

VAR. (a) C'est une entreprise impossible. — (b) Couvrir.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une vertu ajustée, non point à la règle, elle serait trop austère; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains, c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point; ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David[1] : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath[2], il faut satisfaire le public et dégager sa parole; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter[3]. Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume[4]; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires[5]. Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes; il n'en laisse pas[6], dit l'Écriture[7], un seul en vie. Voilà une belle action : « mais il marcha néanmoins, « dit l'Écriture, dans toutes les voies de Jéroboam; il « conserva les veaux d'or » que ce prince impie avait élevés : *A peccatis*[8] *Jeroboam, qui peccare fecit Israel,* [*non recessit, nec dereliquit vitulos aureos*[9]]. Pourquoi ne

1. I *Reg.*, XVIII, 27.
2. *Ibid.*, XVII, 25.
3. *Ibid.*, XXV, 44.
4. *Ibid.*, XXVIII, 3.
5. *Ibid.*, 8.
6. Ed. : *il n'en laisse, dit l'Écriture, pas un seul.*
7. IV *Reg.*, X, 17, 25, 26, 27.
8. Ms. : *Non recessit a peccatis.*
9. *Ibid.*, 29.

les détruisait-il pas, aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si « je laisse aller les peuples en Jérusalem pour sacrifier à « Dieu dans son temple, ils retourneront aux rois de « Juda, qui sont leurs légitimes seigneurs[1]. » Je leur bâtirai (*a*)[2] ici un autel; je leur donnerai (*b*) des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume et mettre ma couronne en péril.

Telle est, messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée; qui n'a que la couleur (*c*)[3] et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être (*d*) vicieux sans restriction? « C'est à cause, dit saint Chry« sostome[4], que le mal ne peut subsister tout seul : il « est ou trop malin, ou trop faible; il faut qu'il soit « soutenu par quelque bien; il faut qu'il ait quelque « ornement ou quelque ombre (*e*) de la vertu. » Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont pas de crédit, mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paraître vice; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvan-

VAR. (*a*) Faisons-leur ici. — (*b*) Donnons-leur. — (*c*) Mine. — (*d*) Que n'est-on?... — (*e*) Couleur. — petite teinture.

1. III *Reg.*, XII, 26 et seq.
2. ED : *je bâtirai.*
3. Viv. : *que la mine.*
4. *Hom.*, II, *in Act. Apost.*, n. 5.

tables, et il vit dans une avarice sordide ; tout le monde le méprise ; mais il tient bonne table à ses mines[1] à la ville et à la campagne ; cela paraît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, [vous] vous vengez par un assassinat ; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par (a) un beau combat (b)[2] ; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excommunie, il y a quelque montre de courage ; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire ? L'impudicité même, c'est-à-dire l'infamie et la honte (c) même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée ? ne semble-t-elle pas digne des héros ? ne perd-elle pas (d) son nom d'impudicité, pour s'appeler politesse (e)[3] et galanterie ? Eh quoi ! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes ? ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre ? Non, il n'en faut pas davantage : je m'en étonnais au com-

VAR. (a) Vous avez fait. — (b) Duel. — (c) La honte et l'infamie. — (d) Ne quitte-t-elle pas. — (e) Gentillesse.

1. Le mot *mines*, donné par tous les éditeurs, est très-lisible dans le manuscrit : a-t-il un sens ? On peut essayer de l'expliquer en observant que l'enrichi dont parle Bossuet est un avare ; sa libéralité, comme celle d'Harpagon, n'est qu'une apparence, un calcul : il tient bonne table, il fait belle dépense à certains jours, par ostentation : ce sont des *mines*, comme à la comédie.

2. ÉD. : *duel*.

3. ÉD. : *gentillesse*.

mencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. Que s'il est troublé en sa conscience (*a*)[1] [et] se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors (*b*) s'accordent avec celui qui parle au dedans (*c*), et qui a le secret de se faire entendre à toute heure : ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur (*d*) ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte; et, pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de ce qu'il est en lui-même, « il se va chercher dans les discours des autres, et s'ima- « gine être tel que la flatterie le représente : » *Oblitus*

VAR. (*a*) Que si sa conscience le trouble par les reproches qu'elle lui fait, il se dénie... — (*b*) Ils. — (*c*) Avec lui. — (*d*) Il.

1. ED. : *que si, troublé en sa conscience par les reproches qu'elle lui fait.*

*sui, in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit*[1]. Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement; en ce jour il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ*[2]: Enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissements; ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs! L'Époux paraîtra (*a*) inopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes; et Jésus, en qui elles mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh! « donnez-nous de « votre huile : » *Date* [*nobis de oleo vestro*[3];] nous désirons aussi des louanges, nous voudrions bien aussi être

VAR. (*a*) Viendra.

1. *Pastor.*, Part. II cap. VI.
2. *Isa.*, XXIV, 8.
3. *Matth.*, XXV, 8.

célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous ? « On ne vous connaît pas : » *Nescio vos*[1]. — Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. — On ne sait pas ici qui vous êtes, et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potius ad vendentes, et emite vobis*[2] : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces âmes (*a*) mercenaires qui vendent des louanges aux fous et qui vous ont autrefois tant donné d'encens ; qu'ils vous en vendent encore. Quoi, ils ne parlent plus en votre faveur ! au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes ? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne était court, ô honneur du monde ! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour ! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse ! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce que, outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

VAR. (*a*) Langues.

1. *Matth.*, XXV, 12.
2. *Ibid.*, 9.

TROISIÈME POINT

Comme tout le bien appartient à Dieu et que l'homme n'est rien de lui-même, il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre (*a*) sur les droits de Dieu et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières : ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures; vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même (*b*). Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans compa-

VAR. (*a*) Qu'on n'entreprenne. — (*b*) De vos propres forces.

raison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus * extrême (a) lorsqu'il s'en attribue * la propriété (b) que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa*[1] *detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[2] *:* « A la vérité, dit ce grand doc-« teur, * encore que ce soit (c) un orgueil * damnable (d) de « * mépriser ce que Dieu commande (e), c'est (f) une audace « * bien plus criminelle (g) de s'attribuer ce que Dieu « donne. » Pourquoi ? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain, et le second est un attentat contre sa personne et une entreprise sur son trône ; et si par le premier crime on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'égaler à Dieu ; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun ; depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie : « Vous serez comme des dieux[3], » il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de

VAR. (a) *Enorme.* — (b) *Le domaine.* — (c) *C'est.* — (d) *Détestable.* — (e) *De faire ce que Dieu défend.* — (f) *Mais c'est.* — (g) *Beaucoup plus étrange.*

1. Ms. Viv. : *sed longe.*
2. *Epist.* VI, *ad Theod.*, cap. VII.
3. *Gen.*, III, 5.

petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance[1]. Écoutez, en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes. Voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu : » *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum*[2]. Est-il possible, messieurs, qu'un homme s'oublie jusques à[3] ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu ? Non, cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire ; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : je suis un Dieu ? Les paroles suivantes nous le font entendre : « C'est, dit-il, que tu as mis ton « cœur comme le cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*[4]. Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer !

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses ; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô roi des siècles ! d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même : ô source de toutes choses ! ô centre[5] !... Mais le cœur de

1. On lit dans le manuscrit, en haut de la page (p. 12, f. 184, v°), cette indication sommaire, écrite en 1665 : « 3e point. Représenter comme l'homme veut se remplir de soi-même, s'adorer soi-même, etc., *quasi cor Dei* [*Ezech.*, XXVIII, 3], se faire un Dieu à soi-même — et ensuite être adoré de tout le monde, applaudi, servi — que ses pensées soient la règle de tous les autres, qu'on en fasse à son mot, [c'est-à-dire sur sa parole, sur un mot de lui] de toutes choses, nulle contradiction, etc. »

2. *Ezech.*, XXVIII, 2.

3. Ed. : *jusqu'à.*

4. *Ezech.*, *ibid.*, 3.

5. Ms. : *ô centre ! etc.* Ces deux exclamations ajoutées en surcharge n'étaient que l'indication d'une pensée à développer.

la créature doit être composé d'une autre sorte : elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source ; elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause ; elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée ; tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours, lorsqu'il ne remonte point à la cause et qu'il croit que son éloquence (*a*), et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement : « Nos « lèvres sont de nous-mêmes : » *Labia nostra a nobis sunt*[1] ? et celui qui, ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, c'est ma main, et non le Seigneur, « qui a fait cette œuvre : » *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia*[2] ? et celui qui, par son adresse et par son intrigue, a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[3] : « Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon indus- « trie, et je me suis fait moi-même[4] ? » Voyez donc que

VAR. (*a*) Son raisonnement.

1. *Ps.* XI, 4. — Vir. : *a nobis?*
2. *Deut.*, XXXII, 27.
3. *Ezech.*, XXIX, 5.
4. Ici finit le développement que Bossuet se proposait de remplacer.

l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Eh bien, ô superbe, ô petit dieu ! voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié : vous avez ouï l'accusation, écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Il condamne le jugement des hommes, nouvelle manière de les condamner[1]. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même : et ayant rendu sur sa personne* le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences (a). Tout le monde généralement en a mal jugé : c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir* d'insensé (b) et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux * et d'injuste (c), de dépravé et de corrompu, * d'aveugle et de précipité (d) dans les jugements les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir;

VAR. (a) *Un jugement très-inique, il a déshonoré et infirmé à jamais toutes leurs sentences.* — (b) *De fol.* — (c) *de criminel.* — (d) *de corrompu dans les jugements.*

1. ÉD. : *Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ.* C'est une variante.

et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments ? écoutez tous les murmures du peuple dans le seul[1] chapitre de l'évangile de saint Jean[2]. — C'est un prophète, ce n'en est pas un ; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur ; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme ? d'où est-il venu ? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ? — *Dissensio itaque facta est in turba propter eum ;* O Jésus ! Dieu de paix et de vérité, « il y eut sur votre sujet une grande dissension « parmi le peuple. » Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien ? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est « un démoniaque[3] : » Le Fils de l'homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque[4]. » Entreprenez de contenter ces esprits mal faits. Voulez-vous voir, messieurs, un désir opiniâtre de le contredire ? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam*[5] : [« Si vous êtes le « Christ, dites-le-nous clairement ;] » et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider (a)[6]. Malice obstinée, qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre. — Il est vrai, *nous ne pouvons le nier (b), il chasse les malins esprits; mais « c'est au nom de Béelzébub, qui en est le prince[7]. » — Une humeur[8] fâcheuse et contrariante,

VAR. (a) L'en accabler. — (b) *Il est vrai, il chasse.*

1. ED. : *dans un seul.*
2. *Joan.*, VII, 12 et seq.
3. *Matth.*, XI, 18.
4. *Joan*, VIII, 48.
5. *Ibid.*, X, 24.
6. *Ibid.*, 31.
7. *Luc*, XI, 15.
8. Suppléez toujours ces mots placés plus haut : *Voulez-vous voir...?*

qui cherche à reprendre dans les moindres choses? — Quel homme est ceci[1]? « ses disciples ne * lavent pas [leurs] « mains devant le repas (a)[2]; » — qui tourne les plus grandes en un mauvais sens? — « C'est un méchant qui ne « garde pas le sabbat[3]; » il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos!

Mais ce que je vous prie le plus de considérer dans les jugements des hommes, c'est ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance; ils courent après lui pour le charger d'imprécations. — « Vive le Fils de « David[4]! » — Qu'il meure! qu'il meure! qu'on le cruci- « fie[5]! » — « Béni soit le roi d'Israël[6]! » — « Nous n'avons « point de roi que César[7]. » — Donnez des palmes et des rameaux verts, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage, — Donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. — Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : — « Lequel des deux voulez- « vous, Jésus ou Barabbas[8], » le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier? — et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam* : — « Nous ne vou-

VAR. (a) *Ne lavent pas les mains*, — qui tourne.

1. Déf. Vers. : *est celui-ci?*
2. *Matth.*, XV, 2.
3. *Joan.*, IX, 16.
4. *Matth.*, XXI, 9.
5. *Joan.*, XIX, 15.
6. *Ibid.*, XII, 13.
7. *Ibid.*, XIX, 15.
8. *Matth.*, XXVII, 17. *Joan.*, XVIII, 40.

« lons point de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas[1] : » « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie, » nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie!

Après cela, mes frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation (a)? On me méprisera, si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnements, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation! C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur « nous-mêmes son opprobre : » *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium* [*ejus portantes*[2].] Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le[3] à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos déréglements et la

VAR. (a) Mon honneur.

1. Viv. : Phrase omise.
2. *Hebr.*, XIII, 13.
3. Ms. : *nous les refuse*, — *Donnons-nous-les...*

honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

---

## COMPLIMENT ADRESSÉ AU PRINCE DE CONDÉ [1]

Le jour que Monsieur le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'était que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres et grand pardessus tous ces titres, je le reconnaissais avec les autres; mais que toutes ces grandeurs, qui avaient tant d'éclat devant les hommes, devaient être anéanties devant Dieu; que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et Son Altesse Sérénissime, parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que, nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que, me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à

1. Ms., f. 187-8. Voyez la Notice.

faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de Son Altesse : que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui et qu'il se souvînt qu'il était sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. — Votre Altesse, dis-je alors à Monsieur le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que, se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle : mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à Son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle* qui dépend de la fortune (*a*), une immortalité mieux établie que celle que* nous (*b*) promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

VAR. (*a*) *Que la fortune donne.* — (*b*) *que promet.*

# SUR LA PAROLE DE DIEU

## SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME[1]

Prêché à Paris dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques
(13 mars 1861)

### NOTICE

Je garde en tête de ce sermon le titre que les premiers éditeurs lui ont donné et qui sert à le distinguer des sermons prêchés, en 1660, *sur le Respect dû à la Parole de Dieu*[2], et, en 1662, *sur la Prédication évangélique*[3]. Il n'est désigné pourtant dans le manuscrit que par un seul mot, celui de *Prédication*[4], et ce sont, en effet, trois sermons *sur la Prédication* que Bossuet a prononcés trois années de suite, au début de la station du Carême.

Celui qu'on va lire se rapporte au second dimanche; il a été prêché dans la chapelle d'un couvent de femmes, et on trouve à la dernière page du manuscrit un compliment adressé à la Reine, c'est-à-dire, vraisemblablement, à la Reine-mère. Sur ces deux indices, il était naturel de placer le lieu

1. Ms., t. XII, f. 117, 128, 131-152; Déf., t. V, p. 189-211 : *Second sermon pour le second dimanche de carême.* (Cf. Vers., XII, 328-358, Viv., XII, 112-134). Voyez Jacquinet, *Prédicateurs*, p. 328-331, et mes *Études critiques*, liv. II, chap. III.
2. *Premier sermon pour le second dimanche de carême.*
3. *Troisième sermon pour le premier dimanche.*
4. Ms., f. 117.

de la scène au Val-de-Grâce[1], dans ce couvent de Bénédictines où Anne d'Autriche se plaisait à faire ses dévotions, où il est certain que Bossuet prêcha souvent en sa présence et où l'on a cru, mais à tort, qu'il avait prêché tout un Carême en 1663. Une indication formelle du manuscrit[2] m'a permis d'affirmer que le sermon *sur la Parole de Dieu* a été prêché aux Carmélites et que, par conséquent, il appartient au Carême de 1661.

Les sermons qui composent cette station sont d'ailleurs facilement reconnaissables au format du papier[3], aux caractères de l'écriture. Celui-ci est un premier brouillon très-confus; il offre aux yeux tout d'abord les signes manifestes d'une précipitation dans le travail si grande qu'elle ne paraît même pas exempte de parti pris; on croit sentir que Bossuet s'est fait un devoir de ne chercher, selon sa maxime, « que les choses et les sentiments; » qu'il aurait rougi à ses propres yeux de mettre trop de temps et trop de soin à polir et à orner son discours. De là des négligences, un peu de désordre, quelques longueurs; mais l'orateur craignait de demander à l'art davantage; il ne voulait compter que sur « la force des bonnes pensées, » pour donner à sa parole la vertu secrète qui attendrit les cœurs ou la véhémence qui les brise.

La façon rapide dont le discours a été composé ménageait aux éditeurs des difficultés sérieuses; on s'en fera quelque idée par les renvois aux manuscrits que j'ai cru devoir mettre au bas des pages, moins encore pour faciliter de nouvelles recherches que pour rendre hommage à la sagacité des Bénédictins et à leur zèle. Je ne me suis que rarement écarté de leur interprétation.

Le sermon *sur la Parole de Dieu* a été repris en 1666, pour le Carême de Saint-Germain[4]: c'est alors que Bossuet a refait

1. Vaillant, *Etudes*, p. 104; Floquet, t. II, p. 242-4; Viv., t. IX, p. 113.
2. Ms., f. 117 : *Carmel. Dim. Prédication.*
3. Les sermons du second, quatrième, cinquième, sixième dimanches, ceux du vendredi saint et du jour de Pâques, sont in-4. Celui du premier dimanche (*sur la Pénitence*), grand in-folio, est une sorte de transition entre le carême des Minimes et le carême des Carmélites.
4. J'en tire la preuve d'un renvoi du manuscrit (f. 150, p. 28) au

l'avant-propos, souligné beaucoup de passages qui méritaient d'être conservés sans changement, et semé çà et là entre les lignes ou sur les marges plusieurs corrections. J'ai maintenu dans le texte celles qui pouvaient, sans aucun inconvénient, y être substituées à la première rédaction, mais en ayant soin de les indiquer par un signe comme dans le sermon *sur l'Honneur du monde*, et de conserver dans les variantes les mots ou les phrases qu'elles remplaçaient. Il est bon, si l'on voulait, par exemple, comparer le sermon *sur la Parole de Dieu* avec le sermon *sur la Prédication évangélique*, de pouvoir restituer dans son intégrité le texte de 1661 et mettre à part des passages insérés après coup dans le sermon des Carmélites qui, précisément, sont empruntés en partie au sermon du Louvre. J'ai rejeté au *complément des variantes* les additions dont Bossuet n'a pas indiqué formellement la place : pour les intercaler dans le texte primitif, il fallait ou l'allonger, contrairement à l'intention de l'orateur, ou le modifier pour renouer le fil du discours d'une façon plus ou moins judicieuse, mais arbitraire : ce qui dépasse évidemment les droits accordés à un éditeur.

M. Lachat a bien vu que le sommaire placé par mégarde en tête du *premier sermon pour le second dimanche de Carême* était celui du sermon *sur la Parole de Dieu*. Il est court et assez incomplet :

« *Exorde* [1]. — L'autel et la chaire. Alliance.

« Premier point. — Dispositions du prédicateur. *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas....*

« *Non exigitur sed donatur.* S. Chrysologue.

« Second point. — Attention : Quelle [elle] doit être ; où elle doit être : non dans l'esprit, mais dans le cœur.

« Troisième point. — Prédication comme la comédie.

« Mouvements artificiels, trompeurs et de peu de durée.

« Manière d'enseigner de Dieu : Se justifie par les œuvres.

« Modestie devant le sermon. »

*premier sermon du premier carême du Louvre* : Bossuet préparait donc pour le Louvre un second carême, celui qui fut prêché à Saint-Germain, parce que le Roi quitta Paris après la mort de la Reine-mère (20 janvier 1666).

1. Ms., t. XII, f. 117 ; Viv., t. IX, p. 112.

## SUR LA PAROLE DE DIEU

*Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.*

Celui-ci est mon fils bien aimé, dans lequel je me suis plu; écoutez-le.

Matth., XVII, 51.

Je n'entreprends pas[1] de vous raconter (*a*)[2] toute la gloire du Thabor, ni toute la magnificence de la Transfiguration de notre Sauveur (*b*). Je ne vous dirai pas avec saint Basile de Séleucie[3], que le soleil, plus surpris qu'au jour qu'il (*c*) fut arrêté par Josué, [4]fut étonné d'apercevoir (*d*) un autre soleil plus resplendissant que lui, et, ce qu'il n'avait jamais vu jusqu'à ce temps, de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère, lui devant qui toute autre lumière cède et disparait. Je m'arrête à écouter cette voix du Père céleste : [Celui-ci est[5] mon fils bien-aimé dans lequel je me suis plu ; écoutez-le.] Mais je ferai une remarque qui me semble très-importante : Moïse et Élie avaient paru auprès du Sauveur en grande majesté, *visi in majestate*. La loi et les prophètes viennent lui rendre témoignage (*e*) et le reconnaître. Mais ce qui nous doit faire entendre l'autorité du Seigneur Jésus, c'est que saint Marc et saint Luc ont observé qu'en même [temps]

VAR. (*a*) Expliquer. — (*b*) Dans le mystère de la Transfiguration, je ne m'arrêterai pas à cette lumière, à cette majesté, à cet éclat qui éblouit les yeux des apôtres. — (*c*) Que lorsqu'il. — (*d*) De voir. — (*e*) Hommage.

1. Ms., f. 131, 132. L'avant-propos appartient à la seconde rédaction. Celui que Bossuet avait écrit pour les Carmélites n'existe plus.
2. Déf. Vers. : *Je ne m'arrêterai pas*. etc. (VAR. *b*).
3. *Orat. in Transfigur. Domini.*
4. Ms. : *il fut*.
5. ED. : *c'est ici*.

que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son fils, Moïse et Élie disparurent, ils entrèrent dans une nuée, *intrantibus illis in nubem*[1], et Jésus se trouva tout seul, *et dum fieret lux, inventus est Jesus solus*[2]. Que si vous me demandez d'où vient que Moïse et Élie se cachent (*a*), à cette parole, je vous ne expliquerai le mystérieux secret tel qu'il nous est exposé par le docteur des Gentils dans la divine *Épître aux Hébreux*. Dieu ayant parlé autrefois à nos pères, dit le grand apôtre (*b*)[3], en différentes manières par la bouche des prophètes (remarquez ces mots : *autrefois maintenant*), dans les derniers temps[4] il nous a parlé par son propre fils. C'est pourquoi dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent (*c*); la loi, toute impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder. Les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue, comme s'ils disaient au divin Jésus par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père, *olim Deus*; maintenant que vous ouvrez votre bouche et que l'unique qui était dans le sein du Père vient lui-même expliquer les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure ; et n'étant que les serviteurs nous cédons humblement la parole au Fils[5].

Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne de tous côtés dans les chaires évangéliques ; ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la

VAR. (*a*) Retirent. — (*b*) Autrefois, dit le grand Paul, Dieu. — (*c*) Disparaissent.

1. *Luc*, IX, 31. Le texte est omis par les éditeurs.
2. *Ibid.* — *Marc*, IX, 7.
3. *Hebr.*, I, 1.
4. ED.: *remarquez ces mots : autrefois, maintenant, dans ces derniers temps.*
5. *Joan.*, I, 18.

chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Évangile. [Venez] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole ou plutôt la parole du Fils de Dieu même, par les prières[1] de celle qui le conçut, dit saint Augustin, premièrement par l'ouïe, et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de la concevoir dans ses bénites entrailles.

[AVE]

Le temple de Dieu, *chrétiens (a)[2], a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire[3]. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là, les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple; ici, ils parlent au peuple de la part de Dieu; là, Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps, il se fait reconnaître ici dans la vérité de sa doctrine (b)[4]. Il y a une très-étroite alliance entre ces deux places sacrées, et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable; de l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfants de Dieu (c) une nourriture céleste; Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre; là, rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion et nous apprenant par [le] même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette; ici, il nous donne des instructions animées

VAR. (a) *Mes sœurs.* — (b) Parole. — (c) Fidèles.

1. Déf. Vers. : *et demandons les prières.*
2. Déf. : *mes sœurs.* Bossuet s'adresse aux Carmélites.
3. En revoyant son discours, le prédicateur écrit cette note : *On peut y ajouter le tribunal de la Pénitence.*
4. Var. : *parole.*

par (*a*) la vive voix; et si (*b*) vous voulez encore un plus grand rapport, là, par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps[1] de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ici, par le même Esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés (*c*) les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause[2] de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable, et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont renommées parmi les savants (*d*) et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque[3], *Homélie* XXVI, parmi ses *Cinquante*[4] : « Je vous demande, mes frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus grande dignité, la parole de Dieu ou le corps de Jésus-Christ. Si vous voulez dire (*e*) la vérité, vous répondrez sans doute que la parole de Jésus-Christ ne vous semble pas moins estimable que son corps. Ainsi donc, autant que nous apportons de précau-

VAR. (*a*) De. — (*b*) Que si. — (*c*) Consacrés. — (*d*) Connues des savants. — (*e*) Répondre.

1. C'est-à-dire : les dons *proposés* (offerts à Dieu sur l'autel : le pain et le vin) *se transforment au corps*, deviennent le corps même de Jésus-Christ.

2. Ms., f. 134 (intercalé, pour remplacer trois pages barrées).

3. *Append.*, *serm.* CCC, n. 2. Sermon attribué par les Bénédictins, non à saint Augustin, mais plutôt à saint Césaire d'Arles.

4. Indication omise par les éditeurs : il est probable que Bossuet aura tenu, même dans la chaire, à désigner d'une façon précise le discours qui allait servir au sien de fondement.

tion pour ne pas laisser tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, nous en devons autant apporter[1] pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus Christ qu'on nous annonce (*a*); parce que celui-là n'est pas moins coupable qui écoute négligemment la sainte parole que celui qui laisse tomber par sa faute le corps même du Fils de Dieu (*b*)[2]. »

Voilà les propres termes de saint Augustin qui me donnent lieu, chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret rapport entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole, parce que je ne trouve rien (*c*) de plus efficace pour attirer le respect à la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre. Ce rapport dont nous parlons consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis, premièrement, chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de Notre-Seigneur, vous devez désirer aussi que l'on[3] vous prêche en la chaire la vérité de sa parole. C'est la première disposition, mais il faut encore passer plus avant. Car comme il ne suffit pas que vous receviez (*d*) au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps, ainsi pour bien entendre la sainte parole vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, chrétiens, et voici la perfection du rapport et la consommation du mystère (*e*). Comme en recevant dans le

VAR. (*a*) Enseigne. — (*b*) De Jésus-Christ. — (*c*) Ne trouvant rien — (*d*) Comme en recevant. — (*e*) La confirmation du mystère.

1. Déf. Vers. : *autant en devons-nous apporter.*
2. ÉD. : *de Jésus-Christ.*
3. Déf. Vers. : *qu'on.*

cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter, qu'il paraisse à votre bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu ; ainsi vous devez profiter de sorte de sa parole divine qu'il paraisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite*. Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole ; vous écouterez au dedans sa prédication intérieure ; * enfin, vous l'écouterez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance (*a*) : *Ipsum audite*.

Madame[1], cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui Votre Majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications, afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices, et que la parole de Dieu, qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre Majesté, Madame, y donne peu d'attention, et comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver : qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

VAR. (*a*) *Ainsi vous atteindrez la perfection, qui est de l'écouter dans vos entreprises et de vous montrer ses disciples par l'obéissance*

1. Compliment adressé à la Reine ou plus vraisemblablement à la Reine-mère. Il est écrit à la suite de la péroraison du discours (ms., f. 150, 151, p. 30, 31). La *Gazette de France* ne dit pas que l'une ou l'autre des deux Reines soit venue aux Carmélites le dimanche 13 mars 1661 ; il suffit qu'elle y ait été annoncée : le compliment est écrit d'avance à tout événement.

PREMIER POINT [1]

Les chrétiens[2] délicats qui, ne connaissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et [ce] qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocents de désirer dans les chaires les discours qui plaisent et non ceux qui touchent et qui édifient, et énervent par ce moyen toute l'efficace de l'Évangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur si dangereuse[3], voici la proposition que j'avance : que comme il n'y a aucun homme assez insensé pour ne chercher pas (*a*) à l'autel la vérité du mystère, aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher [pas] dans[4] la chaire (*b*) la pureté de la parole. C'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que la preuve en est (*c*)[5] concluante.

Pour établir ce rapport, je pose[6] ce fondement nécessaire que, selon le conseil de Dieu dans la dispensation [du] mystère du Verbe incarné, il devait se montrer aux hommes en deux manières différentes : premièrement, il devait paraître en la vérité de sa chair ; secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole. Et voici la raison solide de ces différentes apparitions. C'est qu'étant (*d*) le Sauveur du monde il devait nécessairement se manifester par tout le monde : par conséquent il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin

VAR. (*a*) N'exiger pas. — (*b*) N'exiger pas à la chaire. — (*c*) J'espère que la preuve sera... Voyez si... Voyez que la preuve en est concluante. — (*d*) Car étant.

1. Ms., f. 136.
2. *Ibid.*, f. 135, verso.
3. ÉD. : *de cette erreur dangereuse.*
4. ÉD. : *en.*
5. ÉD. : *sera.*
6. Ms., f. 136.

de la terre; il faut qu'il paraisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a [prédestiné des élus : si bien que ce même Jésus qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole; et c'est en cet état, chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche paraît assez clairement dans notre Évangile[1]. Car c'est une chose digne de remarque que dans le même moment que saint Pierre, admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile sur le Thabor[2] pour jouir éternellement de sa vue, dans le même moment, chrétiens, *adhuc eo loquente*[3], la gloire de Jésus-Christ disparaît, un nuage couvre les disciples d'où sortit cette voix du Père : « Celui-ci [est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis complu]. Écoutez-le : » Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui devaient suivre : cette vie mortelle et caduque n'est pas le temps de voir Jésus-Christ ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il viendra (*a*)[4] prendre sa place dans (*b*) la gloire du sein paternel (*c*). Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout à fait la vue. Car en cessant de le voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine (*d*). Écoutez-le seulement et regardez ce divin maître dans son Évan-

VAR. (*a*) Ira. — (*b*) En. — (*c*) De Dieu son père. — (*d*) De son Évangile.

1. Ms. : *Transfiguration*. C'est l'Evangile du second dimanche. Voyez l'avant-propos. — Déf. : [*de la*] *Transfiguration*. — Vers. Viv. : *de la Transfiguration*.

2. Voyez à la suite du discours, le *complément des variantes* (A).

3. *Matth.*, XVII, 5.

4. Viv. : *lorsqu'il ira*.

gile (*a*)[1] : *Ipsum audite.* C'est ce qui fait dire à Tertullien, dans le livre *de la Résurrection*, que la parole de vie est comme la chair du Fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem..., eumdem etiam carnem suam dixit*[2] ; et au savant Origène (*Homélie* XXXV *sur saint Matthieu*)[3] que la parole qui nourrit les âmes est une espèce de *second corps (*b*) dont le Fils de Dieu s'est revêtu. *Panis quem Deus corpus suum esse* [*fatetur*][4] *verbum est nutritorium animarum*[5]. Que veulent-ils dire, messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu, retirant de nous cette apparence visible et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, il[6] a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Évangile, qui est, en effet, comme un corps dont la vérité est revêtue, et en (*c*) ce nouveau corps[7], âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous ; il agit et il travaille encore pour notre salut; il *renouvelle à nos yeux tous ses mystères (*d*)[8].

C'est pour cela[9] que les saints docteurs ont tant de fois

VAR (*a*) Regardez dans la parole dans laquelle il s'est renfermé lui-même. — (*b*) *Une espèce de corps.* — (*c*) Par le moyen de. — (*d*) *Il prêche et il nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle.*

1. ED. : *dans lequel il s'est lui-même renfermé.* Ms. : dans laquelle *il* [a] *lui-même* renfermé *pour nous toute sa doctrine.* — Les mots imprimés en italiques appartiennent à une seconde rédaction. Comme la phrase est incomplète, j'ai mieux aimé garder la rédaction primitive.
2. *De resurr. carn.*, 37.
3. Rejeté en note par les éditeurs.
4. Ms. : *dixit.*
5. *Hom.* XXXV *in Matth.*
6. Omis par les éditeurs.
7. ED. : *par le moyen de.*
8. ED. : *il prêche et il... de vie éternelle.* VAR. (*d*).
9. ED. : *Maintenant pour ne rien confondre...* Six lignes omises.

comparé la parole de l'Évangile avec le sacrement de l'Eucharistie ; c'est pour cela que saint Augustin a prêché sans crainte (*a*) que la parole de Jésus-Christ n'est pas moins vénérable que son corps même. Vous l'avez ouï, chrétiens ; nous reverrons peut-être ces mots en un autre lieu. Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Évangile ne montent pas dans les chaires pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions ! Ils y montent dans le même esprit qu'ils vont à l'autel. Ils y montent[1] pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie. Car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes, mais (*b*) ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ. Et dans les discours sacrés[2], les paroles que (*c*) vous entendez sont des signes, mais la pensée qui les produit et celle qu'elles *portent dans vos esprits (*d*), c'est la *doctrine (*e*) même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici[3] à sa conscience et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute. Que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire em-

Var. (*a*) A [pu] dire. — (*b*) Et. — (*c*) Ce que. — (*d*) *Celle qu'elles vous portent.* — (*e*) *C'est la vérité même.*

1. Déf. Vers. : Trois mots omis.
2. Ms., f. 139 (qui fait suite au f. 137).
3. *Ibid.*, f. 138 (feuillet intercalé).

ploi de l'Église. Car c'est ainsi [que] les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Évangile ; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain ! Ils pourraient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur. Mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et (a) les mystères sacrés. D'où il faut tirer cette conséquence qui doit faire trembler [1] tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs, que, tel que serait le crime de ceux qui feraient ou exigeraient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Évangile autrement que ne l'a déposée entre les mains de son Église le céleste prédicateur que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre: *Ipsum audite.*

Car c'est suivant ces principes, mes sœurs, [que] l'apôtre (b)[2] enseigne aux prédicateurs qu'ils doivent s'étudier non à se faire renommer par leur éloquence, mais à « se rendre recommandables à la conscience des hommes par la manifestation de la vérité [3]; » où il leur enseigne deux choses : en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où ? — Dans les consciences. Comment ? — Par la manifestation de la vérité [4] ; et l'un

VAR. (a) Que. — (b) C'est pourquoi l'apôtre saint Paul.

1. Ms. : retour au f. 139.
2. ÉD. : *C'est pourquoi l'apôtre saint Paul.*
3. II *Cor.*, IV, 2.
4. Parenthèse du ms. : « Notez une troisième chose, *coram Deo qui gloriatur, in Domino glorietur.* »

est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par la cadence[1] et l'arrangement[2] des paroles; l'imagination, réjouie par la délicatesse des pensées; l'esprit, gagné (a) quelquefois par la vraisemblance du raisonnement: la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, mes sœurs[3], *non un brillant et un feu d'esprit (b) qui égayent, ni une harmonie (c) qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le son (d)[4] du tonnerre; il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences et de (e) fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre (f); et s'il y avait[5] un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit comme à Job: *Si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas*[6]... « Si tu crois avoir un bras comme Dieu « et tonner d'une voix semblable, » achève et fais le Dieu tout à fait; « élève-toi dans les nues, parais en ta gloire, « renverse les superbes en ta fureur, » et dispose à ton gré des choses humaines; *Circumda tibi decorem, et*

VAR. (a) Persuadé. — (b) *Non des brillants.* — (c) Une musique. — (d) Le bruit. — (e) Rompre — briser. — (f) Et le prédicateur qui attend ces grands effets de son éloquence ressemble à ce prince audacieux qui attenta — d'imiter la foudre pour faire le Dieu, — d'imiter le bruit du tonnerre et lancer la foudre inévitable avec de trop faibles mains.

1. ÉD.: *par l'Académie.*
2. Bossuet avait d'abord écrit: *par l'harmonie des paroles.*
3. Omis par les éditeurs.
4. ÉD.: *le bruit.*
5. Ms., f. 138, verso.
6. *Job.*, XL, 4.

*in sublime erigere, et esto gloriosus... Disperge superbos in furore tuo*[1]. Quoi ! avec cette faible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant !... N'affectons pas d'imiter la force toute puissante de la voix de Dieu (*a*) par notre faible éloquence.

Que si vous voulez savoir [2] maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paraître qu'à la suite de la sagesse. *Sapientiam* [*de domo sua, id est, pectore sapientis, procedere intelligas et tanquam inseparabilem famulam, etiam non vocatam, sequi eloquentiam*] [3]. Il y a ici un ordre à garder; la sagesse marche devant comme la maîtresse, l'éloquence s'avance après comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place (*b*) dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude. Il faut qu'elle *vienne (*c*) comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon Notre Seigneur Jésus-Christ qui est la sagesse du Père qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi le prédicateur évangélique, c'est[4] celui qui fait parler Jésus-Christ. Mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme, il craint de donner un corps étranger à la vérité éternelle : c'est pourquoi il puise tout dans

VAR. (*a*) D'imiter la voix de Dieu. — (*b*) De paraître dans. — (*c*) *Semble venir.*

1. *Job.*, XL, 5, 6.
2. Ms. : Retour au f. 140.
3. *De Doctr. Christ.* IV. 10.
4. Déf. Vers : *est.*

les Écritures, il en emprunte même les termes sacrés, non-seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas, dit saint Augustin [1], qu'il néglige (*a*) quelques (*b*) ornements de l'élocution quand il les rencontre en passant et qu'il les voit comme (*c*) fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent; mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer, et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Évangile (*d*); ou, s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni n'affaiblisse (*e*) sa sainte parole.

Vous voyez par là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte; mais, mes frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes: car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère (*f*) que je vous annonce. Oui, mes frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes. Ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole. Ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente (*g*) contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur, il faut qu'elle se donne elle-même. *Non exigitur, sed donatur* [2]. Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à

VAR. (*a*) Il ne néglige pas, dit... — (*b*) *Les ornements.* — (*c*) *Les voit fleurir.* — (*d*) De sa doctrine. — D'où sorte son Évangile en sa pureté. — (*e*) *Ne diminue* — ne falsifie. — (*f*) Une chose incroyable. — (*g*) Forte.

1 *De Doctr. Christ.*, 57.
2. *S. Petr. Chrysol.*, *Serm.*, LXXXVI.

l'homme de lui commander. « Il souffle où il veut[1], » quand il veut, et la parole de vie qui commande à nos volontés ne reçoit pas la loi (a) de leurs mouvements: *Donatur divinus sermo, non servit, et ideo non quum jubetur loquitur, sed jubet*[2]. Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de parler? Quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé: ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée (b) du ciel ne manqueront pas. Que si[3], au contraire, vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité et qui demandent des fables et d'agréables rêveries, *ad fabulas autem [convertentur]*[4], Dieu commandera à ses nuées[5], il retirera la saine doctrine de la bouche des prédicateurs. Il envoie[6] en sa fureur des prophètes insensés et téméraires, qui disent : La paix, où il n'y a point de paix[7], qui disent: Le Seigneur, le Seigneur, et le Seigneur ne leur a point donné de commission[8]. Voilà le mystère que je promettais. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques, parce que les prédicateurs étant faits[9] pour les auditeurs, les uns (c) reçoivent d'en haut ce que méritent les autres: *Hoc doctor accipit quod meretur auditor*[10]. Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée; ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté. Souhaitez d'entendre parler Jésus-

VAR. (a) Ne dépend pas. — (b) La pluie. — (c) Ceux-là.

1. *Joan.*, III, 8.
2. *S. Petr. Chrysol.*, *Serm.*, LXXXVI. — Ms. : *sed quum jubet.*
3. Addition au bas de la page (f. 141, p. 13).
4. II *Timoth.*, IV, 4.
5. ED. : *à ses nuées.* — Déf. Vers. : [*de ne point pleuvoir sur vous*].
6. *Isa.*, V, 6.
7. *Jerem.*, VIII, 11, 12.
8. *Ezech.*, XIII, 6.
9. ED. : *étant pour.*
10. *S. Petr. Chrysol.*, *ibid.*

Christ, et il fera[1] résonner sa voix jusques aux oreilles [de] votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs, et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

### DEUXIÈME POINT [2]

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes : l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement qui, approchant du mystère, prépare seulement la bouche du corps et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur, ainsi celui-là reçoit sa condamnation qui, écoutant parler Jésus-Christ (*a*), lui prête l'oreille au dehors (*b*) et bouche l'ouïe au dedans (*c*) à cet enchanteur céleste, *incantantis sapienter*[3], et n'entend pas Jésus-Christ qui parle[4]. Que si vous me demandez ici[5], chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est pas peut-être[6] celle que vous entendez. Et il nous faut ici expliquer deux choses : combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

VAR. (*a*) La sainte parole. — (*b*) Lui ouvre l'oreille du corps. — (*c*) Et bouche l'oreille du cœur.

1. Viv. : *il vous fera.*
2. Ms., f. 141 *bis.*
3. *Ps.*, LVII, 6.
4. ED. : six mots omis. — Il est vrai que l'orateur paraît reprendre ce qu'il vient de dire.
5. Ms., f. 141, verso, p. 15 *bis.*
6. Déf. Vers. : *n'est peut-être pas.*

Pour bien entendre, mes sœurs[1], quelle doit être notre[2] attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. ***Intus omnes auditores sumus*** [3]. Le Fils de Dieu ne nous permet pas de prendre ce titre de maître : que personne, dit-il[4], ne s'appelle maître. Car il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur. ***Unus est enim magister vester*** [5]. Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin[6], que nul ne nous peut enseigner que Dieu : ni les hommes ni les anges n'en sont point capables. Ils[7] peuvent bien nous parler de la vérité ; ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt ; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets. Ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. [C'est] en vain que l'on nous désigne (*a*)[8] avec le doigt les peintures de cette église ; en vain[9] que l'on nous marque la délicatesse[10] des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi parmi tant d'objets qui remplissent

VAR. (*a*) En vain nous désigne-t-on.

1. Déf. Vers. : *messieurs*.
2. Ed. : *votre*.
3. *S. August.*, *Serm.*, CLXXIX, n. 7. Déforis commence par traduire la citation : *nous devons donc être auditeurs dans l'intérieur*.
4. Ms. : *Nul ne se doit attribuer ce titre...* Mais avec cette correction la phrase ne se suit plus : *que personne, dit-il...* Il faut en revenir, par exception, à la variante.
5. *Matth.*, XXIII, 8. — Ms. : *unus est Dominus, magister unus*.
6. *De Peccat. mer. et remiss.*, lib. I, n. 37.
7. Ms., f. 142 (p. 16).
8. Viv. : *que l'on désigne*.
9. Déf. Vers. : *c'est en vain*.
10. Ed. : *que l'on remarque*. — Ms. : *que l'on nous remarque*.

notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est écrit qu'il « éclaire tout homme venant au monde[1], » n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement[2]. C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses; c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jésus-Christ[3], » par lequel nous goûtons (a) ce qui est de Dieu ; c'est lui qui ouvre le cœur et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche. Et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait[4] dire à saint Augustin : « Voici, mes « frères, un grand secret : » *Magnum sacramentum, fratres*[5] : le son de la parole frappe les oreilles, le Maître est au dedans ; on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur. *Sonus verborum [nostrorum] aures percutit, magister intus est*[6]. Car il n'y a qu'un maître qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois : « Qui a des « oreilles pour ouïr, qu'il écoute[7]. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds, mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a qui en voyant ne voient pas et qui en écoutant n'écoutent pas[8], qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas et où lui

VAR. (a) Connaissons.

1. *Joan.*, I, 9.
2. Entre les lignes (note écrite en 1666) : « Je puis bien vous montrer au doigt l'objet et adresser votre vue : puis-je vous donner des yeux pour le regarder? » Phrase que les éditeurs ont insérée dans le texte, en y faisant trois fautes de lecture qui la rendent presque inintelligible.
3. I *Cor.*, II, 16.
4. Ms., f. 143 (p. 17).
5. *In Epist. Joan. Tract.*, III, n. 3.
6. *Ibid.*
7. *Matth.*, XIII, 9.
8. *Ibid.*, 13.

seul a droit de se faire entendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle : celui qui enseigne les cœurs a sa chaire au ciel[1]; il y est assis auprès de son père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite*.

Ne croyez pas, toutefois, que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostome[2], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné[3] de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication[4]; quand aura le courage de l'observer[5] (*a*) celui qui n'a pas la patience de l'entendre? Quand lui donnera son cœur (*b*) celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles? C'est[6] une loi établie pour tous les mystères du Christianisme qu'en passant à l'intelligence ils se doivent, premièrement, présenter aux sens; et il l'a fallu en cette sorte (*c*) pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous

VAR. (*a*) *De l'accomplir* — de la pratiquer. — (*b*) Quand lui donnera-t-il son cœur... celui qui... s'il lui... — (*c*) Et cela pour.

1. *S. Aug. l. l.*
2. *De mutat. nom.*
3. ÉD. : onze mots omis.
4. Ms., f. 142 v° (correction de 1666).
5. ÉD. : *De l'accomplir.*
6. Ms. : retour au f. 143 (p. 18). Passage que l'orateur semble avoir oublié, puisqu'il continue : *Mais cette assistance est extérieure* (V. plus bas). C'est, je le crois, une inadvertance momentanée : les premières lignes sont soulignées, comme dignes d'être reprises, et le renvoi qui les précède est explicite. Les Bénédictins ont eu raison d'y revenir.

nourrit pour la vie éternelle. Et[1] pour la même raison, chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu qui a tant voulu honorer les hommes que, sans avoir besoin de leurs secours, il les choisit néanmoins pour être les instruments de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte Prédication. Mais cette assistance extérieure[2] n'est que la moindre partie de votre devoir. Il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée ne fasse tomber du cœur la sainte parole. Si dans la dispensation des mystères il arrive par quelque malheur que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Église tremble, tout le monde est frappé (*a*) d'une sainte horreur. Et saint Augustin nous[3] a dit que ce n'est pas un moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité. Et en effet, chrétiens[4], Jésus-Christ, qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps ; au contraire, c'est pour sceller[5] de son propre sang la vérité de sa parole qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps ; un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages : il a voulu que sa vérité fût (*b*) toujours im-

VAR. (*a*) Saisi. — (*b*) *Au contraire, il a sacrifié son corps pour la confirmation de sa vérité. — Il a sacrifié son corps pour sceller par son propre sang la vérité de sa parole. Un temps il a souffert que son corps fût informe et mortel; au contraire il a voulu que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Tellement qu'il ne faut pas — par conséquent, il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention que quand on manie son corps avec peu de soin. — Tremblons*, etc.

1. ED. : *Pour la même raison.*
2. Ms., f. 142, v° (18).
3. ED. : *vous.*
4. Ms., f. 144 (p. 19).
5. Ms., f. 142. Treize lignes écrites en 1666.

mortelle et inviolable. Tremblons donc, chrétiens, tremblons quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce ; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-lui en toute l'étendue; écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum audite.*

Mais il me semble[1] que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs : bien loin de laisser perdre les sentiments, ils pèsent exactement toutes les paroles ; non-seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en remarquent au juste (*a*) le fort ou le faible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostome[2], on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes, le premier discours avec le suivant (*b*)[3], le commencement avec le milieu, comme si la chaire était un théâtre où l'on monte pour disputer (*c*) le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes frères? Où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? Où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Quiconque a ouï de mon Père et a appris, vient à moi[4]? » Où se donnent (*d*) ces enseignements et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de son Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connaître son Père céleste? Écoutez saint Augustin là-dessus dans cet ouvrage admirable *de la Prédestination des Saints : Valde remota est a sensibus*

VAR. (*a*) Ils en savent dire à point nommé. — (*b*) Avec le second. — (*c*) Où il fallût disputer. — (*d*) Où donne-t-il...

1. Ms., f. 144. Cf., f. 142.
2. *De Sacerd.* V, 1.
3. ÉD. : *les suivants.*
4. *Joan.*, VI, 45.

*carnis hæc schola, in quâ Pater auditur [vel docet] ut veniatur ad filium*[1]. Que cette école céleste dans laquelle le Père apprend à venir au Fils, est éloignée des sens de la chair! Encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée des sens de la chair cette école où Dieu est le maître! *Valde, inquam, remota est a sensibus carnis hæc schola in qua Deus*[2] *auditur et docet*? Mais quand Dieu même[3] parlerait à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit, parce qu'alors, dit saint Augustin[4], Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non [selon[5]] l'esprit qui vivifie. Donc, mes frères, pour être attentif à la parole de l'Évangile, il ne faut pas ramasser son attention (*a*) au lieu où[6] se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs. Il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs. Ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne le conseil du cœur, d'où l'on détermine (*b*)[7] tous ses desseins, d'où

VAR. (*a*) Pour rencontrer cette école et pour écouter cette voix, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Il ne faut pas... — (*b*) Où se déterminent.

1. *De Prædest., Sanct.*, n. 13.
2. Ms. : *Pater.*
3. Ms., f. 145.
4. *De Grat. Christ.*, n. 15.
5. Ms. : *seulement.*
6. Ms., retour au f. 144, p. 20.
7. Éd. : *où se déterminent.*

l'on donne (a)[1] le branle à ses mouvements, c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ (b).

Si vous lui prêtez[2] cette attention, c'est-à-dire si vous pensez à vous-même, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme (c)[3]. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit[4] que «la parole de Dieu est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux côtés; qu'elle va jusqu'à la moelle du cœur et jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit[5],» c'est-à-dire, comme il l'explique, qu'elle «discerne toutes les pensées et les plus secrètes intentions du cœur;» et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie: [Celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler] : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem*[6]; parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant qui, à travers nos (d) voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous [dérobons] (e) et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs (f), qui va mettre la main sur nos blessures. C'est alors qu'il faut faire ce que dit

VAR. (a) Où l'on donne — où se donne le branle à ses mouvements. — (b) Pour écouter parler J.-C. — (c)..... à vous même, un trait de flamme viendra quelquefois vous percer le cœur, et ira droit au principe de vos maladies. — (d) Vos. — (e) Vous dérobez. — (f) Désirs.

1. ED. : *où se donne.*
2. Ms., f. 145.
3. ED. : [*qui*] *viendra quelquefois, etc. Var.* (a).
4. Ms., f. 146.
5. *Hebr.*, IV, 12.
6. I *Cor.*, XIV, 3.

l'[Ecclésiastique]: [Que l'homme sensé entende une parole sage, il la louera et se l'appliquera aussitôt] : *Verbum sapiens quodcunque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet*[1].

Si le coup[2] ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[3]. Mais encore n'est-ce pas assez; il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, en sorte que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole.

### TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu[4] a dit dans son Évangile: « Celui qui « mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et « moi en lui[5]; » c'est-à-dire que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle, si une sainte douceur nous attache constamment et fidèlement à Jésus-Christ et à sa doctrine, c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine Eucharistie, que, comme (*a*) nous ne connaissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur qu'en nous mettant en état qu'il paraisse qu'un Dieu nous nourrit,

VAR. (*a*) Et comme.

1. *Eccl.*, XXI, 18.
2. Ms., f. 145.
3. *Serm.*, CCCLI, n. 7.
4. Ms., f. 147, v°, p. 22.
5. *Joan.*, VI, 57.

ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole qu'en vivant de telle manière qu'il paraisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentiments véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits; et afin de bien reconnaître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que ses œuvres : *Operibus credite*[1].

J'ai observé à ce propos qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Église, je veux dire saint Jean Chrysostome[2], reproche souvent à ses auditeurs qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques (*a*) de même que si (*b*) c'était une comédie. Comme je rencontrais (*c*) souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres : [elles] sont[3] dangereuses en ce point qu'elles ne plaisent point si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans monter sur le théâtre et sans être de la tragédie[4] (*d*). C'est en quoi (*e*)[5] ces spectacles sont à craindre, parce que le

VAR. (*a*) La prédication. — (*b*) Comme si. — (*c*) J'ai lu. — (*d*) Sans être de l'action et sans monter sur le théâtre. — (*e*) C'est pourquoi.

1. *Joan.*, x, 38. La traduction du texte, suppléée par Déforis, est tout à fait inutile en cet endroit.
2. *De Sacerd.*, lib. V, n. 1.
3. ÉD. : *sur les théâtres, dangereuses...*
4. ÉD. : *sans être de l'action et sans monter sur le théâtre.*
5. Ms., f. 148, v° (p. 24 *bis*). Six lignes rejetées par Déforis à la fin de ce développement.

cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Mais (*a*) une marque certaine que ces mouvements [ne] tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu. Cette pitié qui causait des larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables : tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes[1].

Quand le docte saint Chrysostome craignait que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils semblaient émus; il s'élevait dans son auditoire des cris et des voix confuses qui marquaient que ses paroles excitaient les cœurs (*b*). Un homme un peu moins expérimenté aurait cru que ses auditeurs étaient convertis; mais il appréhendait, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre excitées par ressorts et par artifices ; il attendait à se réjouir quand il verrait les mœurs corrigées, et c'était en effet la marque assurée que Jésus-Christ était écouté.

Ne vous fiez donc pas[2], chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentiments, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché ; vous n'avez encore écouté que l'homme; sa voix peut (*c*) aller jusque-là ; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chré-

VAR. (*a*) Et. — (*b*) Que l'âme était agitée. — (*c*) Il peut.

1. ED. : *S. Augustin appréhende... où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté.* Addition de 1666. Voyez, à la suite du discours, la *Variante* C.

2. Ms. f. 149, p. 25.

tiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu ? Vous le saurez par les œuvres. Car il faut[1] apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure..... Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité; elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez : *Si doctrina dicenda est..., altiùs et interiùs..., ut non ostendat tantummodo veritatem, verum*[2] *etiam impertiat caritatem*[3]. De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De caritate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis :* « Pour la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que l'on vous en parle; *ipsi enim* [*vos*] *a Deo didicistis ut diligatis invicem :* « Car vous avez vous-mêmes « appris de Dieu à vous aimer les uns les autres; » et il en donne aussitôt la preuve : « En effet vous le pratiquez « fidèlement envers les frères de Macédoine : » *Et enim illud facitis*[4]. Ainsi la marque très-assurée que le Fils de Dieu vous enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignements; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent[5] d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir; il n'appartient qu'à ce divin Maître que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere*[6]. Si donc vous voulez être de

1. Ms., f. 148, p. 25 [*bis*].
2. Ms. : *sed.*
3. *De Grat. Christ.*, lib. I, n. 14.
4. I *Thess.*, IV, 9, 10.
5. Ms., f. 149.
6. *S. Aug.*, *l. l.*

ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement et obéissez à ses paroles : *Ipsum audite*. Ne vous contentez pas[1] de ces affections stériles et infructueuses qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées ; Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école et de tels soldats de sa milice. Écoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[2] : « Les enfants « d'Ephrem qui bandaient leurs arcs et préparaient leurs « flèches, ils ont été rompus et renversés[3](*a*) au jour de « la bataille (*b*). » En écoutant la prédication, ils semblaient* aiguiser leurs traits et préparer leurs armes (*c*) contre leurs vices ; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup (*d*) dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans la bataille (*e*)[4] ; ils semblaient animés quand on sonnait la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem* [*intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*].

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que, pour écouter Jésus-Christ, il faut accomplir sa sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences : « Je suis le

VAR. (*a*) Ils ont lâché le pied. — (*b*) Du combat. — (*c*) *Ils semblaient aiguiser leurs armes*. — (*d*) Tout. — (*e*) Dans le combat.

1. Bossuet reprend : « Ne soyez pas de ceux dont se moque le divin Psalmiste, de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne se nouent jamais pour donner des fruits, ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices. » Cette addition ne saurait être insérée dans le texte sans y faire double emploi ; et pour la couper, comme l'ont fait les éditeurs, ou pour la modifier, de telle façon qu'elle se lie naturellement avec la suite, il faudrait y être autorisé par une indication précise et formelle de Bossuet.

2. *Ps.*, LXXVII, 9.

3. Dernière correction faite au crayon au bas de la page.

4. ÉD. : *dans le combat*.

« Seigneur[1], dit-il, qui vous enseigne des choses utiles [et qui vous conduis dans la voie.] *Ego Dominus... docens te utilia, gubernans te in via in qua ambulas*[2]. Il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la délicatesse (*a*)[3] et les victimes de la curiosité publique, c'est pour affermir le règne de sa vérité; de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers; enfin il y veut voir des disciples qui honorent par leur bonne vie l'autorité d'un tel Maître. Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes; *Ipsum audite* : écoutez, c'est lui-même qui vous parle : « Si quelqu'un écoute mes paroles « et n'est pas soigneux de les accomplir (*b*), je ne le juge « pas, *non judico eum,* car je ne viens pas pour juger le monde [mais pour sauver le monde]. » *Non enim veni* [*ut judicem mundum*], *sed ut salvificem mundum*[4]. Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : « Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes « paroles, il a un juge établi, » *Habet qui judicet eum*[5]. Quel sera ce juge? « La parole que j'ai prêchée le jugera au dernier jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[6], *c'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera; la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un

VAR. (*a*) De la volupté. — (*b*) Et ne les accomplit.

1. Phrase rejetée par les éditeurs, après ces mots : *l'autorité d'un tel maître.*
2. *Isa.*, XLVIII, 17.
3. ÉD. : *de la volupté, de la délicatesse.*
4. *Joan.*, XII, 47.
5. *Ibid.*, 48.
6. *Ibid.*

jugement sans miséricorde[1]. Ceci nous manquait encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu; il fallait encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'Eucharistie. Celle-ci, s'approchant des hommes, vient discerner les consciences avec une autorité et un œil[2] de juge; elle couronne les uns, elle condamne les autres : ainsi la divine parole, ce pain des oreilles, ce corps spirituel (a) de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes préviennent par leurs sentiments ce que je puis dire; et je m'assure que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé[3] quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi! pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un ris scandaleux déshonorent publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous, saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître (b) une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due! Et nous, chrétiens, à quoi pensons-nous? Quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? Est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole, que nous

VAR. (a) Mystique. — (b) Soit.

1. Cinq lignes que Bossuet emprunte après coup au sermon *Sur la Prédication évangélique* (V. 1 *Serm. du* 1 *Car. du Louvre*).
2. ÉD. : *une autorité de juge*.
3. Var. : *éprouvé*.

manquons de respect à (a) l'Eucharistie? Si vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes frères, ces mystères sont amis; ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle; contemplons en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel avant qu'il nous enseigne dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation! Pratiquez-la, chrétiens; ainsi Notre Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Évangile puissent tellement arroser vos âmes, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, [et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*]

---

## COMPLÉMENT DES VARIANTES

### A [1]

J'ai remarqué, chrétiens, qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son fils, Moïse et Élie disparurent, et que Jésus se trouva seul. *Et dum fieret vox, inventus est solus* [2]. D'où vient que Moïse et Élie se retirent à cette parole. Messieurs, voici le secret développé par l'Apôtre. Autrefois, dit-il, Dieu ayant parlé en différentes manières par la bouche de ses prophètes (écoutez et comprenez ce discours : Vous avez parlé, ô prophète, mais vous avez parlé autrefois), maintenant, en ces derniers temps, il nous a parlé par son propre fils. C'est pourquoi dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent. La loi, tout impérieuse

VAR. (a) Déhonorons.

1. Ms., f. 118. C'est peut-être une copie du premier avant-propos.
2. *Luc*, IX.

qu'elle est, tient à gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue, *intrantibus illis in nubem, obumbravit eos*, comme si par cette action ils disaient tacitement au Sauveur : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père; maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure, et, n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils.

B [1]

Combien est éloigné de la pratique celui qui est ennuyé de l'explication! Quand aura le courage de l'observer (*a*) celui qui n'a pas la patience de l'entendre [2]?....

Si l'on vous reproche que vous nourrissez vos passions, que la force que vous trouviez tout entière pour les divertissements du carnaval vous a manqué tout à coup quand il a fallu pratiquer les mortifications du carême.....

C [3]

Saint Augustin appréhende [que « les choses inutiles ne deviennent agréables :] » *Ne fiant delectabilia quæ sunt inutilia*; combien plus [que les objets ne plaisent « s'ils sont dangereux : »] *Si periculosa* [4]! Et on ne veut [pas] que nous di-

VAR. (*a*) De la pratiquer.

1. Ms., f. 142, p. 18. Sur les parties restées blanches de la dernière page du premier point. Cf. p. 270.
2. Ainsi encore (f. 119) : « Quand aura le courage de la pratiquer celui qui n'a pas la patience de l'entendre? Quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse son attention? et quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? »
3. Ms., f. 147, 148, au bas des 24, 24 *bis*, de la première rédaction. Intercalé par les éditeurs dans le 3e point (Cf. p. 277).
4. *De anima*, I, n. 3.

sions que ces représentations sont très-dangereuses! Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable! Les impressions demeurent des passions de théâtre : celles de la parole spirituelle sont bien plus tôt emportées[1], le temporel les étouffe. Ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables, désirs toujours stériles et infructueux. La forte émotion s'écoule bientôt ; la secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons, qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plus tôt emportée. De telles émotions, faibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté.

D[2]

*Et noluerunt attendere, et averterunt scapulam recedentem :* « [ils] retirent leurs épaules pour ne point porter le joug salutaire ; » *et aures suas aggravaverunt ne audirent.*

*Et cor suum posuerunt ut adamantem, ne audirent legem..... et facta est indignatio magna a Domino exercituum.*

*Et factum est sicut locutus est, et non audierunt : sic clamabunt, et non exaudiam, dicit Dominus exercituum*[3].

1. Ed. : *enlevées.*

2. J'ai hésité à reproduire ces trois versets de Zacharie, que Bossuet n'a pas même traduits. Mais la peine qu'il s'est donnée de les écrire deux fois, et la place même où on les trouve (Ms., f. 152, sur la dernière page; f. 117, à la suite du sommaire) prouvent qu'il se proposait d'en tirer une nouvelle péroraison pour son discours.

3. *Zach.*, VII, 11, 12, 13.

# SUR LA HAINE DE LA VÉRITÉ

## SERMONS

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Prêchés en 1661 et 1666.

### NOTICE

Nous avons deux sermons *sur la Haine de la Vérité*, prêchés à cinq années d'intervalle, l'un aux Carmélites, en 1661 [1], l'autre devant la cour, en 1666, dans la chapelle royale de Saint-Germain-en-Laye.

Les Bénédictins, par une méprise très-singulière, ont mêlé le texte des deux discours, de telle façon que l'exorde et le commencement du premier point du sermon des Carmélites ont pour suite la seconde moitié du sermon de Saint-Germain, et réciproquement. L'interpolation n'ayant pas encore été signalée [2], on peut comprendre qu'elle ait échappé aux lecteurs du texte imprimé, parce que la substance et l'ordre même des deux compositions n'offrent pas de différences très-sensibles; mais elle était facile à reconnaître dans le manuscrit.

1. Une conjecture de l'abbé Vaillant (p. 105, Cf. Floquet, t. II, p. 242), changée en affirmation par M. Lachat (t. IX, p. 398), attribue ce discours au Carême prêché, disait-on, en 1663, au Val-de-Grâce. La question est tranchée par les indications formelles du manuscrit, t. XII, f. 14 : *Carm.* 5 *Dim.*; f. 31 : V. *Ser. si veritatem dico vobis, Carm.*
2. Voyez mes *Études critiques*, p. 343.

# I

Le sermon des Carmélites, suffisamment désigné d'ailleurs par l'écriture, a un sommaire et une pagination toute spéciale à laquelle ce sommaire renvoie d'une façon très-précise et très-exacte. On peut donc, sans aucune incertitude, lui restituer le second et le troisième point que les éditeurs avaient déplacés mal à propos.

Restait une difficulté plus grave en apparence : c'est que l'on retrouvait les mêmes idées, les mêmes expressions à la fin des deux premiers points. Je n'aurais osé prendre un parti, si je n'y avais été formellement autorisé encore par le sommaire qui renvoie aux pages, et, pour le premier point, ne tient aucun compte des dernières. Ce n'était donc qu'une ébauche du second point, confondue encore avec le premier, et sans doute parce que celui-ci avait d'abord paru trop sec et trop court pour être mis à part et se suffire. J'ai rejeté au complément des Variantes cette esquisse dont on verra que Bossuet a fait usage pour l'une et l'autre rédaction du second point.

Voici le sommaire, publié déjà par M. Lachat, mais en tête du discours suivant, et sans que l'éditeur ait songé à en tirer parti, ni pour fixer la date de notre sermon, ni pour en ressaisir la suite :

« *Exorde*[1]. Haïr la vérité en trois manières. *S. Thomas.*

« Pécheurs : veulent la nuit entière.

« Premier point. Pécheurs haïssent la vérité en Dieu et la veulent détruire. *Qui odit... homicida est.*

« Deuxième point. Lois de Dieu sur toutes les créatures. Les hommes les connaissent en eux. Les autres créatures sont guidées par elles sans les connaître.

« Comment les pécheurs falsifient la vérité en eux-mêmes.

« Deux choses : avoir les règles dans leur pureté. Se regarder dedans.

1. Ms., t. XIII, f. 14 (en titre : *Carm. 5 Dim. Haine de la Vérité*); Viv., t. IX, p. 415.

« Nous altérons la règle. Nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comparaison : Femme qui cherche une glace trompeuse, et ensuite qui se farde.

« Incidents et doutes sur la règle des mœurs. Fausses excuses de la rapine.

« Amour-propre. Conversions qui fait l'amour-propre : fausses conversions; moyens de connaître les tromperies de l'amour-propre : Deux. Amour-propre fait le zélé. Mesure petite et honteuse; grande et juste : la charité.

« Troisième point. Utilité de la correction et répréhension.

« Faire sentir que c'est par notre faute. S. *Augustin*.

« Correction : ferme et inflexible. Elle tient de la tendresse, de la charité : compatissante; de la dureté de la vérité : inflexible.

« Pécheurs : cherchent toujours des excuses. Hérissons : S. *Grégoire*.

« Nous aimons la vérité quand elle se découvre; nous la haïssons quand elle nous découvre. S. *Augustin*.

« Faut souffrir d'être repris. Contre ceux qui ne le veulent pas.

« Nécessité de la répréhension dans le sacrement de la Pénitence.

« Quelle doit être la condescendance chrétienne : dans la charité, et non dans la vérité.

[Péroraison]. « Jugement dernier. Horrible punition sur ceux qui connaissent la vérité et la méprisent : *Descenderunt in infernum viventes*. Enfer des chrétiens. »

## II

Le second sermon *sur la Haine de la Vérité* fournirait aux lecteurs qui auraient gardé quelque doute sur la restitution du premier, tous les éléments d'une contre-épreuve décisive. Non-seulement il ressemble par l'écriture aux autres sermons du carême de Saint-Germain, tels, par exemple, que les sermons *sur l'Amour des Plaisirs, sur l'Honneur* ou *sur la Justice;* mais Bossuet y a mis d'un bout à l'autre une pagination suivie qui ne permet de rompre à aucun endroit l'enchaînement très-rigoureux de ses diverses parties.

En écrivant ce nouveau discours, l'orateur avait l'autre sous les yeux; tour à tour il y renvoie[2], il y fait des emprunts, et il le corrige. Son principal effort porte sur le premier point, qui était sec, abstrait, disproportionné : on verra ce qu'il y ajoute. Les corrections pour les deux autres points portent moins sur le fond des choses que sur les formes du style. Au milieu du troisième, l'orateur, après avoir supprimé la comparaison des hérissons, suspend son travail et se contente de renvoyer d'abord à un sermon de date récente *sur la Charité fraternelle*, puis à la péroraison du sermon prêché aux Carmélites. J'ai indiqué les passages que Bossuet se proposait de reprendre ainsi, mais sans les faire entrer dans le texte : Bossuet ne l'aurait pas fait sans y ajouter et sans y changer quelque chose. J'ai voulu m'en tenir, ici comme partout, à une scrupuleuse reproduction du manuscrit.

2. Ms., f. 34 (sur l'enveloppe), 28 (p. 19), 31 (p. 26) : renvois au discours pris dans son ensemble, et à des endroits précis de la première rédaction.

---

# SUR LA HAINE DE LA VÉRITÉ

## PREMIER SERMON[1]

Prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques,
le 3 avril 1661.

*Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas[2]?

Joan., VIII, 46.

On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de [la] vérité de l'Évangile. Cette vérité, chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul, paraît dans le ciel à découvert, révérée de tous les esprits bienheureux; elle étend son empire jusqu'aux enfers, et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnaître : « Les démons la « croient, dit saint Jacques[3]; non-seulement[4] ils croient,

1. Ms., t. XIII, f. 16-22, 42-57 (in-4° avec marges); Déf., t. V; p. 490-497, 515-530 : *Deuxième et troisième sermon pour le dimanche de la Passion* (Cf. Vers., t. XIII, 30-39 : *Sur le Respect dû à la Vérité*, *Ibid.*, 64-84 : *Sur la Haine des Hommes pour la Vérité.* — Viv., IX, 398-405, 422-437). — Voyez mes *Études critiques*, liv. II, chap. III.
2. Déf. Vers. : *Pourquoi refusez-vous de me croire?*
3. *Jac.*, II, 19.
4. Déf. Vers. : *et non-seulement.*

« mais ils tremblent. » Ainsi la vérité est respectée dans le ciel et dans les enfers; la terre est au milieu, et c'est là seulement qu'elle est méprisée. Les anges la voient, et ils l'adorent; les démons la haïssent, mais ils ne la méprisent pas, puisqu'ils tremblent sous sa puissance : c'est nous seuls, ô mortels, qui la méprisons, lorsque nous l'écoutons froidement, et comme une chose indifférente que nous voulons bien avoir dans l'esprit, mais à laquelle il ne nous plaît pas de donner aucune place dans notre vie. Et ce qui rend notre audace plus inexcusable (*a*), c'est que cette vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes : elle, dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre : *Veritas de terra orta est* [1]. Elle n'a pas envoyé de loin ses lumières : elle-même est venue nous les apporter, et les hommes, toujours obstinés, ont fermé les yeux; ils ont haï sa clarté, à cause que leurs œuvres étaient mauvaises, et ont contraint le Fils de Dieu de leur faire aujourd'hui ce juste[2] reproche : *Si veritatem dico vobis,* [*quare non creditis mihi?* « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » ] Puisqu'il nous ordonne, messieurs, de vous faire aujourd'hui ses plaintes touchant cette haine de la vérité, qu'il nous accorde aussi son secours pour plaider fortement sa cause, la plus juste qui fut jamais. C'est ce que nous lui demandons par les prières de la sainte Vierge.

VAR. (*a*) Ce qui nous rend plus inexcusables.

1. *Ps.*, LXXXIV, 12.
2. Déf. : *ce trop juste.*

[AVE]

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu ; il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses. Il pourrait sembler, chrétiens, qu'une reine si adorable ne pourrait perdre son autorité que par l'ignorance : mais le Fils de Dieu [nous reproche][1] que la malice des hommes lui refuse son obéissance, lors même qu'elle leur est le mieux annoncée ; et je prétends aujourd'hui rechercher la cause d'un déréglement si étrange. Il est bien aisé de comprendre que c'est une haine secrète que nous avons pour la vérité, qui nous fait secouer le joug d'une puissance si légitime. Mais d'où nous vient cette haine, et quels en sont les motifs? c'est ce qui mérite une grande considération, et ce que je tâcherai de vous expliquer par les principes (*a*) de saint Thomas[2].

Pour cela, il faut entendre, avant toutes choses, que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance ; et en cet égard[3], chrétiens (*b*), il ne tombe pas sous le sens qu'on puisse haïr la vérité prise en elle-même et dans cette idée (*c*) générale; « parce que, dit

VAR. (*a*) Suivant la doctrine.—(*b*) Selon cette idée,—selon cet égard, messieurs. — (*c*) Vue.

1. ED. : *Mais comme le Fils de Dieu nous le reproche, etc... c'est véritablement ce qui m'étonne, et je prétends...* Lambeaux d'une première rédaction effacée par Bossuet, à laquelle j'ai repris seulement deux mots oubliés par mégarde et nécessaires à la phrase.

2. Iª; IIæ, *Quæst.*, XXIX, art. 5, « où il traite expressément de cette question. » — ED. : *par les principes, suivant la doctrine de saint Thomas, qui traite expressément cette question.*

3. ED. : *en ce regard.*

« très-bien le grand saint Thomas, ce qui est vague de « cette sorte et universel ne répugne jamais à personne, « et ne peut être par conséquent un objet de haine. » Ainsi les hommes ne sont pas capables d'avoir de l'aversion pour la vérité ; sinon autant (*a*) qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations, où elle contredit leurs sentiments : et en cette vue, chrétiens, il me sera facile de vous convaincre (*b*) que nous pouvons haïr la vérité en trois sortes, par rapport à trois sujets où elle se trouve [1]. Car nous la pouvons regarder, ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres hommes, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes : et il est certain qu'en ces trois états toujours elle contrarie les mauvais désirs, et toujours elle donne (*c*) aussi un sujet de haine aux hommes déréglés et mal vivants.

Et en effet, âmes saintes (*d*), ces lois immuables de la vérité, sur lesquelles notre conduite doit être réglée (*e*), soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit qu'elles nous soient montrées dans les autres hommes, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes, crient toujours contre les pécheurs, quoiqu'en des manières différentes. En Dieu, qui est le juge suprême, elles les condamnent ; dans les hommes, qui sont des témoins présents, elles les reprennent et les convainquent ; en eux-mêmes et dans le secret de leur conscience, elles les troublent et les inquiètent : et c'est pourquoi partout elles leur déplaisent. Car ni l'orgueil de

VAR. (*a*) En tant. — (*b*) Nous serons facilement convaincus. — (*c*) Est. — (*d*) Chrétiens. — (*e*) Qui doivent régler notre vie.

1. ÉD. : *où elle se trouve et dans lesquels elle contrarie nos mauvais désirs.* Souligné, c'est-à-dire effacé par Bossuet, qui réserve ces derniers mots pour la phrase suivante.

l'esprit humain ne peut permettre (*a*) qu'on le condamne, ni l'opiniâtrêté (*b*) des pécheurs ne peut souffrir (*c*) qu'on la convainque; et l'amour aveugle qu'ils ont pour leurs vices peut encore moins consentir qu'on l'inquiète. C'est pourquoi ils haïssent la vérité [1]. Mais si vous ne l'avez pas encore entendu, la conduite des Juifs envers Jésus-Christ (*d*) vous le fera aisément connaître. Il leur prêche les vérités qu'il dit avoir vues dans le sein du Père (*e*), ces vérités les condamnent, et ils haïssent son Père, où elles résident : *Oderunt et me et Patrem meum* [2].

Il les reprend en vérité de leurs vices; et pendant que ses discours les convainquent, la haine de la vérité leur fait haïr celui qui l'annonce (*f*); ils s'irritent contre lui-même, ils l'appellent samaritain et démoniaque, ils courent aux pierres pour le lapider, comme il se voit dans notre Évangile. Il les presse encore de plus près, il leur porte jusqu'au fond du cœur la lumière de la vérité conformément à cette parole :*La lumière est en vous pour un peu de temps (*g*) : *Adhuc modicum lumen in vobis est* [3]; et ils la haïssent si fort, cette vérité adorable (*h*), qu'ils en éteignent encore ce faible rayon, parce qu'ils cherchent (*i*) la nuit entière pour couvrir leurs mauvaises œuvres. Dans cette aversion furieuse (*j*) [4] qu'ils témoignent à la vérité, et parmi tant d'outrages qu'ils lui font souffrir, n'a-t-il pas raison, chrétiens, de leur faire aujour-

VAR. (*a*) Endurer — (*b*) Son opiniâtreté. — (*c*) Endurer. — (*d*) Le Sauveur. — (*e*) Au sein de son Père. — (*f*) La prêche. — (*g*) *Il y a encore en vous un peu de lumière.* — (*h*) Ils haïssent si fort la vérité. — (*i*) Veulent. — (*j*) Haine invétérée et opiniâtre.

1. ÉD. : *d'où vous pourez comprendre combien ils sont éloignés d'y obéir.* Souligné, c'est-à-dire effacé par Bossuet.
2. *Joan.*, XV, 24.
3. *Ibid.*, XII, 35.
4. Déf., Vers. : *furieuse, invétérée et opiniâtre.*

d'hui ce juste reproche : Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de la croire? pourquoi une haine aveugle vous empêche-t-elle de lui obéir?

Mais il ne parle pas seulement aux Juifs, ses ennemis déclarés ; et son dessein principal est d'apprendre à ses serviteurs à aimer (*a*) et respecter sa vérité sainte, en quelque endroit qu'elle leur paraisse. Quand ils la regardent en leur Juge, qu'ils permettent qu'elle les règle ; quand elle les reprend par les autres hommes, qu'ils souffrent qu'elle les corrige ; quand elle leur parle dans leurs consciences, qu'ils consentent non-seulement qu'elle les éclaire, mais encore qu'elle les change et les convertisse : trois parties de ce discours.

## PREMIER POINT

Comme ces lois primitives[1] et invariables de vérité et de justice, qui sont dans l'intelligence divine, condamnent directement la vie des pécheurs, il est très-certain qu'ils les haïssent et qu'ils voudraient par conséquent les pouvoir détruire. La raison solide : c'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver (*b*). Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine, qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'Apôtre [dit : *Omnis*] *qui odit fratrem suum homicida est*[2]. Il le compare à Caïn : il ne dit

VAR. (*a*) Qu'ils aiment. — (*b*) De vouloir détruire partout ce qu'elle détruit dans nos cœurs.

1. Ms., f. 19-22 (paginés par Bossuet : 5-10. Le sommaire renvoie aux p. 5, 6).
2. I *Joan.*, III, 5. Ms. : *qui oderit.*

pas : Celui qui trempe les mains dans son sang, ou qui enfonce un couteau dans son sein; mais : Celui qui le [hait][1] est homicide. C'est que le Saint-Esprit, qui le guide, n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre. Car si vous savez observer toutes les démarches de la haine (*a*), vous verrez qu'elle voudrait détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs. Et les effets le font bien connaître : si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue; tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur; se trouver avec lui dans le même lieu vous paraît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvements, si vous ne réprimez votre cœur (*b*), il vous dira, chrétiens, que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne le peut non plus souffrir nulle part; qu'il n'y a bien qu'il ne lui ôtât après lui avoir ôté son affection; qu'il voudrait être défait sans réserve aucune de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a raison de dire (*c*) qu'elle est toujours homicide.

Mais appliquons ceci[2] maintenant à la conduit des pécheurs. Ils haïssent la loi de Dieu et sa vérité : qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudraient la pouvoir détruire jusque dans sa source : *Dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali*[3] : « Comme ils ne veulent

VAR. (*a*) Ce que fait la haine par elle-même. — (*b*) Si vous le laissez expliquer avec sa liberté tout entière. — (*c*) Dit.

1. Ms. : *celui qui tue.*
2. Ms., f. 21.
3. *S. Aug. in Joan., Tract.* XC. — Ms. : *Dum nolunt esse justi... quâ damnantur injusti.*

« point être justes, ils voudraient que la vérité ne fût « pas; parce qu'elle condamne les injustes. » Et ensuite on ne peut douter qu'ils ne veuillent, autant qu'ils peuvent, abolir la loi dont l'autorité les menace et dont la vérité les condamne.

C'est ce que Moïse[1] nous fit (*a*) connaître par une excellente figure, lorsqu'il descendait de la montagne où Dieu lui avait parlé face à face. Il avait en ses mains les tables sacrées où la loi de Dieu était gravée; tables vraiment vénérables, et sur lesquelles la main de Dieu et les caractères de son doigt tout-puissant se voyaient tout récents encore. Toutefois, entendant les cris et voyant les danses des Israélites qui couraient après (*b*) le veau d'or, il les jette à terre et les brise : *Vidit vitulum et choros, iratusque valde, projecit de manu tabulas, et confregit eas*[2] : une sainte indignation lui fait jeter et rompre les tables. Que veut dire ce grand législateur (*c*)? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que sa juste colère se soit élevée contre ce peuple idolâtre pour le faire périr par le glaive; mais qu'avaient mérité ces tables augustes, gravées de la main de Dieu, pour obliger Moïse à les mettre en pièces? Tout ceci se fait en figure, et s'accomplit pour notre instruction. Il a voulu nous représenter ce que ce peuple faisait alors : il brise les tables de la loi de Dieu, pour montrer que dans l'intention des pécheurs la loi est détruite et anéantie. Quoique le peuple ne pèche que contre un chef de la loi, qui défendait d'adorer les idoles, il casse ensemble toutes les deux tables; parce que nous apprenons de l'oracle que « quiconque « pèche en un seul article, viole l'autorité de tous les

VAR. (*a*) Nous a fait — (*b*) Qui adoraient. — (*c*) Ce grand Prophète.

1. Ms., f. 20.
2. *Exod.*, XXXII, 19. — Ms. : *fregit.*

autres[1] » et abolit, autant qu'il peut, la loi tout entière[2].

Mais l'audace du pécheur[3] n'entreprend pas seulement de détruire les tables inanimées, qui sont comme des extraits de la loi divine; il en veut à l'original, je veux dire à cette équité et à cette vérité primitive qui réside dans le sein de Dieu, et qui est la règle immuable et éternelle de tout ce qui se meut dans le temps : c'est-à-dire, qu'il en veut à Dieu, qui est lui-même sa vérité et sa justice. « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu[4]. » Il l'a dit en son cœur, dit le saint Prophète; il a dit[5] non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire; il n'a pas démenti sa connaissance, mais il a confessé son crime, son attentat. Il voudrait qu'il n'y eût point de loi ni de vérité. Et afin que nous comprenions que tel est son secret désir, Dieu a permis qu'il se soit enfin découvert sur la personne de son Fils. Les méchants l'ont crucifié; et si vous voulez savoir pour quelle raison, qu'il vous le dise lui-même : « Vous voulez me tuer, dit-il (a), parce que mon discours ne « prend point en vous[6]. » Pensons-nous bien, ô pé-

VAR. (a) Vous voulez, dit-il, me donner la mort.

1. *Jac.*, II, 10.

2. Déf. Vers. : *Il en est de même de l'Évangile, de l'unité du corps de J.-C. et de toute sa doctrine.* La note de Bossuet : « Évangile de même. Unité du corps de J.-C. et de toute sa doctrine » insérée littéralement, dans le texte, par M. Lachat, marque en cet endroit la place non pas d'une phrase, mais de tout un développement.

3. Ms., f. 20, au v°. Un renvoi et dix lignes barrées. Bossuet met ensuite : *n'effacez pas.* La suite de ces morceaux a été très-bien démêlée par les premiers éditeurs.

4. *Ps.*, LII, 1.

5. Ms., f. 21.

6. *Joan.*, VIII, 37. ED. : *c'est-à-dire, si nous l'entendons, parce que vous haïssez ma vérité sainte, parce que, la rejetant de vos mœurs, partout où elle vous paraît elle vous choque; et partout où elle vous choque, vous voudriez pouvoir la détruire.* Glose que Bossuet, après coup, aura trouvée inutile.

cheurs, sur qui nous mettons la main lorsque nous chassons de notre âme et que nous bannissons de notre vie la règle de la vérité? Nous crucifions Jésus-Christ encore une fois; il nous dit aussi bien qu'aux Juifs : *Quæritis me interficere*[1]; car quiconque hait la vérité et les lois immuables qu'elle nous donne, il tue spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre : et ainsi se revêtant d'un esprit de Juif, il doit penser avec tremblement que son cœur n'est pas éloigné [de se laisser] emporter(*a*)[2] à la cabale sacrilége qui l'a mis en croix (*b*).

Folle et téméraire entreprise du pécheur, qui entreprend sur l'être de son auteur même, par l'aversion qu'il a pour la vérité! *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur*[3] : « Que son glaive lui perce le « cœur, et que son arc soit brisé. » Deux sortes d'armes dans les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. La première arme se rompt, et est inutile; la seconde a son effet, mais contre lui-même. Il tire de loin, chrétiens, il tire contre Dieu; et non-seulement les coups n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Mais ce n'est pas assez que son arc se brise, que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne lui-même un coup sans remède. Ainsi son entreprise retombe sur lui, il met son âme en pièces par l'effort téméraire qu'il

VAR. (*a*) Qu'il se serait facilement laissé emporter. — (*b*) Fait mourir.

1. Ms. : *Propterea me vultis interficere.*—Déforis a tort en cet endroit de compléter la citation et de la traduire : ces additions superflues coupent le fil du raisonnement et le font languir.
2. Ed. : *de se laisser aller.*
3. *Ps.*, XXXVI, 15.

fait contre Dieu; et pendant qu'il pense détruire la loi, il se trouve qu'il n'a de force que contre son âme (*a*)[1].

SECOND POINT[2]

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières, qui ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne, mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien, afin que la voyant il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

VAR. (*a*) Contre soi-même. Voyez, à la suite du discours, le *Complément des Variantes.*

1. Éd. : *Mais revenons à mon sujet... quel est le progrès d'un si grand mal.* Trois pages dont on trouvera la meilleure partie à la suite de ce discours (*Complément des Variantes*) et le reste dans le corps du discours suivant.

2. Ms., f. 42-50 (paginés par Bossuet : I-XVIII. Cf. les renvois du sommaire autographe). Ce deuxième point, qui appartient au premier discours, a été mal à propos rapporté au second. (Déf., t. V, p. 515-523 ; Vers., XIII, 64 ; Viv., IX, 422).

C'est en cette sorte, âmes saintes[1], que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Évangile, que « Dieu illumine tout homme venant au monde[2]; » et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison du chrétien, en renaissant dans l'Église qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Église le mystère d'illumination, qui est un phrase apostolique tirée de la divine épître aux Hébreux[3]. Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle (a) de la vérité primitive, qui réside dans l'esprit de Dieu; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. Avec quel effet[4] chrétiens? Il vous sera utile de le bien entendre; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit, dans le premier point, qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous. Car comme nous la touchons de plus près et que nous pouvons pour ainsi dire mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi pour notre malheur la mutiler et la cor-

VAR. (a) Cette loi est un extrait.

1. Cf. p. 292. Cette appellation seule suffirait pour montrer auquel des discours appartenait ce second point. L'autre est adressé à la cour; c'est le premier seulement qui a été prêché dans un couvent de femmes.

2. *Joan.*, I, 9.

3. *Hebr.*, VI, 4.

4. Déf. III : *de quelle sorte*. Bossuet avait écrit d'abord : *de quelle sorte cela se fait, c'est ce qu'il vous sera utile d'entendre*. Mais tous les mots imprimés en italiques, ayant été effacés ensuite, ne devaient plus être recueillis, même comme variantes.

rompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans [la][1] source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, Messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal; et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes, et la justice de nos actions : que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie : si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour vous y contempler quels[2] vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement. Car et nous[3] altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine[4], amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans, lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat, ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace, qu'elle ne lui montre

1. Éd. : *sa*. Bossuet disait d'abord : *la détruire dans sa source*.
2. Éd. : *Pour y contempler quel*.
3. Déf., Vers. : *car nous*.
4. Ms. : *des femmes mondaines*. Toute la phrase porte des traces de l'hésitation de Bossuet entre le singulier et le pluriel.

toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise, d'une bonne grâce achetée[1]; et laisse jouir son orgueil (a)[2] du spectacle d'une beauté imaginaire.

C'est à peu près ce que nous faisons : lorsque[3] nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté; si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. — Ces lois austères[4] dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Évangile; elles ne sont pas si fâcheuses ni si ennemies de l'humanité[5]. Cette loi[6] de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu. — Nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons à leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, les maximes d'une piété accommodante.

Mais, chrétiens, il est mal aisé de détruire tout à fait

VAR. (a) Et se repaît — sa vanité — et laisse jouir sa vanité.

1. *De Virginib.*, I, 6, n. 28, 29.

2. ED. : *elle repaît sa vanité et laisse jouir son orgueil.* Voyez aux variantes.

3. Déf., Vers. : *lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]*. Au lieu de compléter la phrase de Bossuet, il fallait effacer trois mots qu'il a certainement voulu effacer lui-même.

4. Bossuet répète ce qu'on pense et ce qu'on dit.

5. ED. : *Nous éloignons ces dures maximes*, etc. Voyez plus bas.

6. Addition marginale que je crois remettre à sa véritable place. Les quatre lignes qui suivent sont le développement de ce que Bossuet disait d'abord d'une façon plus générale de « ces lois austères. » Puis il reprend : « Nous éloignons ces dures maximes... »

en nous cette règle de vérité, qui est si profondément empreinte en nos âmes; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine : mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude; il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions, il dore si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, chrétiens [1], les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Évangile et nous-mêmes; nous craignons de le découvrir en sa vérité et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Évangile par une conduite réglée; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, en faisant [2] de l'Évangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et, en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidents, que nous réduisons l'Évangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses, que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisements? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité? Ne faisons ici la guerre à personne [3], sinon à nous-mêmes et à nos vices; mais disons hautement dans cette chaire que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Évangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinai-

1. Déf., Vers. : *mes frères.*
2. Éd. : *faisant.*
3. Cf. le *Complément des Variantes.*

rement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce « sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmen- « tent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent. » *Nihil laborant nisi non invenire quod quærunt*[1]. Ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de conduite certaine (*a*)[2] : « qui apprennent toujours, et cependant « n'arrivent jamais à la science de la vérité : » *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*[3].

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidents! L'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis, faites-leur du bien. — Mais, c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour; si aimer ne veut pas dire ne les haïr point; et pour ce qui regarde de leur bien faire[4], il faut savoir dans quel ordre, et quoi[5]: C'est peut-être qu'il suffira (*b*)[6] de venir à eux, après que vous aurez (*c*) épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors, ils se

VAR. (*a*) Maximes fixes. — (*b*) Dans quel ordre, et s'il ne suffit pas. — (*c*) Nous aurons.

1. *De Genes. contra Manich.*, II, 2.
2. ÉD. : *de maximes fixes, ni de.*
3. II *Tim.*, III, 7.
4. ÉD. : *leur faire du bien.* Bossuet se sert encore de l'expression latine : *iis benefacere.*
5. Ms., f. 46, l. 9, surcharge difficile à lire.
6. ÉD. : *dans quel ordre, et s'il ne suffit pas.*

contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés (*a*). — Raffinements ridicules! Aimer, c'est-à-dire aimer. L'ordre de faire du bien à nos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu nous[1] présente pour rallumer, s'il se peut, en eux le feu de la charité que nos (*b*) inimitiés ont éteint : pourquoi raffiner davantage? Grâce à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions (*c*) de l'esprit humain; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour con« naître de la vérité ce qu'il lui en faut pour se con« duire. » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est*[2]?

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés? De là tant de questions et tant d'incidents, qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous[3] avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer. Soit que ce soit en levant les bondes [des] digues, soit par quelque machine plus délicate, enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière qui regorges de toutes parts, en quelles manières et par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein? Je

VAR. (*a*) De nos bons désirs. — (*b*) Vos. — (*c*) Subtilités.

1. ED. : *vous*. Mais Bossuet corrige et reprend la première personne.
2. *De anim.*, n. 2; Ms. : *De anima, si je ne me trompe.*
3. Ms., p. x. Add. margin.

vois qu'il est desséché et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions, et sans doute des questions importantes ; tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes « qui soufflent « sur de la poussière et se jettent de la terre aux yeux : » *Sufflantes [in] pulverem et excitantes terram in oculos suos*[1]! Eh quoi! vous étiez dans le grand chemin (a) de la charité chrétienne, la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre : mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées, qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire ; un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent [de] part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnaître. Accourez ici, amour-propre, avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art et tout votre fard ; venez peindre nos actions, venez colorer nos vices ; ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres ; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne [nous] connaissions plus nous-mêmes.

Je n'aurais jamais fait, messieurs, si j'entreprenais aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels

VAR. (a) La grande voie.

1. *Conf.* XII, 16.

l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre attention ou en charmant (*a*) notre vue. Disons quelques-unes de ces finesses; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, chrétiens, comment il nous persuade premièrement que nous sommes bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous, et, pour nous pousser plus en avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il [s'y][1] prend pour nous convertir; prêtez l'oreille, messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix et qu'il fait passer pour la vertu même. C'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes: il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, chrétiens, si le péché n'avait pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations. Ou le chagrin, ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois: c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus, j'ai appris du grand saint Grégoire[2] que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal pour les enraciner dans l'humilité, aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler

VAR. (*a*) Trompant.

1. Ms.: *Comme il se prend.*
2. *Pastor.*, III, 30.

par la vanité[1] ! Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes[2], s'écrie tout touché, ce semble : « Que mon âme meure de la mort des justes ! » Est-il rien de plus pieux ? Mais après avoir prononcé[3] leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont « les profondeurs de Satan », comme les appelle saint Jean dans l'*Apocalypse*, *altitudines Satanæ*[4]; mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts qui viennent ou de chagrin ou d'humeur pour la componction véritable, et des désirs qui semblent sincères pour des résolutions déterminées. Mais[5] je veux encore vous accorder que le désir peut être sincère : mais ce sera toujours un désir et non une résolution déterminée; c'est-à-dire ce sera toujours une fleur, mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous donne. Il s'est réservé de juger les cœurs par leurs dispositions intérieures et il ne s'y trompe jamais. Il nous a donné les œuvres comme la marque pour nous reconnaître : c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce

1. Note marginale (Ms., p. XIII.—Viv. p. 429) : « Ceux-là se croient de grands pécheurs; ceux-ci se persuadent souvent qu'ils sont de grands saints. — Pesez. »
2. *Num.*, XXIII, 10.
3. Dans le sens de : déclaré — proclamé. Bossuet avait d'abord écrit : estimé.
4. *Apoc.*, II, 24.
5. Ce *mais* est ajouté après coup, sans que Bossuet ait pris le temps de voir qu'il y aurait ainsi une répétition et d'effacer peut-être le *mais* qui commence la phrase suivante.

lieu aux subtilités de l'amour-propre. Prenez garde qu'il ne change un vice en un autre, et non pas ce vice en vertu; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre; que ce tyran, au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes ni de quelque demi-restitution[1]. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Écriture-Sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* [je ne trouve point vos œuvres pleines devant mon Dieu][2], c'est-à-dire qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je l'expliquerai en un mot : c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler, excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand déréglement vient d'un bon principe, c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte qu'elle ne peut demeurer inutile; c'est pourquoi si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors, elle se tourne à régler les autres, et nous croyons être fort zélés quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions, ou plutôt que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

1. Bossuel décline le mot et écrit : *demie*.
2. *Apoc.*, III, 2.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse; employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres : toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous, « car c'est chose abo« minable devant le Seigneur[1]. » N'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous plaît; car cela attire la colère de Dieu : *Mensura minor iræ plena*[2], [La fausse mesure est pleine de la colère de Dieu, dit le prophète [Michée]? Prenez la grande mesure du christianisme, la mesure de la charité; mesure pleine et véritable, qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne.

Ainsi ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, [sera] détruit en nous-mêmes; mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort : la vérité dans les autres hommes, convainquant et reprenant les mauvaises œuvres. C'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages.

### TROISIÈME POINT[3]

S'il appartient à la vérité de régler les hommes et de les juger souverainement, à plus forte raison, chrétiens, elle a droit de les censurer et de les reprendre.

1. *Prov.*, xx, 23.
2. *Mich.* vi, 10.—Ms. Viv.: *Zacharie*. Bossuet attribuait à Zacharie les paroles de Michée. Les Bénédictins sont entrés dans sa pensée en rétablissant l'exactitude de la citation.
3. Ms., f. 52-57 (paginés en lettres capitales A-O. Cf. les renvois du sommaire autographe). Ce troisième point a été, comme le précédent, rapporté au discours suivant (Déf., l. V, p. 524-530; Vers., xiii, 75; Viv., ix, 431).

C'est pourquoi nous apprenons par les saintes Lettres que l'un des devoirs les plus importants de ceux qui sont établis pour être les dépositaires de la vérité, c'est de reprendre sévèrement les personnes, et il faut que nous apprenions de saint Augustin quelle est l'utilité d'un si saint emploi. Ce grand homme nous l'explique en un petit mot, au livre *De la Correction et de la Grâce* [1] où, faisant la comparaison des préceptes que l'on nous donne avec les (*a*) reproches que l'on nous fait, et recherchant à fond, selon sa coutume, l'utilité de l'un et de l'autre, il dit que « comme on nous enseigne par le précepte ce que nous avons à faire, on nous montre (*b*) par les reproches que si nous ne le faisons [pas], c'est par notre faute. »

Et en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de telle censure. Car quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux; c'est pourquoi qui médite un crime médite pour l'ordinaire une excuse: c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue. Il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable, mais rigoureux, qui, perçant toutes ses défenses (*c*), lui fait sentir que c'est par sa faute, et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction, et c'est pourquoi le divin apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres: « Reprenez-les, dit-il, durement, » *Increpa illos dure* [2]; c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudents des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'é-

VAR. (*a*) Et des. — (*b*) Fait sentir. — (*c*) Excuses.

1. *De Corrept. et grat.*, III, 5.
2. *Tit.* I, 13.

tonnement et de surprise[1]; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité, qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de[2] dureté de la vérité, qui est inflexible.

Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement, chrétiens, dans la fonction dont je parle. Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne[3], et c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons[4]. Étant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule; et celui que vous découvriez (*a*) de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous le tenez dans vos mains (*b*). Il en est ainsi de l'homme pécheur. Vous avez découvert toutes ses menées et démêlé toute son intrigue; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime; vous voyez ses pieds, son corps et sa tête; aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds: il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime; il vous cache sa tête: il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue, dans un tissu artificieux d'une histoire embarrassée et faite à plaisir (*c*). Ce que vous pensiez avoir vu si

VAR. (*a*) Voyez. — (*b*) Que vous avez mis la main dessus. — (*c*) Un tissu artificieux de mille rencontres.

1. Quatre mots soulignés dans le Ms.
2. Trois mots qu'on serait peut-être autorisé à supprimer pour la même raison.
3. ÉD. : *Quelque véritables que soient les reproches* (Ms. : *vos reproches*), *ils ne manquent point d'artifices pour les éluder, et après ils se tourneront contre vous.* Mais ce passage est barré dans le manuscrit, aussi bien que les neuf lignes qui suivent.
4. *Pastor.* III, XI.

distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni fin ni commencement; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché (*a*) et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire votre honneur blessé par quelque outrage; le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons.

« Et donc, dit le saint apôtre, je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité : » *Ego inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis*[1]! Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices, pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : « C'est vous-même qui êtes cet homme(*b*)[2];» Ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle. Et cela pour quelle raison? C'est [« qu']ils aiment, dit saint Augustin, les lumières de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures : « *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem* [3]. « Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle; elle commence à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes, parce qu'elle leur montre qu'ils sont difformes : (*c*) [4]. » *Amant eam cum seipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat* [5]. Aveugles qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le

VAR. : (*a*) Ce pécheur si bien retranché. — (*b*) C'est à vous qu'on parle. — (*c*) Leur difformité.

1. *Gal.*, IV, 16.
2. II *Reg.*, XII, 7. — ÉD. : *C'est à vous qu'on parle.* Variante introduite dans le texte.
3. *Conf.* X, 23.
4. ÉD. : *parce qu'ils sont difformes.*
5. *Conf. ibid.*

soleil se montre lui-même, et tous les autres objets! Ils veulent cependant, les insensés! que la vérité se découvre à eux sans découvrir (*a*) quels ils sont; et « il leur arrivera au contraire, par une juste vengeance, que la lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera cachée: » *Inde retribuet eis ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa manifesta non sit* [1].

Par conséquent, chrétiens, que les hommes qui ne veulent pas obéir à la vérité souffrent du moins qu'elle (*b*) [2] les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout à fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de (*c*) l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi! veulent-ils encore étouffer sa voix? Veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule, comme si faire bien ou mal c'était une chose indifférente? Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que l'Évangile l'ordonne. Il veut que la censure soit exercée et que les pécheurs soient repris, parce que, dit saint Augustin, « s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice [3]. »

« Mais j'espère de vous, chrétiens, quelque chose de meilleur, encore que je vous parle de la sorte : » [*Confidimus*] *autem* [*de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*] [4]. Voici les jours de salut, voici le

VAR. (*a*) Se fasse voir sans faire voir. — (*b*) Qu'on les reprenne. — (*c*) S'ils lui ôtent.

1. *Conf. ibid.*
2. ED. : *Qu'on les reprenne.*
3. *De Corrept. et Grat.*, 14.
4. *Hebr.*, VI, 9. Ms. : *speramus autem.*

temps de conversion, dans lesquels on verra la presse autour des tribunaux de la pénitence. C'est principalement dans ces augustes tribunaux que la vérité reprend les pécheurs et exerce sa charitable mais vigoureuse censure. Ne désirez pas qu'on vous flatte où vous-mêmes vous vous rendez vos accusateurs. N'imitez pas ces méchants dont parle le prophète Isaïe « qui disent à ceux qui regardent (a) : Ne regardez pas ; et à ceux qui sont préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce qui est droit ; dites-nous des choses qui nous plaisent, trompez-nous par des erreurs agréables : » *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores, auferte a me viam, declinate a me semitam*[1]. « Otez-nous cette voie : » elle est trop droite; « otez-nous ce sentier : » il est trop étroit. Enseignez-nous des voies détournées où nous puissions nous sauver avec nos vices (b)[2]. Car c'est ce que désirent (c) les pécheurs rebelles. Au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon et que le pécheur devienne juste, ils imaginent une autre espèce de conversion où le mal soit changé en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice, et ils cherchent jusqu'au tribunal de la pénitence des flatteurs qui les entretiennent dans cette pensée.

Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste! Cherchez-y des amis et non des *flatteurs (d)[3], des juges et non des complices, des médecins charitables et non pas des[4] empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer où il faut toucher jusqu'aux fondements. C'est un commencement de salut d'être capables des

VAR. (a) Voient. — (b) Nous convertir sans changer nos cœurs. — (c) C'est où en viennent. — (d) *Des trompeurs.*

1. *Isa.*, XXX, 10, 11.
2. ED. : [*et*] *nous convertir sans changer nos cœurs.*
3. ED. : *des trompeurs.*
4. Déf., Vers. : *et non des.*

remèdes forts[1]. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance. Venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire; venez-vous voir tout tels[2] que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes; et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges *et non-seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle[3] : *Ut Deo miserante... desinat agere pudenda et dolenda, atque agat laudanda atque gratanda*[4].

Mais ne faut-il pas user de condescendance? N'est-ce pas une doctrine évangélique (*a*), qu'il faut s'accommoder à l'infirmité humaine? Il le faut, n'en doutez pas, chrétiens; mais voici l'esprit véritable de la condescendance chrétienne: elle doit [être] dans la charité, et non pas dans la vérité. Je veux dire : il faut que la charité compatisse, et non pas que la vérité se relâche; il faut supporter l'infirmité, mais non pas l'excuser ni lui complaire. Il faut imiter saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ces beaux mots, « que considérant les pécheurs, il les tolérait dans l'Église par la patience de la charité, » et voilà la condescendance chrétienne; « mais que tout ensemble il les reprenait par la force de la vérité[5], » et voilà la rigueur apostolique : *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit.* Car, pour ce qui est de la vérité et de la doctrine, il n'y a plus à espérer d'accom-

VAR. (*a*) Un précepte de l'Évangile.

1. Déf., Vers.: *Notre plaie invétérée n'est pas en état d'être guérie par des lénitifs; il est temps d'appliquer le fer et le feu.* Phrase effacée.

2. Vers., Viv. : *tous tels*. Bossuet ne veut pas dire : *Venez-vous voir tous*; mais bien : *Venez-vous voir tout* (tout à fait) *tels que vous êtes*. Le manuscrit, du reste, donne le singulier (*tout tel*), continuellement mêlé au pluriel dans cette phrase, comme nous en avons déjà observé plus d'un exemple.

3. Neuf mots ajoutés en 1666.

4. *S. Aug., De Corr. et Grat.*, v, 7.

5. *De Bapt. contr. Donat.*, v, 17.

modement; et en voici la raison: Jésus-Christ a examiné une fois jusques où devait s'étendre la condescendance. Lui qui connaît parfaitement la faiblesse humaine et le secours qu'il lui donne, a mesuré pour jamais l'une et l'autre avec ses préceptes. Ces grands conseils de perfection, quitter tous ses biens, les donner aux pauvres, renoncer pour jamais aux honneurs du siècle, passer toute sa vie dans la continence, il les propose bien dans son Évangile; mais comme ils sont au delà des forces communes, il n'en fait pas une loi, il n'en impose pas l'obligation. S'il a eu sur nous quelque grand dessein que notre faiblesse ne pût pas porter, il en a différé l'accomplissement jusqu'à ce que l'infirmité ait été[1] munie du secours de son Saint-Esprit : *Non potestis portare modo*[2]. Vous voyez donc, chrétiens, qu'il a pensé sérieusement, en esprit de douceur et de charité paternelle, jusques où[3] il relâcherait et dans quelles bornes il retiendrait notre liberté. Il n'est plus temps maintenant de rien adoucir, après qu'il a appporté lui-même tous les adoucissements nécessaires. Tout ce que la licence humaine présume au delà n'est plus de l'esprit du christianisme; c'est l'ivraie parmi le bon grain: c'est ce mystère prédit d'iniquité par le saint Apôtre[4], qui vient altérer la saine doctrine.

La même vérité qui est sortie de sa bouche nous jugera au dernier jour. Conformité entre l'un et l'autre état : «Ce sera le précepte qui deviendra une sentence : »*Justitia convertetur in judicium*[5]. Là elle paraît comme [ dans ] une

1. Éd. : *eût été*
2. *Joan.*, XVI, 12.
3. Éd. : *Jusqu'où.*
4. II *Thess.*, II, 7.
5. *Ps.*, XCIII, 15. Cette addition ajoutée en marge me paraît prendre la place de la phrase suivante, que les éditeurs ont conservée dans le texte, et que je renvoie aux variantes : « *Telle qu'il l'a prononcée, telle elle paraîtra pour prononcer notre sentence.* »

chaire (*a*) pour nous enseigner, là dans un trône (*b*)[1] pour nous juger; mais elle sera la même en l'un et en l'autre. Mais telle qu'elle est dans l'un et dans l'autre, telle doit-elle être dans notre vie. Car quiconque n'est pas d'accord avec la règle, elle les[2] repousse et les condamne; quiconque vient se heurter contre cette rectitude inflexible, nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'elle les rompe et les brise.

Désirons donc ardemment que la règle de la vérité (*c*) se trouve en nos mœurs telle que Jésus-Christ l'a prononcée. Mais afin qu'elle se trouve dans notre vie, désirons aussi, chrétiens, qu'elle soit en sa pureté dans la bouche et la doctrine de ceux à qui nous en avons donné la conduite; qu'ils nous reprennent, pourvu qu'ils nous guérissent; qu'ils nous blessent, pourvu qu'ils nous sauvent; qu'ils disent ce qui leur plaira, pourvu qu'ils disent la vérité.

Mais après que nous l'aurons entendue, considérons, chrétiens, que le jugement de Dieu est terrible sur ceux qui la connaissent et qui la méprisent. Ceux à qui la vérité chrétienne n'a point été annoncée seront ensevelis, dit saint Augustin[3], comme des morts dans les enfers; mais ceux qui savent la vérité et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit « qu'ils y descendront tout vivants : » *Descenderunt* [*in infernum viventes*][4]. Les autres y sont comme entraînés et précipités: ceux-ci y descendent de leur plein gré; ceux-ci[5] y seront

VAR. (*a*) Là elle a une chaire... là un trône. — (*b*) Dans un tribunal. — (*c*) De l'Évangile.

1. ÉD. : *Dans un tribunal.*
2. Déf., Vers. : *elle le repousse. Quiconque* est pris par Bossuet pour un pluriel.
3. *Enarr. in Ps.*, LIV, n. 16.
4. *Ps.*, LIV, 16.
5. ÉD. : *ceux-là.* Correction innocente faite pour l'euphonie.

comme des morts, et les autres comme des vivants. Cela veut dire, messieurs, que la science de la vérité leur donnera un sentiment si vif de leurs peines, que les autres en comparaison, quoique tourmentés très-cruellement, sembleront comme morts et insensibles. Et quelle sera cette vie? C'est qu'ils verront éternellement cette vérité qu'ils ont combattue; de quelque côté qu'ils se tournent, toujours la vérité sera contre eux : *In opprobrium, ut videant semper*[1]; en quelques antres profonds qu'ils aient tâché de la recéler pour ne point entendre sa voix, elle percera leurs oreilles par des cris terribles; elle leur paraîtra toute nue, aigre[2], inexorable, inflexible, armée de tous ses reproches pour confondre éternellement leur ingratitude.

Ah! mes frères, éloignons de nous un si grand malheur. Enfants de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas longtemps en querelle avec un ennemi si redoutable; accommodons-nous pendant qu'il est temps avec ce puissant adversaire; ayons la vérité pour amie, suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour et dont toutes les actions [sont] éclairées, et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

1. *Dan.*, XII, 2.
2. Mot supprimé par les éditeurs, qui l'auront trouvé trop familier.

# COMPLÉMENT DES VARIANTES

## FIN OU SUITE DU PREMIER POINT [1]

Mais revenons à notre sujet et continuons de suivre la piste de l'aversion (*a*) que nous avons pour la vérité et pour ses règles invariables.

Vous avez vu, chrétiens, que le pécheur la détruit (*b*) [2] tout autant qu'il peut, non-seulement dans la loi et dans l'Évangile qui en sont, vous avons-nous dit, de fidèles copies (*c*), mais encore dans le sein de Dieu, où elles sont écrites en original. Il voit qu'il est impossible : « Je suis Dieu, dit le Seigneur, et ne change [point] [3]. » Quoi que l'homme puisse attenter, ce qu'a prononcé sa divine bouche est fixe et invariable ; ni le temps, ni la coutume ne prescrivent point contre l'Évangile : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* [4] : « [Jésus-Christ « était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les « siècles.] » Il ne faut donc pas espérer que la loi de Dieu se puisse détruire. Que feront ici les pécheurs toujours poussés secrètement dans cette haine secrète de la vérité qui les condamne? Ce qu'ils ne peuvent corrompre, ils l'altèrent; ce qu'ils ne peuvent abolir, ils le détournent, ils le mêlent, ils le falsifient, ils tâchent de l'éluder par de vaines subtilités (*d*). Et de quelle sorte, messieurs? en formant des doutes et des incidents, en réduisant l'Évangile à des questions artificieuses, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité.

Car ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent de tous

VAR. (*a*) De la haine. — (*b*) En détruit — la veut détruire. — (*c*) Les véritables copies. — (*d*) Par des questions dangereuses.

1. Ms., f. 22, 23, 27. Déf., t. V, p. 497. (Cf. Vers., XIII, p. 39; Viv., IX, 405.)
2. Déf. : *en détruit tout, autant qu'il peut*. Vers. Viv. : *les détruit*.
3. *Malach.*, III, 6.
4. *Hebr.*, XIII, 8. Ms. : *et ipse*.

côtés l'Évangile, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent qu'à envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, « qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils « cherchent : » *Nihil laborant nisi non invenire quod quærunt* [1] : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, « qui apprennent toujours et qui n'arrivent jamais à la science de la vérité : » *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* [2].

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en doutes [3] et en questions ! L'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose : qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point d'assurer que, pour bien régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs : ils laissent peu de choses indécises. Par la grâce de Dieu, messieurs, la vie pieuse et chrétienne ne dépend pas des subtilités ni des belles inventions de l'esprit humain : pour savoir vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses « lui suffisent, dit Tertullien, pour connaître de la vérité au- « tant qu'il (*a*) lui en faut pour se conduire : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* [4].

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper ou être trompés? Ces [5] excellents docteurs, auxquels je vous renvoyais, la simplicité et la bonne foi, donnent des décisions trop for-

VAR. (*a*) Ce qu'il.

1. *De Gen. cont. Manich.*, II, 2.
2. II *Tim.*, III, 7.
3. Déf. : *en doute.*
4. *De anim.*, n. 2.
5. ÉD. : *Ces deux.*

melles [1]. La chair qui est condamnée [2] cherche des détours et des embarras. De là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment soufflent sur de la poussière et jettent de la terre dans leurs yeux. *Sufflantes in pulverem et excitantes terram in oculos suos* [3]. Ils étaient dans le grand chemin, et la voie de la justice même leur paraissait toute droite; ils ont soufflé sur la terre, et de vaines contentions, des questions de néant (*a*) qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire.

Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre et le relâchement (*b*) de la discipline ont fait naître plus que jamais en nos jours de vaines et pernicieuses subtilités. Règle pour s'examiner [4] : Quiconque est inquiet et veut se mettre en repos, voyez quelle est cette inquiétude et de quelle cause elle vient. Par là vous pouvez connaître votre disposition véritable. Mais si vous voulez ne vous tromper pas à connaître quelle est cette inquiétude et de quelle cause elle vient, examinez attentivement ce que vous craignez. Ou vous craignez de faire mal, ou vous craignez qu'on vous dise (*c*) que vous faites mal. L'un est la crainte des enfants de Dieu, l'autre est la crainte des enfants du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des Mages pour rendre honneur à la vérité; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode, pour lui faire outrage [5].

VAR. (*a*) De nul poids. — (*b*) L'affaiblissement. — (*c*) De savoir.

1. ÉD. : *pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire, etc.* C'est là qu'on a renoué le discours de 1666 avec celui de 1661. (V. plus loin, p. 335.) J'ai préféré restituer dans son intégrité la rédaction primitive.
2. Ms., f. 27 (Prenez d'abord le verso).
3. *Conf.*, XII, 16.
4. Addition marginale sans renvoi : « Les uns cherchent Jésus-Christ comme les Mages pour adorer sa vérité; les autres le cherchent dans l'esprit d'Hérode pour faire outrage à sa vérité. »
5. On voit au juste quel était le caractère de ces dernières pages : c'est une esquisse où Bossuet cherchait encore sa pensée. Il est tout simple qu'il soit revenu à ce brouillon par deux fois en composant le second point de ses deux discours. Mais on ne pouvait d'aucune façon ni le faire entrer dans le texte définitif, ni le rattacher au premier point.

# SUR LA HAINE DE LA VÉRITÉ

## DEUXIÈME SERMON[1]

**Prêché dans la chapelle royale de Saint-Germain-en-Laye, le 11 avril 1666.**

*Non potest mundus odisse vos; me autem odit, quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt.*

Le monde ne peut point vous haïr, et il me hait, parce que je rends témoignage de lui que ses œuvres sont mauvaises.

*Joan.*, VII, 7.

Les hommes[2], presque toujours (*a*) injustes, le sont en ceci principalement que la vérité leur est odieuse[3]. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle. Et, en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche qui refuserait son affection à sa divine beauté; mais lorsque ce même éclat qui ravit nos yeux, met au jour nos défauts (*b*)[4], et que la vérité, non contente de nous mon-

VAR. (*a*) Trop souvent. — (*b*) Imperfections.

1 Ms., t. XIII, f. 35-41, 24-31; Déf., t. V, p. 508-515, 499-507. (Cf. Vers., XIII, 54, 42; Viv., IX, 415, 407.)

2. Ms., f. 36.

3. Déf., Vers. : *et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières.*

4. Éd. : *nos imperfections et nos défauts.*

trer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes, alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle.

Étrange égarement de l'esprit humain, que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue, que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience, et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement que nous ne craignions pas de les nourrir (*a*); comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux (*b*) en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître! C'est, messieurs, un si grand excès qui fait que le Sauveur se plaint, dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a repris dans les Juifs ingrats, j'invoquerai[1] aujourd'hui (*c*) toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et [nous demanderons] (*d*) pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde; c'est la divine Marie que nous saluerons avec l'ange.

**Var.** (*a*) Fomenter. — (*b*) Péchés. — (*c*) Il est juste que nous invoquions. — (*d*) Et que nous demandions.

1. **Éd.** : *il est juste que nous invoquions*. Variante introduite dans le texte.

AVE

« Tous ceux qui font mal[1], dit le Fils de Dieu, haïssent la lumière et craignent de s'en approcher (*a*), à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres[2]. » S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité, qui est la lumière de Dieu et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas, en sa seconde partie (*b*), où il traite expressément cette question[3].

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance; tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or nous la pouvons considérer (*c*), ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres, et comme en ces trois états elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal vivants. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs[4], soit qu'elles nous soient

VAR. (*a*) Haïssent la lumière, et ils ne s'en approchent pas. — (*b*) Que j'ai tirée d'un endroit où. — (*c*) Regarder.

1. Ms., f. 35, 37.
2. *Joan.*, III, 20.
3. IIæ, *Quæst.*, XXIX, art. 5.
4. Peut-être faut-il supprimer les mots : *en nous mêmes*.

montrées par les autres hommes[1] nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très-différents. En Dieu, qui est le juge suprême, la vérité les condamne; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble; dans les autres hommes, elle les confond, et c'est pourquoi partout elle leur déplaît[2].

Ainsi en quelque manière que Jésus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Évangile, soit par les lumières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères, il a raison de se plaindre que les hommes du monde (a) le haïssent, à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent[3] la vérité parce qu'ils voudraient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai; ensuite ils voudraient du moins ne le pas connaître; et, parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ils ne veulent pas non plus qu'on les en avertisse. Au contraire, messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain, afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse : et c'est le sujet de ce discours.

Var. (a) Les enfants du siècle.

1. Peut-être faut-il rejeter aussi parmi les variantes les mots : *les autres hammes.*

2. Déf., Vers. : [« *Si l'homme sujet à s'enivrer fuit nécessairement eelui qui est sobre; l'impudique, celui qui est chaste; l'injuste, eelui qui est juste, et il ne peut soutenir la présenee d'aucun saint, paree qu'elle est comme le fardeau qui accable sa eonscienee :* »] *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, eontinentem impudicus, justum iniquus, et tanquam eonseientiæ onus* [*præsentiam sancti eujusque*] *non sustinet. S. Hil. in Ps.* CXVIII, n. 10. — Le texte est cité par Bossuet à la marge : la traduction est du premier éditeur.

3. Phrase ajoutée en marge et donnée en note par M. Lachat.

PREMIER POINT[1]

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables qui condamnent (a) tous les vices, sont en Dieu éternellement ; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine des (b)[2] pécheurs pour la vérité s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car comme j'ai déjà dit que le principe de la haine, c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales, il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même ; en telle sorte, messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois et la sainte vérité de Dieu, qui en est le premier principe. Mais pour comprendre l'audace de cet attentat (c) et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une recherche philosophique (d) sur cette furieuse (e)[3] passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Écritures divines que la haine imprime dans l'âme un désir de destruction et, si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière. C'est le disciple bien-aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est*[4] : « Celui qui hait son frère

**Var.** (a) Réprouvent. — (b) Qu'ont les. — (c) Le fond de cette doctrine. (d) Dispute de philosophie. — (e) Cruelle.

1. Ms., f. 37-41 (paginés par Bossuet à la suite de l'exorde : 3-12).
2. Déf., Viv. : *qu'ont des pécheurs*. Vers. : *Qu'ont les pécheurs*.
3. Éd. : *cruelle*.
4. I *Joan.*, III, 15.

est homicide. » Il ne dit pas, chrétiens : Celui qui répand son sang ou qui lui enfonce un couteau dans le sein ; mais : « Celui qui le hait est homicide », tant la haine est cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très-indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons ; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paraît une rencontre funeste; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur; et si nous ne réprimions cette (a) maligne passion, nous voudrions être entièrement défaits de cet objet odieux. Telle est l'intention secrète de la haine, et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtriers (b) tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non-seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires; la détruisant en eux-mêmes, et ne voulant lui donner[1] aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine; ils s'irritent contre les lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit sévèrement défendu; et se sentant (c) trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur que l'impunité dans son crime? et pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir et la loi qui le condamne,

VAR. (a) Notre. — (b) Homicides. — (c) Ils se sentent.

1. ÉD. : *ne lui donnant*. Mots effacés par Bossuet.

et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? Et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu[1]; » il voudrait qu'il n'y en eût pas[2]; et saint Augustin[3] dit « que ceux qui ne veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y eût au monde ni justice, ni vérité pour condamner les criminels : » *Cum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali*[4]. Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace; c'est à Dieu que vous en voulez; et puisque ses vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez et que vous voudriez qu'il ne fût pas (*a*). *Nolumus hunc regnare super nos*[5]! « [Nous ne voulons pas que celui-ci soit notre roi]. »

Mais afin que nous entendions que tel est le dessein (*b*) secret des pécheurs[6], Dieu a permis, chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde, c'est-à-dire il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? Il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement? Vous le savez, chrétiens, et Jésus-

VAR. (*a*) Et que vous voulez faire tomber de son trône. — (*b*) Désir.

1. *Ps.*, LII, 1.
2. ÉD. : sept mots omis.
3. ÉD. : *expliquant ces mots*. Membre de phrase souligné, c'est-à-dire effacé par Bossuet.
4. *In Joan. Tract.*, XC. Ms. Viv. : *Dum nolunt esse justi... qua damnantur injusti.*
5. *Luc*, XIX, 14.
6. Déf., Vers : *le désir secret*. Viv. : *le dessein des pécheurs.*

Christ l'a exprimé dans mon texte[1] : « Le monde me hait, « dit-il, parce que je rends témoignage que ses œuvres « sont mauvaises[2] ; » et ailleurs, en parlant aux Juifs : « C'est pour cela, dit-il, que vous voulez me tuer, parce « que ma parole n'entre point[3] en vous[4], » et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne, qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilége qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir (a) spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêt[5] d'un esprit de Juif pour crucifier, comme dit l'Apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*[6]!

Et ne dites pas, chrétiens, que vous ne combattez que pour la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisqu'au contraire vous la professez. Car ce n'est pas en vain que le même Apôtre a prononcé ces paroles : « Ils professent de connaître Dieu, et[7] le renient par leurs œuvres : » *Confitentes se nosse Deum, factis autem negant*[8]. Les œuvres parlent à leur manière et d'une voix bien

VAR. (a) Tue.

1. Déf., Vers. : *dans les paroles de mon texte.*
2. *Joan.*, VII, 7.
3. ED. : *ne prend point* ; première rédaction barrée dans le manuscrit.
4. *Joan.*, VIII, 37.
5. Viv. : *se revêtit.*
6. *Hebr.*, VI, 6.
7. ED. : *Et ils.*
8. *Tit.*, I, 16.

plus forte que la bouche même; c'est là que paraît tout le fond du cœur. Ainsi (*a*), quoi que nous disions par nos paroles, nos aversions implacables[1] combattent contre (*b*) la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations et les sublimes bassesses (*c*)[2] de ce Dieu-Homme; notre insatiable avarice, qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné, jusqu'à son sang et sa vie[3]. C'est donc (*d*)[4] en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles et fait bien voir, comme disait Salvien, « que nous ne sommes chrétiens qu'à la honte de Jésus-Christ et de son Évangile : » *Christiani ad contumeliam Christi*[5]?

Que s'il est ainsi, chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre? Il est juste et très-juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le

VAR. (*a*) Par conséquent, messieurs, je [ne] crains point de vous dire. — (*b*) Contredisent. — (*c*) L'anéantissement. — (*d*) Ainsi c'est en vain.

1. ED. : *Par conséquent, messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles.*
2. ED. : quatre mots omis.
3. ED. : *et notre ambition et notre orgueil, qui montent toujours, contrarient* (Ms. : *contredisent*) *autant qu'ils* [*le*] *peuvent les anéantissements de ce Dieu-Homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances.* Souligné, c'est-à-dire effacé par Bossuet. Les éditeurs auraient dû voir que l'orateur a fait entrer la substance de ce passage dans les corrections de la phrase précédente.
4. ED. : *Ainsi, c'est en vain.*
5. *De Gubernat. Dei*, VIII, 2. Ms. : *ad opprobrium.*

fuient, et qu'il repousse[1] ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours : Retirez-vous de nous, Seigneur, « nous ne voulons pas vos voies : » *Scientiam viarum tuarum nolumus*[2], il nous dira à son tour : « Retirez-vous de moi, maudits[3], » et : « Je ne vous connais pas[4]. » Et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot ce *Discedite*, « Retirez-vous, » où iront-ils, ces malheureux, ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir et de grincement de dents, là [où] sera le trouble, le ver rongeur, là enfin où seront les pleurs et les flammes dévorantes[5] : *Ibi erit fletus et stridor dentium*[6]. O mes frères, qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles ! Je tremble en disant ces choses : et certes quand ce serait un ange du ciel qui dénoncerait aux mortels ces terribles jugements de Dieu, le sentiment de compassion le ferait trembler pour les autres : maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur !

1. Ed. : *repousse violemment*. Mot effacé.
2. *Job.*, xxi, 14.
3. *Matth.*, xxv, 41.
4. *Luc*, xiii, 27.
5. Ed. : *et de désespoir? Là sera le trouble ; là le ver rongeur ; là les flammes dévorantes ; là, enfin, seront les pleurs et les grincements de dents*. On n'a pas tenu compte des corrections de Bossuet.
6. *Matth.*, xiii, 42. Déforis a eu tort d'ajouter une traduction littérale d'un texte que Bossuet ne pouvait plus songer à traduire après l'avoir longuement paraphrasé.

Cessons donc, cessons, chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu ; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable ; réconcilions-nous bientôt avec elle, en composant notre vie selon ses préceptes (a), « de peur, dit le Fils de Dieu, que cet adversaire implacable ne vous[1] mène devant le juge, et que le juge ne vous livre à l'exécuteur, qui vous jettera (b) dans un cachot. Je vous dis, en vérité, vous ne sortirez point de cette prison jusqu'à ce que vous ayez payé la dernière obole (c), » tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi, non exies inde donec reddas novissimum quadrantem*[2]. Ainsi accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce redoutable adversaire; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. « Elle n'est pas éloignée de nous. » *Non longe est ab unoquoque nostrum*[3]. Elle est au fond de nos cœurs ; c'est là où nous la pouvons embrasser : et quand vous l'en auriez tout à fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément, si vous vous rendez attentifs à ma seconde partie.

## DEUXIÈME POINT[4].

C'est un effet admirable de la Providence divine, que toutes les créatures, tant vivantes qu'inanimées, portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux, et enfin toutes les

VAR. (a) Règles. — (b) Mettra. — (c) Jusqu'au dernier sou.

1. ED. : *nous*. C'est ainsi que Bossuet avait d'abord écrit, selon sa coutume de prendre sa part des conseils et des reproches qu'il adresse à ses auditeurs. Mais il a corrigé et mis dans toute cette phrase la seconde personne. On voit pourquoi : c'est qu'il fait parler Jésus-Christ.
2. *Matth.*, v, 25, 26. Ms. : *le dernier obole*.
3. *Act.*, XVII, 27.
4. Ms., f. 41 (p. 11 et 12). La première page, qui reproduit, avec quelques changements, le début du second point du discours précédent, est inédite.

parties de ce grand monde ont reçu leurs lois particulières qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec la loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité, suivant l'ordre qui est prescrit par sa sagesse. Que s'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne, mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée (*a*) à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, [comme dans un globe de lumière][1], où il la voit luire avec un éclat qui surpasse de beaucoup le sien, afin que, la voyant, il l'aime, et et que, l'aimant, il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, messieurs, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison, en naissant au monde[2], selon cette parole de l'Évangile que « Dieu illumine tout homme venant au monde; » et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Église, qui est le monde nouveau, et c'est pourquoi le baptême est appelé par l'Apôtre et par toute l'antiquité, le mystère d'illumination[3], parce que nous y recevons dans nos cœurs, avec la foi habituelle (*b*), les lumières de la vérité, qui sont nécessaires[4] pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire avec certitude que la vérité est en nous; mais si nous ne l'avons pas épargnée en Dieu, qui en est l'ori-

VAR. (*a*) Donnée. — (*b*) Avec l'habitude.

1. Cf., p. 299.
2. *Joan.*, I, 9.
3. *Hebr.*, VI, 4.
4. Cherchez la suite dans le manuscrit, f. 24 [p. 13]. Cf. Déf., p. 498-499; Vers., 41-42; Viv., 406-407.

ginal (*a*), il ne faut pas s'étonner que nous la violions (*b*) en nos cœurs, ni que nous tâchions d'effacer les extraits que Dieu même en a imprimés au fond de nos consciences.

Or, il faut ici remarquer qu'il y a cette différence entre ces deux attentats que, dans l'effort que nous faisons contre Dieu et contre sa vérité, considérée en elle-même, nous nous perdons nous seuls, et que cette vérité primitive[1] demeure toujours ce qu'elle est, toujours entière et inviolable (*c*); mais il n'en est pas de la sorte de la (*d*) vérité qui est inhérente en nous, laquelle étant à notre portée et pour ainsi dire sous nos mains, nous pouvons aussi pour notre malheur la corrompre et l'obscurcir, et même l'éteindre tout à fait. Alors qui pourrait penser dans quelles ténèbres et dans quelle horreur nous vivons! Non, le soleil éteint tout à coup ne jetterait pas la nature étonnée dans un état plus horrible qu'est celui d'une âme malheureuse où la vérité est éteinte. Mais, mes frères, il nous faut entendre par quels degrés nous tombons dans cet abîme, et quel est le progrès d'un si grand mal.

La première atteinte[2] que nous donnons à la vérité résidant en nous, c'est que (*e*) nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connaissance qu'elle nous inspire (*f*); d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'igno-

VAR. (*a*) Le premier principe. — (*b*) Combattions. — (*c*) Incorruptible. — (*d*) De cette vérité. — (*e*) Nous n'y faisons pas de réflexions. — (*f*) Donne.

1. ED. : *et originale*. Le mot, écrit en marge, a été repris plus haut dans une correction.
2. Ms., f. 25 (p. 15). ED. : *Deuxième point* (du premier sermon). Déf., p. 499 ; Vers., 42 ; Viv., 407.

rions tout à fait[1]. Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connaissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés] pour en avoir la connaissance : car il est très-indubitable (a)[2] que notre âme n'est illuminée que par la réflexion; nous [l'] éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont [pas] présentes (b) à l'esprit, la connaissance lui en est inutile et ne dissipe point ses ténèbres[3]. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons (c) également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par nos plaisirs ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut; la foi est en nous inutilement; toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs[4] : *Lumen oculorum meorum* [*et ipsum non est mecum*[5] « La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi, dit David ; »] ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de ses

VAR. (a) Et certes il est véritable. — (b) Il faut qu'elles soient présentes à l'esprit, autrement la connaissance lui en est inutile et nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres. — (c) Nous sommes.

1. Viv. : Quatre lignes données en notes. Déf., Vers. : *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris et cogitaremus veritatem tuam.* [*Dan.*, IX, 13. « Et nous ne nous sommes point présentés, etc.]. Repris sur la marge d'une première rédaction barrée.

2. Viv : *Certes il est véritable.*

3. Ed. : *Nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres et cette connaissance ne les dissipe point.*

4. Déf., Vers. : *Nescierunt neque intellexerunt*, etc. [*Isa.*, XLIV, 18, 19.] « *Ils ne connaissent rien, ils ne comprennent rien*, etc.]. Repris encore en marge du même passage barré.

5. *Ps.*, XXXVII, 11.

yeux qui l'a tout à fait abandonné parce qu'il n'y faisait pas de réflexion, parce que (a)[1], faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savait pas[2]. Le prophète Jérémie (b) a raison de dire que[3] « toute la terre est désolée, à cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui réfléchisse : » *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet in corde*[4].

Et en effet[5], chrétiens, que peut-on jamais penser de plus funeste (c) ? Les gentils, qui ne connaissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance; les chrétiens, qui le connaissent, périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière; ceux qui l'ont détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires (d). Mais de là il arrive un second malheur : que, pendant que nous tournons le dos à la vérité et que nous tâchons, dit saint Augustin[6], de nous cacher dans notre ombre, en éloignant de notre vue (e) les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons (f) à les méconnaître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux qui « estiment, comme dit le Sage, que toute notre (g) vie n'est qu'un jeu : » *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram*[7];

VAR. (a) Parce qu'il ne sait plus même ce qu'il sait faute d'y penser. — (b) Or il n'est que trop véritable que. — (c) Quelle plus étrange désolation. — (d) Dans l'obscurité et dans les ténèbres. — (e) De nous. — (f) Commençons. — (g) La.

1. ÉD. : *Parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser.*

2. VIV. : Six lignes rejetées dans les notes. C'est une addition marginale, mais qui trouve naturellement sa place dans le corps du discours.

3. VIV. : *Nous périssons tous, dit le saint prophète, et toute la terre...* Ces mots sont soulignés, c'est-à-dire effacés, et M. Lachat aurait mieux fait de lire comme les Bénédictins.

4. *Jerem.*, XII, 11. — VIV. : *Nemo.*

5. ÉD. : *En effet.*

6. *De Lib. arbitr.*, II, 16.

7. *Sap.*, XV, 12.

elles[1] sont trop incompatibles, et (a) condamnent trop sévèrement ce que nous aimons (b) : c'est pourquoi nous en éloignons la triste et importune pensée. Mais comme quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages, de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits pour nous permettre d'éviter (c) tous ces rayons incommodes (d)[2], à moins que nous ne l'éteignions entièrement : nous en venons ordinairement, par nos passions insensées, à l'un de ces deux excès, ou de supprimer tout à fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs[3]. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Église, qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dieu, sont renvoyés à l'expérience, qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze[4] « la maîtresse des téméraires et des insensés : » c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu (e) parle à ceux qui ne voulaient pas se persuader de la rigueur de ses jugements, ni de la vérité de ses me-

VAR. (a) Et se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs. — (b) Ce qui nous plaît. — (c) Par tant d'endroits que nous ne pouvons éviter... à moins de les éteindre tout à fait... — (d) Qui nous troublent. — (e) Il.

1. ÉD. : *elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos ploisirs.*

2. ÉD. : *incommodes, qui nous troublent.* Ce n'était pas le cas d'insérer la variante dans le texte.

3. ÉD. : *et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Église, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incrédules, je veux dire l'expérience.* Phrase qui devait être, je le crois, renvoyée aux variantes et céder la place à l'addition marginale qui suit dans le texte.

4. *Orat.*, XII.

naces : « Et moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous ma colère et je n'aurai point de pitié, » et vous sentirez ma main de près ; « et alors vous saurez, » dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire, vous saurez par expérience, et vous aurez tout loisir d'apprendre par (a)[1] l'éternité de votre supplice, « que je suis le Seigneur qui frappe : » *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens*[2]. Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Évangile.

Mais plusieurs, qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un Évangile nouveau, que Jésus-Christ ne connaît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi, et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort, nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que [nous avons] (b) usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés, non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies ; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes, sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche ? « *Hi homines nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt*[3]. » C'est pourquoi[4] nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tan

VAR. (a) Dans. — (b) On ne songe à restituer le bien d'autrui qu'on a usurpé.

1. ED. : *dans.*
2. *Ezech.*, VII, 9.
3. *Conf.*, XII, 16.
4. Ms., f. 28 (p. 19).

de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème.

La chair qui est condamnée[1] cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment « soufflent sur de la poussière, et jettent de la terre dans leurs yeux : » *Sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos*[2]. Ils étaient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne leur paraissait toute droite ; ils ont soufflé sur la terre : de vaines[3] contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme une poussière importune. et ils ne peuvent plus se conduire[4].

Je ne rougirai pas, chrétiens[5], de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices : « Quand nous doutons, disait l'orateur romain, de la justice de nos entreprises, c'est une bonne maxime de s'en désister tout à fait ; car l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, et le doute semble envelopper dans son obscurité quelque dessein d'injustice : » *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites æquum sit an*

1. Ms. f. 28. (v°). Passage emprunté à la rédaction de 1661. Cf. p. 322.
2. *Conf.*, XII, 16.
3. Déf., Vers. : *des vaines.*
4. Ed. : *Sans faire ici la guerre à personne... pour lui faire outrage.* C'est la fin du premier point tel qu'il avait été esquissé pour les Carmélites. Je doute que les éditeurs aient eu raison de reproduire le passage tout entier. J'y prends la paraphrase du texte de saint Augustin et laisse le reste, qui n'était qu'une ébauche dans la première rédaction et donne à Bossuet l'air de se répéter.
5. Retour au Ms., f. 28.

*iniquum: æquitas enim lucet ipsa per se; dubitatio*[1] *cogitationem significat injuriæ*[2].

Et en effet, chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation a quelque chose d'inique; le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux qui ressemblent à des labyrinthes, où on craint toujours de se perdre : « C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe; c'est un sentier étroit, à la vérité, mais qui n'a point de détours : » *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum*[3]. Voulez-vous savoir, chrétiens, le chemin de la justice? Marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre lumière (*a*) nous la manifeste. Si vous trouvez à côté quelque endroit[4] obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités, même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changements de la discipline, le mélange des lois positives, font naître assez souvent des difficultés qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations empressées nous cachent ordinairement quelque tromperie; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne,

VAR. (*a*) Simplicité.

1. Ms. : *dubietas autem.*
2. Cicér., *De Offic.*, I, 29. Bossuet rétablit en marge, après les avoir effacés une première fois, ces mots, qui sont l'indication sommaire d'un développement : *Voilà ce qu'a dit celui*, etc.
3. *Isa.*, XXVI, 7.
4. ÉD. : *passage*. Variante condamnée par Bossuet.

la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites : nous formons notre conscience au gré de nos passions; et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons (*a*) régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines : ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié, et si Jésus-Christ revenait au monde, il (*b*) ne connaîtrait plus ses disciples, et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine[1].

## TROISIÈME POINT[2]

Parmi ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité,

VAR. (*a*) Voyons. — (*b*) Il ne verrait rien dans nos mœurs.

1. Déf., Vers. : *Attendi et auscultavi; nemo quod bonum est loquitur; nullus est qui agat pœnitentiam super peccato sua, dicens : Quid feci? Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prælium* (*Joan.*, VII, 5) : « [Je les ai considérés, etc.] La traduction n'est pas de Bossuet, le texte indiqué en marge ne peut être inséré dans le discours, dont il rompt la suite.

2. Ms., f. 29, au v° (p. 22). Déf., p. 505 (Vers., p. 50; Viv., p. 112)

nous aurions besoin, chrétiens, que de puissants avertissements pénétrassent vivement notre consience (*a*) et la rappelassent à [elle-même], comme disait ce prophète: *Redite, prævaricatores, ad cor*[1] : [« Rentrez dans votre cœur, violateurs de la loi » ]. Mais, ô malheur des malheurs! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne; je dis les grands et les petits: car les hommes sont si faibles, qu'ils [ont] (*b*) une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup; et, comme dit saint Paulin, « ils mettent le comble à l'iniquité par leurs louanges injustes et artificieuses : » *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulant*[2].

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ses piéges : elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

VAR. (*a*). Nous pénétrassent le cœur et le rappelassent à lui-même — (*b*) Le monde est si faible qu'il a.

1. *Isa.*, XLVI, 8.
2. *Epist.*, XXIV, *ad Sever.*, n. 1.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses[1]; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir, et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle; ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître, excepté nous-mêmes; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls nous ne les sachions pas! Nous ne lisons pas sans (a) pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avait point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur : « Il y en a un, répondit Achab[2], mais je ne puis le souffrir, parce

VAR. (a) Nous lisons avec.

1. ÉD. : *nos plaisirs sont des flatteurs*. Mots soulignés dans le manuscrit. Bossuet, en relisant son discours, les aura trouvés superflus.
2. ÉD. : *Qu'on nomme Michée*. La suite prouve que si Bossuet n'a pas effacé ces trois mots, c'est par mégarde.

qu'il ne me prédit que des malheurs[1] : » C'était un homme de bien, qui lui représentait (a) naïvement, de la part de Dieu, ses fautes et le mauvais état de ses affaires (b), que ce prince n'avait pas la force de vouloir apprendre; et il voulait que Michée, c'est ainsi que s'appelait ce prophète, lui contât, avec ses flatteurs, des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, messieurs, cètte honteuse faiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Augustin[2], savoir nos défauts que de pénétrer tous les secrets de la nature et tous ceux des États et des empires. » Cette connaissance est si nécessaire que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts; aimez ceux qui vous les découvrent, et croyez avec saint Grégoire « que ceux-là sont véritables amis, par le secours desquels vous pouvez effacer les taches de votre conscience : » *Hunc solum mihi amicum æstimo, per cujus linguam, ante apparitionem districti judicii, meæ maculas mentis tergo*[3]. Il importe de bien connaître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger : car quand vos maux vous plairaient encore, il ne faudrait pas pour cela les rendre incurables, et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte.

Du moins apprenons des prédicateurs[4]... Car Jésus-Christ [n']est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises[5]?...

VAR. (a) Disait. — (b) La vérité de ses fautes et de ses affaires.

1. III *Reg.*, XXII, 8. Déf. Vers. : *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum, sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas, filius Jemla*. Le texte est cité en marge; Bossuet ne l'aurait pas inséré tout entier dans le corps de son discours.

2. *De Trinit.*, IV, 1.

3. *Epist.*, lib. II, Ep. LII (Ms. : ep. 37).

4. Vers., Viv. : *Apprenons à connaître nos défauts de la bouche des prédicateurs.*

5. Déf. : *jusqu'à trembler dans la vue de ses périls*. Phrase qui n'a aucun sens. Le Ms. porte : « V. Sermon *sunt ubi duo vel tres*, jusqu'à : *trem-*

[Apprenons donc[1] nos défauts avec joie et reconnaissance de la bouche de nos amis, et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins, chrétiens, de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne? A qui la lumière de l'Évangile ne montre-t-elle pas ses péchés? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-elle pas un miroir fidèle où chacun peut se reconnaître[2]? Mais personne ne s'applique rien : on est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure[3]. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Évangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius laudabit et ad se adjiciet*[4]. L'homme sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer. Il ne fait pas comme plusieurs qui regardent à droite et à gauche à qui elle est propre et à qui [elle] pourrait convenir. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience, et s'applique tout ce qui se dit, *ad se adjiciet*; c'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à

*bler dans la vue de ses périls.* » Je trouve, en effet, dans le sermon *Sur la Charité fraternelle* (sur ce texte : *ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. Matth.*, XVIII, 20) le passage que je vais reproduire.

1. Ms., t. XII, f. 258-59 (p. 22, 23, du sermon *Sur la Charité fraternelle* : 3 sem., 2 serm, 1666).

2. Ms. (en marge) : *Et les rois et les sujets, etc.*

3. *Ibid.* : *Tonnez tant qu'il vous plaira, Prédicateur...*

4. *Eccles.*, XXI, 18.

tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnaître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls].

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Église nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs[1]... Choisissons un homme d'une rigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.....

[Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste! Cherchez des amis et non des flatteurs, des juges et non des complices, des médecins charitables et non des empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer où il faut toucher jusqu'aux fondements. C'est un commencement de salut d'être capables de remèdes forts. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance; venez, venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire; venez nous voir tout tel que vous êtes, afin que, confondu par les reproches, vous vous rendiez enfin digne de louanges, et non-seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle[3]].

1. Viv. : *Si veritatem dico vobis... Loin de nous...* Méprise analogue à celle où est tombé D. Déforis. Il y a dans le manuscrit cette note : *V. ser.* (Voyez le sermon) *Si veritatem dico vobis. Carm.*, G (Carmélites, p. *g*). *Loin de nous...* Bossuet renvoyait au passage du sermon précédent, que je vais reproduire d'après cette indication : la page est, en effet, désignée par la lettre G, et Bossuet y a fait, en 1666, deux corrections.

2. Ms., t. XIII, f. 54.

3. Il est probable que ces paroles terminaient le discours; car tout ce qui suit dans le premier sermon aurait fait dans celui-ci double emploi avec la peinture du Jugement qui termine le premier point. Les mots : *Loin de nous... Choisissons un homme...* montrent que Bossuet se proposait de substituer dans ce passage la première personne à la seconde.

# POUR LA PURIFICATION DE LA S. VIERGE

## SERMON[1]

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

Prêché dans la chapelle royale du Louvre, en présence du roi,
(2 février 1662)

### NOTICE

C'était l'usage que l'orateur choisi pour prêcher la station du Carême devant la cour, y préludât, pour ainsi dire, et prît possession de la chaire le 2 février, jour de la Purification de la sainte Vierge. Nous avons ainsi les sermons par lesquels Bossuet inaugura, en 1662 et en 1666, les Carêmes du Louvre et de Saint-Germain. Celui de 1662 est le premier sermon que Bossuet ait prononcé en présence de Louis XIV.

M. Floquet[2] observe que l'orateur reprit de point en point pour ce discours le plan du discours qu'il avait prêché l'année précédente, à pareil jour, dans la chapelle des Carmélites. Je dirai plus : on reconnaît dans le manuscrit des pages entières[3] qui ont fait partie de cette première rédaction.

Mais quoique le sermon prêché aux Carmélites eût obtenu

1. Ms., t. XV, f. 97-116; Déf., t. V, p. 3-22 : *Premier sermon sur le mystère de la Présentation de Jésus au Temple.* (Cf. Vers., XV, 332-356; Viv., XI, 243-264.) Voy. mes *Études critiques*, liv. II, chap. IV.

2. *Vie de Bossuet*, t. II, p. 122, 151.

3. Ms., f. 115, 116; paginés 9, 10, 11, avec le second point du sermon du Louvre, et d'abord 25, 26, 27 avec le sermon des Carmélites.

un grand applaudissement[1], Bossuet n'en voulut garder que peu de chose. Le soin qu'il prit de refaire presque entièrement un discours qui venait d'être jugé très-beau, n'est pas chose rare à ce moment de sa carrière. Il est naturel qu'il redoublât de sévérité pour lui-même, à la veille d'une épreuve décisive pour son zèle et pour son talent.

Les Bénédictins ont mêlé, dans quelques passages de ce discours, deux rédactions successives dont la seconde était évidemment destinée à remplacer la première. J'ai fait disparaître ces interpolations, corrigées déjà en partie par M. Lachat. Il ne m'a point paru nécessaire de donner à part, comme il l'a fait, le brouillon de l'avant-propos : j'ai conservé parmi les variantes le petit nombre d'endroits qui diffèrent de la copie; ils sont imprimés en italiques.

Le sommaire du premier sermon *pour la Purification* est le plus étendu que nous offrent les manuscrits de la Bibliothèque Impériale; on sent qu'il a été fait presque aussitôt que le discours même, à un moment où la mémoire de l'orateur lui représentait sans effort toute la suite et jusqu'aux moindres détails de sa composition. J'ai cru pouvoir affirmer[2] que ce sommaire est le dernier que Bossuet ait pris la peine d'écrire; et le fait n'est pas sans importance. La date des sommaires est ainsi fixée d'une manière assez précise, car ils sont tous de la même époque. Écrits dans la trente-cinquième année de Bossuet et au début du Carême du Louvre, ils se sont trouvés sur notre chemin comme à point nommé pour séparer les essais de la jeunesse des œuvres de l'âge mûr.

« [3]*Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.* Luc.

« Il faut apprendre à s'offrir avec Jésus-Christ qui s'offre. C'est pourquoi tous ceux qui lui appartiennent s'offrent : Siméon veut mourir; Anne se consume en veilles et abstinences; Marie offre Jésus, s'offre en lui : elle est comme sous le couteau du sacrificateur : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit.*

« Trois sacrifices : Siméon immole l'amour de la vie, et c'est

1. *Mémoire des Carmélites*, cité par l'abbé Ledieu, *Mém.*, p. 73.
2. *Études critiques*, p. 393.
3. Ms., f. 100-102, in-4°. — Viv., XI. 243-44.

le sacrifice de la charité; Anne, le repos des sens, et c'est le sacrifice de la pénitence; Marie, la liberté de l'esprit, et c'est le sacrifice de l'obéissance.

« Premier point. Sentiments du chrétien sur la vie et sur la mort.

« *Responsum*. Qu'avait-il demandé ? Sans doute la mort. Il lui avait été répondu : Jusqu'à ce que le Messie vienne, on vous diffère; après qu'il est venu: *Nunc dimittis.*

« On ne doit désirer d'être sur la terre que lorsque Jésus-Christ y était. Maintenant : *Quæ sursum sunt quærite.*

« Douceur d'être avec ceux qu'on aime. Ruth à Noémi *Quocumque perveneris, pergam. Quæ te terra morientem acceperit...* Être unis dans la sépulture : les os semblent reposer plus doucement, et les cendres mêmes être plus tranquilles. Combien plus d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, non dans la terre des morts; mais dans la terre des vivants.

« Deuxième point. Combat du corps et de l'esprit : *Caro concupiscit. S. Grégoire de Nazianze* : ἐχθρὸς εὐμενὴς φίλος ἐπίβουλος. *Qui futurus erat etiam corpore spiritualis, factus est etiam mente carnalis. S. Augustin.* La raison, ministre des sens, emploie toute son industrie à raffiner le goût pour irriter l'appétit, ou à assaisonner les objets pour empêcher le dégoût. Venez, sainte pénitence, sacrifier à Dieu le repos des sens. Anne : pénitence prépare à la mort[1].

« Troisième point. Volonté de Dieu, se fait connaître en deux sortes: Commandement, règle de ce qu'il faut faire. Événement, ce qu'il faut souffrir. L'un, libre; l'autre, inévitable. — L'on s'oppose au premier par la rébellion ouverte. — Quoique l'on ne puisse s'opposer à l'autre, on murmure. L'audace humaine s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant résister, elle murmure néanmoins et fait la mutine e l'opiniâtre.

« Obéissance à la loi. Deux sortes de commandements : de Père et de Maître; de Père : pour rendre meilleurs ; de Maître: pour exercer son empire et faire sentir aux esclaves leur servilité.

1. Ici, Bossuet renvoie au *Panégyrique de saint François de Paule Fili, tu semper)*, premier point, p. 6.

« La loi ancienne presque toute ainsi. C'est pourquoi elle est appelée joug insupportable, loi d'esclaves. Pourquoi joug, vu que les préceptes du premier genre sont multipliés dans l'Évangile? C'est que ce sont préceptes qui ne sont pas donnés pour peser sur les épaules, mais pour porter à la perfection.

« Le précepte de la Purification est l'un des plus serviles de tous. Marie y semblait être formellement exceptée.

« Où sont ceux qui cherchent de vains prétextes pour s'exempter de l'obligation de la loi? qui, s'étant fait une loi eux-mêmes de faire mille dépenses superflues, s'imaginent être exempts par là de l'obligation de faire l'aumône?

« Marie subit la violence de Dieu en souffrant[1]. »

---

## POUR LA PURIFICATION DE LA S. VIERGE

*Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*

(Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.)

Luc, II, 22.

Jésus-Christ (*a*)[2] n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce Roi a toujours pensé (*b*) au bien de ses peuples; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit (*c*) occupé des

VAR. (*a*) *Le crucifiement de Jésus-Christ a paru publiquement sur le Calvaire à la vue du monde; mais il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ..* — (*b*) *Pense sans relâche.* — (*c*) *A l'esprit toujours occupé.*

1. Ici, Bossuet renvoie au sermon *Sur la Compassion de la sainte Vierge*, deuxième point (sur ces paroles : *tuam ipsius animam*).

2. ÉD. : *Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'eût paru à la vue du monde* (VAR. : *publiquement*) *que sur le Calvaire.* Déf., Vers. : *Il avait déjà longtemps, etc.* VAR. : *Jésus-Christ n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut.* Les Bénédictins mêlent deux rédactions; M. Lachat conserve de la seconde douze mots soulignés, c'est-à-dire effacés par Bossuet.

besoins et des faiblesses de ses malades, et comme telle était la loi que ni ses peuples ne pouvaient (*a*) être soulagés, ni ses malades guéris que par sa croix et (*b*)[1] par ses blessures, il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion (*c*). Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente ; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul que Jésus-Christ faisant (*d*) son entrée au monde s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain ; mais ce qu'il avait fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par (*e*) une cérémonie solennelle (*f*) en se présentant à Dieu devant ses autels : de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix (*g*), et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met de ses propres mains sur les tendres épaules de cet enfant (*h*) ; nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter (*i*) tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement puissante (*j*)[2] que Jésus, l'innocent Jésus (*k*) parait tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire, pressé (*l*) de

VAR. (*a*). *Comme ni ses peuples ne peuvent.* — (*b*) *Par sa croix, par ses clous, par ses blessures.* — (*c*) *Tout l'attirail et toute l'horreur de sa passion douloureuse.* — (*d*) *En faisant.* — (*e*) Dans. — (*f*) *Publique.* — (*g*) *J.-C. demandant sa croix au Père éternel.* — (*h*) *La lui met déjà sur les épaules.* — (*i*) *Qu'il puisse porter.* — (*j*) Si intime. — (*k*) *Que le Fils de Dieu.* — (*l*) *Investi.*

1. ÉD. : *que par sa croix, par ses clous, et...*
2. Déf. Vers. : *tellement intime et puissante.* — Viv. : *tellement intime.*

toute la rigueur de ses jugements, percé[1] de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance (a). Voilà, messieurs, l'état véritable dans lequel le Sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour ; c'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie; mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'Ange : *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint apôtre[2], et « digne d'être reçu en toute humilité et respect, que « Jésus-Christ est venu au monde pour délivrer les pé- « cheurs ;» et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin[3], que l'Église catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime ; parce qu'il (b) a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le Nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous [pas] dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paraissent dans notre évangile, nous y sont repré-

VAR. (a) *De ses vengeances.* — (b) Parce que ce divin Sauveur.

1. Viv. : *pénétré.*
2. I *Tim.*, I, 15.
3. *De Civit. Dei*, X, 20.

sentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation? Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel; Anne, victime de la pénitence, paraît toute exténuée par ses (a) abstinences et par ses veilles; mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée[1]? Quelle est la cause, messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre évangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paraissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands

VAR. (a) Les.

1. Les éditeurs donnent ici une longue variante qui n'est autre chose que le sommaire de l'exorde, imprimé à la fin de la notice.

de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte : pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon, détaché du siècle présent, immole l'amour de la vie ; Anne, pénitente et mortifiée, détruit devant Dieu le repos des sens ; et Marie, soumise et obéissante, sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice : par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie ; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels ; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté : et c'est le sujet de ce discours.

## PREMIER POINT

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes (*a*), il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance ; et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides (*b*), c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée (*c*). En effet, il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas ; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre na-

**Var.** (*a*) **De tout ce qui vit et qui respire. — (*b*) Appréhensifs. — (*c*) Haute.**

ture. « Car si elle répugne de telle sorte à tous les autres « animaux qui sont engendrés pour mourir, combien « plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, le- « quel (*a*)[1] a été créé si heureusement que, s'il avait voulu « vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin[2] ! » Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime[3] (*b*).

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature. ni cette commune nécessité à laquelle est assujetti tout ce qui respire ; comme il a été établi (*c*) par son Créateur pour (*d*) une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie, conseil certainement admirable et digne de sa sagesse : il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui mourant volontairement, quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui désarmant notre mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de la « servitude ceux que la crainte de mourir tenait dans « une éternelle sujétion (*e*), » *et liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti*[4].

VAR. (*a*) Qui. — (*b*) Notre inclination la plus inhérente. — (*c*) Formé. — (*d*) Avec, dans. — (*e*) Éternellement dans la sujétion.

1. Viv. : *qui*.
2. *S. August.*, *Serm.*, CLXII, 1.
3. Déf., Vers. : *notre inclination la plus inhérente*.
4. *Heb.*, II. 15.

Voici, messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau : pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre médecin. Cette méthode paraît sans raison ; mais si nous savons entendre (*a*) l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'était le remède propre et, s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie, c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché ; ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin [1], un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups (*b*) sont inévitables [2].

Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire entendre [3] combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ! et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle !

VAR. (*a*) Comprendre. — Si nous réputons. — (*b*) Atteintes.

1. *In Joan. Tract.*, XLIX, 2.
2. ÉD. : *Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible.* — Note jetée au crayon sur la marge, qui ne peut être insérée dans le texte.
3. ÉD. : *comprendre.*

Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer ?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car, c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivit contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner Dieu, par « une juste punition, elle ait été contrainte de quitter « son corps : » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus*[1]. Ainsi en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenue notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire, comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force ; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement[2].

Vous reconnaissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie (*a*), et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heu-

VAR. (*a*) Quelle est notre maladie.

1. *De Trinit.*, IV, 16.
2. Déf., Vers : *Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.* Addition marginale.

reuse ! car puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avait-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable ; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible ; mais qui enfin ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même (*a*) elle a pu servir de remède ?

Paraissez donc[1], il est le temps, ô le Désiré des nations, divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple ! C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple ; non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc [2] plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous ; mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé (*b*) par l'innocence : au lieu que nous y tombons par le crime ; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la peine du péché, et « la sienne est le sacrifice qui l'expie : » *Nos per peccatum*

VAR. (*a*) Après que. — (*b*) Qu'il y descend.

1. Addition marginale qui peut être sans inconvénient insérée dans le texte. M. Lachat la donne en note.
2. Viv. : dix lignes rejetées dans les notes.

*ad mortem venimus, ille per justitiam ; et ideo cum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato*[1].

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis*[2]. On doit craindre la mort avant que l'on eût vu[3] le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle[4]. Maintenant que j'ai vu le Médiateur qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent : en paix parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints[5] où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté (*a*) infinie.

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent[6] ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres

VAR. (*a*) Beauté.

1. *De Trinit.*, IV, 15.
2. *Luc*, II, 29. — Déf. : « *Vous laissez maintenant aller votre serviteur.* »
3. Déf., Vers. : *avant qu'on ait vu.* Viv. : *avant que l'on ait vu.*
4. Ed. : *Avant le Sauveur, on ne peut mourir qu'avec trouble.* Addition marginale du même caractère que les précédentes : c'est un sommaire du développement, et non pas une phrase qui doive y être ajoutée.
5. Ed. : *Que tardons-nous, chrétiens... où nous le verrons à découvert...* Passage emprunté à une première rédaction. V. le *Complément des Variantes.*
6. Viv. : *quelle douceur sentent.*

paroles de Ruth à Noémi, sa belle-mère, qui lui persuadait de se retirer : « Non, non, ne croyez pas que je vous « quitte : partout où vous irez, je veux vous y suivre ; « partout où vous demeurerez, j'ai résolu de m'y établir : « *Quocumque perrexeris, pergam; et ubi morata fueris,* « *et ego pariter morabor*[1]. Votre peuple sera mon peuple, « votre Dieu sera mon Dieu. Ah ! je le prends à témoin « que la seule mort est capable de nous séparer : encore « veux-je mourir dans la même terre où vos restes se- « ront déposés (a), et c'est là que je choisis le lieu de ma « sépulture : » *Quæ te terra morientem susceperit*[2], *in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ*[3]. Quoi ! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles : quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel ; d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie !

Après cela[4], chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable ? C'est en vain, mortels abusés, que vous paraissez passionnés pour cette maîtresse infidèle. Elle vous crie[5] tous les jours : « Je « suis laide et désagréable ; et vous la chérissez[6] avec

VAR. (a) Enterrés.

1. *Ruth*, I, 16. — Donné en marge dans le manuscrit.
2. Ms., Viv. : *acceperit*.
3. *Ruth, ibid.*, 17.
4. Ms., Retour au f. 108.
5. ÉD. : *C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. Cette maîtresse infidèle vous crie.*
6. Viv. : *et vous l'aimez*.

« ardeur. Elle vous crie : Je vous suis cruelle et rude (*a*)[1]; « et vous l'embrassez avec tendresse. Elle vous crie : « Je suis changeante et volage ; et vous l'aimez avec « une attache opiniâtre[2]. Elle est sincère en ce point, « qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas « longtemps avec vous. *Ecce respondet tibi amata tua* : « *Non tecum stabo*[3], et qu'elle vous manquera[4] comme « un faux ami[5] au milieu de vos entreprises; et vous « faites fondement sur elle, comme si elle était bien « sûre et fidèle à ceux qui s'y fient : » Mortels, désabusez-vous; vous qui ne cessez de vous tourmenter (*b*), et qui faites tant de choses pour mourir plus tard; « songez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre quel« que chose de considérable pour ne mourir jamais : » *Qui tanta agis ut paulo serius moriaris, age aliquid ut nunquam moriaris*[6].

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que, pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

VAR. (*a*) Rude et cruelle. — (*b*) Vous qui vous tourmentez.

1. ÉD. : *rude et cruelle*.
2. Déf. Vers. : *Et vous l'aimez avec attache*. Viv. : *Et vous vous y attachez*. En marge, le texte de S. Augustin : *Clamat tibi; Fœda sum, et tu amas? Clamat : Volatica sum, et tu sequi conaris*. Serm., CCCII, 6.
3. *S. August., ibid*. Texte rejeté plus bas par les Bénédictins, en note par M. Lachat.
4. ÉD. : *et que bientôt*.
5. Ms., f. 110.
6. *S. August., ibid.*, 4.

SECOND POINT

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits et prenez l'eau « dans votre fontaine : » *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui*[1]. Ces paroles[2] simples, mais mystérieuses, s'adressent, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée (*a*) les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source (*b*) immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur, toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui ayant sans doute ses sentiments propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive, qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs im-

VAR. (*a*) *De bien loin.* — (*b*) *Fontaine.*

1. *Prov.*, v, 15.
2. ÉD. : *Cette parole.*

mortels est si fort éteint dans les hommes? Qui a mis à sec, qui a corrompu, qui a détourné[1] cette belle source? d'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de (a)[2] connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous ferait-elle connaître (b) que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble un fantôme (c)[3]; ce qui n'a point de corps, une illusion; ce qui est invisible, une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous (d) rangeant à[4] la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en recherchons[5] point d'autre cause : nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur; nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible

VAR. (a) à. — (b) Nous montrerait-elle. — (c) Une ombre. — (d) Ravilissant par.

1. ED. : Membres de phrase intervertis.
2. VIV. : *à*.
3. ED. : *une ombre*, [un] *fantôme*.
4. VIV. : *en nous ravilissant à*.
5. ED. : *n'en cherchons point*.

changement, que « l'homme, qui devait être spirituel « même dans la chair, devient tout charnel même dans « l'esprit : » *Qui.... futurus fuerat*[1] *et iam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis*[2].

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connaissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné devait être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime[3], et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions (*a*) quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité : nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, messieurs, à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde ; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits moments de relâche (*b*), où il semble que la pas-

VAR. (*a*) Il est vrai, nous faisons. — (*b*) Intervalles.

1. Ms. : *erat*.
2. *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XV.
3. Le régime : *regimen*, la direction.

sion se repose : tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens[1] te fait bientôt revenir à eux, ce qui montre trop clairement combien (*a*) notre engagement est intime, et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés: *Redactus sum in nihilum: abstulisti*[2], *quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea*[3] : « Tous mes bons desseins s'en vont en fumée, les pensées « de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage, « et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie (*b*) de notre nature ; mais maintenant, messieurs, voici le remède. Voici le sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et y cueillir (*c*) un « fruit agréable au goût, » *bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile*[4], mais pour n'y voir que de l'horreur (*d*) et n'y goûter que de l'amertume; afin que ses clous, ses épines, ses blessures[1], et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme.

VAR. (*a*) Combien notre attache est profonde. — (*b*) Tel est le mal de. — (*c*) Manger. — (*d*) Pour y voir tout ce qui choque et y goûter tout ce qui est amer.

1. ÉD. : *des sens, ce qui montre trop clairement... te fait bientôt...*
2. Ms. : *abstulit.*
3. *Job*, XXX, 15.
4. *Genes.*, III, 6.

Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre! *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur*[1] : « Il est mis pour être en butte, dit le « saint vieillard, à toutes sortes de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contresens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes : par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers, par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées! Mais vous les souffrez déjà par impression ; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmités, » *virum dolorum et scientem infirmitatem*[2] : parce que si vous savez tout par votre science divine, par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les peines (a)[3] : *virum dolorum.*

Mais ce Dieu qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à

VAR. (a) Douleurs.

1. *Luc*, II, 34.
2. *Isa.*, LIII, 3.
3. Déf., Vers. : *que les douleurs [et les] peines.* Viv. : *que les douleurs.*

toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes? elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours; elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade.

Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au[1] principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme (a) dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est* [*contra seipsum*[2]].

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre (b) [de] le transporter[3] du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là, au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris

VAR. (a) Et croyons, dit S. Ambroise, qu'on ne. — (b) Vouloir le.

1. Viv. : *jusqu'ou.*
2. *Apol. II, David*, cap. III, n. 12.
3. Viv. : *pour le transporter.*

des voluptés sensuelles (a) : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis*[1] ? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience ? Que ce plaisir est délicat ! qu'il est digne[2] d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ? Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et [de] porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

## TROISIÈME POINT

La sainte et immuable volonté de Dieu, à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières[3] ; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, par[4] les commandements qu'il

VAR. (a) Criminelles. — Dérégiées.

1. *De Spect.*, n. 29.
2. ÉD. : *qu'il est généreux ! qu'il est digne...* Trois mots soulignés après coup, très-probablement parce que *généreux* et *digne d'un grand courage* exprimaient exactement la même pensée.
3. Déf., Var. (en note) : *Deux sortes de commandements*, etc. — Voy. le *sommaire* pour le troisième point.
4. ÉD. : *et par.*

nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout l'être (a)[1], il s'ensuit nécessairement que rien n'est (b) juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive (c) que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne : parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure, et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables ; si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder (d) l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que, ne pouvant être la maîtresse (e), elle fait la mutine et l'opiniâtre ?

Prenons, mes frères, d'autres sentiments : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la Loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie ; et

VAR. (a) De l'être. — (b) Ne peut être. — (c) Ne peut arriver. — (d) Éviter. — (e) *Et qu'elle fait la mutine.*

1. ÉD. : *de tout être*

à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons (a) dans ses préceptes les règles immuables de sa justice, regardons (b) dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là (c) ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité (d), et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte (e) le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée (f) ; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple[1]. Mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge (g), est établi « pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il « est posé comme un signe auquel on contredira, et votre

VAR. (a) Regardons. — (b) Remarquons. — (c) Les uns. — (d) Fol. — (e) Subit. — (f) En termes formels. — (g) Lui dit Siméon.

1. Déf., Vers. : *Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions?* — Addition marginale que M. Lachat rejette dans les notes avec toute apparence de raison, parce qu'elle rompt la suite du développement.

« [âme] sera percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère! Je vous prie, messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose (*a*) rien en particulier de tous les travaux de son Fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur : au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès (*b*), en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude[1] ni (*c*) de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême (*d*), sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts[2] que des glaives pendant sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même (*e*), ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur (*f*), qui doute encore et ne sait à quoi se résoudre.

Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire, « qu'il est moins « dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort

VAR. (*a*) Explique. — (*b*) A l'extrémité. — (*c*) Et de. — (*d*) De quelque grand mal, et qui ne peut savoir. — (*e*) Pour nous tourmenter. — (*f*) Qui apporte une crainte douteuse, une frayeur toujours tremblante.

1. Ms., f. 115 (p. 9, du Louvre, p. 25, des Carmélites). — ÉD. : *et de*.
2. Déf. : *de tout côté*.

« que de les appréhender toutes : » *Longe satius est unam perpeti*[1] *moriendo, quam omnes timere vivendo*[2]. Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu, qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter (*a*) à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère (*b*), elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance, ô surprise, ô ciel, ô terre, ô nature, étonnez-vous de cette circonstance ! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre; ce qu'on exécute (*c*) lui fait tout sentir : voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence (*d*)[3]. Sa crainte n'est pas[4] curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal (*e*) présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut, se soumettre (*f*) humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous

VAR. (*a*) Pour ne pas ôter. — (*b*) Toutes ses entrailles. — (*c*) Ce qu'on lui fait voir. — (*d*) Là elle ne demande point : qu'arrivera-t-il? Ici elle ne se plaint [point] de ce qu'elle voit. — (*e*) De l'état présent — du présent. — (*f*) Se résoudre.

1. Ms. Viv. : *perferre.*
2. *De Civit. Dei*, lib. I, cap. XI.
3. Ed. : *Là elle ne demande point*, etc. Var. (*d*).
4. Ed. : *point.*

exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux? est-ce un fils? et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance: *tutius habitura quem Domino commendasset* [1].

C'est[2] la grande obligation du chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à [leur] devoir; parce que, étant les instruments principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon (*a*)[3] la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore selon la politique du ciel

VAR. (*a*) Dans.

1. *S. Paulin.*, *Epist. ad Sever.*, n. 9.
2. Ms., f. 146. Reprise de la rédaction nouvelle, dont Bossuet commence par jeter sur la marge l'esquisse suivante : « AU ROI. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise ; parce que Dieu, qui régit le monde par eux, etc., prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs États. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine. Elle n'est pas née pour se régler elle-même; elle se doit regarder dans un ordre supérieur. »
3. ÉD. : *dans*.

et dans l'empire de Dieu ; si bien que les souverains qu'il a commis pour régir ses peuples doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes.

Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire : non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur ; car il a dit par son prophète, qu'il « fera la volonté de ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet*[1].

Sire, Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne, si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Que si[2] Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés : Dieu bénira votre règne, Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon ; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au [nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*].

1. *Ps.*, CXLIV. 19.

2. ÉD. : *Plus la volonté des rois est absolue... dans un ordre supérieur.* C'est l'esquisse du développement qui précède. Cf. p. 374, note 2.

## COMPLÉMENT DES VARIANTES[1]

..... Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon ? Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre : mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose, et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais.

Nous donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ où nous le verrons dans sa gloire, où nous le verrons à découvert, où nous ne verrons que lui, parce qu'il sera tout à tous, comme dit l'Apôtre.

Songez quelle douceur, quel ravissement...

1. Ms., f. 109. Voyez p. 360.

# SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

## SERMON

POUR LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME [1]

Prêché au Louvre, en présence de Louis XIV, le 5 mars 1662.

### NOTICE

On est facilement tombé d'accord pour rapporter le sermon *sur l'Impénitence finale* au Carême de 1662; il a dû être prêché devant le Roi, non pas le jeudi [2], mais le dimanche [3] de la seconde semaine.

Le sermon paraît avoir été écrit d'abord très-vite; quelques parties en ont été remaniées après coup, et pour certains passages du premier point en particulier, le brouillon subsiste à côté de la mise au net. Il est arrivé aux Bénédictins de mêler les deux textes ou de choisir celui que Bossuet avait condamné. J'ai fait disparaître ces fautes, déjà reconnues et corrigées en partie par M. Lachat.

Les passages de la première rédaction que Bossuet a refaits, mais n'a pas détruits, ont naturellement trouvé leur place dans

1. Ms., t. XII, f. 194-210; Déf., t. V, p. 260-281 (Cf. Vers., XII, 422-449; Viv., IX, 178-198). — Voy. mes *Etudes critiques*, liv. II, chap. IV, p. 396, 411-418.

2. Ed. : « *Deuxième sermon pour le jeudi de la deuxième semaine du Carême.* » Cf. p. 103.

3. Ms., f. 195 : 2 *ser.* 1.

le *Complément des Variantes.* J'y ai joint une première et une seconde esquisse de la péroraison : en les rapprochant du texte définitif, on entre dans le secret du travail de Bossuet. Je recommande cette comparaison aux jeunes gens comme un utile sujet d'étude.

---

## SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

*Mortuus est autem et dives.*
[Le riche mourut aussi.]
Luc., XVI, 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse (a); mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils pourraient aussi détacher ces choses qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie, nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours comme, par une chute insensible, on tombe d'une

VAR (a) Sa mauvaise mort.

vie licencieuse (*a*) à une mort désespérée, afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc (*b*), ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poëtes, que de croire la vie et la mort autant (*c*) dissemblables que les uns et les autres nous le figurent (*d*)[1]. Il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable : car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie; mais qu'elle n'est autre chose, sinon une vie qui s'achève. Or, qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie

VAR. (*a*) Mauvaise. — (*b*) Mais vous. — (*c*) Aussi. — (*d*) Nous les représentent.

1. ED. : *nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement.* Deux membres de phrase soulignés dans manuscrit; ce qui veut dire, je le crois, que Bossuet les aura trouvés superflus.

porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu ; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi ; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mourait de faim (*a*) à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde ; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançait pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement ; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter ; il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente ; il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah ! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire ; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne (*b*), aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction (*c*) :

VAR. (*a*) Languissait. — (*b*) Comme il a été trop souvent lui-même imploré — appelé — en vain au secours. — (*c*) De sa dernière angoisse.

tellement que par ses plaisirs, par ses empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation sans détachement : premier point ; à la plus grande affaire sans loisir : second point; à la plus grande misère sans assistance : [troisième point]. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qu m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids (a). Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin [1].

Il faut aujourd'hui, messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache (b) d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! Mais disons les choses par ordre.

VAR. (a) Sans se pouvoir soutenir. — (b) Le plaisir.

1. *In Ps.* CXXXVI, n. 3.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême (a). Certes[1], c'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas; car il faut entendre, messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière : ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une belle tête[2] qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que (b) chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas

VAR. (a) Grande. — (b) Parce que.

1. ÉD. : *C'est une folie.*
2. ÉD. : *d'une tête.*

moins d'attache que la disette (*a*); au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent (*b*), et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croirait pauvre dans son abondance, (de même de toutes les autres passions), s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres, qui s'imaginent être modérés quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole (*c*) les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre évangile. « C'est un homme, dit « saint Grégoire, qui s'est damné dans les choses per- « mises, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il « s'y est laissé aller sans retenue : » tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit*[1]. O Dieu! qui ne serait étonné? qui ne s'écrierait avec le Sauveur : « Ah! que la voie est étroite « qui nous conduit au royaume[2]! » — Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu,

VAR. (*a*) La pauvreté. — (*b*) L'attachent. — (*c*) De notre Évangile.

1. *Pastor.*, part. III, cap. XXI.
2. *Matth.*, VII, 14.

même dans l'usage de ce qui est permis? — N'en doutons pas, chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir deux maîtres[1], » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens (et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la Vérité nous en assure?), ô grands! ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre, chrétiens; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu (a) par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis*[2] : « J'ai fait un « pacte avec mes yeux, de ne penser à aucune beauté « mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être inno-

VAR. (a) Le connaissait.

1. *Matth.*, VI, 24.
2. *Job.*, XXXI, 1.

cents, pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles; ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur (*a*) un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que (*b*) l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusques au[1] voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il lui arrivera infailliblement ce que dit (*c*) de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que « je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je « puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat*[2].

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites (*d*) : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*[3] : « Dans leur graisse, « dit le Saint-Esprit, dans leur abondance, il se fait un « fonds d'iniquité qui ne s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés (*e*) régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui

VAR. (*a*) Par cet abandon, je dis même aux choses licites. — (*b*) Qui fait que. — (*c*) Sans doute, il arrivera bientôt à cette âme ce que dit. — (*d*) Plus de mesures. — (*e*) Vices.

1. ÉD. : *jusqu'au*.
2. *Epist.* XXX *ad Sever.*, n. 3.
3. *Ps.* LXXII, 7.

veulent encore qu'on leur applaudisse[1]. C'est là qu'on se plaît de faire le grand par le mépris de toutes les lois et en faisant une insulte publique[2] à la pudeur du genre humain. Ah! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar, ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'Histoire Sainte, vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut dans un cœur qui a oublié Dieu, cette horrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne. C'est alors que la convoitise va tous les jours se subtilisant et enchérissant sur elle-même. De là naissent (a) des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont pas de nom. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux parce que, dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient; on croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne la pousser pas tout à fait à bout. L'impunité fait tout oser; on ne pense ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes[3], enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime[4] pour

VAR. (a) Et que, raffinant sur elle-même, elle fait naître.

1. ÉD. : *Car il y a, dit saint Augustin, deux sortes de péchés..... Pendant que la maladie supprime.....* Voy. au Complément des Variantes (A).
2. M. : *un insulte public.*
3. Ms., f. 202.
4. ÉD.: *arrête.* Correction de Bossuet effacée après coup.

un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement (a) attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance (b)[1] a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément (c) de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens; plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* [2]? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses? » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent.

Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants

VAR. (a) Si fortement. — (b) Quelle grâce. — (c) Et qu'il est aisé.

1. Addition marginale Cf. Var. A.
2. I *Reg.*, xv, 32.

ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience. — Mais il fait de si beaux actes de détachement. — Mais je crains qu'il ne soient forcés; je crains qu'ils ne soient dictés par l'attache même. — Mais il déteste tous ses péchés. — Mais c'est peut-être qu'il est condamné à faire amende honorable avant que d'être traîné au dernier supplice. — Mais pourquoi faites-vous un si mauvais jugement? — Parce que ayant commencé trop tard [1] l'œuvre de son détachement total, le temps lui a manqué pour accomplir une telle affaire[2].

SECOND POINT

J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais (*a*) de tomber tout entière au temps (*b*) de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras: premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active (*c*) et remuante[3], est si

VAR. (*a*) Pas. — (*b*) Au jour. — (*c*) Vague.

1. VIV. : *si tord.*
2. DÉF. VERS. : *Par conséquent, chrétiens... le temps lui a manqué pour l'accomplir.* Var. B.
3. ED. : *L'un des plus grand malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée.* Deux lignes marquées d'un trait de plume. Bossuet les aura jugées inutiles.

féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure (a), jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, messieurs, la voici : c'est que votre humeur (b) est toujours la même, et que la facilité se trouve (c) plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer; et si vous couriez avec tant d'ardeur lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer (d) des espérances. Et est-il homme (e), messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper (f)? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus

VAR. (a) Quoi qu'on vous donne, quoi qu'on vous assure. — (b) L'humeur. — (c) Est. — (d) S'il ne distribuait. — (e) Il n'y a point d'homme. — (f) A la tromperie.

du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses! et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés! que d'injustices! que de tromperies! que d'iniquités enlacées! *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis*[1] *!* « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez « tant d'iniquités dans les cordes de la vanité! » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter[2] et de nous ôter (*a*) notre meilleur[3], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime][4] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais (*b*)[5] les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas (*c*) l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même; ils ne croient pas s'exercer (*d*) s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit : de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment (*e*) dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chré-

VAR. (*a*) Nous ravir. — (*b*) Donc. — (*c*) Ne sentent pas. — (*d*) Agir. — (*e*) Se jettent.

1. *Isa.*, v, 18.
2. Viv. : *de nous agiter en nous engageant.*
3. Déf., Vers. : *notre meilleur* [*bien*].
4. Viv. : *Une chose.* Mot effacé dans le manuscrit.
5. Ed. : *Comme donc.*

tiens, ne les croyez pas : ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos ; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît ; et ce mouvement perpétuel, qui les (a) engage[1] en mille contraintes, ne laisse pas de les (b)[2] satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble carresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches : bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette (c) tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement. Ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse (d)[3], toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[4].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder

VAR. (a) Le. — (b) Le. — (c) Pousse. — (d) Aux divers emplois qu les pressent.

1. ÉD. : *l'engage*.
2. ÉD. : *le satisfaire*.
3. ÉD. : *aux divers emplois qui les poussent comme un vent*.
4. *S. Aug. in Ps.* CXXXVI, n. 9. Ms. : *ut olivæ... ex arbore...*

tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire?—Ah! pensons-y (a)[1], direz-vous.—Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent (b) : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La « fin est venue, la fin est venue ; maintenant la fin est « sur toi, et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te « jugerai selon tes voies ; et tu sauras que je suis le Sei- « gneur[2]. » O Seigneur, que vous me (c) pressez ! Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est ve- « nue ; la justice, que tu croyais endormie, s'est éveillée « contre toi; la voilà qu'elle est à la porte. *Ecce venit*[3]. » « Le jour de vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées ; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, « et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras

VAR. (a) Ha ! j'y veux penser. — (b) Ni des douleurs qui vous pressent, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent. — (c) Nous.

1. Viv. : *Ah! j'y veux penser.*
2. *Finis venit, venit finis... nunc finis super te. Et immittam furorem meum in te..., et scietis quia ego Dominus. Ezech.*, VII, 2, 3, 4. Les textes sont écrits sur la marge.
3. *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit. Ib.*, 6.

« que je suis le Seigneur qui frappe[1]. » Tels sont messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal[2]. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio*[3]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence ; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem*[4] : Pressez, concluez ; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer[5]! Ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez (*a*) au séjour de l'éternité[6]. Je vous vois (*b*) étonné et éperdu en présence de votre Juge ; mais regardez encore vos accusateurs : ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable (*c*).

VAR. (*a*) Vous êtes. — (*b*) Vous êtes. — (*c*) Vous le serez beaucoup davantage quand vous entendrez les cris de vos pauvres frères contre votre dureté inexorable.

1. *Venit tempus, prope est dies occisionis... Nunc de propinquo effundam iram meam super te..., et imponam tibi omnia scelera tua.... Et scietis quia ego sum Dominus percutiens. Ezech., ibid.*, 7, 8, 9.

2. Déf., Vers. : *et à sa chambre de justice.* Surcharge reportée plus haut.

3. *Ezech., ibid.*, 10.

4. *Ibid.*, 23.

5. Ed. : *O Dieu, que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie!* Phrase écrite, en effet, sur la marge, et qui devait remplacer celle qui précède. Mais Bossuet l'aurait effacée vingt lignes plus haut. Ne pouvant le faire sans rompre la suite du raisonnement, j'ai mieux aimé la maintenir où elle était nécessaire, et ici, par exception, conserver la variante.

6. Déf., Vers. : *Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité.* Variante que l'on pardonne à Déforis d'avoir voulu garder dans son texte.

## TROISIÈME POINT

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant dans la *seconde à Timothée*, de ceux[1] qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des « hommes cruels, sans affection, sans miséricorde : » *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores*[2] ; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet, cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante ; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il[3], les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue ; la racine en est douce, et ne pique pas ; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui ensanglantent (*a*)[4] les mains si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la *Sapience*, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis*[5] : « Couronnons nos « têtes de fleurs, avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère[6], et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ*[7]. Que leurs paroles sont douces ! que leur

VAR. (*a*) Piquent — déchirent.

1. Déf. Vers : *parlant de ceux*. Viv. : *parlant à Timothée*.
2. II *Tim.*, III, 3, 4. Ms. : *Immites, sine affectione, sine misericordia*.
3. *In Ps.* CXXXIX, n. 4.
4. Déf. Vers. : *qui déchirent les mains et qui les ensanglantent*. Viv. : *qui piquent les mains si violemment*.
5. *Sap.*, II, 8.
6. Viv. : *à la bonne chère*.
7. *Sap.*, II, 9.

humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt; car écoutez la suite de leurs discours: « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre : » *Opprimamus pauperem justum*[1]. « Ne pardonnons point (*a*) à « la veuve » ni à l'orphelin. Quel est, messieurs, ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie; c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse (*b*)[2] qui étend les mains (*c*) aux violences (*d*)[3], elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains au secours et les entrailles à la compassion[4]. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser du[5] sang. Tous les saints Pères disent, d'un commun accord, que ce riche inhumain de notre Évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a

VAR. (*a*) Ni. — (*b*) Violente. — (*c*) Les bras. — (*d*) Aux rapines.

1. *Sap.*, II, 10.
2. VIV. : *violente.*
3. VIV. : *qui étend les bras aux rapines.*
4. ÉD. : *les entrailles à la compassion et les mains au secours.*
5. ÉD. : *de sang.*

pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti*[1]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices.

O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance ; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux ; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte[2].

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés (*a*) dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire nos passions et nos[3] convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare ! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu ! quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arro-

VAR. (*a*) Qui crient toujours à la faim.

1. *Lactant.*, *Divin. Instit.*, lib. VI, cap. XI.

2. Déf. Vers. : *D'où vient* [*une dureté si étonnante?*] Ms. : *D'où vient*, *etc.* C'est tout un développement que Bossuet se proposait d'ajouter en cet endroit.

3. Déf. Vers. : *vos*.

gamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et (*a*), ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toute parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : » *Dicentes* : *Affer, affer* [1] : apporte toujours de l'aliment à l'avarice (*b*) [2], apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs (*c*) plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs (*d*), se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, messieurs, ils meurent de faim dans les villes, dans les campagnes (*e*) [3], à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court (*f*) à leur aide ; hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non-seule-

VAR. (*a*) Et qu'il y en a peut-être dans cet auditoire qui le trouveront en eux-mêmes. — (*b*) Du bois à cette flamme dévorante. — (*c*) Des ragoûts. — (*d*) Qui sont honteux de leur misère, accoutumés à la surmonter par un travail assidu. — (*e*) Dans vos terres, dans vos châteaux. — (*f*) Ne va.

1. *Prov.*, XXX, 15.
2. Déf. Vers. : *du bois à cette flamme dévorante.*
3. ÉD. : *Dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes.*

ment le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure ; et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que (a) votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe. «Tu as dit en ton « cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est altera*[1]. Je suis! il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est [2]. » Je suis : il n'y a que moi; toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi; et tenant tout le reste (b) dans l'indiffé-

VAR. (a) Si vous ne leur assignez quelque subsistance sur ce que. — (b) Tous les autres.

1. *Isa.*, XLVII, 10.
2. *Exod.*, III, 14.

rence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel ; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille et qui n'a pas un drap pour sa sépulture. Car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence ; ces médecins, qu'à vous tourmenter ; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels ? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes (*a*) prieraient Dieu pour vous : ils vous auraient donné les bénédictions (*b*)[1], lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, qui feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante ; leurs côtés (*c*) revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni[2] ; leurs saints anges veille-

VAR. (*a*) Vos aumônes. — (*b*) Les bénédictions qu'ils vous — donneraient — auraient données. — (*c*) Leurs corps.

1. Déf. Vers. : *les bénédictions qu'ils vous auroient données.* Viv. : *leurs côtés revêtus.*

2. Viv. : *et les bénédictions qu'ils vous auroient données.* Voy. plus haut.

raient autour de votre lit comme des amis officieux ; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[1] : Nous avons soigné cette Baby« lone, et elle ne s'est point guérie ; » nous avons traité diligemment ce riche cruel : que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! Et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils, retournons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour son secours : » *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam*[2]. Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu ; les pauvres l'ont déféré à son tribunal ; son procès lui est fait au ciel ; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières (*a*), et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus*[3].

Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet

VAR. (*a*) Pour lui. — Pour son âme.

1. *Jerem.*, LI, 9.
2. *Ibid. Derelinquamus eam.*
3. *Ibid.* Ms. : *judicium ejus ad cœlos.*

abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère. Ah! le ciel[1] n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur; il nous a donné la paix[2], et lui-même nous fait la guerre[3]: il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes. si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles (a) extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort; on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le

VAR. (a) Les dures extrémités.

1. Ms., f. 210. Seconde rédaction.
2. Allusion à la paix encore récente des Pyrénées.
3. L'année 1662 fut une année de disette et de famine.

précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie[1] ? Qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées? *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[2]. Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment [royal]!

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent[3]. C'est tout ce qu'on peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

---

## COMPLÉMENT DES VARIANTES

### A[4]

C'est de là que sortent[5] ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre, ni même qu'on les excuse,

1. Ms. : *de donner la vie, etc. Ah! c'est là véritablement un plaisir royal.* Puis, Bossuet revient sur cette esquisse et continue son développement.
2. *Philem.*, 7.
3. Ed. : *Sire, c'est tout ce qu'un sujet...* Var. C.
4. Ms., f. 201 (verso et recto). Cf. p. 385 (Déf., p. 266).
5. Déf. : *que naissent.*

mais qui veulent qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin[1], deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette, les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oserait soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner. Vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction; ils veulent jouir, dit Tertullien, de toute les lumières du jour et de toute la conscience du ciel : *Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universa cœli conscientia fruuntur*[2].

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois; à qui la pudeur même semble indigne d'eux parce que c'est une espèce de crainte. Ah! si je pouvais vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait (*a*) dans les grandes places l'oubli de Dieu et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et, dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres[3]? la grande puissance féconde en crimes, la licence

VAR. (*a*) Ce que peut.

1. *In Ps.* LXXII, 12.
2. *Tertull. ad Nat.*, I, 16.
3. En marge, ce verset que Déforis insère dans le texte et traduit : [« Vous avez dit : Je régnerai éternellement. Vous n'avez point fait de réflexion sur tout ceci, et vous ne vous êtes point représenté ce qui devait arriver un jour. »] *Dixisti : In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui. Isa.*, XLVII, 7.

mère de tous les excès. Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glorifient, *cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt*[1]. Remarquez ces paroles : *in excelso*, à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[2]. L'impunité leur fait tout oser; ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort, de sorte qu'elle vient (a)[3], toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracles l'on puisse en ce seul moment rompre[4] des liens si forts, changer des inclinations si profondes[5], abattre d'un même coup[6] l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. Pendant que la maladie supprime pour un peu de temps...

B

Plutôt il faut[7] attendre un effet contraire. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors*[8]. « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses ? » Est-ce ainsi qu'elle [me] sépare de mes plaisirs? etc. Voyez comme à la vue de la mort qui lui va enlever son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. La séparation augmente l'attache, et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme

VAR. (a) Jusqu'à ce qu'elle vienne.

1. *Ps* LXXII, 8.
2. *Ibid.*, X, 11.
3. ÉD. : *ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne.*
4. Déf. Vers. : *briser.*
5. Vtv. : Dix mots rejetés dans les Variantes.
6. ÉD. : *Enfin abattre.*
7. Ms., f. 202. Morceau barré à la marge, et refait sur la page même. Cf. p. 387.
8. I *Reg.*, XV, 32.

par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser aux belles conversions des mourants, qui, peignant et sur les yeux et sur le visage et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée l'image d'un pénitent, [font] croire que le cœur est changé. Car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains point de le dire, elle est faite pour l'amour du monde. Cet homme se convertit comme Pharaon; la crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre. Et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher; il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre. Ainsi par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente! O pénitence toute criminelle et tout infectée de l'amour du monde. Avec cette étrange amende honorable (a), cette âme malheureuse sort toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour le traîner dans l'abîme : ses chaînes sont ses passions; ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel : elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang. Pourquoi? Parce que, ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

C

Ah! le ciel[1] n'est pas fléchi sur nos crimes; Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais

VAR. (a) Cette étrange pénitence.

1. Ms., f. 209-210 (p. 8, 9). Première rédaction de la péroraison. On trouvera en note les additions et les corrections jetées après coup par Bossuet sur les marges, et qui ont servi à la rédaction définitive.

nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur ; il nous a donné la paix et lui-même nous fait la guerre. Il a envoyé contre nous la maladie, la mortalité, la disette extrême[1]. Les pauvres peuples ont à combattre les dernières extrémités ; et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant de luxe, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir[2]. Ce n'est pas une vaine exagération. Non, non, on ne monte pas dans les chaires comme on ferait sur un théâtre pour émouvoir la compassion en inventant des sujets tragiques. Ce que je dis, c'est la vérité : vérité constante, publique, assurée. O Dieu, quelle calamité de nos jours, que tant de monde périsse de faim à nos yeux ! Ah ! quelle espérance pour nous à l'heure de notre mort, si le cri de cette misère ne perce nos cœurs[3] ?

Ah ! Sire, Votre Majesté en est émue ; comme elle (*a*) aime vraiment ses pauvres peuples, elle veut bien qu'on lui parle (*b*) des cruelles extrémités où ils sont réduits. Leurs misères, leur patience, leur soumission pressent d'autant plus Votre Majesté qu'ils n'osent pas même la presser, résolus de mourir plutôt que de faire la moindre faute contre le respect (*c*).

Sire, c'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir. Eux-

VAR. (*a*) Si elle n'aimait. — (*b*) Elle ne souffrirait pas, comme elle fait, qu'on parlât en sa présence. — (*c*) Plutôt que de manquer au respect.

1. Addition marginale : « Une intempérie étonnante, qui nous a beaucoup affligés, et qui nous menace de coups plus terribles. Quelle joie pouvons-nous avoir ? Ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités nous reprochent devant Dieu et devant les hommes tout ce que nous donnons de trop à nos sens, à notre curiosité, à notre (plaisir) luxe ?

2. *Id.* : Qu'on ne demande plus jusqu'où va l'obligation de faire l'aumône. La faim a tranché ce doute, le désespoir a terminé cette question. Nous sommes réduits en ce cas extrême où toute la théologie demeure d'accord que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte de son sang et de son âme qui périt par le désespoir.

3. *Id.* : Mais ce n'est pas un ouvrage de particuliers de soulager de telles misères. C'est tout ce que pourrait faire une main royale. Les rois même ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent. Mais (ils rendront compte à Dieu) ils ne doivent rien épargner de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté...

mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils doivent considérer qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. C'est tout ce que vos sujets peuvent dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu et le prier humblement[1]...

1. Suivent les cinq dernières lignes du sermon, auxquelles Bossuet n'a rien changé.

# SUR L'AMBITION

## SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Prêché dans la chapelle royale du Louvre, le 19 mars 1662.

### NOTICE

Les Bénédictins ont publié à la suite d'un sermon complet *sur l'Ambition*[1], plusieurs morceaux dont ils indiquent vaguement la nature et dont ils n'ont pas du tout songé à indiquer l'origine. C'est d'abord une *autre conclusion du meme sermon prêché devant le roi*[2]; puis, un *autre exorde pour le quatrième dimanche de careme*[3]; et enfin un très-long *fragment sur le meme sujet*[4].

On a pensé communément que le discours avait été prêché à Saint-Germain[5]; de l'exorde et du fragment donnés à la suite par les premiers éditeurs, M. Lachat a cru pouvoir recomposer un autre discours[6], prêché, nous dit-il, au Val-de-

1. T. V, p. 406 : *Second sermon pour le quatrième dimanche de Carême, prêché à la cour, contre l'Ambition.*
2. *Ibid.*, p. 424.
3. *Ibid.*, p. 427.
4. *Ibid.*, p. 432.
5. Vaillant, *Et.*, p. 114 ; Floquel, *Et.*, t. II, p. 502 ; Lachat, *Œuvres de Bossuet*, t. IX, p. 316.
6. *Ibid.*, t. IX, p. 334 : *Troisième sermon pour le quatrième dimanche de Carême, sur l'Amour des grandeurs humaines.*

Grâce en 1663. L'hypothèse paraît d'abord séduisante; elle tombe par ce seul fait que le *fragment sur le même sujet*, dont M. Lachat fait le second point du prétendu sermon prêché au Val-de-Grâce, se compose de deux parties faciles à distinguer dans le manuscrit, qui ne sont pas de la même époque, et, d'ailleurs, ne semblent pas composées en vue du même auditoire.

Voici le résultat de mes recherches sur ce discours, auquel j'ai dû revenir à plusieurs reprises, non sans avoir désespéré quelquefois de parvenir à le restituer enfin dans toutes ses parties d'une manière satisfaisante.

Bossuet a prêché *sur l'Ambition*, trois fois : aux Carmélites, en 1661 ; au Louvre, en 1662 ; à Saint-Germain, en 1666.

La rédaction de 1661 nous est parvenue complète, et j'avais d'abord songé à la donner dans son intégrité ; mais j'ai dû y renoncer par respect pour la pensée de Bossuet. En effet, c'est sur le sermon des Carmélites que l'orateur a composé le sermon du Louvre ; il en a transporté dans son nouveau discours un point presque entier : ce point ne saurait être donné deux fois ; le reste a été refait et remplacé : je le conserve, comme sujet d'étude, mais en dehors du texte, dans le complément des variantes.

C'est le sermon du Louvre qui est complet et achevé ; Bossuet a refait l'exorde, le commencement et la fin du premier point ; le second point est entièrement nouveau pour le fond des idées comme pour la forme, si toutefois on en excepte quelques emprunts faits au sermon *sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie*[1], prêché en 1660 aux Minimes. Aussi est-ce là que l'orateur donne le plus librement carrière à son inspiration. Le texte en a été donné assez exactement par les premiers éditeurs.

Le sermon du Louvre offre cette particularité que Bossuet a pris la peine d'en écrire une seconde fois l'exorde et d'en refaire au même moment la conclusion. M. Lachat était donc pleinement autorisé à faire entrer cette conclusion dans le texte même du discours. Je l'ai laissée où Déforis

1. Premier sermon *pour le quatrième dimanche de Carême*. Voyez mes *Études critiques*, liv. II, chap. II.

l'avait mise, parce qu'il est probable que Bossuet ne l'a pas prononcée en chaire : il l'avait écrite en vue du roi; le roi ne vint pas au sermon ce jour-là; et c'est pourquoi Bossuet aura repris les mêmes idées dans le sermon *sur les Devoirs des rois*[1] que Louis XIV entendit quinze jours plus tard[2].

Pour Saint-Germain, Bossuet a repris son sermon du Louvre, jeté une seule correction sur la marge vers la fin du premier point, refait entièrement le second, en revenant à son plan des Carmélites, pour parler, non des trahisons de la fortune, mais de l'usage qu'on doit faire de la puissance. Le développement toutefois n'est pas complet : est-ce à dire que la fin soit égarée, ou que l'orateur ait interrompu son travail pour revenir tout simplement à l'une ou l'autre des rédactions antérieures, se réservant de reprendre ce qu'il venait d'écrire pour en tirer la substance d'un discours entier? Il est, au moins, remarquable que, si la conclusion du second sermon *sur l'Ambition* annonçait le sermon *sur les Devoirs des rois*, l'esquisse du troisième contient en germe le sermon *sur la Justice*, composé également pour le carême de 1666 et prêché à Saint-Germain le dimanche des Rameaux.

L'abbé Vaillant se faisait scrupule de rapporter à la même station deux discours où Bossuet reprenait les mêmes idées et se servait à peu près des mêmes termes[3]. Ce serait, pensait-il, faire injure à un tel orateur que de supposer qu'il se répétait devant le même auditoire à quelques jours d'intervalle. Le jeune critique oubliait que nous avons entre nos mains, non les discours de Bossuet, mais les brouillons de ces discours; et s'il est certain que l'orateur en a prononcé beaucoup dont il n'avait rien écrit d'avance, il est au moins vraisemblable qu'il lui arrivait aussi quelquefois en chaire ou de supprimer complétement, ou de garder pour lui et de remettre à un autre jour une partie de ce qu'il avait jeté sur le papier.

1. Sermon *pour le dimanche des Rameaux.*
2. *Gazette de France* (avril 1662).
3. *Et.*, p. 89, 114. Cf. Floquet, t. II, p. 503.

## SUR L'AMBITION[1]

*Jesus ergo, cum cognovisset quia venturi essent[2] ut raperent eum et facerent eum regem, subito iterum in montem ipse solus.*

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul.

Joan., VI, 15.

Je reconnais Jésus-Christ[3] à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines; mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'Évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

Et[4] en effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[5], c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est

1. Ms., t. XII, f. 314-329; Déf., t. V, p. 406-426 (Vers., XII, 620-643; Viv., IX, 316-333).
2. Ms. : *erant*.
3. Ms., f. 314.
4. Déf. Vers. : *En effet*.
5. *Tract.* XLIX, *in Joan.*, n. 19.

qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans (a) sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien, c'est[1] de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par[2] l'intercession [de Marie.]

[AVE]

C'est vouloir en quelque sorte[3] déserter la cour que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler (b) quelque chose de la majesté des princes que de décrier les présents de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les révère jamais plus profondément que lorsqu'on ne les rabaisse qu'en les comparant avec Dieu. Ne craignons donc pas aujourd'hui de publier hardiment dans la cour la plus auguste du monde qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime; détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache furieuse à ce qui s'appelle fortune, et pour cela faisons deux choses : faisons parler l'Évangile contre

VAR. (a) En. — (b) Diminuer.

1. Déf. Vers. : *est*.

2. Viv. : *du Saint-Esprit en...*

3. Ms., f. 315 : seconde rédaction. M. Lachat donne la première (Cf. Var. B); Déforis et les éditeurs de Versailles mêlent les deux. J'ai dû renoncer à indiquer toutes les différences des trois textes.

la fortune, faisons parler la fortune contre elle-même; que l'Évangile nous découvre ses illusions, elle-même nous fera voir ses inconstances. Ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu.

Pendant que tous les peuples courent à lui et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur qu'il déshonore et flétrit (a) son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat (b), il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines, et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien, et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable. Je commence par [ses] faveurs, et je vous prie, messieurs, de le bien entendre.

## PREMIER POINT

J'ai donc à faire voir (c)[1] dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus pré-

VAR. (a). Que lui-même il flétrit. — (b) La fortune dans ses faveurs et dans son éclat. — (c) *Je ne m'étonne pas, chrétiens.....* (*Var.* A).

1. Ms., f. 316.

cieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont jaloux à l'extrémité (*a*),[1] si petite que soit la part qu'elle leur en fait (*b*)[2]. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen (*c*), tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin dans[3] le livre treizième de *la Trinité*.

Là ce grand homme pose pour principe une vérité importante, que la félicité demande deux choses (*d*) : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet*[4]. Le dernier [est] aussi nécessaire[5] : car comme (*e*), si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite, de même, si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que [si] la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade : ce qui exclut nécessairement la félicité qui n'est pas moins la santé

VAR. (*a*) Dont nous sommes le plus jaloux. — (*b*) Qu'elle nous en fasse. — (*c*) Dans cette recherche. — (*d*) Consiste en deux choses. — (*e*) Car si vous ne voulez pas...

1. ED. : *le plus jaloux*; Viv. : *dont nous sommes*.
2. Viv. : *qu'elle nous en fait*.
3. Ms., f. 317, au verso. Tout ce qui suit est emprunté au sermon que Bossuet avait écrit en 1661 pour les Carmélites.
4. De *Trinit.*, XIII, 17. Cf. p. 96.
5. ED. : *Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison.* Phrase remplacée par les quatre mots qui précèdent.

parfaite de la nature que (*a*) l'affluence universelle du bien[1].

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel[2]. Car l'un (*b*)[3] nous trouble dans l'exécution, l'autre (*c*)[4] porte le mal jusques au[5] principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive (*d*) toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier sans perdre le sens qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des déréglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin[6], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons[7] une

VAR. (*a*) Qui est la santé... et l'affluence... — (*b*) Le premier. — (*c*) Le second. — (*d*) Cela arrive.

1. ÉD. : *Donc* [*il est*] *également nécessaire de désirer ce qu'il faut que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.* Phrase soulignée, c'est-à-dire effacée après coup, parce qu'elle faisait double emploi.

2. Déf. Vers. : *plus essentiel* [*de desirer ce qu'il faut, que de pouvoir ce que l'on désire*]. Complément inutile; voici la suite de la phrase telle que Bossuet l'a entendue : « *Le dernier* [est] *aussi nécessaire... Ajoutons... qu'il est encore... plus essentiel.* »

3. *L'un* : c'est-à-dire le fait de ne pouvoir ce que l'on veut.

4. *L'autre*, ou *le dernier* : c'est-à-dire le fait de ne pas désirer ce qu'il faut.

5. Viv. : *jusqu'au.*

6. *De Trinit.*, *ibid.*

7. Ms. : *nous en faisons*

distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir (*a*) la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier[1] que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? pourquoi, sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir (*b*), c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle; c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si [la] volonté de cet homme (*c*) eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre

VAR. (*a*) Nous servir. — (*b*) Qu'en leur accordant la facilité de contenter leurs mauvais désirs, c'est leur donner le moyen de mettre le venin dans la plaie, et l'accroître par une nourriture contraire la malignité qui les dévore. — (*c*) Si sa volonté.

1. Ce discours du troisième dimanche, auquel Bossuet renvoie (en 1661), n'existe plus : était-ce un sermon *sur la Providence* ou *sur l'Impénitence finale?*

conduite; il veut[1] nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs avant que[2] de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue[3].

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur: « Vous ne savez[4] ce que vous demandez[5]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette figure « du monde « qui passe[6]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose:

1. Ed. : *parce qu'il veut.* Le mot est effacé dans le manuscrit.

2. Ed. : *avant de.*

3. Ed. : *Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que, la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : « Non quod potentia... fugienda sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia. » Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.* — Passage marqué d'un trait à la marge : Bossuet sentait le besoin d'abréger cette partie du développement; il en reportait les dernières lignes dans une correction de la page suivante que les éditeurs n'ont pas reproduite.

4. Ed. : *Que vous ne savez pas.*

5. *Matth.*, xx, 22.

6. I *Cor.*, vii, 31.

et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce; la plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme : est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité. *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* Et[1] ainsi, dit saint Augustin (c'est une sage providence) le partage des hommes mortels, c'est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité (*a*) : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur*[2].

Aspirons, messieurs, à cette puissance: si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage (*b*)[3]. Que demandons-nous[4] davantage? Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Réglons notre volonté par l'amour de la justice. Dieu nous couronnera en un temps par la

VAR. (*a*) Quand ils seront immortels. — (*b*) Que le passage.

1. ED. : *C'est une sage Providence et ainsi...*
2. *De Trinit., ibid.*
3. ED. : *d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens.* C'est une variante.
4. Ms., f. 330. Correction faite sur la marge. ED. : *Songeons en quelle cité nos noms sont écrits; songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous en attendant de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.* — Première rédaction condamnée par Bossuet.

communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu ; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes, ou plutôt, dit saint Augustin, puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans... atque ut hæc vevociter possit, potentiam [plane] optet, atque appetat ut potens sit in seipso, et miro modo adversus seipsum pro seipso*[1]. O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre ; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement (*a*), et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte (*b*) y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah ! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? c'est ce que

VAR (*a*) Ou bien en nous attaquant dans l'autorité. — (*b*) Et sa femme.

1. S. *August.*, *l. l.* Ms. : *pro seipso adversus seipsum.*

sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle n'est[1] dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous crions[2] qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on captive (a)[3] la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave[4], et reconnais enfin cette vérité, que, si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable, c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune. Et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus profond obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres[5].

VAR. (a) Quand on met dans les fers.

1. ED. : *qu'elle ne l'est.*

2. ED. : *nous croyons.* Qu'est devenue l'antithèse : *nous crions... et nous ne soupirons pas?*

3. ED. : *quand on met dans les fers.*

4. Déf. Vers. : *qui songes à sauver quelques soldats et laisses prendre le roi prisonnier.* Note marginale sans aucun renvol.

5. ED. : *Car considérez quelle est la condition des grands de la terre? Qu'est-ce qui grossit leur cour et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions : l'un sa vengeance,* [*l'autre*] *son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de mettre des bornes aux siennes? Qui* [*compescere*] *debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas.* [*S. August., Epist.* CCXX, *ad Bonif.*, n. 6]. *Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance.*—Tout ce

En effet, il y a en nous (*a*) une certaine malignité[1] qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir. Saint Augustin l'avait bien compris (*b*)[2], que pour guérir la volonté il faut réprimer la puissance : ***Frenatur facultas... ut sanetur voluntas***[3]. Eh! quoi donc? des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc! est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire ; on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité ; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables (*c*). Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent

Var. (*a*) Il faut donc remarquer, messieurs, qu'un certain principe de malignité. — (*b*) C'est ce qui fait dire à saint Augustin. — (*c*) Ses vices irrémédiables.

morceau est barré à la marge, et Bossuet a pris soin de renouer ce qui suit avec ce qui précède : *Ainsi. — En effet, il y a en nous...*

1. Ed. : *qui a gâté notre nature jusqu'à la racine.*

2. Ed. : *C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, qui l'avait bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe.* — Variante et note qui ne devaient pas être insérées dans le texte.

3. *Ad Maced.*, *Ep.*, CLIII, n. 16.

à se remuer et à se produire, et oppriment[1] notre liberté sous le joug de leur licence effrénée[2]. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours[3]. Ainsi vous voyez, messieurs, combien la fortune est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté.

Ce n'est pas sans raison[4], messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de con-

1. Ici se renoue, par une correction faite sur la marge (f. 322, p. 12) la nouvelle rédaction de 1662.

2. Déf. Vers. : *Comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivent : troupe sanguinaire qui va désoler toute la province...* Lambeau emprunté au brouillon des Carmélites.

3. Déf. Vers. : *Que si je pouvais vous découvrir...* Voy. le *Complément des Variantes.*

4. Ms., f. 325, p. 13 (suite de la rédaction du Louvre).

fusion, où toutes choses sont mêlées; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme nous, et vous êtes « fait semblable à nous : » *[Et] tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*[1].

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer[2]: celle[3] du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes, et le vice qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu (*a*), qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être

Var. (*a*) *Plus prompt que la vertu.*

1. *Isa.*, xiv, 10. Ms. : *Ecce.*
2. Déf. Vers. : *Faisons tomber, disent les impies...* Voy. le *Complément des Variantes* (C).
3. Ed. : *La voie.*

qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes; mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux, que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments (a) pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions qui ne marchent qu'à pas de plomb [1], et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve, pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples (b) pour la commodité publique. Ainsi sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses (c), tâchons de nous

VAR. (a) Que de grandes pensées. — (b) Au voisinage. — (c) Par l'ambition.

1. ÉD. : *pour ainsi parler*. Souligné dans le manuscrit.

étendre bien loin par des sentiments de bonté; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

### DEUXIÈME POINT

La fortune, trompeuse[1] en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies: au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais (a) des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis au retour fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune

VAR. (a) Ne sont pas tant de faveurs que.

1. Ms., f. 326-329 (p. 16-21). Tout ce second point a été, comme la fin du premier point, écrit pour le Louvre.

toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation, il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors (*a*)[1], et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur[2]. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables (*b*), sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques : aveugle et malavisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étaient pas encore de son ressort (*c*)[3] et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; les puissances l'ont comblé [de] leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; les familles de ses domes-

VAR. (*a*) A la montre et au dehors. — (*b*) Essentielles. — (*c*) De sa dépendance.

1. Viv. : *à la montre et au dehors ; pour lui, il appuie sa famille.*
2. Déf. Vers. : *Il se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur.* Note marginale.
3. Éd. : *de son ressort et de sa dépendance.*

tiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre[1]; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune : « ni les cèdres ni les pins, » c'est-à-dire les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus.... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei*[2]. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence : « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son « faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans « sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai « par la racine, je l'abattrai d'un grand coup et le por- « terai par terre; il viendra une disgrâce et il ne pourra « plus se soutenir[3]. Tous ceux qui se reposaient sous son « ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés « sous sa ruine[4]. Cependant il tombera d'une grande « chute; on le verra tout de son long couché[5] sur la mon- « tagne, fardeau inutile de la terre : » *Projicient eum super montes*[6]; ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un

1. *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus. Ezech.*, XXXI, 3.

2. *Ibid.*, 9. Ms. : *omnia ligna paradisi.*

3. Ed. : *Il tombera d'une grande chute.* Souligné dans le manuscrit. Bossuet reporte cette phrase où je l'ai mise, après les deux phrases suivantes.

4. *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ et relinquent eum. Ezech.*, *ibid.*, 12.

5. Ed. : *couché tout de son long.*

6. *Ezech.*, *ibid.*

dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un homme (*a*) insensé qui se sera perdu (*b*) pour le laisser (*c*) riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre « se verront rompues dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*[1]; je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée (*d*) : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre (*e*)[2]? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? Je n'aperçois (*f*) plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement?

— Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. — Folle précaution! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres (*g*), et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de

VAR. (*a*) D'un pere. — (*b*) Damné. — (*c*) Pour le faire. — (*d*) Délabrée. — (*e*) Qui portait son faite jusqu'aux nues. — (*f*) Je ne vois. — (*g*) Secrets — rapides.

1. *Ezech., ibid.*
2. Viv. : *qui portait son faîte jusqu'aux nues.*

l'autre ; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. —Mais je jouirai de mon travail. —Eh quoi! pour dix ans de vie! — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher (a) de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez[1] ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie : qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune, qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire

VAR. (a) Sans pouvoir tirer.

1. Var. : *Chrétiens, méditons ces choses...* Voyez ci-après l'autre conclusion du discours. Celle-ci n'a pas été conservée par M. Lachat, même parmi les Variantes.

voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur: c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant[1]. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu; mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même : c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

---

### AUTRE CONCLUSION POUR LE MÊME DISCOURS[2]

(1662)

O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes! Chrétiens, méditons ces choses, pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais (*a*) ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, [ils] doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute

Var. (*a*) Et ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, dans leur jeunesse la plus vigoureuse, doivent penser...

1. Redite que Bossuet aura effacée. (V. p. 426.)
2. Ms., f. 330 (Écrit en même temps que la seconde rédaction de l'exorde. C'est par erreur qu'on a mis en tête de ce feuillet les mots : *Carmel. Ambit.*)

leur grandeur. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut[1]. » Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques; toutefois écoutez la suite : Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen sicut homines moriemini*[2]. Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus avant imprimée[3] que les rois. Car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement; il voit qu'il ne fait que remuer les [yeux], et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il perce (*a*) les intrigues les plus cachées; les oiseaux du ciel lui rapportent tout[4]; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *divinatio in labiis regis*[5]; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues, il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il

VAR. (*a*) Il pénètre les...

1. *Ps.* LXXXI, 6.
2. *Ibid.*, 7.
3. ÉD. : *plus présente ni plus avant imprimée.*
4. *Eccl.*, X, 20.
5. *Prov.*, XVI, 10.

facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables!

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir, non-seulement « pour la crainte, mais encore pour la conscience[1], » comme dit l'Apôtre; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles : « O princes, respectez votre pourpre, révérez votre propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu qui vous l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes; les choses hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples[2]. »

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le Dieu de vos peuples, c'est-à-dire faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée. Faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice (*a*), faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux; et néanmoins il y compatit et il les soulage. Ce grand Dieu n'a besoin de personne; et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout,

VAR. (*a*) Sa bonté.

1. *Rom.*, XIII, 5.
2. *Orat.*, XXVII.

il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle; il écoute tout, et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois : tous les autres sont défectueux et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même (a)[1], et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

---

AUTRE RÉDACTION POUR LE SECOND POINT

(Carême de Saint-Germain, 1666)

Mais je n'aurais fait[2], chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si après avoir montré par l'Écriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchais aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Écriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance[3].

La première et la capitale d'où dérivent toutes les

VAR. (a) De sa justice.

1. Viv. : *de sa justice.*
2. Ms., t. XII, f. 334-339 (paginés I-XII); Déf., t. V, p. 432 *Fragment sur le même sujet* (Vers., XII, 653; Viv., IX, 339 : *Troisième sermon pour le quatrième dimanche du Carême, sur l'Amour des Grandeurs humaines*, second point).
3. De là le titre donné au discours dans le manuscrit (f. 312) : 4 *Dim. Puissance. Ut facerent eum regem.*

autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu[1]. Nous lisons dans le second livre des *Chroniques* une belle cérémonie qui se pratiquait dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignait de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avait commandé, on leur mettait en même temps le diadème sur la tête et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem*[2], afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable, non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Écriture nous fait souvent remarquer que les prospérités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité et leur font oublier la loi de Dieu. Mais au contraire la prospérité qui donnait de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu et établir son service : *Factæque sunt ei infinitæ divitiæ et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini*[3]. Ce prince, considérant que tout bien lui venait de Dieu et touché d'une juste reconnaissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Écriture remarque, que pour accomplir un si

1. Déf. Vers. : *Afin, dit saint Grégoire, que les grands rendent leur puissance salutaire... l'ordre et l'institution du Créateur.* Lambeau du sermon des Carmélites (Voy. le *Complément des Variantes*).
2. II *Paral.*, XXIII, 11.
3. *Ibid.*, XVII, 5, 6. Les Bénédictins ajoutent cette traduction : « [*Il se trouva comblé d'une infinité de richesses et d'une très-grande gloire, et son cœur fut rempli de force et de zèle pour l'observation des préceptes du Seigneur.*] »

beau dessein, il avait un soin particulier de choisir entre les lévites et les ministres de Dieu ceux qui étaient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyait dans les villes afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas urbes Juda, et erudiebant populum*[1]. Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Église gallicane[2] ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste. Car écoutez ce que dit l'Écriture sainte : « Josaphat marchant ainsi dans les voies de Dieu, « il le rendit redoutable à tous ses voisins. » *Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda*[3]. Et ce prince s'agrandissait tous les jours, parce que Dieu était avec lui; tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat et le second moyen dont il se servait pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. « Il « établit des juges, dit l'Écriture, dans les villes de Ju- « dée; » et les appelant à lui, il leur prescrivait lui-même en ces termes de quelle manière ils devaient agir : « Pre- « nez garde, leur disait-il, à votre conduite; car ce n'est « point la justice des hommes, mais la justice de Dieu que « vous exercez, et tout ce que vous jugerez, vous en serez « responsables; ayez toujours devant les yeux la crainte « de Dieu, faites tout avec diligence; songez que le Sei- « gneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne regarde « point les personnes et ne se laisse point corrompre par « les présents[4]. » Vous donc qui jugerez en son nom par

1. II *Paral.*, *ibid.*, 10.
2. *Concil. Paris.*, VII, cap. XXIII, Labbe, t. VII, col. 1665; *Concil. Aquisgran.*, II, XI, *ibid.*, col. 1721.
3. II *Paral.*, XVII, 10.
4. *Ibid.*, XIX, 5, 6, 7.

la puissance que je vous en donne, comme vous exercez son autorité, imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail[1], il règle en cette manière les devoirs particuliers: « Amarias, votre prêtre et votre pontife, présidera dans « les choses qui regardent Dieu et son service; et Zaba- « dias, qui est un des chefs de la maison de Juda, aura « la conduite de celles qui regardent le ministère royal[2]. » C'est ainsi que ce sage prince retenait chacun dans ses bornes, et, empêchant la confusion et les entreprises, faisait que tout concourait et au service de Dieu et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, et ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage et combattent (*a*) pour ainsi dire dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise (*b*). L'homme de bien se resserre dans tant de limites qu'à peine se peut-il aider. Il se renferme dans ce qui est droit; l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste; il ne veut que de bons moyens pour y

VAR. (*a*) Parce qu'ils combattent. — (*b*) Parce qu'enfin ils mettent tout en usage.

1. Peut-être Bossuet se proposait-il de supprimer toute la fin de ce paragraphe.
2. *Paral.*, XVII, 11.

parvenir; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocents, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu poursuivras justement ce qui est juste. » *Juste quod justum est persequeris*[1]. Au contraire l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Écriture, de mal en mal, « et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre. » *Confortati sunt in terrâ, quia de malo ad malum egressi sunt*[2]. Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien au contraire demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces?

Mais voici encore, messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'intérêts et de passions? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre (*a*) cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et entièrement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien,

VAR. (*a*) A quoi peut servir.

1. *Deuter.*, XVI, 20.
2. *Jerem.*, IX, 3. Ms. : *super terram*.

sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la *Sapience* : « Trompons, disent-ils, l'homme juste parce qu'il nous est inutile : » *Circumveniamus ergo*[1] *justum quoniam est inutilis nobis*[2]. Il n'est pas propre à notre commerce, il est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos détours et dans nos négoces. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui ne ménage rien, ni le saint ni le profane, pour nous servir.

Élevez-vous, puissances du monde[3]; voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées; secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour cela, dit saint Grégoire, que vous êtes grands, afin que ceux qui veulent le bien soient secourus et que les voies du ciel soient plus étendues : » *Ad hoc... potestas... cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cœlorum regnum largius pateat*[4]. C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises sans relâche aucune avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue; mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la faiblesse humaine.

Tel est, messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et

1. Ms. Viv. : *hominem justum*.
2. *Sap.*, II, 12.
3. Cf. l'*Oraison funèbre de Henriette de France*.
4. Lib. III, *Epist.* LXV, *ad Maurit.*

l'innocence. Car c'est trahir la justice que de travailler faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une(a) légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice; ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité et soutenir la justice avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un Roi si juste, si ferme (b)[1], que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos jours[2]. « Ce prince jeune et bien fait s'assit, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur en la place de David son père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini in regem pro David patre suo, et placuit omnibus*[3]. Voyez en passant, messieurs[4], que le trône royal appartient à Dieu, et que les Rois ne le remplissent qu'en son nom. Mais revenons à Salomon. Voilà un prince agréable qui gagne les cœurs par sa bonne mine et sa contenance royale. Mais après qu'il eut rendu ce jugement mémorable, écoutez ce qu'ajoute le texte sacré: « Tout Israël,

VAR. (a) Quelque. — (b) Si vigoureux.

1. Déf. Vers. : *si juste, si vigoureux et si ferme.*
2. ÉD. : *à nos cours.*
3. I *Paral.*, XXIX, 23.
4. Viv. : Phrase rejetée dans les notes.

dit la même Écriture, apprit le beau jugement que le roi avait rendu; et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui [1]. » Sa mine haute et relevée le faisait aimer : sa justice [2] le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchants appréhendent ses yeux et son bras; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, messieurs, il faut finir et vous dire que la puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les grands du monde un rayon de sa puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze [3], prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des Dieux en secourant les affligés et les misérables.

J'ai remarqué dans les saintes Lettres que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble fort considérable : « Où sont vos dieux, leur dit-il, dans lesquels vous avez mis votre confiance? » *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam?* Si ce sont des dieux véritables, « qu'ils

1. III *Reg.*, III, 28 : *Audivit itaque omnis Israel judicium quod udicasset rex, et timuerunt regem videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium.*
2. Éd. : *Mais sa justice.*
3. *Orat.*, XXVII.

« viennent à votre secours, et qu'ils vous protégent dans « vos besoins : » *Surgant et opitulentur vobis*[1]. Ce grand Dieu, ce Dieu véritable et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir ce grand (a)[2] nom par de grands bienfaits, et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées et non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de (b)[3] recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Il y a[4] de telles rencontres où c'est une cruauté que d'exiger une dette : le sage Néhémias avait bien compris cette obligation lorsque, ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour régir les Israélites dont il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avaient précédé dans cet emploi avaient beaucoup foulé ce pauvre peuple, mais surtout que leurs ministres insolents, comme il est assez ordinaire[5], l'avaient tout à fait abattu : *Duces autem primi qui fuerunt ante me gravaverunt populum... sed et ministri eorum depresserunt populum*[6]. Il fut donc touché de compassion voyant ce peuple fort épuisé (c). *Valde enim attenuatus erat populus*[7]. Il

VAR. (a) Un si grand nom. — (b) De recevoir — de humer l'encens. — (c) Atténué.

1. *Deuter.*, XXXII, 37, 38.
2. ÉD. : *un si grand nom.*
3. Déf. Vers. : *de humer l'encens.*
4. ÉD. : Quatorze mots omis.
5. Déf. Vers. : *Mais surtout, comme il est assez ordinaire.* C'est une variante.
6. II *Esdr.*, V, 15. Ms. : *qui ante nos fuerunt.*
7. *Ibid.*, 18. Ms. : *quia.*

se crut obligé en conscience de chercher (a) tous les moyens de le soulager; il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais il crut qu'il devait remettre (b) beaucoup de droits qui lui étaient dus légitimement, et après, plein de confiance en la divine bonté qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple » : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic*[1].

Il n'est pas permis[2] aux particuliers d'entrer plus avant dans le détail, ni d'entreprendre de faire la loi qu'ils doivent recevoir avec respect. Je ne pense pas qu'un homme de bien puisse jamais entrer en doute de la volonté du Prince à soulager promptement les peuples[3]...

Var. (a) Il chercha. — (b) Il leur remit même.

1. *Esdr.*, XI, 19.
2. Ed. : *Cette noble idée de puissance*, etc. Fragment du sermon des Carmélites, très-mal à propos substitué aux lignes suivantes.
3. Inachevé. Les feuillets qui suivent dans le manuscrit (f. 340. p. v et suiv.) appartiennent au second point du sermon composé pour les Carmélites. Voy. le *Complément des Variantes*.

# COMPLÉMENT DES VARIANTES

## A

### ESQUISSE ET FRAGMENTS DU SERMON SUR L'AMBITION[1]

Prêché aux Carmélites, le 27 mars 1661

SOMMAIRE ÉCRIT PAR BOSSUET[2].

*Exorde.* — Jésus se retire souvent au désert : il y fuit seul quand on veut le faire roi. A fui un roi tyran qui voulait le faire mourir : fuit une autre persécution qui le veut lui-même faire roi. *Ave.*

Obscurités et contradictions de l'Évangile : pour instruire. Deux maximes pour la puissance.

*Premier point* — Félicité en deux choses : pouvoir ce qu'on veut ; vouloir ce qu'il faut.

Ici, le temps de bien vouloir ; au ciel, de pouvoir. S. *Augustin, de Trinitate.*

Puissance nuit, si la volonté n'est bien réglée. Pilate : exemple. *De Spiritu et Littera.*

Deux captivités : une qui empêche l'exécution ; l'autre, qui contraint dans le principe. — Joseph : exemple.

Puissance, mère de licence.

Contre ceux qui veulent se distinguer : ce sont les grands génies...

Quel discernement doit désirer le chrétien. Étranger au siècle. Dieu prête ses enfants.

1. J'ai dû renoncer pour ce discours à indiquer toutes les différences qu'offrait mon texte avec celui des éditions antérieures. — Il aurait fallu donner aux notes une place trop disproportionnée avec leur importance.

2. Ms., t. XII, f. 313 ; en titre : *Carm. 4 dim. Ambition.* Viv., t. IX, p. 334.

Honneur. Enivrement : Comparaison.
User de la puissance : Esther. David.
*Deuxième point.* — Quel est l'esprit de grandeur.
Obligation des Grands.
Ambitieux : se proposent de faire de grands biens. Illusion.
Se tenir dans des bornes. S. *Léon :* Comparaison.

---

## EXORDE [1]

*Jesus ergo, cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.*

Jésus ayant connu [2] que le peuple viendrait à lui pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit encore à la montagne tout seul.

Joan., vi, 15.

Toujours le silence et la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur ; toujours la montagne et le désert donneront à cet Homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premières années ; et durant le cours des dernières que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques, il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Père. Mais quoiqu'il aime toujours la retraite, jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet c'est une chose digne de remarque, que les saints Évangélistes nous disent souvent « qu'il se retirait (*a*) au désert : » *secedebat in desertum* [3] ; « qu'il allait à la montagne tout seul pour prier : »

Var. (*a*) Qu'il se retire.

1. Ms., f. 332 ; Déf., t. V, p. 427 : *Autre exorde pour le quatrième dimanche de Carême.* (Vers., XII, 647 ; Viv., IX, 334 : *Troisième sermon pour le quatrième dimanche de Carême : sur l'Amour des grandeurs humaines.*)
2. Ms., f. 333.
3. *Luc*, v, 16. Ms. : *secessit.*

*abiit in montem orare* [1]; « qu'il y passait même les nuits entières : » *erat pernoctans in oratione Dei* [2]. Mais qu'il se soit sauvé au désert, ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part, si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, messieurs, l'oblige à s'enfuir (*a*) si soudainement? C'est que les peuples s'assemblent pour le faire roi (*b*). Il a fui autrefois durant son enfance, pour éviter les persécutions d'un roi tyran qui voulait le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie. Voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite: on veut lui-même l'élever à la royauté (*c*). Ne croyez pas qu'il l'endure : vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte et où il veut si peu être découvert qu'il ne souffre personne en sa compagnie. : *fugit iterum in montem ipse solus*. Si nous sommes persuadés qu'il est la parole éternelle, nous devons croire aussi, âmes saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué dans le livre *de l'idolâtrie* qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savait si bien ce qui était dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri* [3], *conscius regni sui refugit. plenissime dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu tam dignitatis* [4] *quam potestatis* [5]. C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante,

VAR. (*a*) A se mettre en fuite. — (*b*) C'est que lui qui pénètre dans le fond des cœurs, avait vu dans celui des peuples qu'ils viendraient bientôt avec grand concours pour l'enlever et le faire roi. — (*c*) Le choisir pour roi.

1. *Marc*, VI, 56.
2. *Luc*, VI, 12.
3. Ms. : *regem se fieri*.
4. Ms. : *honoris*.
5. *De Idolol.*, 18.

après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. Ave.

C'est une règle infaillible[1] pour les lettres sacrées et les mystères, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas (a) une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent, et (b) d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et [de la] réconciliation universelle.

Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connaissance, c'est pour nous inviter (c) à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut (d) nous la faire trouver avec plus de goût et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *Non obscuritate substracta, sed difficultate condita*[2]? Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de Notre-Seigneur, qui semblent d'abord assez répugnants[3].

Var. (a) Le Saint-Esprit nous avertit qu'il cache quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse et il nous invite, mes sœurs, à la rechercher sous sa conduite. — (b) Et qu'il ne peut pas être contraire... — (c) Mais pour en persuader la recherche. — (d) Mais plutôt pour nous la faire trouver avec plus de goût et pour l'imprimer avec plus de force, tellement qu'il ne la déguise pas, dit saint Augustin; mais...

1. Ms., f. 332, 333.
2. *In Psalm.* CIII, *Serm.* II, n. 1.
3. C'est-à-dire contradictoires, dans le sens du latin : *repugnantia inter se.*

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que prévoyant que (a) les peuples s'allaient assembler pour le faire roi, il se retire tout seul au désert, et montre par cette retraite qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lirons un autre évangile où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple, qui crie de toute sa force : Béni soit le fils de David, vive le roi d'Israël[1] ! Et, bien loin (b) d'empêcher ces cris, étant pressé par les Pharisiens de réprimer ses disciples (c) qui semblaient offenser par leur (d) procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense : « Les pierres crieront, dit-il, si ceux-ci ne rendent pas un assez public (e) témoignage à ma royauté (f) : » *Dico vobis [quia] si hi tacuerint, lapides clamabunt*[2]. Ainsi vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite ? Quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée ? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir : cette opposition apparente n'est pas pour troubler (g) notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en Notre-Seigneur ; cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes sœurs, et je vous prie de le bien entendre : c'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur que celui qui se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits (h), il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnaissance que rendent les peuples à (i) sa puissance royale.

VAR. (a) Aujourd'hui, comme il prévoyait que... — (b) Et au lieu d'empêcher... — (c) ... cette multitude... cette troupe... — (d) Par son... par ce...—(e) Un assez grand...— (f) « Les pierres, le crieront, dit-il, si ceux-ci ne le disent pas encore assez haut. » — (g) Pour confondre. — (h) C'est là qu'il ouvrira la source des grâces. — (i) Qu'on rend à sa.

1. *Matth.*, XXI, 9; *Joan.*, XII, 13.
2. *Luc*, XIX, 40.

Alors il confessera qu'il est roi; il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples; il le publiera parmi ses supplices (a), lui qui n'en a jamais parlé (b) parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée; et il veut bien accepter un nom de puissance, pourvu qu'il ouvre à ses peuples (c) dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, âmes saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un honneur inutile (d), qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut pas s'étonner (e) s'il fuit et se retire, [s']il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre par son exemple que, hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfants doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'une vie privée, où l'on vit en soi-même, où l'on se règle soi-même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu était, comme il le doit être, la règle de notre vie, nous aurions les sentiments véritables que doivent avoir les chrétiens touchant la puissance, et le désir et l'usage en seraient réglés. Elle ne serait pas désirée avec ambition, ni exercée avec injustice; le désir de s'agrandir ne produirait pas tant de perfidies (f), ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croirait assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même; et s'il en avait sur les autres, il ne s'en servirait que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant (g), dans le premier point, que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second, que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice. Maximes saintes et apostoliques, qui feront le partage de ce discours : la première réglera le désir, la seconde prescrira l'usage.

VAR. (a) Parmi ses souffrances. — (b) Lui qui s'en est tu. — (c) Pourvu qu'il nous ouvre. — (d) Un titre de vanité. — (e) Il fuit et il se retire, il se cache. — (f) Tant de crimes. — (g) En vous faisant voir.

PREMIER POINT

Je ne m'étonne pas[1], chrétiens, que dans cette variété infinie de désirs et d'affections qui partagent le cœur humain, tous les hommes concourent ensemble à désirer la puissance. Ce désir est juste et nécessaire, et il doit être commun et universel, parce qu'il vient en nous du même principe qui nous fait rechercher la félicité. Car je confesse hautement devant tout le monde que nous ne pouvons jamais être heureux, jusqu'à ce que nous soyons en état de satisfaire à tous nos désirs, d'exécuter sans peine tout ce qui nous plaît; et vous voyez assez, chrétiens, que c'est là le souverain degré de puissance. Il est donc naturel à l'homme de désirer le pouvoir sans lequel il ne peut goûter la vie bienheureuse; mais il ne faut pas néanmoins le désirer à l'aveugle. Pour mettre ce désir au point où (a) il doit être, il faudrait distinguer avant toutes choses ce qui est convenable à chaque état, quel doit être notre emploi présent, et quel le sujet de nos espérances. C'est ce que les hommes ne savent point faire : ils désirent à tout hasard beaucoup de puissance, sans avoir examiné sérieusement de quelle puissance ils ont besoin durant cette vie. Mais puisqu'ils se sont si fort égarés dans la recherche d'un si grand bien, tâchons de les ramener à la droite voie par une doctrine excellente de saint Augustin, dans le livre XIII *De la Trinité*[2].

... Nous sommes[3] des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère : la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se re-

VAR. (a) Qu'il doit être.

1. Ms., f. 317. (Inédit). Titre en marge : *Puissance désirable.*
2. Bossuet ajoute après coup cette note : « Attentifs. Je prétends convaincre. Peut-être qu'étant convaincus par le raisonnement de ce grand évêque, Dieu permettra que vous vous laisserez émouvoir. » Voyez la suite (Ms., f. 317-322) dans le corps du discours, p. 413.
3. Ms., f. 322. Toute cette fin du premier point n'est qu'une esquisse rapide et confuse. Ce qui suit a été intercalé, mal à propos, par les éditeurs dans le sermon du Louvre. Cf. p. 422.

muer et à se produire, comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivaient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Que si je pouvais, chrétiens, vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête[1]. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant, pour ainsi dire, sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres (a) d'avarice, des raffinements de voluptés, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? La grande puissance féconde en crimes, la licence mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison[2], Messieurs, que le fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois. Évangile : *Fugit iterum in montem.* C'est qu'il sait que la puissance est le principe de l'égarement : *novit figmentum nostrum*[3]; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même. Celui-là sera le maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune[4].

Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux: Il faut se distinguer par quelque moyen; il leur semble que c'est la marque de peu de mérite de demeurer dans le commun. Les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent, etc.

VAR. (a) Des excès.

1. Ms. : « et à proportion ce qui en approche. »
2. Ms., f. 324 (p. 13-14). Cf. Déf., t. V, p. 415-16 (en note).
3. *Ps.* CII, 14.
4. En marge : « L'expérience nous l'apprend assez ; mais on n'écoute point cette expérience. On en voit d'autres se prendre de vin : on reconnaît la force de cette liqueur, mais on s'imagine toujours qu'on aura la tête plus forte. — Je me modérerai. — Et comment ? Ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante ? Comme si nous nous gouvernions par raison et non par humeur ! ou comme si l'ambition n'était pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde ! »



Contre ce discernement : 1° Dieu a réservé un jour pour cela; 2° quel discernement, qui aboutit à la mort! 3° Par quels moyens? Sera-ce la vertu? *Ecce tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*[1]...

Si vous saviez[2] ce que c'est que le mystère du discernement et les jugements de Dieu sur la plupart de ceux qu'il discerne de la sorte, vous ne souhaiteriez pas d'être discernés de la sorte[3]. Il en discerne; *Ordinem sæculi præsentis exornat* : Auguste, César, les Antonins, tant d'autres: discernés dans le siècle, non discernés de la masse damnée. Discernement que le chrétien doit désirer: ici un siècle de confusion; biens et maux mêlés; il y aura des biens que les méchants ne goûteront pas[4]... Enfin, quel discernement dans le siècle où la mort confondra tout? Comparaison des fleuves[5]... Comment vous discernerez-vous? Par la vertu[6]? Vous vous lasserez d'une voie si longue. La vertu : pas assez souple pour ménager les esprits. Vous relâcherez quelque chose de sa sévérité; après, vous vous abandonnerez tout à fait[7]... Ce serait bien plus tôt fait de renoncer tout à fait à l'ambition; elle vous donnera de temps en temps quelque petite inquiétude; mais [vous] en aurez toujours bien meilleur marché que lorsque vous l'aurez laissé prendre goût aux honneurs du monde. Assez d'affaire en nous-mêmes[8]...

Donnons quelque conseil[9] aux grands de la terre : que leur

1. *Isa.*, XIV., 10.

2. Ms., f. 323. Bossuet reprend son esquisse : *Voyez sur ce sujet du discernement.*

3. Le manuscrit renvoie à saint Augustin, *Contra Julianum*, V, 5.

4. Renvois à saint Augustin et au premier sermon *sur la Providence* (*Mundus gaudebit*). V. p. 131.

5. Renvois au [sermon *De la Mort*, [le mot *sermon* est effacé : il s'agit probablement de la *Méditation* publiée en tête de ce volume], et à l'exorde de l'*Oraison funèbre de Gournay*.

6. Ms. : « La voie longue. Le vice réussit qui a plus de force. » Nouveau renvoi au sermon *sur la Providence*.

7. Renvoi au second point du sermon *De l'Honneur du Monde*.

8. Renvoi au sermon *Porro unum* (que nous n'avons pas).

9. Ms., f. 324. En marge : « Voyez ce que c'est que d'agir par humeur et non par raison. C'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure, et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions. »

condition est périlleuse! Tel[1] qu'est le péril d'un homme qui, ayant épousé une femme d'une beauté extraordinaire, serait obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur et même de ne la regarder qu'avec réserve : vous ne comprenez que trop son péril; autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités. Il y en a néanmoins... Que feront-ils, Chrétiens? Il ne faut pas se permettre toutes choses : qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu : qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. Esther : elle évite ce qu'elle peut; ce qu'elle ne peut éviter, elle en éloigne son cœur. Elle fuit les délicatesses exquises et plus que royales de la table du favori; et pour la table du roi, elle ne pouvait l'éviter étant son épouse; mais elle détourne son cœur, et au milieu de ses délices royales elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. « *Et nosti*[2] *quia oderim gloriam iniquorum... tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ... quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ... et quod non comederim in mensâ Aman, nec mihi placuerit convivium regis..., et nunquam lætata sit ancilla tua... nisi in te, Deus Abraham*[3].

Mais pour cela, que faire? S'examiner de tous côtés pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit : *Domine, non est exaltatum cor meum; neque elati sunt oculi mei.* Enflure du cœur : les yeux élevés, se méconnaître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *Ambulavi in magnis;* des desseins d'emportement : *neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine : *Si non humiliter sentiebam*[4]...

## SECOND POINT

Cette noble idée de puissance[5] est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissants du monde.

1. *S. Chrysost., Hom.* XL, *in Matth.*
2. Ms. : *et scis.*
3. *Esth.*, 14-18. Ms. : *Nec comederim... Deus Israel.*
4. *Ps.* CXXX, 1-3.
5. Ms. f. 310-315 (p. v-xii). Déf., t. V, p. 439-442 (Cf. Vers., XII, 663-68; Viv., IX, 346-350).

Car commo c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits; de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces, que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et lo désespoir des veuves et des orphelins, ils triompbent de la ruine des nations et de la désolation publique : et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance.

Mais laissons le tumulte des armes et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerro. N'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique : *Venatio leonis onager in eremo; sic... pascua divitum... pauperes* [1]. Les animaux sont la proie... « Les pauvres, disait Salvien, dans le voisinage du riche, [ne sont] plus en sûreté de leurs biens. Ils donnent, les malheureux! le prix des dignités qu'ils n'achètent pas; ils les payent, d'autres en jouissent; et l'honneur de quelques-uns coûte la ruine totale à tout le monde. » *Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt. Ut pauci illustrentur, mundus evertitur* [2].

Mais ces grands crimes n'ont pas besoin d'être exagérés par nos paroles, et ils sont assez condamnés par l'exécration publique. Et d'ailleurs il sera aisé de connaître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien, ne peuvent éviter leur condamnation.

Le vice de la grandeur, c'est un excès d'amour-propre, et l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi. *Erunt homines seipsos amantes, cupidi, avari* [3]; non-

1. *Eccl.*, XIII, 23.
2. *De Gubernat. Dei*, IV, 4.
3. II *Timoth.*, III, 2.

seulement pour amasser de grandes richesses: avarice délicate et spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre; voyons maintenant les branches: *superbi*, *elati*: superbes, pleins d'eux-mêmes; élevés, dédaignant les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut. Il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes... [Il est fier] d'étaler de loin la beauté et la verdeur de [ses] feuilles; des fruits, pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur [1]. Et il ne se trouve pas seulement dans les grands. Ceux qui affectent de les imiter (et qui ne l'affecte pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre?), prennent (*a*) un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté [par] Isaïe: *Dixisti in corde tuo: Ego sum, et præter me non est altera* [2]. « Je suis: » ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaler celui qui a dit: *Ego sum qui sum?* « *Ego sum:* je suis; » toute cette menue populace (*b*) n'est rien: ce n'est pas vivre; il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres; [ni de] se [mettre] en peine de leurs besoins. Ah! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle. Esprit de Christianisme: esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés et s'ils se détachent du corps?

Mais quand ils n'agiraient pas comme chrétiens, le dépôt de la puissance que Dieu leur confie les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien. S'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité [3].

VAR. (*a*). Ils prennent. — (*b*) Toute cette multitude.

1. Note du ms.: Esprit de grandeur: contre l'esprit du baptême, contre l'esprit de Jésus-Christ.

2. *Isa.*, XLVII, 10.

3. Note du Ms. (f. 342): *Saint Grégoire le Grand*: *Ut prodesse debeat posse se sciat, ut extolli non debeat, posse se nesciat* (lib. V, *Moral. in Job*, c. 8). Puissance vient de Dieu, donc ordonnée: *S. Paul*. L'ordre: que ce soit pour le bien; autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue et de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractère de la puissance divine, le porte de sa munificence, et il n'y aurait point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avait perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « ils doivent, dit saint Grégoire de Nazianze, se faire les Dieux des hommes, en procurant leur bien de tout leur pouvoir[1]. »

J'ai remarqué dans les saintes Lettres[2], que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de Dieux : mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble très-considérable : « Où sont vos Dieux, » leur dit-il, dans lesquels vous avez mis votre confiance ? Si ce sont des Dieux véritables, qu'ils viennent à votre secours et qu'ils [vous] protégent dans vos besoins. C'est une indignité insupportable de porter le titre le Dieu sans soutenir un si (*a*) grand nom par de grands bienfaits. Les grands de la terre, s'ils sont les images de Dieu, s'ils portent dans leurs mains et sur leur visage le caractère de sa puissance, *surgant et opitulentur* : soyez leurs Dieux en les assistant. Mais où en trouverons-nous sur la terre ? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques de grandeur ; mais ceux qui se parent de tant de splendeur, ce ne sont pas des Dieux ; ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine : ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés ; l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds et n'étend pas son bras pour faire le bien. *O pastor et idolum*[3] ! (car non-seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les grands de la terre sont appelés dans l'Écriture les pasteurs des peuples), est-ce pour recevoir des hommages que vous êtes élevés si haut ? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car, écoutez ce qu'on dit à la reine Esther : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis Judæis.* Ne croyez

VAR. (*a*) Ce grand nom.

1. *S. Greg. Naz., Orat.* XXVII.
2. Cf. p. 440.
3. *Zach.*, XI, 17.

pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. *Si silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu et domus patris tui peribitis*[1]. Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque de faire valoir pour le service de Dieu et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfants. Mais en formant en nous un si saint désir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudrait avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux[2]. Ils plaignent le public, ils se font les réformateurs des abus, deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les dignités. Pour eux... que de beaux desseins pour l'État! Que de grandes pensées pour l'Église! Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage dans l'amour du monde, on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux (*a*); et quand [on est] arrivé au but, il faut attendre les occasions, et ces occasions ont des pieds de plomb, elles n'arrivent jamais : [*Cumque officio*] *perfrui sæculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiose cogitavit*[3] : et peu à peu

VAR. (*a*) Ils réforment déjà l'État et l'Église. Que de sages règlements pour un diocèse! Que de pensées charitables! Que de desseins salutaires! Ils s'engagent bien avant dans des poursuites ambitieuses; et quand...

1. *Esther*, IV, 13. En marge : « Pourquoi veulent-ils avoir beaucoup de puissance? » Et encore : « Voyez suite de l'Écriture : que les supplices passent la vie. »

2. Ici un texte emprunté à saint Grégoire le Grand (*Regula Pastorum*, I, 9), dont Bossuet ne cite exactement que les derniers mots, *operaturos se magna pertractant*. Déforis supplée et traduit.

3. *S. Greg.*, *ibid.*

tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tout ainsi qu'un songe.

Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes et ne remplissez quelque grande place. Un fleuve pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords, ni d'inonder la campagne. En coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser et d'engraisser son rivage, de présenter ses eaux aux peuples, de leur faciliter le commerce. Ainsi demeurons dans nos bornes : *Intra fines proprios et legitimos, prout quisque voluerit, in latitudine se charitatis exerceat*[1]. Nos emplois sont bornés; mais l'étendue de la charité est infinie. La charité toujours agissante sait bien trouver des emplois. Elle se fait toute à tous; elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins, etc; et au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

Que les puissants songent au bien. L'un des biens, c'est l'exemple : un bien pour eux et un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail. Ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même. Ils rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple !...

Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison; chacun est prince dans sa famille.

B

ESQUISSE DE L'EXORDE COMPOSÉ POUR LE LOUVRE

C'est vouloir en quelque sorte déserter la Cour que de combattre l'ambition qui est l'âme de ceux qui la suivent, et il

1. *S. Leon. Magni, Epist.* LXXX, *ad Anatol. Episc.* 4. Ms. : *unusquisque intra proprios limites, in latitudine...*
2. Ms., f. 314, v°.

pourrait même sembler que c'est ravaler (*a*) quelque chose de la majesté des princes que de décrier les présents de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu, et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les vénère (*b*) jamais plus intimement (*c*) que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime (*d*); détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde (*e*) à ce qui s'appelle fortune, et pour cela faisons deux choses : faisons parler l'Évangile contre la fortune, faisons parler la fortune contre elle-même. Que l'Évangile nous découvre ses illusions; qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés (*f*). Que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers. Ainsi nous reconnaîtrons que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais encore (*g*) quand elle demeure, elle est toujours méprisable: c'est tout le sujet de ce discours.

## C

### VARIANTE POUR UN PASSAGE DU PREMIER POINT

(Saint-Germain, 1666.)

*Circumveniamus justum*[1], *quonium inutilis est nobis*[2]. L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir ? Il n'y a rien

VAR. (*a*) Diminuer. — (*b*) Respecte. — (*c*) Plus profondément. — (*d*) Que tout ce qu'elle peut faire pour des chrétiens ne mérite pas leur estime. — (*e*) De cette étrange — terrible — attache. — (*f*) Ses inconstances. — (*g*) Mais même.

1. Ms., f. 325, p. 14 (Voy. plus haut, p. 420 et 437).
2. *Sap.*, II, 12.

de si sec ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien (*a*). Ainsi étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui n'épargne ni le saint, ni le profane, pour entrer dans nos desseins... qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine.

*Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum agressi sunt*[1].

[Le vice sait couvrir] une médisance[2] secrètement semée? par une calomnie encore plus ingénieuse, une première injustice par une corruption; il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité? A peine peut-elle se remuer tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est à dire assez souvent les plus efficaces.

Var. (*a*) Entièrement inutile.

1. *Jerem.*, iv, 3.
2. Cf. p. 437.

# SUR LA MORT

## SERMON

POUR LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME[1]

**Prêché au Louvre, le mercredi 22 mars 1662.**

### NOTICE

Le sermon *sur la Mort*, prêché à la Cour, pour lequel on a hésité entre les deux carêmes de 1662[2] et de 1666[3], appartient sans aucun doute au premier; il suffit pour s'en convaincre de comparer les écritures. Une indication du manuscrit (*4 m.*)[4] en fixe la date, d'une façon précise et certaine, non pas au *vendredi* (comme l'ont répété tous les éditeurs), mais au *mercredi de la quatrième semaine*, c'est-à-dire au 22 mars 1662. La *Gazette de France* dit expressément[5] que ce jour-là les deux reines, accompagnées de Mademoiselle et de « quantité de dames de marque, » mais en l'absence du roi[6], « ouïrent au Louvre la prédication que l'abbé de Bossuet fit aussi avec grand applaudissement. » Le mot *aussi*, qui met le sermon de

1. Ms., t. XII, f. 357-369 ; Déf., t. V; p. 450-464 (Cf. Vers., XII, 682-701 ; Viv., IX, 358-372). Voy. mes *Études critiques*, liv. II, chap. III (p. 374-378) et IV (p. 418-426).
2. Havet, *Pensées de Pascal*, t. I, p. 127.
3. Lachat, t. IX, p. 358.
4. Ms. f. 359 (Cf. f. 357 : 4 *sem.* 2).
5. *Gazette*, p. 284.
6. Le prédicateur s'attendait à parler devant le roi. « Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône... *Sire, elle est digne de votre audience.* »

Bossuet de pair avec un *Panégyrique de saint Benoît* prononcé la veille par l'abbé de Fromentières, diminue beaucoup prix de l'éloge : notons pourtant que l'impression produite par le sermon *sur la Mort* a mérité une mention expresse de la *Gazette* officielle.

Le manuscrit du sermon n'est cependant qu'un brouillon, où l'on remarquera, particulièrement vers la fin de l'un et de l'autre point, des traces de précipitation et de négligence. C'est un chef-d'œuvre auquel ont manqué, pour parler comme notre grand Poussin, les dernières caresses du pinceau. M. Lachat a fait dans le texte, et j'ai pu y faire après lui, quelques corrections.

Bossuet en préparant son discours avait sous les yeux la *Méditation sur la Brièveté de la Vie*, à laquelle il fait des emprunts ; d'autre part, on reconnaîtra le plan et les idées principales du *sermon sur la Mort* dans l'*Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre* (1670). Il n'est pas de comparaison plus curieuse à faire, ni qui montre mieux l'effort incessant de Bossuet pour atteindre à la perfection et les progrès de son éloquence.

---

## SUR LA MORT

*Domine, veni et vide.*
Seigneur, venez et voyez.

Joan., xi, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : « Seigneur, venez, et voyez » où l'on a déposé le corps du Lazare ; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et

voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! Et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge.

[AVE]

Entre (*a*) toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; et cette curiosité[1] fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque

VAR. (*a*) De toutes.

1. ED. : *Cette curiosité de connaître*. Deux mots soulignés.

secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi (a) ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit (b) s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche ; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques[1] au tombeau du Lazare : *Veni et vide* : « Venez et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme.

Vous serez peut-être étonnés que je vous (c) adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes (d)[2]; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

VAR. (a) Dans. — (b) Raison. — (c) Que je m'adresse. — (d) Pour vous instruire de notre être.

1. Viv. : *jusqu'au.*
2. Viv. : *De votre être.*

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme, quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine: alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte (*a*) que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution (*b*) et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance : toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité; si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment

**Var.** (*a*) Tellement — si bien que. — (*b*) La destruction.

méprisable, en tant qu'il passe [1]; et infiniment estimable, en tant qu'il [2] aboutit à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours (*a*).

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est, et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible; surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut: elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache. Et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse [3]. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce

**Var.** : (*a*) Et c'est le partage de mon discours.

1. **Ed.** : *en tant qu'il finit dans le temps.*
2. **Ed.** : *en tant qu'il passe.*
3. **Ed.** : *qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là.* C'est une variante.

nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance; ni l'accessoire plus considérable que le principal; ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé; ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens: qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes superbes (a)[1] ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées (b).

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[2] : O éternel Roi des siècles! vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable (c) ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que « vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance « n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface (d)? Multipliez vos

VAR. (a) Trop vains. — (b) Plus distinctes. — (c) Toujours permanent. — (d) Les emporte.

1. ÉD. : *trop superbes.*
2. *Ps.*, XXXVIII, 6.

jours, comme les cerfs (a)[1], que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité (b); entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous profitera (c) cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un (d) château de cartes, vain amusement (e) des enfants? que[2] vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule (f) rature doit tout effacer? Encore une (g) rature laisserait-elle quelques traces (h) du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de « cadavre (i) ne lui demeurera pas longtemps : il devien- « dra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de « nom dans aucune langue : » tant il est vrai que (j) tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem*[3].

VAR. (a) — Les corbeaux. — (b) A nos descendants. — (c) Servira. — (d) De même qu'un. — (e) Vaine admiration. — (f) Une même rature. — (g) Celle. — (h) Quelque vestige. — (i) Dit Tertullien. — (j) Si bien que peu à peu. — Tant il est vrai que tout ce qui s'aperçoit meurt en nous.

1. Déf. Vers. : *les cerfs et les corbeaux.*
2. Éd. : *et que.*
3. *De Resurr. carn.*, n. 4. Ms. : *et ex illo.*

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour [en] sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier (*a*) qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle (*b*) du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable (*c*) où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense (*d*) du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en

VAR. (*a*) Nous fait signifier souvent. — (*b*) Nouvelle recrue. — (*c*) Immense. — (d) Dans ce grand abîme.

sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo*[1]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure (*a*); et comme[2] lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même[3].

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que (*b*) je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille: *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio*[4]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée (*c*) d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres. *Præterit figura hujus mundi*[5] : « La figure de « ce monde passe, et ma substance n'est rien devant « Dieu : » *et substantia mea tanquam nihilum ante te*[6].

VAR. (*a*) Comme une ombre et comme une image creuse. — (*b*) Qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe, je ne sais si je dors. — (*c*) Animée.

1. *Ps.*, XXXVIII, 7.
2. Viv. : Deux lignes rejetées dans les notes.
3. Ed. : *Aussi est-il in imagine, sed et frustra conturbatur.* Simple note dans le manuscrit. Il est sensible qu'elle ne pouvait être insérée dans le texte.
4. *Advers. Gent.*, lib. II, *sub init.*
5. I *Cor.*, VII, 31.
6. *Ps.*, XXXVIII, 6. Déf. Vers. : *Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons*

SECOND POINT

N'en doutons pas, chrétiens: quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers (*a*), qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière (*b*) et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque principe (*c*)[1] qui montre bien par (*d*)[2] sa vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites[3] la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été (*e*) forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur (*f*) leur aigreur sauvage,

VAR. (*a*) Du monde. — (*b*) De ce corps terrestre — mortel. — (*c*) Quelque chose. — (*d*) Par son mouvement — par une certaine vigueur. — Qui sent. — (*e*) A été forcée. — (*f*) Pour l'amour de lui.

*être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation. Ecce mensurabiles [posuisti dies meos.] Ps.*, XXXVIII, 6. — Ce beau passage est barré dans le manuscrit.

1. ÉD. : *quelque chose.*
2. ÉD. : *par une certaine vigueur.*
3. Ms. : *qu'a fait.*

les venins (*a*) même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau (*b*), ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles (*c*) et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé (*d*) un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue (*e*) de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit (*f*) une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait

VAR. (*a*) Les poisons. — (*b*) Au feu et à l'eau, qui sont les plus intraitables. — (*c*) Si merveilleuses. — (*d*) Il lui est resté. — (*e*) Dans toutes les parties. — (*f*) En son âme.

inventer, que sa seule puissance (*a*) pouvait construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que (*b*) s'il en est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon de la puissance (*c*)[1] qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons par quelles maximes (*d*)[2] cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis (*e*) considérer sans admi-

VAR. (*a*) Comme sa seule puissance pouvait le construire. — (*b*) Et. — (*c*) D'éteindre cette partie de nous-mêmes — de notre être — qui porte un caractère si noble de la puissance divine. — (*d*) De quelle manière. De quelle sorte. — (*e*) Qui pourrait.

1. ÉD. : *cette partie de nous-même*. Déf., Vers. : *de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient.*

2. ÉD. : *De quelle manière.*

ration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu (*a*) qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire hardiment[1], tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre, quelquefois[2] : « Ce m'est un gain « de mourir[3]; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les « afflictions[4]? » Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit (*b*) s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée (*c*), pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins (*d*) de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a (*e*) qui les pratiquent parfaitement (*f*)?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en « nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*[5]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément (*g*) immortel dans (*h*)

VAR. (*a*) Où a-t-elle pu songer? — (*b*) Qu'il faut. — (*c*) Infaillible. — (*d*) Aussi peu. — (*e*) Comme il y en a peu. — (*f*) Dans leur perfection. — (*g*) Les agréments. — (*h*) De.

1. ED. : *qu'elle dût dire quelquefois hardiment.*
2. ED. : *Criant à l'encontre : Ce m'est un gain.* — VIV. : *de mourir*; — « *Je me réjouis...* »
3. *Philipp.*, I, 21.
4. *Coloss.*, I, 24.
5. *Ps.*, IV, 7.

l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image (*a*); c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien (*b*) nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt (*c*) de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection : chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin [1], que nos sens ne soupçonnent pas seulement [2], par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons (*d*) pas trop ce que nous disons. Notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps

VAR. (*a*) Par cette étincelle. — (*b*) Devrait bien. — (*c*) Séparé. Dégagé. — (*d*) Nous ne concevons.

1. *Confess.*, lib. XI.
2. ÉD. : *seulement pas.*

qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera (a) du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, pour se démentir elle-même et oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur [1]; l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses (b) et ses langueurs[2]; et, permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une [3] si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme: les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère,

Var. (a) Prononcera. Sortira. — (b) Elle a des faiblesses, elle a des langueurs.

1. Éd. : *ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme...*
2. Éd. : *elle a ses langueurs.*
3. Treize mots que Bossuet souligne. Peut-être les supprimait-il pour abréger : « ...n'ont su ni que penser ni que dire : les uns... »

et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange[1], répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une [2] si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même, je parle de la nature sensible. Maintenant [3] parler de caprice dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer contre sa sagesse. Mais d'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements (a) si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; je suis prêt (b) [4] [à m'écrier] avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[5]? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette « ville, est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute

VAR. (a) Cette structure. — (b) Peu s'en faut que je m'écrie.

1. ÉD. : *d'un si grand mélange.*
2. Ms. Déf. : *un si grand énigme.*
3. ÉD. : Quinze mots omis.
4. ÉD. : *Peu s'en faut que je ne m'écrie.*
5. *Thren.*, II, 15.

« la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le reformer suivant son (a) premier modèle : *secundum imaginem ejus qui creavit illum*[1]?

VAR. (a) Le.

1. *Coloss.*, III, 10. — Déf., Vers. : [« *selon l'image de celui qui l'a créé.* »] La traduction fait double emploi.

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie[1] : qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant (a) sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché[2], » comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu[3] : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt*[4]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde

VAR. (a) Toujours.

1. *Joan.*, XI, 25, 26.
2. *Rom.*, VIII, 3.
3. Déf., Vers. : [ « *La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu.* » ] Le texte est traduit par la phrase qui précède.
4. I *Cor.*, XV, 50.

tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer (a), afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché...

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée (b) dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit*[1].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et de « boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, nous « avons une autre maison qui nous est préparée au ciel[2]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome[3], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la re-

VAR. (a). *Qu'on laisse tomber pièce à pièce.* — (b) Précipitée.

1. *Apoc.*, XXI, 4. Ms., Viv. : *non erit amplius.*
2. II *Cor.*, V, 1.
3. *Hom. in dict. Apost. de dormientibus*, etc.

faire (a) toute neuve, il est nécessaire que nous délogions[1]. Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

Var. (a) La rebâtir.

1. Éd. : *Car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras?* Souligné dans le manuscrit.

# SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE

## SERMON

POUR LA SEMAINE DE LA PASSION[1]

Prêché au Louvre en 1662.

### NOTICE

L'abbé Vaillant a très-bien vu [2] que les sermons *sur la Pénitence* donnés par Déforis et par les éditeurs de Versailles comme un *premier*, un *deuxième* et un *troisième sermon pour le jeudi de la semaine de la Passion*, avaient dû être prêchés la même année ; et il est certain qu'ils appartiennent à la cinquième semaine du carême du Louvre.

Bossuet annonçait dans le premier qu'il ferait voir « *par trois discours :* l'*efficacité de la Pénitence*, qui peut surmonter les plus grands obstacles, l'*ardeur de la Pénitence*, qui doit vaincre tous les délais, *l'intégrité de la Pénitence*, qui doit anéantir tous les crimes et n'en laisser aucun reste. » J'aurais voulu ne pas séparer des discours que Bossuet rattachait l'un à l'autre par des liens si étroits. Celui qu'on va lire offre cet intérêt particulier que le prédicateur y renvoie aux sermons qu'il venait de prononcer *sur l'Impénitence finale* et *sur la Mort*. C'est par une gradation calculée qu'après avoir mis sous les

1. Ms., t. XIII, f. 82-97 ; Déf., t. V, p. 559-573. (Cf. Vers., XIII, 122-142 ; Viv., IX, 466-480.) Voy. mes *Études critiques*, liv. II, chap. IV, p. 428-436.
2. *Études*, p. 101-103. Cf. Viv., t. IX, p. 450.

yeux des pécheurs l'agonie désespérée du mauvais riche et le tombeau de Lazare, il veut employer désormais pour toucher les cœurs le souvenir de la pénitence de Madeleine et des miséricordes de Jésus-Christ, c'est-à-dire « le seul attrait de l'amour divin. »

Ce discours où respirent toutes les tendresses de la charité chrétienne, est un des plus beaux que Bossuet nous ait laissés. Il offre d'ailleurs les caractères d'une composition achevée; le manuscrit, facile à lire comme une mise au net, ne présente aucune difficulté sérieuse : aussi n'y avait-il presque rien à changer dans le texte donné par le premier éditeur.

---

## SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE

*Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut [appris][1] que Jésus était en la maison du Pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds.

Luc, VII, 37.

Jésus-Christ veut être pressé; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre : il aime les âmes généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence, comme cette fidèle Chananée; ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du Pharisien (a) ? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui : il est

VAR. (a) Dans une maison étrangère.

1. Ms. : *connu*. La correction des éditeurs est facile à justifier.

dans une maison étrangère ; mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend ? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour le perdre (a). Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire de saints désirs; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce ; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge.

[AVE]

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine ; une flamme toute pure et toute céleste commence à s'allumer dans son cœur; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt : sa jeunesse vigoureuse (b) lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte; son entreprise (c) l'étonne elle-même ; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

VAR. (a) Pour nous perdre. — (b) Fleurissante. — (c) Un si grand changement.

Tel est, messieurs, l'état du pécheur, lorsque Dieu l'invite à se convertir (a) : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute (b) décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite? Ah! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser (c) ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrons-nous vaincre? Il voit toutes les raisons, il en voit la force ; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur ; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante: « Maison de Jacob, dit le saint prophète[1], écoutez la voix du Seigneur ; » âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle[2] : vous le verrez attendri, vous le verrez indigné ; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches ; [celles-là] pour amollir votre dureté ; [ceux-ci][3] pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes (d) de son amour méprisé.

VAR. (a) A la pénitence. — (b) Si bien décidée. — (c) Presser. — (d) Charitables.

1. *Jerem.*, II, 4.

2. ED. : *Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles. Comme j'ai dessein de parler au cœur, je veux faire parler le divin amour.* Passage écrit deux fois avec quelques variantes, deux fois barré au crayon, c'est-à-dire dans la révision de la dernière heure.

3. Ms. ED. : *celles-ci.*

PREMIER POINT

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées (*a*) : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. « Le bon pasteur, dit le Fils de « Dieu, court après sa brebis perdue. » *Vadit ad illam quæ perierat.* [1]; c'est le premier effet de la grâce (*b*): chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court « jusqu'à ce qu'il « la trouve : » *donec inveniat eam* [2]; c'est le second effet de l'amour : trouver les pécheurs qui fuient; et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules; c'est le dernier trait de miséricorde : porter les pécheurs qui tombent (*c*)[3].

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée : elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde; elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie; elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. —Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée; quitte tes plaisirs[4], quitte tes attaches; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence (*d*) et passionné pour

VAR. (*a*) Égarées. — (*b*) Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche. — (*c*) Affaiblis. — (*d*) De la pureté.

1. *Luc*, XV, 4. ED. : *Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche.*
2. *Ibid.*
3. ED. : *ces pécheurs affaiblis.*
4. ED. : *quitte tes ordures.* Souligné dans le manuscrit.

ton âme. — Elle ne reconnait plus la voix du Pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, messieurs, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le Pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir ? parce que (*a*)[1], comme dit Tertullien, errant deçà et delà, elle s'est trop (*b*)[2] travaillée dans ses malheureux égarements : *Multum enim errando laboraverat*[3].

Voilà, chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois efforts[4] de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues ; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement que (*c*) chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces (*d*) fuites quand on te poursuit, ces langueurs (*e*) quand on te ramène ; et de l'autre[5], ces impatiences (*f*) d'un Dieu qui te cherche, ces (*g*) touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes (*h*)[6], ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

VAR. (*a*) Car. — (*b*) Beaucoup. — (*c*) Faisons-le voir en particulier, et que. — (*d*) Tes. — (*e*) Tes faiblesses. — (*f*) Les empressements. — (*g*) Les. — (*h*) Les condescendances.

1. Vir. : *car*.
2. ED. : *beaucoup*.
3. *De Pœnit.*, n° 8.
4. ED. : *effets*.
5. ED. : *et de l'autre côté*.
6. ED. : *Ces condescendances*.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Écriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais, sans le lire dans l'Écriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées; ils l'ont éloigné du cœur, en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé (*a*) malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur: et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement (*b*) qui le menace. Parlez-lui de son péché: — Eh bien, « j'ai péché, dit-il hardiment; et que m'est-il arrivé de triste [1]? » — Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies... et in tempora longa iste prophetat* [2]. Parcequ'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* [3]; de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché, qui est le

VAR. (*a*) Et que tu t'es avancé. — (*b*) De l'avenir.

1. *Eccl.*, v, 4.
2. *Ezech.*, XII, 22, 27.
3. *Ps.*, X, 11.

mal présent, n'est pas sensible, et que le supplice, qui est le mal sensible, n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu ? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration ? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelque pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience ; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses ; combien de fois il a rappelé (*a*) la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Évangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes ; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous, elles vous guident ; quand elles sont derrière vous, elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous : il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute

VAR. (*a*) Combien il a ramené de fois.

perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications? il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée; il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare : tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie; tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru, pour vous faire voir le tableau de l'impénitence[1]; un Lazare mendiant vous a paru, pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités désespérantes. Enfin (a) on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme : et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse[2], tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible; si l'on a tiré de ce cœur[3] quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après

VAR. (a) Non-seulement.

1. Voy. plus haut le sermon *sur l'Impénitence*.
2. Voy. le sermon *sur la Mort*.
3. ÉD. : *quelque larme, quelque regret*. Deux mots soulignés.

Dieu, après la vertu, après l'innocence: c'est alors que vous pouvez dire que, malgré vos égarements, Jésus a trouvé votre âme; il est descendu aux enfers encore une fois : car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions? Ah! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et dans ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ces vérités que vous aviez oubliées, rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni*[1] : « J'ai trouvé l'affliction et la douleur : » enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence : mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et « j'ai invoqué le nom de Dieu : » *et nomen Domini invocavi*[2]. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur, et, quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudrait ici vous représenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature; mais, comme je veux

1. *Ps.*, CXIV, 3.
2. *Ps.*, CXIV, 4.

être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre. L'empire qui se divise, s'affaiblit; les forces qui se partagent, se dissipent. Or (a) il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme : toujours, dit saint Augustin[1], une partie qui marche, et une partie qui se traîne ; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer : la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas, éternel obstacle à ses désirs propres (b)[2] : ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, messieurs, notre impuissance est extrême : mais voyez le bon Pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes, desquelles si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[3]? Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du ju-

VAR. (a) Et. — (b) Elle est un éternel pressement et un obstacle à elle-même ; elle est toujours aux mains avec ses propres désirs.

1. *Conf.*, lib. VII, cap. IX, X.
2. ED. : *elle est toujours aux mains avec ses propres désirs.*
3. II *Cor.*, VI, 1.

gement[1], mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi [dire], le divin amour : ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections (*a*)? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés (*b*), et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles, les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance. Mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au[2] principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté: comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes, et selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour

VAR. (*a*) Notre cœur. — (*b*) Que toute notre vie est presque écoulée.

1. Allusion plus directe encore aux deux sermons *sur la Mort* et *sur l'Impénitence finale*.
2. Var. : *jusqu'au... jusqu'à*.

le souverain aimable : quel enfant ne le verrait pas? quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu, qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais: qui le pourrait dire? jamais: le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilége a ce jour que nous attendons, que nous voulions le consacrer[1] entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? Tous les jours [ne] sont-ils pas à Dieu? oui, tous les jours sont à Dieu; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

— Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. — Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont faibles[2], que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu! — Ah! laissez démêler cette affaire.—Mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. — Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. — Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à

1. Déf. Vers. : *que nous le voulions consacrer.*

2. Ed. : *Malheureux, s'ils sont si faibles que...* La phrase n'a pas de sens.

l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer pardessus le fleuve; il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en la place[1]. Chaque âge a sa passion dominante: le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice. Une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piége de l'avarice. C'est l'histoire de la vie humaine : l'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice; et au lieu de la remettre à Jésus, le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il nous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces! Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

1. Vers. Viv. : *en sa place*. Correction maladroite qui rend la phrase irrégulière.

SECOND POINT

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter: non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres, mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament. Car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant ; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance, elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend (*a*) [1] plus insupportable et plus accablante : parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâce que sont fortifiés (*b*) les coups de foudre (*c*), qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causent une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais

VAR. (*a*) Et elle est sans aucune comparaison. — (*b*) Imprimés. — (*c*) Ses coups de foudre sont des coups de grâce.

1. ÉD. : *sans aucune comparaison.*

comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon que nous la connaissons par (*a*) [1] les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré en lui-même, en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême[2], ne fait pas une impression si prochaine (*b*)[3]. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire [4], sur le front propre d'un Dieu (*c*) [5], qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi.

VAR. (*a*) Selon qu'elle nous est montrée dans. — (*b*) Ne porte pas son coup, — ne le touche pas de si près. — (*c*) D'un Dieu approchant de nous.

1. ÉD. : *selon qu'elle nous est montrée dans les saintes Lettres.*
2. ÉD. : *ne porte pas son coup.*
3. ÉD. : *ne le touche pas de si près.*
4. ÉD. : *et fait son impression.* Mots soulignés.
5. ÉD. : *d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance.*

Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures, selon l'expression de l'Apôtre en l'épître aux Éphésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis*[1]. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte (a). C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses; c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse [2] de l'esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'Apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé :

VAR. (a) Désobéissance.

1. *Ephes.*, IV, 30. Déforis a tort d'ajouter ici la traduction du texte; il étoit traduit d'avance par Bossuet.
2. Addition marginale rejetée par M. Lachat dans les notes.

mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? Il faut tâcher de le bien entendre.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné (a) par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait [1] avec joie se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude; car écoutez ce que dit Moïse (b) au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le « Seigneur s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, « vous faisant du bien, il se réjouira de la même sorte, « en vous ruinant, en vous ravageant (c) : » *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans, sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* [3]. Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit (d) [4], par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû

VAR. (a) Irrité. — (b) Comme il parle. — (c) En vous accablant. — (d) A l'Esprit de grâce.

1. Viv. : dix mots donnés en note.
2. Ed. : *en vous ravageant, en vous accablant.*
3. *Deut.*, XXVIII. 63.
4. Viv. : *à l'Esprit de grâce.*

à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non : elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure ; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant le glaive de la « colombe : » *A facie iræ columbæ... a facie gladii columbæ*[1] ! Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, tombez sur nous, et mettez-« nous à couvert de la face et de la colère de l'Agneau : » *Cadite super nos et abscondite nos... ab ira Agni*[2]. Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévoreront[3] les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable

1. *Jerem.*, XXV, 38; XLVI, 16.
2. *Apoc.*, VI, 16. Ms. : *Montes... colles... a facie iræ...*
3. Ed. : *qui dévorent.*

qu'elle aura été détrempée dans la (a) source même des grâces : car il est juste et très-juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportable que les peines mêmes, ou plutôt, et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines ! Ah ! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt !

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien naturel[1] qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que [de] finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous ; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah ! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche : *Appropinquavit*[2]. Il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'au-

VAR. (a) De.

1. ED. : *bien juste et bien naturel.* Trois mots soulignés.
2. *Matth.* III, 2.

torité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher : tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance ; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la racine de « l'arbre : » *Jam securis ad radicem arborum posita est*[1]. Oui, la colère approche toujours avec la grâce ; la cognée s'applique toujours par le bienfait même ; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

1. *Matth.*, III, 10.

---

# SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST

## SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT[1]

Prêché au Louvre, devant le roi, le 7 avril 1662.

### NOTICE

La péroraison de ce sermon indique assez clairement qu'il a été prêché devant le roi, vers le commencement de son règne et dans une année de disette. L'abbé Vaillant en a conclu avec toute vraisemblance[2] qu'il appartenait au Carême de 1662. Je puis confirmer cette conjecture par une preuve décisive : on trouve dans le manuscrit du quatrième sermon *sur la Passion de Jésus-Christ*[3], prêché à Saint-Germain en 1666, un renvoi à la *Passion du Louvre* qui se rapporte exactement à notre sermon.

La *Gazette de France* nous apprend que la *Passion du Louvre* fut prêchée le vendredi 7 avril, en présence du roi et de la reine. Le 9, jour de Pâques, Leurs Majestés allèrent, selon l'usage, entendre le sermon à Saint-Germain-l'Auxerrois,

1. Ms., t. XIII, f. 311-346; Déf., t. VI, p. 209-229. (Cf. Vers., XIII, 478-505; Viv., X, 54-75.) Ed.: *Troisième sermon pour le Vendredi saint.*

2. *Et.*, p. 98-100. Cf. Floquet, t. II, p. 167; Viv., t. X, p. 54.

3. Ms., t. XIII, f. 363, p. xx.

leur paroisse [1]. Le sermon du Vendredi saint ferme donc la station comme le sermon du 2 février l'avait ouverte. C'est une des raisons qui m'ont déterminé à les reproduire l'un et l'autre dans ce recueil.

Le sermon *sur la Passion* offre d'ailleurs cette particularité que nous n'en avons pas le manuscrit autographe, mais une copie revue par Bossuet et portant plusieurs corrections de sa main. Je suppose que cette copie, antérieure au Carême de Saint-Germain, a été faite sous les yeux de Bossuet, au moment où il prêchait dans l'église collégiale de Saint-Thomas du Louvre le Carême de 1665. Est-ce à dire qu'il ait alors songé lui-même, ou qu'on ait songé pour lui, à recueillir et à publier quelques-uns de ses sermons? Quoi qu'il en soit, j'ai saisi cette occasion de mettre, comme par surprise, le *permis d'imprimer* de Bossuet sur les dernières pages de ce volume.

Il est à remarquer que notre copie donne des variantes. On les trouvera, comme celles des discours précédents, au bas des pages. J'y ai joint, imprimées en italiques, les phrases de la rédaction primitive sur lesquelles ont porté les dernières corrections de l'orateur.

---

## SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST

*Hic est sanguis meus novi testamenti.*

C'est ici mon sang, le sang du nouveau testament.

Matth., xxvi, 28.

Le testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant tout le cours de sa vie; il est ouvert aujourd'hui pu-

1. Le 9... elles communièrent à Saint-Germain-l'Auxerrois, leur paroisse... L'après-dînée, elles retournèrent en la même église... et entendirent avec une satisfaction singulière la prédication que Dom Cosme, assistant du général de l'ordre des Feuillants, fit avec beaucoup de doctrine et d'éloquence. (*Gazette de France*, 1662, p. 376.)

bliquement sur le Calvaire, pendant que l'on y étend Jésus à la croix : c'est là qu'on voit ce testament gravé en caractères sanglants sur sa chair indignement déchirée; autant de plaies, autant de lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent entendre (*a*) cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur, et qu'il a confirmée par sa mort cruelle ! Nul ne peut connaître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous : et les Juifs et les Gentils voient le sang et les plaies (*b*)[1]; « mais ceux-là n'y voient que scandale, et ceux-ci « n'y voient que folie[2]. » Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ces blessures est le sang du nouveau Testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter que pour voir nous-mêmes dans la passion du Fils de Dieu la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos âmes.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide ; on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers ; et on regarde en troisième lieu ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur; voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse ; voyons l'équité

VAR. (*a*) Lire. — (*b*) Voient Jésus crucifié.

1. ÉD. : *Le sang et les plaies de Jésus crucifié.*
2. I *Cor.*, I, 23.

de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion ; pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus-Christ l'a écrit de son propre sang ; combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes ; combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion, et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité : c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

[PREMIER POINT]

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir avant toutes choses la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental : ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir qu'en méditer attentivement la fermeté immobile (a), afin d'appuyer (b) dessus notre foi. Considérons donc, chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus ; disons en peu de paroles ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui ; et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois ; chaque peuple, chaque nation a ses lois particulières : Jésus, soumis et obéis-

VAR. (a) Immuable. — (b) *D'affermir.*

sant, avait reçu la sienne de son Père ; et comme, dans l'ordre des choses humaines, il y a des testaments qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devait être écrit de son propre sang et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur ; mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine épître aux Hébreux. « Un testament, dit ce grand apôtre [1], n'a de force « que par le décès de celui qui teste : tant qu'il vit, le tes« tament n'a pas son effet ; de sorte que c'est la mort qui « le rend fixe et invariable : » c'est la loi générale des testaments. « Il fallait donc, dit l'Apôtre, que Jésus « mourût, afin que le nouveau Testament, qu'il a fait en « notre faveur, fût confirmé par sa mort. » Une mort commune ne suffisait pas ; il fallait qu'elle fût tragique et sanglante ; il fallait que tout son sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : « Ce sang, que vous voyez répandu pour la « rémission des péchés, c'est le sang du nouveau Testa« ment, » qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est... sanguis meus*.

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avait reçu d'en haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens que sous une condition si onéreuse, je vous répondrai, en un mot, que nos péchés l'exigeaient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir ; notre crime nous rendait infâmes, et entièrement incapables de recevoir aucun bien : car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés,

1. *Hebr.*, IX, 16, 17.
2. *Matth.*, XXVI, 28.

tels que nous étions par une juste sentence. Il fallait donc auparavant expier nos crimes : c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave, afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau Testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés : et ce qui se présente d'abord à mes yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés, et la terre toute humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu ! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine? ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine? Je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savait que notre salut était dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang, qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes frères, recevoir ce sang : « Ah ! terre, ne le « cache pas; » *Terra, ne operias sanguinem istum* [1] : c'est

1. *Job.*, XVI, 19.

pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouïe me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avait d'expier nos crimes, il s'était abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès : il les voyait tous en particulier, et s'en affligeait sans mesure, comme si lui-même les avait commis; car il en était chargé devant Dieu. Oui, mes frères, nos iniquités venaient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvait bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*[1] : Les torrents des péchés « m'accablent. » De là ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : « Mon âme est troublée[2]; » de là ces angoisses inexplicables qui lui font prononcer ces mots, dans l'excès de son accablement: « Mon âme est triste jusques à[3] mourir. » *Tristis est anima mea usque ad mortem*[4]. Car en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son âme, pour se réserver à de plus grands maux et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devait, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire, il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant

1. *Ps.*, XVII, 5.
2. *Joan.*, XII, 27.
3. Ed. : *jusqu'à.*
4. *Matth.*, XXVI, 38.

que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos déchés pour persécuteurs[1], accusons-[nous] nous-mêmes de ce déicide ; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si certaine ? Si le seul péché suffisait pour faire mourir un Dieu, comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde ; et la même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur pour accomplir son supplice, retient la nôtre pour accomplir ou plutôt pour commencer notre pénitence.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang par le seul effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes frères, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies : si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différents où il a paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins : et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps de garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirais jamais ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé : il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avait reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontaire-

1. Éd. : *pour persécuteurs que nos péchés.*

ment à tout l'usage de la sienne (a); si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils : pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque aurait envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps à plusieurs reprises toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet Homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut!

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament (b); il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever (c) à la croix. Mes frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit; méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre. Contemplez ce que souffre un homme qui a tous les

VAR. (a) De la sienne, *en s'abandonnant à quiconque aurait envie de lui faire insulte.* — (b) *Ce n'est pas tout, chrétiens, il y a assez de sang répandu pour écrire ce testament; mais.* — (c) *Pour le signer à la croix.*

membres brisés et rompus par une suspension violente; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peines, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus dit, « qu'il n'y a point de douleur semblable à la sienne [1]. »

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de piété; ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence : ceux qui demeurèrent auprès [2] de sa croix et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en retournèrent, dit saint Luc, frappant leur poi- « trine [3]. » Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle, et versant sans réserve son sang innocent, avait répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs : faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; portons en nous la mort de Jésus-Christ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament. Il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe, il en reste encore : il y a une source de sang et de grâce

1. *Thren.*, I, 12.
2. Éd. : *au pied de sa croix.*
3. *Luc*, XXIII, 48.

qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez son côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure. Voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus: c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes! mais, mes frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les âmes. Chrétiens, j'entends le mystère; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur, prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort faisait le prix de notre salut; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacrements de l'Église. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau Testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine; et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier, ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché, par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché en

général porte séparation d'avec Dieu, et attache très-intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés, avec ordre indispensable de prendre parti : d'un côté le bien incréé, de l'autre le bien sensible; et le cœur humain, par un choix indigne, abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté le divin Sauveur pour cette indigne préférence? La honte de voir Barabbas[1], insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par les sentiments de tout un grand peuple. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat : tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ; nous crions qu'on l'ôte, qu'on le crucifie ; nous-mêmes nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons « aux pieds, dit le saint apôtre[2], le sang du nouveau Tes- « tament, répandu pour laver nos crimes. »

Mais l'attache aveugle à la créature au préjudice du Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible; c'est d'avoir été délaissé de Dieu. Car écoutez comme il parle : « Mon Dieu, mon Dieu, dit « Jésus, pourquoi m'avez-vous abandonné[3]? » Arrêtons ici, chrétiens; méditons la force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant;

1. En marge : Barabbas, le malheureux Barabbas était un voleur : c'est celui-là que nous voulons... Correction écrite au crayon et presque effacée. Je n'ai pas réussi à en restituer les derniers mots
2. *Hebr.*, x, 29.
3. *Matth.*, xxvii, 46.

et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours[1], ô Jésus? Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice : de dédain, parce que nous l'avons méprisé ; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice (*a*). Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter : il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie et [que] son Père ne l'écoute pas (*b*) ; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie et que son Père ne l'exauce pas, et la justice d'un Dieu (*c*) parce qu'il souffre et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son fils; mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité : « Et Dieu était en « Christ, dit le saint apôtre[2], se réconciliant le monde. »

Comme on voit quelquefois un grand orage : le ciel

VAR. (*a*) *Sa doctrine.* — (*b*) *Ne l'exauce pas, parce qu'il souffre...* — (*c*) *Et son Père.*

1. Déf. : *Secours.*
2. II *Cor.*, v, 19.

semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit (a) qu'il se décharge peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprenne (b) enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation : ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante; et, par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs salutaires du délaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu, et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu : c'est pour cela que cet outrage est extrême, puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu, que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de (c) nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité qui a fait dire à saint Jean, non-seulement que « le monde est malin, mais qu'il « n'est autre chose que malignité[1]. » Mais pour haïr da-

VAR. (a) *En même temps qu'il se décharge.* — (b) *Jusqu'à ce qu'il reprend.* — (c) *Pour nous détacher.*

1. I *Joan.*, v, 19.

vantage ce monde malin et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connaître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité et de leur injustice : tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes frères, tout se tourne en croix; et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps selon leur humeur, et non pas selon nos besoins; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt, qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avait appelé parmi ses apôtres; Jésus l'avait honoré de sa confiance particulière et l'avait établi le dispensateur de toute son économie : cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est Judas, ce cher disciple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt : tant l'amitié, tant la confiance est faible contre l'intérêt. Ne dites pas : Je choisirai bien : qui sait mieux choisir que Jésus? Ne dites pas : Je vivrai bien avec mes amis : qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même? Détestons donc l'avarice, qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître même d'un apôtre, et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi ce même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis : c'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont ceux-là, dit ce grand apôtre, qui, « poussés par leur avarice, avec des paroles feintes, trafiquent de nous : » *In avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur*[1]. Toutes leurs louanges sont des piéges; toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions : ils s'allient avec Judas : « Que me donnerez-vous, et je vous le mettrai entre les « mains[2]? » Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfum sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que par cette immense profusion de louanges qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïrait, ô flatterie! corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livres le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables?

Mais après avoir vu, messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui

1. II *Petr.*, II, 3.
2. *Matth.*, XXVI, 15.

semblent les plus assurés : faiblesse, méconnaissance, secours en paroles, abandonnement en effet (a); c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse [1]. O Cour, à qui (b) je prêche cet évangile, ne te reconnais-tu pas toi-même (c) dans cette histoire? n'y reconnais-tu pas tes faveurs trompeuses et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir pour (d) la forme quelque apparence (e) d'amitié trompeuse et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la faiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble la plus secourante. C'est le faible des amis du monde de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur: vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré: vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde : elle veut se contenter elle-même, et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cepen-

VAR. (a) *Effectif.* — (b) *A laquelle.* — (c) *Te reconnais-tu toi-même dans cette histoire, et tes amitiés inconstantes?* — (d) *Par.* — (e) *Simulacre.*

1. *Marc.*, XIV, 50.

dant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante : un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord. Le même Pierre en est un exemple : qu'il est ferme ! qu'il est intrépide ! il veut mourir pour son Maître ; il n'est pas capable de l'abandonner : il le suit au commencement ; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle ! Ah ! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contre-temps, et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable ! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes, et n'ayons ni d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis ? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur (a) de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force, parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres, qui mo-

VAR. (a) *L'insulte de la raillerie dans l'aigreur de la cruauté.*

dèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner, dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte, il fallait que mon Sauveur « fût « rassasié d'opprobres, » comme avait prédit le prophète[1]; afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importants et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains (*a*), dans quel abîme de confusion a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie

VAR. (*a*) *Par votre délicatesse, par vos dédains et par votre superbe sensibilité.*

1. *Thren.*, III, 30.

le poursuive jusque sur la croix et dans les approches mêmes de la mort; et enfin qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, où tout est teint de sang[1].

« Mes frères, dit le saint apôtre [2], nous sommes baptisés en sa mort; » et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Eh quoi! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur (*a*)? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang, et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées? Ah! sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Église, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Évangile étaient alors indifférents (*b*), épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus

VAR. (*a*) Ces délicatesses d'honneur. — (*b*) *A qui Jésus-Christ et son Évangile devaient être dans l'indifférence — étoient indifférents.*

1. ÉD. : *Dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.* Rédaction primitive à laquelle je substitue une correction au crayon.

2. *Rom.*, VI, 3.

balancé par l'indifférence (*a*), se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance ; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique.

Toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs a son ambition tremblante. Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'État, le nom et la majesté de César qui n'y pensait pas, que Pilate, reconnaissant l'innocence et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de la condamner. Oh ! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'État ! oh ! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer ! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois, et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire !

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice : il avait même quelque force et quelque vigueur ; il était capable de résister aux per-

VAR. (*a*) *Qui, dans le plus grand balancement de l'indifférence.*

suasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres ! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce[1] semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile ; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice ; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même ; [ce] qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde : elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus, qui n'avez rien par-dessus les vices, qu'une faible et misérable apparence !

Qu'il me serait aisé, chrétiens, de vous faire voir, en ce lieu, que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate ; c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice ! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs, mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité[2] ? » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement

1. Déf. Vers. : *Ce me semble.*
2. *Joan.*, XVIII, 38.

pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière, parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et, manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus, donc étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ses défauts et ses faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui, étant en autorité, devaient protection à son innocence. par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous : « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent « pas ce qu'ils font [1]. » Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse; elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et, ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission : et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus

1. *Luc*, XXIII, 34.

quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais, au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit, dans tout ce discours, de ce que l'amour déshonnête avait fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « *Tu scis improperium* [*meum*] [1]. Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon âme est troublée [2]. » Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur ; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un ver et non pas un homme [3]. » Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus! Mais il faut aujourd'hui, mes frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang et dans les souffrances de Jésus-Christ (*a*).

## TROISIÈME POINT

C'est, messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament. Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque

VAR. (*a*) *En nous plongeant avec Jésus-Christ dans sa croix et dans ses souffrances.*

1. *Ps.*, LXVIII, 23.
2. *Joan.*, XII, 27.
3. *Ps.*, XXI, 6.

impression : car ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son esprit et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conforme à Jésus-Christ crucifié[1]. Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Église imposait autrefois à ses enfants (a) par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effet d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence; il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute

VAR. (a) *Imposait autrefois par une discipline.*

1. *De Satisfact. necess.*, Sess. XIV, cap. VIII.

la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir : il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'âme. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché? allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction! Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié. J'ai une autre peinture à vous proposer; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant : ce sont les pauvres, mes frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens! Voilà donc Jésus délaissé;

voici quelque chose de plus : Jésus se plaint par son prophète, de ce que « l'on a ajouté à la douleur de ses plaies » : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1]; de ce que « dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre[2] : » n'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable ? Ah ! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs ! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités ?

Sire, Votre Majesté les connaît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas : puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours, et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de (*a*) charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités, afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement ? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment

VAR. (*a*) *De la charité.*

1. *Ps.*, LXVIII, 31. Ms. : *adjecerunt.*
2. *Ibid.*, 26.

chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux ! Ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

FIN

# NOTE

**Sur les *fac-simile* de l'écriture de Bossuet joints à cette édition**

---

PLANCHE I.

A. Titre et commencement de la méditation *sur la Brièveté de la vie* (vers 1649). Voyez page 3 de ce volume. Manuscrits, t. XII, f. 370.

B. Texte et premières lignes du sermon *sur la Mort* (1662). Voyez page 461. Ms., *ibid.*, f. 358. (Pour la note : 4 *m. ibid.*, f. 359.)

De 1649 à 1662 : treize ans d'intervalle. Ce sont les deux limites extrêmes de ce recueil. Les différences de l'écriture sont aussi tranchées que possible.

PLANCHE II.

Fragment du premier sermon *sur la Providence* (1656). Voyez p. 115 et 116. Ms., t. XIV, f. 124, p. 7 (et pour le titre, f. 117).

Dans le corps du discours, les parties soignées annoncent la grande écriture des années suivantes ; les corrections rappellent l'écriture petite et confuse de la première jeunesse de Bossuet.

PLANCHE III.

Fragment du sermon *sur l'Honneur du monde* (1660). Voyez p. 221. Ms., t. XIII, f. 179, au verso, et pour le titre (*Car. Min. 6 Dim.*) f. 177.

Le mot *impudique* est souligné ; c'est dire que Bossuet le condamne sans le barrer. Les corrections écrites entre les lignes (l. 7, 14, 16, 17) et qui tranchent sur la grande écriture du Carême des Minimes, sont de 1665.

## Planche IV.

Fragment du sermon *sur la Parole de Dieu* (1661). Ms., t. XII, f. 144, p. 20, et pour les mots reproduits en haut de la page, f. 117.

Le texte imprimé (p. 273) tient compte du changement indiqué par les chiffres 1, 2 ; et, à la septième ligne, d'une addition faite après coup, sur un feuillet intercalé (Ms. f. 145).

Ici, Bossuet souligne ce qu'il veut garder.

Les surcharges de l'avant-dernière ligne soulignée (*d'où... d'où*), écrites au crayon comme les quatre notes qui complètent la phrase, sont les corrections de la dernière heure.

## Planche V.

Fragments du sermon *sur l'Ambition*.

A Le texte primitif appartient au sermon composé pour les Carmélites (1661). Ms., t. XII, f. 322. Cf. p. 421-22 et 449-50. La correction faite sur la marge appartient au sermon composé pour le Louvre (1662). Voyez p. 422.

e texte appartient à la rédaction de 1662. Ms., *ibid.*, f. 325. Cf. p. 423. La correction faite sur la marge est de 1666. Voyez p. 458.

A. I.

d
Cotr-liczy wliczy
przedo ch tomllin
bigrauz ni ra
naiktu. nde
Zfarit cofunf
do mani urke

B.

J. M:
Me
tombe
deli m
obéi
chre
aue tule
Ema tre
devo a
quen me
afut re
el.

A. Pilinski.

[illegible] ne nous monstre qu'un [illegible]. mais si lorsque ceux qui [illegible] qu'il applique [illegible] certitude [illegible]

~~[illegible]~~

[illegible] [illegible]proportionnés.

~~[illegible] il [illegible]~~

[illegible] quod [illegible] [illegible]

~~[illegible] timent~~

[illegible]

[illegible] et de l'autre

choses que le iugement ~~dernier~~

saintes lettres par une autre de separation

sera ~~[illegible]~~ du milieu des iustes. Et

mais on ne l'est evidemment en le que

ge et la qualité necessaire du

en laquelle le fils de dieu descendra

al. quel est la iournée du.

III.

dim.

siecle l'honneur du monde deuant
la lauerite et de l'inocence. Voila un
en siecle, ie parle auec S. Jean
ie suis bien aise de faire parler un
, l'homilie 17. sur la diuine Epistre
que celui qui aime les loüanges et
prodigue sur les profits ie abus
l'aim Evesque qui ie ne fais que traduire
que expression qui est beaucoup plus
termes dusee en la nostre. Encore
la langue, mais la retenüe de la
les paroles. Parlons neanmoins
ces. Pour cela ie vous prie de considerer
pas seulement simplicité mais
des loüanges. iuger enfin l'experien
de l'honneste, un homme sage et modest
estre de ces tesmoignes la modestie fait
bon on me defend de ...

a

da ny quastans
aleste étrelaignée
dirond aucun
lect elaignée
entlemaistre
la inquastater
a esfong evuter
and senez et dans
tatter sur intention
au lieu ou se
veuttir au lieu
où se produisent
trouver au lieu
où a elig on se
pause conduit eneme
l enfz enfert
dem dit on se
ouil faut se rendre

s ~~incontinues~~
s irremediables. nous sommes
uons le saint d'un but eminent
et la crainte. si on ~~nous~~ laisse
nos inclinations corrompues
renuier et a se produire
s disperser par la crainte de
les consumeraient. trouve
i va dompter toute la province.
chretiens nous decouvrir
leur d'un nabucodonosor
luxure; d'un neron, ou de quelque
dans les histoires profanes,

mmun de la nature de but egue
ant de notre pompe d'un cour
ennement imaginaire nous ~~sommes~~
phete, o homme puissant et superbe

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES SERMONS

RANGÉS DANS L'ORDRE DE L'ANNÉE LITURGIQUE



Paris. Imp. P.-A. Bourdier, Capiomont fils aîné et Cie, rue des Poitevins, 6.

Paris. — Typographie de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.



